

*Œuvres complètes de Rutebeuf,
trouvère du XIII^e siècle, recueillies et
mises au jour pour la première fois
par Achille Jubinal.
Nouvelle édition revue et corrigée.*

Achille JUBINAL

Paris : 1874, Paul Daffis.



C'est de la Povretei Rutebuef¹

Ms. 7633.

Je ne fai par où je coumance
Tant ai de matyere abondance
Por parler de ma povretei.
Por Dieu vos pri, frans Rois de France,
5 Que me doneiz queilque chevance²
Si fereiz trop grant charitei.
J'ai vescu de l'autrui chatei³
Que hon m'a créu⁴ & preftei ;
Or me faut chacuns de créance,
10 C'om me feit povre & endetei :
Vos r'avez hors dou reigne estei
Où toute avoie m'atendance.

Entre chier tens & ma mainie⁵
Qui n'est malade ni fainie,
15 Ne m'ont laiffié deniers ne gage.
Gent truis d'escondire⁶ arainie⁷
Et de doneir mal enseignie⁸ :

¹ L'ensemble de cette pièce, son quatrième et surtout son onzième vers indiquent que la composition en remonte au temps très-court qui s'écoula entre le commencement et la fin de la seconde croisade, et qu'elle fut écrite pendant que Louis IX était occupé à combattre les infidèles. Le saint roi dut donc la recevoir, si elle parvint jusqu'à lui, sur la plage de Tunis.

² *Chevance* : voyez, pour ce mot, une des notes de la fin de *la Paiz de Rutebuef*.

³ *Chatei*, bien, fortune, gain, profit : en bas latin *catallum*.

⁴ *Créu*, donné à crédit.

⁵ *Mainie*, *mesnie*, maison, famille ; de *mansio*.

⁶ *Escondire*, refuser ; de *escondire*, *excondicere*.

⁷ *Arainie*, accoutumée.

⁸ Dans une pièce anonyme, qui se trouve au Ms. 248, supp. fr., de la Bibliothèque impériale, et qui est intitulée : *C'est uns dis d'avarisce*, on rencontre les vers suivants, qui corroborent singulièrement et presque dans les mêmes termes les paroles de Rutebeuf :

Chafcuns a fon donnet perdu :
Li ménestrel font esperdu ;
Car nus ne lor veut riens donner.
De don ont esté foutenu :
Maintenant font souz pié tenu ;
Or voient aillors fermonner.

C'était précisément le contraire de ce que faisait saint Louis, car, si l'on en croit *la Branche aux royaux lignages*,

Viez ménestrier mendians. ...
Tant du sien par an emportoient
Que nombre ne puis avenir.

Dou sien gardier eft chacuns sages
 Mors nie r'a fait de granz damages,
 20 Et vos, boens Rois, en .ij. voiaiges
 M'aveiz boue gent esloignié,
 Et li lointainz pélerinages
 De Tunes qui eft leuz fauvages,
 Et la male gent renoié.

 25 Granz Rois, c'il avient qu'à vos faille :
 A touz ai-ge failli sanz faille
 Vivres me faut & eft failliz.
 N'uns ne me tent, n'uns ne me baille :
 Je touz de froit, de fain baaille,
 30 Dont je fuis mors & maubailiz⁹
 Je fuis sans coutes & sans liz ;
 N'a fi povre jufqu'à Senliz.
 Sire, fi ne fai quel part aille :
 Mes cofteiz connoit le pailliz,
 35 Et liz de paille n'est pas liz
 Et en mon lit n'a fors la paille.
 Sire, je vos fais afavoir¹⁰
 Je n'ai de quoi do¹¹ pain avoir
 A Paris fui entre touz biens,
 40 Et n'i a nul qui i foit miens.
 Pou i voi & fi i preig pou ;
 Il m'i fouvient plus de faint Pou¹²
 Qu'il ne fait de nul autre apôtre.

 Bien fai *Pater*, ne fai qu'est *notre*,
 45 Que li chiers tenz m'a tot oftei,
 Qu'il m'a fi vuidié mon hoftei

On peut recourir aussi, pour ce sujet, à la pièce des *Tabureors* (joueurs de tambours), que j'ai insérée dans mon recueil intitulé : *Jongleurs et Trouvères* (Paris, Merklein, 1835). Je terminerai cette note par les vers suivants, dans lesquels Robert de Blois se plaint de l'avarice des grands :

Qui porroit ce de prince croire,
 S'il n'oïst ou véïst la voir,
 Qu'au mengier font clorre lor huis ?
 Si m'ait Deus je ne m'en puis
 Taïre kant dient ci huïffier :
 « Or fors mes fires vuet mangier. »

⁹ *Maubailiz*, malmené, en triste position.

¹⁰ Ce vers, mis au présent, prouve que cette pièce fut réellement envoyée à saint Louis alors en Afrique. Quelle réponse y fit ce prince ? Et y répondit-il ? — Je l'ignore.

¹¹ *Do* pour *dou*. Le mot est ainsi dans le manuscrit.

¹² Saint Paul. — Le nom de cet apôtre arrive là pour former, avec le mot *pou* (peu) qui précède, une espèce de jeu de mots. Cette plaisanterie se rencontre fréquemment chez la plupart des auteurs de cette époque ; Gauthier de Coigny surtout en abuse étrangement.

Que li *Credo*¹³ m'est dévéeiz,
Et ie n'ai plus que vos véiez.

Explicit.

¹³ Je crois qu'il faut expliquer ici le mot *credo* par : crédit, prêt. Le poète dit qu'il lui est ôté, interdit (*dévéeiz*). *L'Histoire littéraire de la France*, t. XX, dit, en parlant de cette pièce : « Les quatre douzains dont elle se compose inspirent un sentiment de pitié ; on y touche à nu la misère du poète. Il termine pourtant encore, par un jeu de mots ; mais au lieu d'un sourire, il semble qu'on ne voie sur son visage que des pleurs. »

Le Mariage Rustebeuf.

Mss. 7218, 7615, 7633 ; Suppl. fr., 1133.

En l'an de l'incarnation,
Mil deux cens, à m'intencion,
 En l'an soiffante¹,
Viiij. jors apres² la nascion
5 Jhésu qui souffri passion,
Qu'arbres n'a foille, oïsel ne chante,
Fis-je toute la rien dolante
 Qui de cuer m'aime ;
Nis li mufars mufart me claime.
10 Or puis filer, qu'il me faut traime ;
 Mult ai à faire.
Diex ne fist cuer tant de put'aire,
Tant lit aie fet de contraire
 Ne de martire,
15 S'il en mon martire se mire,
Qui ne doie de bon cuer dire :
 « Je te claim cuite. »
Envoier .i. homme en Egipte
Ceste dolor est plus petite
20 Que n'est la moie³ ;
Et je qu'en puis se je m'esmoie⁴ ?
L'en dit que fols qui ne foloie
 Perd sa sefon :
Sui-je mariez sans refon ?
25 Or n'ai ne borde ne mefon,
 Encor plus fort :
Por plus doner de reconfort
A tels qui me héent de mort,
 Tel fame ai prise
30 Que nus fors moi n'aime ne prise,
Et l'estoit povre & entreprise⁵
 Quant je la pris.

¹ Il y a, écrit en note de la main du président Faucher, à cet endroit du Ms. 7615 : « Il entend l'an 1260. » — Le Ms. 7633 dit : « sexante. »

² Le Ms. 7615 dit : devant.

³ C'est probablement là une allusion aux efforts que l'on faisait, en 1260, pour envoyer des secours aux chevaliers croisés qui disputaient pied à pied le territoire d'Acre.

⁴ Ms. 7218. VAR. Je n'en puis mès se je m'esmoie.

⁵ *Entreprise*, malheureuse, embarrassée, gênée.

A ci mariage de pris,
 C'or fui povres & entrepris
 35 Aulî come ele,
 Et li n'est pas gente ne belle⁶.
 L. anz a en l'escuele⁷,
 S'est maigre & fêche :
 N'ai pas paor qu'ele me trêche.
 40 Despuiz que fu nez en la crêche
 Diex de Marie
 Ne fu mès tekle espouferie.
 Je suis toz plains d' envoierie⁸,
 Bien pert à l'uevre.
 45 Or dira l'en que mal se prueve
 RUSTEBUEF qui rudement oevre :
 L'en dira voir,
 Quant je ne porai robe avoir.
 A toz mes amis faz favoir
 50 Qu'ils se confortent :
 Plus bel qu'il porront se déportent ;
 A cels qui tels novèles portent
 Ne doingnent gaires.
 Petit dout mès provos ne maires:
 55 Je cuît que Diex li débonaires
 M'aime de loing ;
 Bien l'ai prové⁹ à cest befoing ;
 Là fui où le mail met le coing :
 Diex m'i a mis.
 60 Or faz feste à mes anemis,
 Duel & corouz à mes amis.
 Or du voir dire,
 Se Dieu ai fet corouz ne ire,
 De moi se puet jouer & rire
 65 Que biau l'en vange.
 Or me covient froter au lange¹⁰ ;

⁶ Ms. 7633. VAR. Jone ne bele.

⁷ On lit au Ms. 7615 : « Lx. ans. » — Le mot *f'escuele* est ici par élision pour *son escuele*, ainsi qu'on le voit au Ms. 7633.

⁸ Le Ms. 7615 écrit : « De muferie, » et le Ms. 7633 offre la leçon suivante : « Je suis droit, fouz d'ancecerie, c'est-à-dire d'antiquité, de famille, héréditairement. »

⁹ *Bien l'ai prové*, pour : Je l'ai bien éprouvé. — Les Mss. 7616 et 7633 portent : « Bien l'ai véu. »

¹⁰ Littéralement : Je suis forcé de me *frotter* au drap, ou : Je suis si pauvre que je n'ai pas de chemise. — On ne peut douter que ce soit là le sens de cette allocution, en la rapprochant des trois vers suivants, qui se trouvent dans la pièce intitulée *Du Pharisien* :

Tel cuide-on qu'au lange se froie
 Qu'autre chose a sous la corroie.
 Si com je cuît.

Je ne dout privé ne estrange
 Que il riens m'emble ;
 N'ai pas busche de chefne ensamble :
 70 Quant g'i sui li à fou & tramble¹¹
 N'est-ce affez ?
 Mes pos est brifiez & quaffez
 Et j'ai toz mes bons jors paffez.
 Je qu'en diroie ?
 75 Ni la destruction de Troie
 Ne fu li grant comme est la moie !
 Encore i a,
 Foi que doi *Ave Maria*,
 S'onques nus hom por mort pria,
 80 Si prît por moi :
 Je n'en puis très se je m'esmoi.
 Avant que viegne avril ne may
 Vendra quarefme :
 De ce puis bien dire mon efme¹².
 85 De poiffon autant com de crefme
 Aura ma fame ;
 Grant loifir a de sauver l'âme :
 Or géunt¹³ por la douce Dame,
 Qu'ele a loifir,
 90 Or voift de haute eure géfir,
 Qu'el n'aura pas tout son défir,
 C'est sanz doutance.
 Or foit plaine de grant souffrance,
 Que c'est la plus grant porvéance
 95 Que je i voie.
 Par tel Seignor qui tout avoie¹⁴,
 Quant je la pris petit avoie
 Et ele mains :
 Je ne sui pas ouvriers des mains¹⁵ ;

Ces vers sont relatifs aux Jacobins, auxquels un de leurs statuts interdisait de porter des chemises, comme constituant un vêtement de luxe.

¹¹ Ces deux vers contiennent un singulier jeu de mots. Rutebeuf dit : Je n'ai pas deux *bûches de chêne ensemble*, et je suis là comme fou et tremblant ; mais ce passage doit s'entendre aussi de la façon suivante : Je n'ai pas deux *bûches de chêne ensemble*, car je suis là avec du hêtre (*fou, fagus*) et du tremble.

¹² *Mon efme*, ma pensée, mon appréhension ; *aestimatio*.

¹³ *Géunt*, qu'elle jeûne.

¹⁴ *Avoie* : ce mot vient de *avoier*, diriger, conduire, et non de *avoir*, ainsi que la rime du vers suivant.

¹⁵ Ce vers est un de ceux qui ont suggéré à M. Paulin Paris l'observation suivante : « En plusieurs endroits de ses poésies, les regrets qu'exprime Rutebeuf de n'avoir appris aucun métier semblent donner à croire qu'il était appelé naturellement à chercher dans le travail de ses mains un moyen de subsistance, et que s'il n'avait pas été, dès l'enfance, abandonné de ses parents, il les comptait du moins dans la classe la plus humble de la société. Son nom lui-même est un nouvel indice des disgrâces qui durent accompagner sa naissance, etc. »

100 L'en ne faura jà où je mains
 Por mo poverte :
 Jà n'i fera ma porte ouverte,
 Quar ma meson est trop déferte,
 Et povre & gaste,
 105 Sovent n'i a ne pain ne pafte.
 Ne me blafmez se je me hafte
 D'aler arrière,
 Que jà n'i aura bele chière :
 L'en n'a pas ma venue chière
 110 Se je n'apporte ;
 C'est ce qui plus me desconforte,
 Que je n'ose huchier à¹⁶ ma porte
 A vuide main¹⁷.
 Savez comment je me demain
 115 L'espérance de lendemain
 Ce font mes festes.
 L'en cuide que je soie¹⁸ prestres,
 Car je faz plus fainier de testes
 (Ce n'est pas guile)
 120 Que se je chantaisse Evangile.
 L'en se faine parmi la vile
 De mes merveilles¹⁹.
 On les doit bien conter aus veilles :
 Il n'y a nules lor pareilles²⁰,
 125 Ce n'est pas doute.
 Il pert bien que je n'i vi goutte ;
 Diex n'a nul martir en sa route²¹
 Qui tant ait fet.
 S'il ont esté por Dieu deffet,
 130 Rofiti, lapidé ou detret,
 Je n'en dout mie
 Que lor paine fu toft fenie ;

¹⁶ Ms. 7218. VAR. entrer en.

¹⁷ Un chansonnier du XIII^e siècle, dont il ne nous est resté que bien peu de chose, Colin Muset, a exprimé la même idée et raconté sa détresse, en pareil cas, dans des vers que j'ai édités le premier et qui se trouvent dans le Ms. 65, fonds de Cangé, Bibl. impériale.

¹⁸ Ms. 7633. VAR. fusse ; et au vers suivant : Mais je fas.

¹⁹ Ne pourrait-on pas inférer de ce passage qu'à la date de cette pièce (1260) Rutebeuf avait déjà composé son *Miracle de Théophile*, et peut-être plusieurs autres pièces du même genre qui ne nous sont point parvenues ? Je ne sais, en effet, dans le cas contraire, si de simples fabliaux et quelques pièces satiriques auraient pu lui avoir sitôt procuré la réputation dont il parle, et surtout s'il eût pu se vanter, grâce à quelques vers profanes, de *faire signer plus de têtes que s'il chantait Évangile*. Remarquons, en outre, que ce passage prouve qu'avant 1260 Rutebeuf avait déjà composé un certain nombre de *merveilles*, comme il dit. Il nous resterait à savoir lesquelles.

²⁰ Ms. 7633. VAR. Qu'il n'i aura jà lor pareilles.

²¹ *Route, rota*, compagnie, milice céleste.

Més ce durra²² toute ma vie
Sanz avoir aife.
135 Or pri à Dieu que il li plaife
Ceste dolor, ceste méfaife
Et ceste enfance
M'atort à vraie pénitance,
Si qu'avoir puiffe l'accointance²³.

Amen.

Explicit le Mariage Rustebeuf.

²² Ms. 7615. VAR. La moie durra.

²³ Ms. 7615. VAR. l'accordance (sa bonne grâce).

La Complainte Rutebeuf¹

Mss. 7218, 7615, 7633, 198 N.-D.

No covient pas² que vous raconte
Comment je me fui mis à honte,
Quar bien avez oi le conte
 En quel manière,
5 Je pris ma fame darrenière,
Qui bele ne gente n'en ière.
 Lors nasqui paine,
Qui dura plus d'une semaine
Qu'el commença en lune plaine.
10 Or entendez,
Vous qui rime me demandez,
Comment je me fuis amendez
 De fame prendre :
Je n'ai qu'engagier ne que vendre,
15 Que j'ai tant eu à entendre
 Et tant à fère :
Quanques j'ai fet est à refère³
Que qui le vous voudroit retrère
 Il durroit trop.
20 Dies m'a fet compaignon à Job⁴,
Qu'il m'a tolu à i. feul cop
 Quanques j'avoie⁵.
De l'ueil destre, dont miex véoie,
Ne voi-je pas aler la voie
25 Ne moi conduire.
A ci dolor dolente & dure,
Qu'à miédi⁶ m'est nuiz obfcure

¹ Cette pièce, comme on peut le voir dans ses derniers vers, est adressée au comte de Poitiers, Alphonse, frère de saint Louis (mort en 1271), qui avait déjà aidé très-gracieusement le poète, et qui, à ce titre, (c'était du moins l'espoir de Rutebeuf), devait comprendre ses pressants besoins. Elle me paraît avoir été écrite de 1265 à 1270. Au reste, notre poète ne se montra pas ingrat. La *Complainte du comte de Poitiers*, qu'on trouvera plus loin, en est une preuve.

M. Paulin Paris fait remarquer que ce petit poème rappelle assez bien les placets de Poisson, de Scarron et de la foule des petits poètes du XVII^e siècle, qui ne croyaient pas compromettre leur dignité en sollicitant la générosité d'un Richelieu, d'un Fouquet, d'un Colbert.

² Ms. 7615 VAR. Ne cuidiez pas

³ Les Mss. 7633 et 198 (fonds Notre-Dame) remplacent ce vers, qui est sauté dans le Ms. 7615, par le suivant :

Et tant d'annui & de contraire.

⁴ Ms. 198 N.-D. VAR. Jacob.

⁵ Ms. 198 N.-D. VAR. j'amoie.

De celui oeil.
 Or n'ai-je quanques je veuil ;
 30 Ainz fui dolent, & fi me dueil⁷
 Parfondement,
 C'or fui-en grant afondement⁸
 Se par cels n'ai relevement
 Qui jusqu'à ci
 35 M'ont fecoru la lor merci.
 Le cuer en ai triftre & noirci
 De cest mehaing,
 Quar je n'i voi pas mon gaaing.
 Or n'ai-je pas quanques je haing ;
 40 C'est mes damages :
 Ne fai ce ç'a fet mes outrages.
 Or deviendrai sobres & sages
 Après le fet,
 Et me garderai de forfet ;
 45 Més que ce vaut quant c'est jà fet ?
 Tart fui méus ;
 A tart me suis aparcéus
 Quant je suis jà ès las échéu.
 C'est premier an
 50 Me gart cil Diex en mon droit fan
 Qui por nous ot paine & ahan
 Et me gart l'âme :
 Or a d'enfant géu ma fame ;
 Mon cheval a brifié la jame⁹
 55 A une lice ;
 Or veut de l'argent ma norrice,
 Qui m'en destraint & me pélice¹⁰
 Por l'enfant pestre,
 Ou il reviendra brère en l'estre.
 60 Cil dame Diex¹¹ qui le fist nestre,
 Li doinst chevance¹²
 Et li envoift sa soutenance,
 Et me doinst encore aléjance

⁶ Ms. 7633. VAR. Qu'endroit meidi.

⁷ Ms. 198 N.-D. VAR. De quoi parfondement me dueil. — Les huit vers qui suivent manquent dans ce manuscrit.

⁸ Ms. 7615. VAR. confondement.

⁹ Ms. 7633. VAR. Mes chevaux ot brifié la jambe.

¹⁰ Ces deux expressions sont fort énergiques: elles signifient torturer et arracher la peau. — Adam-le-Bossu, d'Arras, emploie aussi ces mots: *Ki me djpiel*, qui m'enlève là peau dans une de ses pièces. On retrouve des expressions analogues chez plusieurs autres trouvères.

¹¹ Ms. 7733. VAR. Cile fir Diex. — Ms. 198 N.-D. VAR. Ice Seigneur.

¹² Ms. 7615. VAR. Provende.

Qu'aidier li puisse,
 65 Que la povretez ne me nuise¹³
 Et que miex son vivre li truise
 Que je ne fais.
 Si je m'esmai je n'en puis mais.
 C'or n'ai ne doufaine ne fais,
 70 En ma mefon,
 De busche por cette feson.
 Si esbahiz ne fu més hom
 Com je fui, voir¹⁴,
 C'onques ne fui à mains d'avoir.
 75 Mes oftes veuft l'argent avoir
 De ton ofté,
 Et j'en ai presque tout ofté¹⁵,
 Et li me font nu li costé,
 Contre l'yver.
 80 Cist mot me font dur & diver,
 Dont mult me font changié li ver
 Envers antan¹⁶.
 Por poi n'afol quant g'i entan ;
 Ne m'esluet pas taner en tan,
 85 Quar le refveil
 Me tane assez quant je m'esveil.
 Si ne fai se je dorm ou veil,
 Ou se je pens,
 Quel part je penrai mon despens
 90 Par quoi puisse passer le tens.
 Tel fiècle ai-gié :
 Mi gage font tuit engagé
 Et de chiés moi desmanagié,
 Car j'ai géu
 95 Iij. moi, que nului n'ai véu¹⁷.
 Ma fame r'a enfant éu,
 C'un mois entier

¹³ Les Mss. 7615, 7633 et 198 N.-D. offrent cette variante :

Et que miex mon hosteil conduise.

¹⁴ Voir, vrai, vraiment ; *verum*.

¹⁵ Le Ms. 198 N.-D. porte la leçon suivante :

.... De mon hostel.
 Il doit bien avoir non hostel ;
 Celui du roi n'est pas itel ;
 Miex est païé,
 Et j'eu ai presque tout ofté.

¹⁶ *Antan*, l'année dernière ; *ante annum*. — Voyez la jolie pièce de Villon dont le refrain est :

Mais où font les neiges d'antan ?

¹⁷ Le Ms. 198 N.-D. ne contient pas les six vers qui suivent celui-ci.

Me r'a géu for le chantier.
 Je me gifoie endementier
 100 En l'autre lit,
 Où je avoie pou de délit ;
 Oncques mès mains¹⁸ ne m'abelit
 Géfir que lors ;
 Quar j'en fui de mon avoir fors
 105 Et l'en suis mehaigniez du cors
 Jufqu'au févir.
 Li mal ne fevent feul venir :
 Tout ce m'estoit à avenir
 S'est avenu.
 110 Que font mi ami devenu
 Que j'avoie fi près tenu
 Et tant amé ?
 Je cuît qu'il font trop cler femé ;
 Ils ne furent pas bien femé,
 115 Si font failli.
 Itel ami m'ont mal bailli,
 C'onques tant com Diex m'affailli
 En maint costé
 N'en vi .i. seul en mon ofté :
 120 Je cuît li vens les a ofté.
 L'amor est morte :
 Ce font ami que vens emporte,
 Et il ventoît devant ma porte ;
 S'es enporta,
 125 C'onques nus ne m'en conforta
 Ne du sien riens ne m'aporta.
 Ice m'aprent
 Qui auques a privé le prent ;
 Mis cil trop à tart se repent
 130 Qui trop a mis
 De son avoir por fère amis,
 Qu'il ne's trueve entiers ne demis
 A lui fecorre.
 Or lerai donc fortune corre :
 135 Si entendrai¹⁹ à moi refcorre,
 Se je l' puis fère.
 Vers les pseudommes m'estuet trère²⁰
 Qui font corrois & débonère
 Et m'ont norri :

¹⁸ *Mains* pour *moins*, ainsi qu'on le trouve dans le Ms. 7633.

¹⁹ Ms. 198 N.-D. VAR. Si penferé.

²⁰ Ms. 7634. VAR. Vers les boune gent m'estuet traire. — *M'estuet* signifie : il me convient.

140 Mi autre ami ffont tuit porri ;
 Je les envoi à mestre ORRI²¹,
 Et se l'i lais ;
 On en doit b'en fère fon lais
 Et tel gent leffier en relais
 145 Sanz réclamer,
 Qu'il n'a en els rien à amer,
 Que l'en doie à amor clamer.
 Or²² pri celui
 Qui .iij. parties fist de lui,
 150 Qui refuser ne fet nului
 Qui le reclame,
 Qui l'aeure & Seignor le claime²³,
 Et qui cels tempte que il aime,
 Qu'il m'a tempté,
 155 Que il me doinst bonne fanté,
 Que je face la volenté
 Tout sanz defroi.
 Mon Seignor, qui est filz de Roi,
 Mon dit & ma complainte envoi,
 160 Qu'il m'est mestiers
 Qu'il m'a aidé mult volentiers :
 Ce est li bons quens de Poitiers
 Et de Touloufe²⁴ ;
 Il faura bien que cil gouloufe²⁵
 165 Qui li fêtement se douloufe²⁶.

Explicit la Complainte Rustebuef,
 ou Explicit le Dit de l'Ueil Rustebuef.

²¹ Voici les différentes manières dont les diverses leçons orthographient ce mot : Ms. 7633, *Horri* ; Ms. 7615, *Hauri* ; Ms. 198 N.-D., *Ourri*. Je suis resté longtemps incertain sur la signification de ce vers, et je ne savais trop à quel genre de personnage il faisait allusion, lorsque la pièce intitulée *Ci encommence de Charlot le Juif* est venue mettre fin à mes incertitudes. J'en demande humblement pardon à mes lecteurs pour Rutebeuf et pour moi, mais il s'agit tout simplement ici du chef des vidangeurs de Paris au XIII^e siècle. A la fin, en effet, de la pièce que j'ai nommée, lorsque Guillaume met la main dans la peau du lièvre où Charlot *a fait la vilonie* (expression de Rutebeuf plus décente que celle qu'il a placée dans le titre de son fabliau), notre malin trouvère s'écrie :

Es vous l'escuier qui ot gans
 Qui furent punais & puerri,
 Et de l'ouvrage mestre *Horri*.

Ces vers, rapprochés de ceux de la présente complainte, ne peuvent laisser aucun doute.

²² Les neuf vers suivants manquent au Ms. 7633.

²³ Le Ms. 198 N.-D. remplace ce vers, qui est sauté au 7615, par le suivant :

Qui Seigneur & ami le claime.

²⁴ Alphonse, frère de saint Louis.

²⁵ *Gouloufer*, désirer ardemment, convoiter, avoir faim d'une chose.

²⁶ *Se douloufe*, se plaint avec douleur.

C'est la Paiz de Rutebues,

ou

La Priere Rutebuef

Mss. 7615, 7633.

Mon boen ami Diex le mainteingne !
Mais raifons me montre & enfeingne
Qu'à Dieu face une teil prière ;
C'il eft moiens¹, que Diex l'i tiengne,
5 Que puis qu'en feignorie veingne
G'i per honeur & bele chière !
Moiens & de bele manière
Et l'amors eft ferme & entière
Et ceit bon grei qui le compeingne ;
10 Car com plus baffe eft la lumière,
Miex voit hon avant & arrière,
Et com plus hauce, plus efloigne.

Quand li moiens devient granz fires,
Lors vient flaters & naît melfdires ;
15 Qui plus en feit, plus a la grâce.
Lors eft perduz joers & rires :
Ces roiaumes devient empires²
Et tuit enfuient une trace.
Li povre ami eft en espace :
20 C'il vient à cort, chacuns l'en chace
Par gros moz ou par vitupires.
Li flatères de pute estracte³
Fait cui il vuet voidier la place :
C'il vuet, li mieudres eft li pires.

25 Riches hom qui flateour croit
Fait de légier⁴ plus tort que droit,
Et de légier faut⁵ à droiture
Quant de légier croit & mescroit.
Fox eft qui for l'amour acroit

¹ *C'il est moiens*, s'il est dans une position qui ne soit ni trop haute ni trop basse.

² Nous retrouverons souvent dans notre poète ce jeu de mots entre *pire*, *royaume* et *empire*.

³ *Estracte*, race, origine ; *extractio*.

⁴ *De légier*, légèrement, facilement ; *leviter*.

⁵ *Faut*, de faillir, manquer.

30 Et sages qui entour li dure.
 Jamais jor ne metrai ma cure
 En fère raïson ne mesure
 Se n'est por celui qui tot voit ;
 Car l'amours est ferme & féure.

35 Sages est qu'en li l'aféure :
 Tuit li autre sunt d'un endroit.

J'avoie un boen ami en France ;
 Or l'ai perdu par meschéance⁶.
 De totes pars Diex me guerroie,
 40 De totes pars pers-je chevance⁷ :
 Diex le m'atort à pénitance
 Que par tanz cuit que pou i voie ;
 De la veue r'ait-il joie
 Aufi grant com je de la moie,
 45 Qui m'a méu teil méfesteance ;
 Mais bien le sache & li le croie :
 J'aurai affeiz où que je soie,
 Qui qu'en ait anui & pezance⁸.

Explicit.

⁶ *Meschéance* veut dire à la fois méchanceté, accident, malheur. Dans quel sens Rutebeuf prend-il ce mot ? Veut-il faire entendre qu'on a détaché de lui un puissant protecteur, à force de calomnies, par exemple ? Veut-il dire que ce protecteur est mort ? Quel est ensuite cet ami auquel il fait allusion ? — En l'absence de trait plus caractéristique, il est assez difficile de le deviner. M. Paulin Paris a cependant risqué l'explication suivante : « S'il fallait absolument, a-t-il écrit, désigner quelqu'un, nous estimerions que les reproches du poète allaient à l'adresse de Pierre de la Brosse, qui, du rang de simple barbier de saint Louis, était arrivé, sous Philippe-le-Hardi, au faite de la roue de fortune ; mais il vaut mieux ne pas essayer de découvrir un secret que l'intention du poète était de tenir à demi-voilé, même pour les contemporains. » Voir la publication que j'ai faite il y a quelques années du *Jeu de Pierre de la Brosse qui dispute à Fortune pardevant Reson*, comme écrit son auteur anonyme. Cette publication est aujourd'hui épuisée.

⁷ *Chevance*, bien, possession ; du bas latin *cabentia*, *chevancia*. — La Fontaine s'est servi de ce mot lorsqu'il a dit :

. L'abondance
 Verfe en leurs coffres la finance,
 En leurs greniers le blé, dans leurs caves les vins :
 Tout en crève. Comment ranger cette chevance ?

FABLES, liv. VII, fab. 6.

⁸ *Peçance*, poids, chagrin.

De la Griesche d'Yver¹.

Mss. 7218, 7615, 7633.

Contre le tens qu'arbre deffueille
Qu'il ne remaint en branche fueille
 Qui n'aut à terre,
Por povreté, qui moi aterre,
5 Qui de toutes pars me muet guerre,
 Contre l'yver,
Dont mult me font changié li ver,
Mon dit commence trop diver
 De povre estoire.
10 Povre fens & povre mémoire
M'a Diex doné li rois de gloire
 Et povre rente,
Et froit au cul quant bise vente.
Li vens me vient, li vens m'efvente,

¹ J'ai préféré cette leçon : *De la Griesche d'yver*, qui est celle des Mss. 7615 et 7633, à celle du Ms. 7218 : *De la Griesche d'esté*, d'abord parce que les titres des pièces de ce dernier Ms. sont d'une main plus récente que le corps même du volume, et qu'à la fin de la pièce le copiste de tout le recueil a mis : *Explicit la griesche d'yver* ; ensuite, parce qu'il s'agit, en effet, dans cette pièce des inconvénients qu'a l'hiver pour notre poète, et du malaise que lui cause cette saison ; mais je n'en suis pas moins convaincu qu'indépendamment de cette signification de désagrément, d'incommodité, le mot *griesche* doit avoir encore ici un autre sens, aujourd'hui fort obscur, emprunté à un jeu du moyen-âge. Nous trouvons, en effet, dans *Gargantua*, livre I^{er}, chapitre XXII, parmi les deux cent cinquante et quelques jeux auxquels Rabelais nous apprend que se livrait son héros, après s'être *lavé les mains de vins frais et escuré les dents d'un pied de porc*, le jeu de la *griesche*. Mais en quoi consistait-il ? C'est ce que nous ne savons pas positivement. « Le mot *griesche*, dit Le Duchat, est le nom d'un volant en Anjou, à cause qu'on l'y fait de plumes de perdrix grises, qui s'appellent, en ces quartiers-là, *griesches*. » Telle est aussi l'opinion de Ménage, qui ajoute qu'au Maine ce jeu s'appelait *coquantin*, parce qu'on faisait aussi des volants de plumes de coqs. Enfin, M. Éloi Johanneau (voyez page 424 du 1^{er} vol, de son édit. de *Rabelais*) présume que le nom de *gruefche* ou *griesche*, donné au jeu de volant en Anjou, pourrait bien être dérivé de celui que les enfants jouent encore en Sologne, sous le nom de *pirouette*, et qui consiste à recevoir et à renvoyer, avec des palettes de bois, un volant dont les plumes sont piquées sur un petit cylindre de bois que les paysans nomment *dru* ou *grue* au jeu de palet. Ne pourrait-on pas conclure de cette explication que, par ces mots : *la Griesche d'esté*, *la griesche d'yver*, Rutebeuf a voulu, par allusion au jeu dont nous parlons, dépeindre en quelque sorte la ténacité avec laquelle la misère s'attachait à lui, le poursuivant sans relâche d'une saison à l'autre, et le renvoyant toujours malheureux de l'hiver à l'été, comme un volant ?

Voici maintenant une explication plus récente et probablement plus juste : « Depuis un demi-siècle, dit M. Paulin Paris, en citant notre première édition de Rutebeuf, un nouveau jeu de dés était arrivé de Grèce en France, par l'Italie. On l'appelait tantôt *Blanque* ou *Blanche*, tantôt *Azar* ou *Zara*, tantôt *Griesche*. Il est permis de supposer que la couleur des cases qui renfermaient les nombres heureux fut l'occasion du premier de ces noms, et que celui de *Griesche* rappelait que les Croisés l'avaient transporté dans l'Occident, au retour de la conquête de l'empire grec. » En tout cas, on trouve dans le portefeuille de Fontanieu, n^o 60 (Mss. de la Bibl. impériale), divers passages d'un compte de l'hôtel du comte de Poitiers, où ce jeu est mentionné.

15 Et trop fovent
 Plufors foies fent le vent.
 Bien le m'ot griesche en covent
 Quanques me livre ;
 Bien me paie, bien me délivre :
 20 Contre le fout me rent la livre
 De grant poverte.
 Povretez eft for moi revertte
 Toz jors m'en eft la porte ouverte,
 Toz jors i fui
 25 Ne nule foiz ne m'en effui ;
 Par pluie moil, par chaut effui.
 Ci a riche homme ;
 Je ne dorm que le premier fomme.
 De mon avoir ne fai la fomme
 30 Qu'il n'i a point.
 Diex me fet le tens fi à point :
 Noire moufche en eflé me point,
 En yver blanche².
 Iffi fui com l'ofière franche
 35 Ou com li oifiaus feur la branche :
 En eflé chante,
 En yver ploc & me gaimante,
 Et me deffuel auffi com l'ente³
 Au premier giel.
 40 En moi n'a ne venin ne fiel ;
 Il ne me remaint rien fouz ciel :
 Tout va fa voie.
 Li enviail que je favoie
 M'ont avoié, quanques j'avoie
 45 Et forvoié,
 Et fors de voie defvoié.
 Fols enviaus ai envoié,
 Or m'en fouvient ;
 Or voi-je bien, tout va, tout vient :
 50 Tout venir, tout aler covient,
 Fors que bien fet.
 Li dé qui li détier ont fet

² Ces deux vers se retrouvent plus loin dans le *Dit des Ribaux de Greive*. Voyez, à cette pièce, l'explication que nous en donnons.

³ *Ente*, arbre greffé. — On lit, page 14, strophe 6^e, dans le *Fablel du dieu d'amours*, que j'ai publié en 1834 :

De tel manière estoit tous li vergiés
 Ains n'i ot arbre, ne fust pins ou loriés,
 Cypres, aubours, ENTES & oliviers.

M'ont de ma robe tout desfet,
 Li dé m'ocient,
 55 Li dé m'aguetent & espient,
 Li dé m'affaillent & deffient,
 Ce poife moi ;
 Je n'en puis mès, se je m'efmai.
 Ne voi venir avril ne may :
 60 Vezci la glace ;
 Or sui entrez en male trace.
 Li trahitor de pute efrace
 M'ont mis sanz robe :
 Li fiècles est si plains de lobe !
 65 Qui auques a, si fet le gobe ;
 Et je que fais ?
 Qui de povreté sent le fais ?
 Griefche ne m'i left en pais ;
 Mult me defroie,
 70 Mult m'affaut & mult me guerroie.
 Jamès de cest mal ne garroie.
 Par tel marchié :
 Trop ai en mauvès leu marchié.
 Li dé m'ont pris & emparchié ;
 75 Je les claim quite :
 Fols est qu'à lor conseil abite :
 De la dète pas ne l'aquite,
 Ainçois l'encombe :
 De jor en jor accroist le nombre.
 80 En esté ne quiert-il pas l'ombre
 Ne froide chambre,
 Que nu li font sovent li membre.
 Du duel son voisin ne li membre,
 Mès le sien pleure ;
 85 Griefche⁴ li a coru seure,
 Defnué l'a en petit d'eure,
 Et nus ne l'aime ;
 Cil qui devant coufin le claime
 Li dist en riant : « Ci faut traime
 90 Par lécherie⁵.
 Foi que tu dois sainte Marie,
 C'or va ore en la draperie,
 Du drap accroire.

⁴ On voit que Rutebeuf emploie à la fois le mot *griefche* dans ses deux significations, tantôt comme allusion au jeu de ce nom, tantôt dans le sens de *gravatio*, inconvéniént, charge, fardeau. Il faut l'entendre sous cette dernière acception dans le passage qui occasionne cette note.

⁵ Ms. 7615. VAR. Tricherie.

95 Se li drapiers ne t'en veut croire,
Si t'en reva droit à la foire
Et va au change.
Se tu jures saint Michiel l'ange,
Que tu n'as peur toi lin ne lange
Où ait argent,
100 L'en te verra mult biau fergent.
Bien t'apercevront la gent ;
Créus feras ;
Quant d'iluecques remouveras
Argent ou faille enporteras. »
105 Or a la paie ;
Ainsi vers moi chascuns l'apaie :
Je n'en puis més.

Explicit la Griesche d'Yver.

La Griesche d'Este.

Mss. 7218, 7615, 7633.

En recordant ma grant folie,
Qui n'est ne gente ne jolie
 Ainz est vilaine
Et vilains cil qui la demaine,
5 Me plaing .vij. jors en la semaine
 Et par reson :
Si esbahiz ne fu mès hom,
Qu'en yver toute la fefon
 Ai li ouvré
10 Et en ouvrant m'ai aouvré
Qu'en ouvrant n'ai rien recouvré
 Dont je me cuevre.
Ci a fol ouvrier & fole oeuvre ;
Qui par ouvrer riens ne recuevre
15 Tout torve à perte,
Et la griesche est li aperte,
Qu'eschec dit à la desouverte
 A fon ouvrier,
Dont puis n'i a nul recouvriez.
20 Juingnet li fet sambler février.
 La dent dit : « Cac, »
Et la griesche dit « Eschac ; »
Qui plus en fet l'afuble fac
 De la griesche.
25 De Grefce vient, li griez éefche ;
Or est la Borgoingne briéfche.
 Tant a venu
De la gent qu'ele à retenu,
Sont tuit cil de sa route¹ nu
30 Et tuit deschaus ;
Et par les froiz & par les chaus,
Nès li plus mestres fenefchaus,
 N'ont robe entière.
La griesche est de tel manière
35 Qu'ele veut avoir gent légère
 En fon servife.
Une eure en cote, autre en chemife.

¹ Voyez, pour le mot *route*, la pièce du *Mariage Rutebeuf*, vers la fin.

Tel gent aime com je devife :
Trop het riche homme ;
40 S'aus poins le tient èle l'affomme.
En corse terme fet bien la somme
De fon avoir :
Plorer li fet fon non-favoir ;
Souvent li fet gruel avoir,
45 Qui qu'ait avaine
Tramblé m'en a la meftre vaine :
Or vous dirai de lor couvaine ;
J'en fai affez.
Sovent en ai efté laffez
50 Mi-marz que li frois eft paffez,
Notent & chantent.
Li .i. & li autre se vantent
Que se dui dé ne les enchantent
Il auront robe.
55 Efpérance les fert de lobe
Et la griefche les defrobe.
La borfe est vuide ;
Li geus fe ce que l'en ne cuide :
Qui que tiffe chascuns defvide ;
60 Li penffers chiet ;
Nul bel efchet ne lor efchiet.
N'en puéent mes qu'il lor mefchiet.
Ainz lor en poife :
Qui qu'ait l'argent, Diex a la noife
65 Aillors covient lor penffers voife,
Quar .ij. tornois,
Iii: parefis, .v. vienois,
Ne puéent pas fère .i. borgois
D'un nu despris.
70 Je ne di pas que je's despris,
Ainz di qu'autres confeus est pris.
De cel argent
Ne l'en vont pas longues charjant ;
Por ce que li argens art gent,
75 N'en ont que fère
Ainz entendent à autre afère :
Au tavernier font du vin trère ;
Or entré boule
Ne boivent pas, chascuns le coule :
80 Tant en entonent par la goule,
Ne lor fovient
Se robe achater lor covient.

Riche font, mes ne fai dont vient
 Lor grant richèce :
 85 Chafcuns n'a riens quant il se drèce.
 Au paier font plains de perèce :
 Or faut la feste,
 Or remainent chançons de gefte ;
 Si l'en vont nu comme une beste
 90 Quand ils l'esmuevent.
 A lendemain pouce se truevent ;
 Lui dui dé povrement se pruevent :
 Or faut quarefme
 Qui lor a esté dure & pesme.
 95 De poiffon autant com de crefme
 I ont éu :
 Tout ont joué, tout ont béu.
 Li uns a l'autre decéu,
 Dist RUSTEBUÉS,
 100 Por lor tabar², qui n'est pas nués,
 Qui toz est venduz en .ij. oès³ ;
 Et avril entre,
 Et il n'ont riens defors le ventre.
 Lors font il vifte & prunte & entre :
 105 S'il ont que metre,
 Lors les verriez entremetre
 De dez prendre & de dez jus metre.
 Ez vous la joie :
 Ni a si nu qui ne l'esjoie ;
 110 Plus font seignor que raz fus moie⁴.
 Tout cel esté
 Trop ont en grant froidure esté.
 Or, lor a Diex .i. tens presté
 Où il fet chaut,
 115 Et d'autre chofe ne lor chaut :
 Tuit ont apris aler deschaut.

 Explicit la Griesche d'Esté.

² *Tabar* : voyez, pour l'explication de ce mot, une des notes de la *Complainte du Roi de Navarre*.

³ Les huit vers qui suivent sont transposés d'une manière fautive dans le Ms. 7633.

⁴ *Que ras fus moie*, que rats sur meule, c'est-à-dire dans un tas de gerbes.

La Mort Rustebeuf, ou ci encoumence La Repentance Rutebuef¹.

Mss. 7218, 7633, 198 N.-D.

Lessier m'estuet le rimoier,
Quar je me doi mult efmaier
Quant tenu l'ai fi longuement :
Bien me doit le cuer lermoier.
5 C'onques ne me poi amoier²
A Dieu fervir parfètement ;
Ainz ai mis mon entendement
En geu & en elbatement,
Qu'ainz ne daignai nés faumoier³ :
10 Se por moi n'est au jugement
Cele où Diex prift aombrement,
Mau marchié pris au paumoier⁴.

Tart ferai mès au repentir.
Las moi ! c'onques ne fot fentir
15 Mes fols cuers quels est repentance,
N'a bien fère lui affentir !
Comment oseroie tentir⁵
Quant nés li juste auront doutante ?

¹ Cette pièce est probablement une des dernières de Rutebeuf. Il l'écrivit sans doute après quelque maladie, sentant que sa fin était proche. Il avoue, en effet, dès le premier vers, *qu'il y a longtemps qu'il rime, et que, si une chose doit l'étonner, c'est d'avoir pu rimer si longtemps*. Plus loin, il dit qu'il est temps pour lui *de sortir de ce monde*. Entendait-il par là nous faire savoir qu'il allait finir ses jours dans une maison religieuse, ou qu'il ne tarderait pas à mourir ? ... Ce qui me ferait penser qu'il a voulu indiquer le dernier cas, c'est que, dans le Ms. 7218 de la Bibi. impériale, qui contient le meilleur et le plus vaste recueil de ses œuvres, cette pièce est placée la dernière, comme si elle eût dû clore sa vie, et qu'après on lit : « *Expliciunt toit li dit Rustebeuf.* »

Au reste, durant toute cette pièce, le trouvère n'exprime pas un seul regret de ce qu'il a écrit. Il avoue bien *qu'il a vécu aux dépens d'autrui, qu'il a chanté les uns pour plaire aux autres*, mais il ne dit pas qu'il se repente de s'être élevé contre les ordres mendiants et contre le clergé. Il n'y a donc là aucune palinodie, ainsi que le prétend quelque part Legrand d'Aussy.

² Ms. 7633. Var. Soi. — *Amoier*, appliquer, adonner. On trouve, dans le *Dit dit Buffet* (voir Méon) :

Qui biau fet dire & rimoier.

Bien doit la science *amoier*.

³ *Saumoier*, dire ses psaumes.

⁴ Le poète dit qu'il a eu tort de laisser Dieu pour le *geu de paume & l'esbatement*, et que si, au jour du *jugement*, la Vierge n'intercède pour lui, il aura fait, à ce sujet-là, un *mauvais marché*. — Le Ms. 7633 offre cette variante :

Ton marchié pris à *paumoier*.

⁵ *Tentir*, littéralement : *tinter* ; mais on pourrait traduire ce mot avec plus d'exactitude par cette locution vulgaire : *souffler*. (*Comment oserais-je souffler, puisque les justes eux-mêmes ne seront pas exempts de crainte ?*)

20 J'ai toz jors engressié ma pance
D'autrui chatel, d'autrui substance.
Ci a bon cler au mieux mentir :
Se je di : « C'est par ignorance
Que je ne fai qu'est pénitance⁶,
Ce ne me puet pas garantir.

25 Garantir ! las ! en quel manière ?
Ne me fit Diex bonté entière,
Qui me dona sens & savoir,
Et me fist à la forme fière ?
Encor me fist bonté plus chière,
30 Que por moi vout mort recevoir.
Sens me dona de decevoir
L'anemi qui me veut avoir
Et mettre en la chartre première,
Là dont nus ne se puet r'avoir :
35 Por prière ne por avoir,
N'en voi nus qui reviegne arrière.

J'ai fet au cors la volenté ;
J'ai fet rimes, & l'ai chanté
Sor les uns por aus autres plère,
40 Dont anemis⁷ m'a enchanté
Et m'âme mife en orfenté⁸
Por mener à félon repère.
Se cele en qui ton biens refclère
Ne prent en cure mon afère⁹,
45 De male rente m'a renté
Mes cuers, où tant truis de contraire :

⁶ Dans la strophe suivante ; Rutebeuf veut parler ici, non pas de ses vers sur les ordres religieux, sur l'Université, mais de ses *Complaintes*, de ce que l'on pourrait appeler ses *Pièces politiques*. Pour celles-là, je croirais assez volontiers qu'il les a, en partie, du moins, composées à la demande ou sur l'invitation des héritiers et des familles, dont il espérait une récompense. Il paraît, en tout cas, que même le Roi, même les grands, malgré leurs promesses, la lui faisaient parfois attendre longtemps, car, ça et là, dans ses oeuvres, il lui échappe quelques plaintes à ce sujet. Quant à ses éloges des écoliers et des professeurs, à ses invectives contre les moines, je ne crois pas qu'il en ait jamais attendu autre chose que de la popularité. Les premiers étaient trop pauvres pour pouvoir le récompenser ; et les seconds, lors même qu'ils auraient pu le faire changer d'avis en le payant, étaient trop avares pour le tenir jamais à leur solde. Aussi y va-t-il de bon cœur et voit-on dans ses vers contre eux une verve, une ardeur, une satisfaction qui impliquent le désintéressement et révèlent une sorte de vengeance satisfaite. Rutebeuf, d'ailleurs, en écrivant ainsi, agissait dans le sens de l'opinion publique d'alors et se laissait emporter volontiers, sans préoccupation personnelle, à ce torrent. Prêcher la croisade, s'élever contre les ordres religieux et défendre l'Université, c'était, au XIII^e siècle, à Paris du moins, faire acte de libéralisme, et, à ce compte, notre poète a dû jouer, de son temps, un rôle particulier, assez important pour exercer quelque action sur l'opinion publique.

⁷ *Anemis*, c'est-à-dire le démon, l'ennemi.

⁸ *Orfenté*, état d'un orphelin.

⁹ 7683. VAR. M'enfertei.

Filicien, n'apoticaire
Ne me purent doner fanté.

Je fai une filicienne
50 Que à Lions, ne à Viene,
Ne tant comme li fiècles dure,
N'a fi bonne ferurgienne.
N'eft plaie, tant foit ancienne,
Qu'ele ne nétoie & efcure
55 Puis qu'ele i veut metre fa cure.
Ele efpurja de vie obfcure.
La bénéoite Egypciene ;
A Dieu la rendi nete & pure :
Si com c'est voirs, fi praingne en cure
60 Ma lasse d'âme creftienne !
Puis que morir voi foible & fort,
Comment prendrai en moi confort
Que de mort me puiffe défendre ?
N'en voi nul, tant ait grant effort,
65 Qui des piez n'oft le contrefort ;
Si fet le corps à terre estendre.
Que puis-je, fors la mort atendre ?
La mort ne left ne dur ne tendre,
Por avoir que l'en li aport,
70 Et quant li cors est mis en cendre
Si covient à Dieu refon rendre¹⁰
De quanques fist dusqu'à la mort.

Or ai tant fet que ne puis mès ;
Si me covient tenir en pès :
75 Diex doinst que ce ne foit trop tart !
Toz jors ai acréu mon fès,
Et oi dire à cleric & à lès :
« Com plus couve li feus, plus art. »
Je cuidai engingner Renart ;
80 Or n'i valent engin ne art,
Qu'afféur¹¹ est en fon palès.

¹⁰ Ms. 7633. VAR. Si covient l'arme raison rendre (il faut que l'âme rende raison de, etc.).

¹¹ La copie du Ms. 7218, qui appartient à la Bibliothèque de l'Arsenal et qui provient, je crois, des Mss. du marquis de Paulmy, contient ici en marge une annotation très-fautive. Elle traduit *afféur* par Assuéus. Je me trompe fort, ou, loin de prendre ce mot comme le nom du roi dont parle l'Écriture-Sainte, le poète l'entend dans le sens de *assuré, tranquille*, ainsi qu'on le voit dans plusieurs autres poèmes, par exemple à la troisième strophe de *La roe de fortune*, petite pièce qui se trouve dans mon recueil intitulé *Jongleurs et Trouvères* (Paris, Merklein, 1835), page 178 :

En ce fiècle n'a fors éur ;
N'i doit estre nus ASSÉUR,

Por cet fiècle qui se départ¹²
M'en covient partir d'autre part :
Qui que l'envie, je le lès.

Ci faut la mort Rustebuef,
ou Explicit la Repentance Rustebuef.

.....
Que nus tant i ait feignorie,
N'i ait ASSÉUR de sa vie, &c.

Rutebeuf a donc voulu dire qu'il espérait tromper *Renard*, mais que la ruse et l'adresse ne servent à rien pour cela, car Renard est à l'abri et sans crainte dans *son palais*.

Pour faciliter l'intelligence de cette allusion, touchant le héros de notre premier poème satirique, il est bon de rappeler ici la définition du mot *Renart*, donnée par l'auteur même de ce roman, vers 107^e et 108^e de l'édition de Méon :

Tuit cil qui font d'engin & d'art
Sont mès tuit appelés RENART.

¹² Ce vers prouve que notre poète écrivait cette pièce vers la fin du XIII^e siècle, dans un âge avancé, où sa mort était proche.

C'est la Complainte au Roi de Navarre¹.

Ms. 7633.

Pitiez à compleindre m'enseigne
D'un home qui avoit feur Seine
Et for Marne maintes maifons ;
Mais à teil bien ne vint mais hons
5 Comme il venift, ne fult la mort
Qui en fa venue l'amort.
C'est li rois THIEBAUZ de Navarre²
Bien a fa mort mis en auvarre³
Tout son roiaume & fa contei
10 Por les biens c'on en a contei,
Quant li rois Thiebaus vint à terre
Il fut affeiz, qui li mut guerre
Et qui mous li livra entente,
Si que il n'ot oncle ne tente
15 Qui le cuer n'en éuft plain d'ire⁴ :

¹ Cette pièce date de l'année 1271. Rutebeuf y rappelle, avec une grande sensibilité et un véritable talent poétique, la perte regrettable que la France venait de faire en la personne du prince dont il trace l'éloge en très-bons vers. C'est en parlant de ce genre de poème, que M. Paulin Paris a dit de Rutebeuf : « Ses complaintes sont un de ses meilleurs titres à nos éloges. Elles ont une haute importance historique : elles pourraient trouver place dans la série des monuments de l'histoire de France, et Rutebeuf y fit preuve d'un talent poétique plus élevé que partout ailleurs ; on peut même dire que, sans ce lien qui les rattache à nos annales, les œuvres complètes de Rutebeuf, malgré l'intérêt piquant de sa lutte contre les ordres mendiants, attendraient encore aujourd'hui l'éditeur estimable qu'elles ont rencontré. » M. Paulin Paris va peut-être un peu loin dans cette dernière phrase ; mais pour le reste je ne puis qu'être de son avis et le remercier de ses bonnes et sympathiques paroles.

² Thibaut V, comte de Champagne et roi de Navarre, fils de Thibaut IV, dit le *Chansonnier*, et de Marguerite de Bourbon, fille d'Archambault VIII, naquit en 1240. Il n'avait encore que treize ans lorsqu'il fut appelé au trône, sous la tutelle de sa mère. En 1255, et non en 1258, comme on l'a écrit, il épousa à Melun, après avoir, moyennant 3.000 livres de rente, fait sa paix avec le duc de Bretagne, Isabelle, fille aînée de saint Louis, dont il n'eut point d'enfants. En 1268, il rejeta les propositions de Baudouin, empereur de Constantinople, qui lui promettait le quart de son empire, s'il voulait l'aider à reconquérir ses États sur Michel Paléologue et ceux qui les lui avaient ravés sept années auparavant.

Ce prince, qui était un homme de bon conseil, fort libéral et ami des lettres, ainsi que le prouvent l'érection qu'on lui dut de l'Académie de Tudéla, en Navarre, et les nombreux privilèges qu'il accorda à ceux qui en fréquentaient les écoles, fit composer, par Vincent de Beauvais, un traité sur les devoirs des grands et de ceux qui ont des charges considérables dans l'État. Il partit, en 1270, pour la seconde croisade, et écrivit de Tunis, le 25 août de la même année, sur le trépas de saint Louis, une lettre remarquable qui nous est restée. D'autres prétendent, au contraire, qu'elle lui fut adressée par l'évêque de Tunis. On la trouve dans la *Bibliographie des croisades*, de Michaud. Thibaut V mourut le 4 décembre 1270, à son retour de l'expédition, à Trapani, en Sicile, où il s'était arrêté. Son corps fut apporté dans l'église des Cordeliers de Provins, et son cœur, dans celle des Jacobins de la même ville.

³ *Auvarre*, désolation, chagrin violent ; *adversum*.

⁴ Thibaut V, dès sa naissance, compta beaucoup d'ennemis parmi ses proches, dont la troisième union du vieux comte de Champagne était venu renverser tous les projets au sujet des riches domaines qu'il

Mais je vos puis jureir & dire
 Que c'il fust lon éage en vie
 De li cembreir éuft envie
 Li mieudres⁵ qui orendroit vive,
 20 Que vie li nete & li vive
 Ne mena n'uns qui foit ou monde.
 Large, corrois & net & monde,
 Et boen au chans & à l'oftei
 Tel le nos a la mort oftei.
 25 Ne croi que mieudres creftiens,
 Ne jones hom ne anciens,
 Remainfist la journée en l'oft
 Si ne croi mie que Dieux l'oft
 D'avec les fainz, ainz l'i a mis,
 30 Qu'il a toz jors estei amis
 A fainte Eglise & à gent d'ordre⁶.
 Mout en fait la mors à remordre
 Qui li gentil mortel a mors ;
 Piefà ne mordi plus haut mors :
 35 Jamais n'iert jors que ne l'en plaigne
 Navarre & Brie & Champaingne,
 Troie, Provins, & li dui Bar
 Perdu avez vostre tabar⁷,
 C'est-à-dire vostre secours.
 40 Bien fustes fondei en décours⁸,

possédait. Celui d'entre eux qui dut en être le plus vivement contrarié fut, sans contredit, Jean I^{er} dit *Le Roux*, duc de Bretagne, mari de Blanche de Champagne, alors fille unique de Thibaut IV et d'Agnès de Beaujeu, sa deuxième femme. Cette alliance, par laquelle Jean I^{er} espérait, si Thibaut mourait sans autre postérité, hériter du royaume de Navarre, excita plus tard, entre Thibaut V et le duc de Bretagne, des dissensions que saint Louis ne put calmer qu'en faisant dépendre de leur cessation son consentement au mariage de sa fille Isabelle avec le premier de ces princes (voyez *Joinville*). Mais l'animosité générale contre Thibaut V se montra surtout lorsqu'il parvint au trône. Tout le monde, à cette époque, se ligua contre lui, et sa mère Marguerite, qui mourut en 1258, se trouva vis-à-vis de ses égaux et de ses sujets dans la position critique où la reine Blanche s'était vue, durant la minorité de saint Louis, à l'égard de Thibaut IV et des autres grands vassaux. Grâce à son habileté et son adresse, elle se tira pourtant de ces circonstances difficiles avec le même bonheur que là veuve de Louis VIII.

⁵ *Li mieudres*, le meilleur ; *melior*.

⁶ C'est-à-dire : aux religieux.

⁷ Le *tabar* était une espèce de manteau qui se mit d'abord par-dessus la cotte de maille, et plus tard par-dessus l'armure. Ici, comme le poète l'explique lui-même, il l'entend dans le sens figuré de *protection*, *soutien*. On lit dans le roman du Petit Jehan de Saintré ? « Et quand mes lettres furent faites, il me mena prendre congé du Roy, qui me fit très-bonne chièrre ; et, pour l'amour de notre sire le. Roy, aussi de vous, me fit donner un *tabar* de velours figuré, noir, fourré de martres zebelines, et cent florins d'Aragon. » On trouve dans le roman de sir Walter Scott, *Quentin Durward*, quelques détails sur le *tabar*. M. le docteur Meyrick, membre de la Société royale des Antiquaires de Londres, a fait imprimer, dans les Mémoires de cette Société, une savante dissertation sur les vêtements de guerre, où il parle de celui-là. Voir également le texte de ma publication intitulée : *Farmeria Real de Madrid*, 3 vol. in-fol.

Quant teil feigneur aveiz perdu,
Bien en deveiz estre eferdu.

Mors desloaux, qui rienz n'entanz
Se le laiffaffes .lx. anz
45 Ancor vivre par droit aage,
Lors l'en préiffes le paage
Si n'en péuft pas tant chaloir⁹ ;
Or estoit venuz à valoir.
N'as-tu fait grant desconvenue
50 Quant tu l'as mort en la venue
Mort defloiaux, mors de pute aire ?
De toi blameir ne me puis taire
Quant il me sovient des bienz faiz
Que il a devant Tunes fait,
55 Oû il a mis avoir & cors !
Li premiers iffuz estoit fors
Et retornoit li darreniers.
Ne prenoit pas garde au deniers
N'auz garnizons¹⁰ qu'il despandoit ;
60 Mais faveiz à qu'il entendoit,
A vifeteir les bones genz.
Au mangier estoit droit serjenz,
Après mangier estoit compains
De toutes bones teches plains,
65 Pers aus barons, aus povres peires¹¹,
Et aus moiens compains & frères ;
Bons en confoil & bien méurs,
Auz armes viftes & féurs,
Si qu'en tout l'oft n'avoir son peir.
70 Douz foiz le jor faifoit trampeir¹²
Por repaître les familleuz.

⁸ Cette expression ; *fondei en decours*, est plus facile à entendre qu'à commenter. *Decours* signifie *decrementia*. Or, comme on ne peut pas dire en français, *fondé en décrissance*, il faut nécessairement paraphraser pour traduire.

⁹ *Chaloir*, importer ; de *calere*.

¹⁰ *Garnizons*, frais, dépenses, achats de vivres et de provisions de toute espèce. L'exemple suivant est tiré de *l'Esbatement du mariage des quatre fils Hémons*, que j'ai publié dans les notes du premier de mes deux volumes de *Mystères* (Paris, 1873, in-8°). « Et prendra ses *garnisons* en la granche à Petit-Pont, c'est assavoir : huche, charbon, foin et avoine. »

¹¹ Je ne puis m'empêcher de faire remarquer ici quelle finesse il y a dans ce jeu de mots entre *pers* (égal) ; *par*, et *peires*, père, *pater*.

¹² Ce mot *trampeir*, qu'on ne trouve dans aucun glossaire, répond parfaitement à notre terme populaire *tremper la soupe*. Il est employé quelquefois comme marque de temps. Un de nos anciens chroniqueurs dit, en parlant d'une armée en marche, que, de tel endroit à tel autre, « les soldats *tremperent* vingt soupes. » A deux par jour, je suppose, il est facile de voir tout de suite combien le total offre de journées ; mais ce n'en est pas moins, il faut en convenir, un assez bizarre calendrier.

Qui déist qu'il fust orgueilleuz
Et il le véist au mangier,
Il se tenist por menfongier.
75 Sa bataille estoit bonne & fors,
Car ces semblanz & ces effors
Donoit aux autres hardieffe.
Onques home de sa joneffe
Ne vit n'uns contenir si bel¹³
80 En guait, en estour, en cembel.

Qui l'ot en Champagne véu,
En Tunes l'ot desconnéu :
Qu'au befoing connoît-hon pseudome ;
Et vos saveiz, ce est la somme,
85 Qui en pais est en son país
Tenez feroit por foux nayx
C'il l'aloit aux paroiz combatre.
Par ceste raïson vuel abatre
Vilonie l'on l'en a dite.
90 Que sa vaillance l'en acquite.
Quant l'aguait faïfoit à son tour,
Tout ausi come en une tour
Estoit chacuns afféureiz,
Car tout li oz estoit mureiz :
95 Lors estoit chascuns aféur¹⁴
Car li siens gain valoit .i. mur.

Quant il estoient retournei,
Si trovoit-hon tot atornei
Tables & blanches napes mïses !
100 Tant avoir laïans de reprises¹⁵
Donées si cortoisement
Et roi de teil contenment,
Qu'à aïse sui quant le recorde,
Por ce que chascuns c'en descorde
105 Et que chascuns le me tesmoingne
De ceulx qui virent la befoigne,
Que n'en truis contraire nelui
Que tout ce ne foit voirs de lui.

Roi HANRRIS, frères au bon roi¹⁶,

¹³ *Contenir si bel*, avoir si belle contenance.

¹⁴ Voyez, pour ce mot, à la fin de la *Mort Rutebeuf*.

¹⁵ *Reprises*, parties de jeu, revanches.

110 Dieux mète en vos li bon aroi
 Com en roi THIEBAUT vostre frère !
 Jà fustes-vos de li boen peire.
 Que vos iroie délaiant
 Ne mes paroles porloignant ?
 115 A Dieu & au fiècle plaifoit
 Quanque li roi THIÉBAUZ faifoit :
 Fontaine estoit de cortoifie ;
 Toz biens iert sanz vilonie,
 Si coin j'ai oï & appris
 120 De maître JEHAN de Paris¹⁷,
 Qui l'amoit de li bone amour
 Com preudons puez ameir feignor
 Vos ai la matière descrite
 Qu'em trois jors ne feroit pas dite.
 125 Meffire ERARS de Valeri¹⁸,

¹⁶ Ce prince comte de Rosnay, succéda en 1270, dans le titre de comte de Champagne et de roi de Navarre, à Thibaut V, son frère, qui l'avait déclaré son héritier avant de partir pour la seconde croisade. Il porta le nom de Henri III et le surnom de *le Gros* ou *le Gras*. Il eut pour femme Blanche d'Artois, fille de Robert, frère de saint Louis, qui lui apporta en dot 25.000 livres tournois, et qui épousa en secondes noces Edmond de Lancastre, frère du roi d'Angleterre. Elle fut très-liée avec Marie de Brabant, reine de France, deuxième femme de Philippe-le-Hardi. Le règne de Henri, qui fut court, n'offre aucun événement remarquable. Ce prince fut, comme ses deux prédécesseurs, très-libéral envers les églises de ses États. Il mourut, en 1274, à Pampelune, dans la cathédrale de laquelle il fut enterré ; mais son coeur fut déposé dans le couvent des Soeurs-Mineures de Provins. Il laissa une fille nommée Jeanne, née à Bar-sur-Aube, en 1272, qui hérita des États de son père, et les porta dans la maison de France par le mariage qu'elle contracta, en 1284, avec Philippe-le-Bel, qui devint roi de France l'année suivante.

¹⁷ Il ne faut pas confondre ce Jean de Paris, sur nommé *Poin-l'âne* ou *Pique-anon*, avec un certain Guillaume, dit *Pungens afinum*, dont parle Baluze, dans sa *Vie des Papes d'Avignon*, et qui mourut, en 1306, à Bordeaux, auprès de Clément V, ni avec un autre Jean de Paris, surnommé *Du Sourd* (Johannes Surdus). Celui dont parle Rutebeuf est peut-être le *Poin-l'âne* que cite Henri d'Andeli dans la *Bataille des VII arts*, quand il dit :

Là fu mestre Jehan li pages,
 Et POIN-L'ÂNE, cil de Gamaches ;

ou bien celui que mentionne Duboullay, dans son *Histoire de l'Université de Paris*, et sur lequel il donne les détails suivants : Johannes Parisiensis, magister in artibus, publice aliquandiu docuit : deinde ad theologiam se contulit, in qua laureum doctoralem consecutus, publicam etiam in facultate cathedram tenuit, magnâ discipulorum frequentia ; scripsit super sententias. Florebat anno 1270 : usque ad annum 1300 (circa) vixit. » Trithème a dit de ce docteur : « Claruit sub Rodolpho imperatore, anno Domini 1280. » Un vieil auteur, H. Spondanus, parlant de Jean Poin-l'âne (*Parisiensis*), dit avoir trouvé quelque part que son surnom, *Peingentis afinum*, lui était venu de, ce qu'il montrait toujours *vehementem in disputationibus & rixosum*.

¹⁸ Dans les notes finales de ma première édition de Rutebeuf, j'ai donné la biographie à peu près complète d'Érard de Valéry, d'après les documents originaux. C'était un des meilleurs chevaliers du XIII^e siècle et un des protecteurs les plus éclatants de Rutebeuf, à qui il commanda (sans doute pour plaire à la reine Isabelle de Navarre) la *Vie de sainte Élisabeth de Hongrie*, qu'on trouvera plus loin. Notre poète le nomme encore dans la *Complainte du Comte de Ne vers*. Il mourut en 1277. Guiart a dit de lui, dans la *Branche aus royaus lignaiges* :

« Arriva là le pas séri,
 Meffire Erard de VALÉRI,
 Un haut baron cortois & sage,
 Et plain de li grand vaffelage,

A cui onques ne l'aferi
N'uns chevaliers de loiautei,
Diex, par vos, li l'avoit fait teil
Que mieudres n'i est demoreiz
130 Et au loing fust tant honoreiz.
Prions au Peire glorieuz
Et à son chier Fil précieux
Et le Saint Esperit enemble
En cui toute bonteiz l'assemble,
135 Et la douce Vierge pucele
Qui de Dieu fu mère & ancele¹⁹
Qu'avec les sainz martirs li face
En paradix & leu & place.

Explicit.

Que son cors & ses fais looient
Tuit cil qui parler en oient. »

¹⁹ *Ancele*, servante ; *ancilla*.

Ci encoumence

La Complainte dou Conte de Poitiers¹

Ms. 7633.

Qui ainme Dieu & fert & toute
Volentiers fa parole escoute :
Ne crient maladie ne mort
Qu'à lui de cuer ameir l'amort ;
5 Temptacions li cemble vent,
Qu'il at boen escu par devant :
C'est le costeï son criatour
Qui por nos entra en l'estour
De toute tribulacion
10 Sens douteir perfécucion.
De son costeï fait-il son hiaume,
Qu'il défirre lou Dieu roiaume,
Et c'en fait escuit & ventaille²
Et blanc haubert à double maille ;
15 Et li met le cors en préfént
Por celui qui le fais péfént
Vout soffrir de la mort ameire.
De légier laiffe peire & meire,
Et fame & enfans & fa terre,
20 Et met por Dieu le cors en guerre,
Tant que Dieux de cest fiècle l'ofte :

¹ Alphonse, comte de Poitiers, frère de saint Louis. Cette pièce, qui célèbre sa vie, est de l'époque de sa mort, arrivée le 21 août 1271. Voici quelques-uns des détails que je donnais sur ce prince dans ma première édition : « Après la mort de saint Louis, qui arrive le 25 août 1270, l'expédition étant manquée, Alphonse et sa femme firent voile des côtes d'Afrique vers la Sicile, où ils passèrent l'hiver et une partie du printemps. Ils allèrent de là en Italie et continuèrent leur route par terre. Tous deux ayant été attaqués d'une violente maladie au château de Corneto, sur les confins de la Toscane et des États de Gênes, se firent transporter à Savone. Alphonse mourut le 21 août 1271, âgé de 51 ans, sans laisser de postérité. Jeanne, sa femme, mourut le mardi suivant.

L'Histoire littéraire de la France, tome XX, s'exprime ainsi à propos de la pièce qui nous occupe : « Le nouveau roi revenait tristement avec les cercueils du roi Louis, son père, et du roi Thibaut. Bientôt après devaient suivre ceux de la reine de Navarre, du comte Alphonse de Poitiers, et de la comtesse Jeanne, sa femme. Alphonse mourut le premier, à Corneto, sur les frontières de Toscane. Rutebeuf, qui avait eu souvent recours à la libéralité de ce prince, fut chargé de composer la complainte de sa mort ; il s'en acquitta dignement, et ses vers méritent d'occuper une place parmi les monuments de l'histoire contemporaine. »

Le corps du comte de Poitiers fut porté dans l'église de Saint-Denis, où il avait choisi sa sépulture, et celui de Jeanne, dans l'abbaye de Gerçy, en Brie, qu'elle avait fondée en 1269. Philippe-le-Hardi recueillit toute leur succession, malgré l'opposition de Philippe de Lomagne et celle de Charles d'Anjou, oncle du défunt. Le comté de Toulouse ne fut cependant réuni à la couronne que beaucoup plus tard (en 1361).

² Écu et visièrre.

Lors puet favoir qu'il a boen hofte,
Et lors refoit-il fon mérite.
Que Dieux & il funt quite & quite.
25 Aïnfi fut li cuens de Poitiers³,
Qui toz jors fut boens, & entiers :
Chevaucha cest fiècle terrestre
Et mena paradix en destre.

Véu aveiz com longuement
30 At tenu bel & noblement
Li Cuers la contei de Tholeuze,
Que chascuns refembleir goleuze⁴
Par fon fang & par fa largeffe,
Par fa vigueur, par fa proeffe,
35 Conques n'i ot consens ne guerre,
Ainz a tenu en pais fa terre :
Por ce qu'il me fist tant de biens⁵
Vo voel retraire .i. pou des fiens.
Vo saveiz & deveiz favoir
40 Li commencemens de favoir :
Si est c'om doit avoir paour
De correcier fon Saveour,
Et li de tout fon cuer ameir
Qu'en l'amitié n'a point d'ameir ;
45 En l'amitié n'a point d'ameir.
Tant l'ama li bon cuens AUFONS⁶.
Que ne croi c'onques en fa vie
Penfist .i. rain de vilonie.
Se por amer Dieu de cuer fin
50 Doit berfuei jusques en la fin
Et por sainte Eglize enoreir,
Et por Jhésu-Crist aoureir
En toutes les temptacions,
Et por ameir religions⁷

³ Je ne puis m'empêcher de faire remarquer à quel point tout ce qui précède est une habile entrée en matière, et combien l'éloge du comte de Poitiers est logiquement déduit de l'exorde. On voit par là qu'il y avait déjà, à cette époque, un grand art de composition.

⁴ Voir, pour le mot *golluze*, la fin de *la Complainte Rutebeuf*.

⁵ Rutebeuf nous montre ici, pour la seconde fois, qu'il avait le cœur bien placé, qu'il savait garder le souvenir des bienfaits et avouer ceux qu'il avait reçus.

⁶ *Alphonse*.

⁷ Alphonse aima beaucoup, en effet, les *religions*, c'est-à-dire les couvents. Nous voyons que, outre les dons considérables qu'il leur fit durant sa vie, il leur légua encore en mourant, par son testament, la somme de 10.000 livres, non compris quelques dispositions accessoires.

De cela nous ne le blâmons point ; mais, ce que nous lui reprocherons, c'est d'avoir fait pour l'inquisition, en quelques années, une dépense de plus de 20.000 livres. A côté de ceci se place pourtant un fait

55 Et chevaliers & povre gent
 Oû il a mis or & argent,
 C'onques ne fina en la vie,
 Ce por c'est⁸ arme en cielz ravie,
 Dont i est jà l'arme le Conte
 60 Oû plus ot bien que ne vos conte.
 Se que je vis puis-je bien dire :
 Onques ne le vi li plain d'ire
 C'onques li iffist de la bouche
 Choze qui tornaft à reprouche ;
 65 Mais biaux moz, boenz enfeignemens.
 Li plus grans de ces fairemens
 Si estoit : *Par sainte Garie*⁹ !
 Miraours de chevalerie
 Fu-il, tant com il a vescu.
 70 Mult orent en li boen escu
 Li povre preudome de pris¹⁰.
 Sire Dieux ! oû estoit ce pris
 Qu'il lor donoit sens demandeir ?
 Ne's convenoit pas truandeir
 75 Ne faire parler à nelui :
 Ce qu'il faifoit faifoit de lui,
 Et donoit li courtoifement.
 Selonc chacun contenement,
 Que n'uns ne l'en pooit reprendre.

curieux à remarquer : c'est que le comte de Toulouse refusa toujours obstinément d'exécuter les legs faits au pape et à diverses corporations religieuses par son prédécesseur Raymond VII.

⁸ Il y a ici une élision curieuse. *Ce por c'est arme, etc.*, c'est-à-dire : Si pour cela une âme est transportée au ciel.

⁹ Ce petit détail historique ne manque pas d'intérêt ; car nous trouverons aussi plus loin (dans la *Complainte de Guillaume de Saint-Amour*) le serment de saint Louis.

¹⁰ Le comte de Poitiers et sa femme firent l'un et l'autre des charités immenses, soit pendant leur vie, soit par leurs dernières dispositions, surtout en faveur des communautés religieuses et des hôpitaux. On peut juger jusqu'où allaient leurs aumônes annuelles par un mémoire qui nous reste (*Trésor des Chartes de Toulouse*, sac 8, n° 45), où il est marqué qu'ils distribuèrent, les seuls jours du lundi et du mardi de la Semaine-Sainte de l'an 1267, la somme de 895 livres tournois, qui était pour eux d'autant plus considérable que leurs revenus, joints ensemble, n'allèrent, en 1257, qu'à 45.000 livres tournois. De même, en 1268, Alphonse, se préparant à passer en Terre-Sainte, fit distribuer 30 livres tournois à chacun des couvents des Frères Prêcheurs et Mineurs de Toulouse, une somme proportionnelle aux Frères Sacs, aux Frères de la Trinité, aux Frères Capistres, aux Frères de Saint-Augustin, aux Sœurs Mineures, aux Sœurs de la Pouille, etc. Joinville, dans la Chronique qui est relative à la première croisade, dit que, au moment de quitter la Terre-Sainte, le comte de Poitiers emprunta les bijoux de ceux qui partaient avec lui pour en faire présent à ceux qui restaient. Il raconte aussi le fait suivant, qui prouve que les éloges de Rutebeuf ne sont point exagérés : « En ce point que le Roy estoit en Acre, se prirent les frères le Roy à jouer aus dez, & jouoit le comte de Poitiers li courtoifement que quand il avoit gagné il feoit ouvrir la sale, & feoit appeler les gentilz homes & les gentilz femmes, se nulz y en avoit, & donnoit à poingnées au li bien les siens deniers comme il feoit ceulx qu'il avoit gagnés ; & quand il avoit perdu, il achetoit par éme (par estimation) les deniers à ceulz à qui il avoit joué, & à son frère le comte d'Anjou, & aus autres ; & donnoit tout, & le rien & l'autrui. »

80 Hom nos at parler d'Alixandre,
De la largesce, de son fans,
Et de ce qu'il fist à son tans :
S'en pot chacuns c'il vot mentir,
Nei nos ne l'osons desmentir.
85 Car nos n'estions pas adonc ;
Mais ce, por bonteï ne por don,
A preudons le règne célestre,
Li cuens AUFONS i doit bien estre.
Tant ot en son cuer de pitié,
90 De chariteï & d'amistie
Que n'uns ne l' vos porroit retraire.
Qui porroit toutes ces mours traire
El cuer à .i. riche jone home,
Hon en feroit bien .i. preudome.
95 Boens fu au boens & boens confors,
Maus au mauvais & terries¹¹ fors,
Qu'il lor rendoit cens demorance
Lonc¹² le péchié la pénitance ;
Et il le connurent li bien
100 C'onques ne li meffirent rien.

Dieux le tanta par maintes fois
Por connoître queiz est la fois ;
Si connoist-il & cuer & cors
Et par dedens & par defors.
105 Job le trouva en paciance
Et saint Abraham en fiance ;
Ainz n'ot fors maladie ou painne
S'en dut estre l'arme plus saine.
Outre meir fit en la venue,
110 Où mult fist bien la convenue
Avec son boen frère le Roi.
Plus bel hosteil, plus bel aroi
Ne tint princes emprès son frère.
Ne fist pas honte à son boen père¹³
115 Ainz montra bien que preudons ière

¹¹ Ce mot signifie ici non pas : seigneur *terrier*, c'est-à-dire qui a beaucoup de terres, mais : seigneur qui est juge d'un *territoire*. La phrase de Rutebeuf doit donc être traduite par *fort justicier*. C'est dans le même sens qu'on lit au vers 330, de la *Bible Guot* :

Li quens Philippes qui refu,
Diex, quel TERRIER ! Diex, quel escu !

Ce mot est pris encore dans le même sens par Rutebeuf, au 9^e vers, 3^e strophe, de la *Complainte ou conte Huede de Nevers*, qui suit celle-ci.

¹² *Lonc*, selon : *secundum*.

¹³ Louis VIII, qui mourut en 1226, au siège d'Avignon.

De foi, de femblanc, de menière.
Or l'a pris Diex en son voiage
Ou plus haut point de son aage,
Que l'on, en ceste région,
120 Féist roi par élection
Et roi orendroit i faulst.
Ne fai prince qui le vaulst¹⁴.
Li vilains dist : « Toft vont noveles.
Voire, les bones & les beles ;
125 Mais qui male novele porte,
Tout à tang vient-il à la porte,
Et li i vient-il toute voie. »
Toft fu féu que en la voie
De Tunes, en son revenir,
130 Vout Dieux le Conte detenir.
Toft fu féu, & fâ & là,
Partout la renommée ala,
Partout en fu fait li fervizes
En chapeles & en eglizes.
135 Partiz est li Cuens de cest fièle
Qui tant maintint des boens la riègle.
Je di por voir, non pas devin,
Que Tolozain & Poitevin
N'auront jamais meilleur seigneur :
140 Aufi boen l'ont-il & greigneur.
Tant fist li Cuens en cestui monde
Qu'avec li l'a Diex net & monde.
Ne croi que priiez en conveigne :
Prions-li de nos li foveigne¹⁵.

Explicit.

¹⁴ Voici ce qu'a dit de lui Dom Vaissette dans son *Histoire du Languedoc* : « Alphonse fut un prince débonnaire, chaste, pieux, aumônier, juste et équitable. Il ne manquait d'ailleurs ni de valeur ni de fermeté. Il marcha sur les traces du roi, son frère, dans la pratique des vertus chrétiennes. » Ajoutons qu'il étendit ou confirma les privilèges des villes, et sut donner au commerce, dans ses États, une assez grande impulsion. Il entreprit aussi ou favorisa de grands travaux, témoin la construction du pont Saint-Esprit, en 1265, pour laquelle il se montra très-zélé, et qui ne fut terminée, malgré d'incroyables peines et de très-fortes dépenses, qu'en 1309.

¹⁵ Je ne puis m'empêcher de faire remarquer combien est fine et délicate la pensée des deux derniers vers, et comme elle termine bien l'oraison funèbre que vient de faire Rutebeuf.

Ci encoumence

La Complainte ou Conte Huede de Nevers¹.

Ms. 7633.

La mors, qui toz jors ceulz aproie
Qui plus funt de bien faire en voie,
Me fait descouvrir mon corage
Por l'un de ceulz que plus amoie
5 Et que mieux recemleir vodroie
C'oume qui soit de nul langage.
HUEDES ot nom, preudome & fage,
Cuens de Nevers au fier corage,
Que la mors a pris en fa proie.
10 C'estoit la fleurs de son lignage :
De la mort est plus granz damage
Que je dire ne vos porroie.

Mors est li Cuens ! Diex en ait l'âme !
Sainz Jorges & la douce Dame
15 Vuellent prier le sovrain maître
Qu'en cèle joie qui n'entame,
Senz redouteir l'infernal flame,
Mete le boen Conte à fa deftre !
Et il i deit par raifon estre,
20 Qu'il laiffa son leu & son estre
Por cele glorieuze jame²
Qui a nom la joie célestre :
Mieudres de li ne porra nestre,
Mieu efciant, de cors de fame.

25 Li Cuens fu tantoft chevaliers
Coin il en fu poinz & mestiers,
Qu'il pot les armes endureir ;
Puis ne fu voie ne fentiers
Où il n'alaft mont volontiers
30 Se hom l'i pot aventureir.
Si vos puis bien dire & jureir,

¹ Cette pièce a certainement été composée en 1267, aussitôt que la nouvelle de la mort du comte Eudes, arrivée au mois d'août 1267, un peu avant que la défaite essuyée par les chrétiens, au Carroubier, fût parvenue en Europe. Cette mort fut pleurée en France comme une calamité publique, et Rutebeuf lui consacra la *Complainte* qui nous occupe. Eudes est cité aussi avec éloge dans la *Nouvelle Complainte d'outremer*.

² *Jame*, pierre précieuse ; *gemma*.

C'il péuft fon droit tenz dureir
Conques ne fu mieudres terriers³,
Tant fe féuft amefureir
35 Au boenz & les fauz forjureir,
Auz unz dolz & auz autres fiers.

Ce pou qu'auz armes fu en vie,
Tuit li boen avoient envie
De lui refambleir de manière ;
40 Se Diex n'amaft fa compaignie,
N'éuft pas Acre defgarnie
De li redoutée banière.
La mors a mis l'afaire arière
D'Acre, dont n'uns mestiers n'en ière :
45 La terre en remaint elbahie ;
Ci a mort délireufe & fière,
Que n'uns hom n'en fait bele chière,
Fors cele pute gent haïe.

La terre plainne de noblefce,
50 De charitei & de largefce,
Tant aveiz fait vilainne perte !
Ce morte ne fuft gentilefce
Et vafelages & proefce,
Vos ne fuſiez pas li déferte.
55 Haï ! haï ! genz mal aperte !
La porte des cielz eft overte ;
Ne reculeiz pas por perefce :
En brief tanz l'a or Diex offerte
Au boen Conte par la déferte,
60 Qu'il l'a conquife en fa jonefce.

Ne fiſt mie de la croix pile⁴,
Si com font ſouvent teil .x. mile
Qui la prennent par grant faintize ;
Ainz a fait ſelonc l'Évuangile,
65 Qu'il a maint bore & mainte vile
Laiſſié por morir en ſervize

³ Voyez plus haut l'explication de ce mot dans la *Complainte dou Conte de Poitiers*.

⁴ On ſait que les croisés portaient, comme marque de leur engagement à aller combattre en Terre-Sainte, une *croix* d'étoffe ſur leurs habits, et que les faces de nos anciennes monnaies s'appelaient d'un côté la *croix*, parce que ſouvent le ſigne de la rédemption s'y trouvaſt ; de l'autre la *pile*. C'eſt par alluſion au premier et au dernier de ces usages que le poète écrit que le comte de Nevers n'a pas fait *de ſa croix pile*, c'eſt-à-dire qu'il n'a pas pris la *croix* par amour du pillage, qu'il n'eſt pas allé à la croisade par amour du gain. (Voyez, pour compléter cette explication, le commencement de la pièce intitulée *Renart le Bestourne*.)

Celui Seigneur qui tot justize.
Et Diex li rent en bele guize
(Ne cuidiez pas que se foit guile),
70 Qu'il fait granz vertuz à devize :
Bien pert que Diex a l'arme prife
Por mettre en fon roial concile.

Encor fist li Cuens à la mort,
Qu'avec les plus povres l'amort :
75 Des plus povres vot estre el conte.
Quant la mort .i. teil home mort,
Que deit qu'ele ne ce remort
De mordre li toft .i. teil conte ?
Car qui la véritei nos conte,
80 Je ne cuit pas que jamais monte
Sor nul cheval fèble ne fort
N'uns hom qui tant ait doutei honte,
Ne mieulz féuft que honeurs monte :
N'a ci douleur & desconfort.

85 Li cuers le Conte est à Citiaux
Et l'arme lafus en fains ciaux,
Et li cors en gift outre meir⁵.
Cist départirs est boens & biaux ;
Ci a trois précieulz joiaux,
90 Que tuit li boen doivent ameir :
Lafus elz cielz fait boen semeir,
N'estuet pas la terre femreir
Ne ne c'i puet repaitre oiziaux.
Quant por Dieu se fist entameir,
95 Que porra Diex for li clameir,
Quant il jugera boens & maux ?

Ha ! cuens JEHAN⁶ ! biau très dolz sire !

⁵ Ces vers de Rutebeuf, si nous n'avions pas le testament que fit au moment de partir pour Rome, où il allait poursuivre la canonisation de saint Louis, le duc de Nevers, Robert II, nous révéleraient un fait nouveau ; mais comme cet acte existe, ils viennent simplement confirmer une des choses qu'il rapporte, et prouver à quel point Rutebeuf poussait l'exactitude dans ses poésies. Voici ce que dit Dom Plancher : « Le duc Robert, par son testament, élit, en 1297, sa sépulture à Cîteaux, au cas qu'il meure deçà de la mer, c'est-à-dire s'il ne meurt pas en la Terre-Sainte, où, selon les apparences, il avait dessein d'aller pour accomplir son vœu, dessein qu'il n'exécuta pas... ; et s'il meurt au-delà de la mer, il veut être enterré au cimetière de Saint-Nicolas d'Acre, auprès de son frère aîné Eudes, comte de Nevers, et que son cœur soit apporté à Cîteaux, et mis avec celui du même Eudes. *Par là il nous apprend encore une circonstance qu'on ignorait, savoir que le cœur du prince Eudes, son frère, avait été apporté à Cîteaux.* » J'ajouterai que l'abbaye de Cîteaux, qui a fourni à l'Église quatre papes, plusieurs archevêques et un grand nombre d'évêques, était la sépulture ordinaire des ducs de Nevers, ainsi que celle des seigneurs de Vergi, du mont Saint-Jean de Vienne, etc. Elle était située dans le diocèse de Chalon-sur-Saône. »

De vos puiffe hon tant de bien dire
Com hon puet dou conte HUEDE faire,
100 Qu'en lui a fi bele matyre
Que Diex c'en puet joer & rire
Et fainz paradix c'en refclaire !
A iteil fin fait-il bon traire
Que hon n'en puet nul mal retraire !
105 Teil vie fait-il boen efflire !
Doulz & pitouz & débonaire
Le trovoit-hon en toz affaires :
Sages est qu'en ces faiz ce mire.

Mefire ERART⁷, Diex vos maintiegne
110 Et en boue vie vos tiegne,
Qu'il est bien mestiers en la terre !
Que c'il avient que toft vos preigne,
Je dout li païs ne remeigne
En grant douleur & en grant guerre.
115 Com li cuers el ventre vos ferre,
Quant Diex a mis fitoft en ferre
Lou Conte à la doutée enseigne !
Où porroiz teil compaignon querre ?
En France ne en Aingleterre
120 Ne cuit pas c'om le vos enseigne.

Ha ! Rois de France ! Rois de France !
Acre est toute jor en balance :
Secoreiz-la, qu'il est mestiers !
Serveiz Dieu de vofre fustance :
125 Ne faites plus ci remenance,
Ne vos ne li cuens de Poitiers.
Diex vos i verra volentiers,
Car toz est herbuz li sentiers
C'on fuet battre por pénitance.
130 Qu'à Dieu fera amis entiers,
Voit destorbeir ces charpentiers
Qui destorbent noftre créance

⁶ Jean, fils de saint Louis, né à Damiette, durant la captivité du roi, en 1250, et qui avait reçu le nom de Tristan, à cause des malheureuses circonstances dans lesquelles il était venu au monde. Ce prince avait épousé, par traité du mois de mai 1266, Yolande, fille aînée d'Eudes de Bourgogne et de Mahaut II (voyez la note du titre de cette complainte), auxquels il succéda dans le comté de Nevers. Il fit, en 1268, hommage de la terre des Riceis, qu'il tenait de sa femme, à l'évêque de Chalon-sur-Saône, et mourut, le 3 août 1270, devant Tunis, où il avait accompagné le roi son père.

⁷ Voyez, pour Erart de Valéry, la *Complainte du Roi de Navarre*, vers la fin.

Chevalier, que faites vos ci ?
Cuens de Blois, sire de Couci,
135 Cuens de Saint-Pol fiz au boen HUE⁸ ?
Bien aveiz avant les cors ci.
Coument querreiz à Dieu merci,
Se la mors en voz liz voz tue ?
Vos véreiz la terre abfolue⁹
140 Qui à voz tenz nos ert tolue,
Dont j'ai le cuer triste & marri.
La mors ne fait nule attendue,
Ainz fiert à malfue estandue :
Toft fait nuit de jor esclarci.

145 Tornoieur, vos, qu'atendeiz,
Qui la terre ne deffendeiz
Qui est à vostre Créatour ?
Vos aveiz bien les yex bandeiz
Quant ver Dieu ne vos deffendeiz
150 N'en vos ne meteiz nul atour !
Pou douteiz la parfonde tour
Dont li prifon n'ont nul retour¹⁰
Où par paresce descendeiz.
Ci n'a plus ne guanche ne tour :
155 Quant la mors vos va fi entour,
A Dieu cors & arme rendeiz.

Quant la teste est bien avinée,
Au feu, deleiz la cheminée,
Si nos croizons de plain eslaiz ;
160 Et quant vient à la matinée,
Si est en cette voie finée.
Teil coutume a & clers & lais,
Et quant il muert & fait son lais,
Si lait fales, maifons, palais
165 A douleur, à fort deftinée.
Lai l'en va où n'a nul relais :
De l'avoir r'est-il bone pais
Quant gift mors defus l'échinée !

⁸ Le comte de Blois est Jean, fils de Hugues de Châtillon et de Marie de Blois ; — le sire de Coucy est Enguerrand IV, qui succéda, en 1250, à son frère Raoul II ; — le comte de Saint-Pol est Gui, fils de Hue, qui fit, en 1270, le voyage d'outre-mer avec le roi, à la tête de trente chevaliers. Il mourut en 1289.

⁹ La *terre absolue*, la Terre-Sainte. En vieux français, on désigne le Jeudi-Saint sous le nom de *jeudi absolu*.

¹⁰ Ce vers n'est-il pas l'équivalent, en vieux français, de la belle inscription du Dante :
Lasciate ogni speranza ?

170 Or prions au Roi glorieux
Qui par son sanc esprécieulz
Nos osta de destrucion,
Qu'en son règne délicieux,
Qui tant est doulz & gracieux,
Faciens¹¹ la nostre mansion,
175 Et que par grant dévotion
Ailliens¹² en cele région
Où Diex soffri la mort crueulz.
Qui lait en teil confusion
La terre de promission,
180 Pou est de l'arme curieulz.

Explicit.

¹¹ *Faciens* pour *faisons*.

¹² *Ailliens* pour *allions*.

De Mesire Gefroy de Sargines¹

Ou ci encoumence

La Complainte de M^{gr} Joffroi de Sergines

Mss. 7218, 7615, 7633.

5 Qui de loial cuer & de fin
Finement jusques en la fin
A Dieu fervir definerait,
Qui son tens i afineroit
Finement devroit definer
Et de légier ver Dieu finer.
Qui le fert de pensée fine

¹ D'après M. Paulin Paris, cette pièce pourrait remonter à 1233, époque où, selon notre poète, Sergines résidait à Jusphes (Jaffa), que le roi, en sortant de sa captivité, l'avait chargé de défendre contre les Sarrazins. Mais, est-ce bien de Jaffa dont il s'agit et non d'Acre ? — Un trouvère n'est pas un historien ; ni surtout un chroniqueur. Or, voici ce que nous lisons dans les *Annales de saint Louis* par Guillaume de Nangis. « Au temps que li bons roy demeroit à Sayette, viendray meffages & lettres qui doient que puisque la très chière mère la Roïne Blanche fu morte & trespaffés de cest fiècle grant péril apparut & pavoit apparoir au royaume de France par devers Angleterre & devers Alemaigne, se il ne retornoit en France prochainement. Quant ri Roys entendit ce, li prit conseil à ses barons & aux prélas qui estoient avecques lui, li que il s'accordèrent & donnèrent corseil au Roy que il retornât en France. Au conseil se consenti li Roys, & laiffa ave le cardinal grant plenté de chevaliers à ses propres despens pour le fecours de la Terre-Sainte. Il establi en la cité d'Acre *un sien preu chevalier, et hardi aux armes*, en son lieu que on appeloit Gefroy de Sergines, & comanda que tout li obéissent comme à seigneur. Lequels Gefroy se cont int moult loyalement & moult fagement jusques à tant que il trespaffa de cest fiècle. »

La continuation de Guillaume de Tyr confirme ce fait de la manière suivante : « Après le jor defaint Marc, mut le Roi & la Roïne d'Acre & sa gent, por aler outre-mer & laiffa à monseigneur Gieffroi de Sergines, seneschal du roiaume, cent chevaliers por le roiaume de Surie garder. » Le même venait nous apprendre que le 14 et le 15 avril 1253, Boudocdar « corut jusques as portes d'Acre, dont la cité fut en grant péril & i fu navré (bleffé), libaillis, mesires Gieffroi de Sergines, & mult d'autres chevaliers & serjans, dont plufors en morurent. »

Geoffroy de Sargines avait débarqué l'un des premiers en Terre-Sainte, comme nous le voyons au tome II d'un Ms. de la Bibl. imp. (Fonds Berthereau. N^o 9), lequel s'exprime ainsi : « Li roys entra en un coche de Normandie & fist entrer en la barge de Gau tier monseigneur Jehans de Biaumont, Mathieu de Marli & Gefroi de Sargines, & fist mettre le confanon Mgr Saint-Denis avec eulx. Cele barge aloit devant & tout li autre vaiffel allèrent après & suivent le goufanon. »

Joinville aussi parle souvent de G^{ef}roy de Sargines. Il le nomme parmi les *huit bons chevaliers* qui accompagnoient le Roi & *qui avoient eu pris d'armes desà mer & delà* ; il nous le montre avant que le Roi fût pris, *le defendant des Sarrzins ausi com e le bon valet deffent le hanap d'fon seigneur des monches* ; car toutes les fois que les Sarrazins approchoient du Roy, qui estoit monté sur un petit roncín, il prenoit son espée que il avoit mis entre li & l'arçon de sa selle, & le mettoit deffous l'effèle, & leur recouroit sus & les chaffoit en sus le Roy. »

Ce fut lui, aussi *qui alla, au beau soleil levant, faire rendre, selon les conventions, Damiette aus amiraus du Soudan.*

Je terminerai cette note, déjà trop longue, par ce passage des continuateurs de *Guillaume de Tyr*, qui prouve qu'ils avaient, comme les trouvères, d'assez singulières idées en fait de géographie : « A MCCLIX, sur un grant crole en Hermenie (Arménie), qui fonda un châtiaus & trois abbaies d'Ermins & bien XII cafiiaus, & morut Gieffroi de Sargines, à XI jors d'avril. »

Cortoifement en la fin fine,
Et por ce se font rendu maint
10 Qu'envers celui qui lafus maint
Puiffent finer cortoifement.
S'en vont li cors honteusement,
Ce di-je por relegieus,
Que chascuns d'els n'est pas prieus,
15 Et li autres r'ont geté fors
Le preu des âmes por le cors,
Qui riens plus ne vuelent conquerre,
Fors le cors honorer for terre.
Iffi est partie la riègle
20 De cels d'ordre & de cels du siècle ;
Mès qui porroit en lui avoir
Tant de proèce & de favoir
Que l'âme fust & nete & monde
Et li cors honorez el monde,
25 Ci auroit trop bel avantage ;
Mès de cels n'en fai-je c'un sage,
Et cil est plains des Dieu doctrines.
Mesires GIEFROIZ de Surgines
A non li preudom que je nomme,
30 Et si le tiennent à preudomme
Empereor & roi & conte
Affez plus que je ne vous conte.
Toz autres ne pris .ij. espèches
Envers lui, quar ses bones tèches
35 Font bien partout à reprouchier².
De ses tèches vous vueil touchier
J. pou selonc ce que j'en fai ;
Quar qui me metroit à l'effai
De changier âme por la moie,
40 Et je à l'ellire venoie,
De toz tels qui orendroit vivent,
Qui por lor âme au siècle estrivent,
Tant quièrent pain trestoz deschaus³
Par les granz frois & par les chaus,
45 Ou vestent haire, ou çaignent corde,
Ou plus facent que ne recorde,
Si penroie ainz l'âme de lui
Plus tost, je cuit, que la nului.
D'endroit du cors, vous puis-je dire

² Ms. 7615. A citer comme exemple.

³ Allusion aux Carmes *déchaussés*, ou *déchaux*.

50 Que qui me mestroit à l'essire
L'un des bons chevaliers de France
Ou du roiaume, à ma créance,
J'à autre de lui n'essiroie.
Je ne fai que plus vous diroie,
55 Tant est preudom, si com moi sanble,
Qui .a ces .ij. choses enfanble,
Valor de cors & bonté d'âme.
Garant li foit la douce Dame,
Quant l'arme du cors partira,
60 Qu'ele sache quel part ira,
Et le cors ait en sa baillie,
Et le maintiengne en bone vie !
Quant il estoit en cest país
(Que ne foie por fois naïs
65 De ce que je le lo tenuz),
N'i estoit joue ne chenuz
Qui tant péuft des armes fère.
Douz & cortois & débonère
Le trovoit-l'en en son ostel ;
70 Mès aus armes autre que tel
Le trovaft li siens anemis
Puis qu'il li fust meslez & mis.
Mult amoit Dieu & sainte Yglife ;
Si ne voufist en nule guise
75 Envers nului foible ne fort,
A son pooir mesprendre à tort.
Ses povres voisins ama bien :
Volentiers lor donoit du sien,
Et si donoit en tel manière
80 Que miex valoit la bele chière
Qu'il fefoit au doner le don
Que li dons. Icil bons preudom,
Preudomme crut & honora,
N'ainz entor lui ne demora
85 Faus lofengier plis qu'il le sot ;
Quar qui ce fet, je l' tieng à sot.
Ne fu melliz ; ne mesdifanz,
Ne vanterres, ne despifanz.
Ainz que j'eusse raconté
90 Sa grant valor ne sa bonté,
Sa cortoisie ne son sens,
Torneroit à anui, ce pens.

Son feignor lige tint tant chier⁴
 Qu'il ala avoec li vengier
 95 La honte Dieu outre la mer :
 Tel preudomme doit l'en amer.
 Avoec le roi demora là,
 Avoec le roi mut & ala,
 Avoec le roi prift bien & mal :
 100 L'en n'a pas toz jors tens igal.
 Ainz por paine ne por dolor⁵
 Ne corouça fon Sauvéor :
 Tout prift en gré quanqu'il souffri ;
 L'âme & le cors à Dieu offri.
 105 Ses confeus fu bons & entiers
 Tant comme il fu poins & mestiers,
 Ne ne chanja por esmaier.
 De légier devra Dieu paier,
 Quar il le paie chascun jor.
 110 A Jasphe, où il fet séjor⁶,
 Se il est jor de guerroier,
 Là veut-il son tens emploier :
 Félon voisin & envieus,
 Et cruel & contralieux⁷
 115 Le truevent la gent sarrasine,
 Quar de guerroier ne les fine.
 Sovent lor fet grant envaïe,
 Que la demeure i est haïe.
 Dès or croi-je bien cest latin :
 120 *Mal voisin done mal matin.*
 Son cors lor présente sovent ;
 Mès il a trop petit covent.
 Se petiz est, petit l'esmaie,
 Quar li paierres qui bien paie
 125 Les puet bien sanz doute paier,
 Que nus ne se doit esmaier
 Qu'il n'ait corone de martir
 Quant du siècle devra⁸ partir ;

⁴ Les seigneurs de Sargines n'avaient pas toujours été hommes liges de la couronne. Un document que j'ai trouvé au *Trésor des Chartes* (carton J., n° 174), et qui est le seul antérieur aux croisades de saint Louis que j'aie rencontré sur Geoffroi de Sargines, nous prouve ce fait : c'est une lettre de Hugues de Châtillon, comte de Saint-Pol et de Blois, par laquelle celui-ci octroie à Geoffroi de Sargines, chevalier, son homme lige, la faculté de pouvoir le devenir du roi, de préférence à lui-même et à tous autres. Cet acte est du mois de juin 1236.

⁵ Ms. 7633. VAR. Por paour.

⁶ Jasphe, Jaffa.

⁷ Ms. 7615. Var. Et félon et Mirabileus.

⁸ Ms. 7015. VAR. Vorra.

Et une riens les reconforte,
130 Que puis qu'il font fors de la porte
Et il ont monseignor GIEFROI,
Nus d'els n'ert jà puis en effroi,
Ainz vaut li uns au befoin .iiij. ;
Mès sanz lui ne l'osent combatre.
135 Par lui joustent, par lui guerroient ;
Jamès sanz lui ne se verroient
En bataille ne en estor,
Qu'il font de lui chastel & tor.
A lui l'afenent & ralien,
140 Quar c'est lor estandart, ce dient.
C'est cil qui du champ ne se meut ;
El champ le puet trover qui veut :
Ne jà por fais que il soustiengne
Ne partira de la befoingne,
145 Quar il fet bien, de l'autre part,
Se de la partie se part,
Ne puet estre que la partie
Ne soit toft sanz lui départie.
Sovent affaut & va en proie
150 Sor cele gent qui Dieu ne proie,
Ne aime, ne fert, ne aeure,
Si com cil qui ne garde l'eure
Que Diex en face son voloir.
Por Dieu fet mult son cors doloir :
155 Ifli sueffre la pénitance,
De mort chascun jor en balance.
Or prions donques à celui
Qui refuser ne fet nului
Qui le veut prier & amer,
160 Qui por nous ot le mors amer
De la mort vilaine & amère,
En cele garde qu'il la mère
Commanda à l'évangeliftre
Son droit mettre & son droit meniftre,
165 Le cors à cel preudomme gart
Et l'âme reçoive à la part.
Amen.

Explicit de Monseignor Giefroi de Surgines.

De Maistre Guillaume de Saint-Amour,

Ou ci encoumence

Li Diz du Maître Guillaume de Saint-Amour, coument il fut escilliez¹.

Mss. 7615, 7218, 7633.

Oiez, prélat & prince & roi,
La defrefon & le defroi
C'on a fet à mestre GUILLAUME² :
L'en l'a banni de cest roiaume ;
5 A tel tort³ a ne morut mès hom.
Qui escille homme sanz refon,
Je di que Diex qui vit & règne
Le doit escillier de son règne.
Qui droit refuse, guerre quiert ;
10 Et mestre GUILLAUME requiert
Droit & refon sanz guerre avoir.
Prélat, je vous faz afavoir
Que tuit en estes avillié.
Mestre GUILLAUME ont escillié
15 Ou li rois ou li apostoles⁴ :

¹ Cette pièce fut écrite, selon toute probabilité, en 1256 ou en 1257, et il y a en elle, selon moi, de la part de Rutebeuf, quelque chose du courage que La Fontaine déploya pour Fouquet.

² Guillaume de Saint-Amour est l'auteur du livre intitulé : *Du Péril des derniers temps*, qui fut condamné à Rome et qui lui valut d'être exilé de France. Plus tard, son retour à Paris fut un véritable triomphe, assez pareil à celui de Voltaire. Il mourut en 1270, selon les uns ; en 1272, selon les autres, ayant eu l'honneur d'avoir pour adversaires Albert-le-Grand, saint Thomas d'Aquin et saint Bonaventure, qui écrivirent contre lui divers traités. Toutefois, si ce que dit l'*Histoire des controverses ecclésiastiques* est vrai, la dernière des dates que nous venons de citer serait seule exacte. Voici, en effet, ce qu'écrivit Ellies-du-Pin : « L'année de la mort de Guillaume de Saint-Amour n'a été marquée par aucun auteur ; mais son épitaphe, qui est dans l'église de Saint-Amour, dans le comté de Bourgogne, où il a été enterré, nous apprend qu'il mourut l'an 1272, et le livre obituaire de l'église de Mâcon, que c'est le 13 de septembre. »

M. Paulin Paris dit, en parlant de cet incident du XIII^e siècle : « Rutebeuf s'attacha, dans la mêlée, au drapeau de Guillaume de Saint-Amour, et telle fut l'ardeur de son zèle, qu'on ne peut guère s'empêcher de l'attribuer aux inspirations d'une amitié particulière. Des lors, Rutebeuf n'est plus un jongleur assez dépourvu de dignité pour concourir aux divertissements de la populace : c'est un vigoureux antagoniste des doctrines les plus respectées des hommes dont on tremblait le plus d'affronter la haine et la vengeance. »

On ne saurait aujourd'hui se faire une idée de l'importance du rôle que joua Guillaume de Saint-Amour à son époque. La Sorbonne, l'Université, la Cour, les Ordres et même la Cour de Rome, il occupa tout. Rappelons l'effet que produisit en France et à l'étranger, il y a quarante ans, le livre de M. de Lamennais sur *l'Indifférence en matière de religion*. Ce fut à peu près la même impression, non moins universelle, non moins profonde.

³ Ms. 7615. Var. A tel mort.

⁴ Une chose bien singulière, c'est que, dans la bulle du pape qui bannit Guillaume de Saint-Amour, il est dit que le roi lui-même avait demandé l'exil de ce docteur. Crevier (*Histoire de l'Université*) fait, sur ce

Or, vous dirai à briez paroles
 Que se l'apostoiles de Romme
 Puet escillier d'autrui terre homme,
 Li fires n'a nient en la terre,
 20 Qui la vérité veut enquerre.
 Se li Rois dit en tel manière,
 Qu'escillié l'ait par la prière
 Qu'il ot de la pape ALIXANDRE⁵,
 Ci poez noves droit aprendre⁶ ;
 25 Mès je ne sai comment a non,
 Qu'il n'est en droit⁷ ne en canon ;
 Car rois ne se doit pas meffère
 Por chose⁸ c'on li fache fère.
 Se li Rois dift qu'escillié l'ait,
 30 Ci a tort & péchié & lait,
 Qu'il n'afiert à roi ne à conte.
 S'il entent que droiture monte,
 Qu'il escille homme, c'on ne voie
 Que par droit escillier le doie ;
 35 Et se il autrement le fet,
 Sachiez, de voir, qu'il se meffet.
 Se cil devant Dieu li demande,
 Je ne respont pas de l'amande.
 Li fans ABEL requist justise
 40 Quant la persone fu ocise.
 Por ce que vous véez à plain
 Que je n'ai pas tort, si le plain ;
 Et que ce soit sanz jugement
 Qu'il sueffre cest escillement,
 45 Je le vous monstre à iex voians.
 Ou droit est tors & voirs noians.

Bien avez oï la descorde⁹
 (Ne covient pas que la recorde)
 Qui a duré tant longuement

point, les réflexions suivantes : « Si saint Louis, pour éloigner de ses États un docteur qui n'était pas même né son sujet, croyait avoir besoin de l'autorité du pape, il fallait, ce qui n'est pas probable, qu'il eût bien oublié la mesure et l'étendue de son pouvoir. D'un autre côté, si le fait n'était pas vrai, on aurait grand lieu de s'étonner que le pape en prit, en quelque façon, le roi lui-même à témoin. Je laisse cette difficulté à examiner à d'autres. » On voit, par les vers de Rutebeuf, que du temps de saint Louis même on examinait déjà cette difficulté.

⁵ Alexandre IV, élu en 1254, mort en 1261.

⁶ Ms. 7615. VAR. Entendre.

⁷ Ms. 7633. VAR. Loi.

⁸ Mss. 7615, 7633. VAR. Por prier.

⁹ Voyez plus loin les pièces relatives aux ordres religieux et à l'Université.

50 (.Vij. ans tos plains entirement)
Entre la gent Saint-Dominique
Et cels qui lifent de logique¹⁰.
Alfez i ot *pro & contra* :
L'uns l'autre fovent encontra,
55 Alant & venant à la cort.
Li droit aus clers furent la cort,
Quar cil i firent lor voloir,
Cui qu'en deuft le cuer doloir,
D'escommenier & d'affaudre ;
60 Cui blez ne faut, fovent guet maudre.

Li prélat forent cele guerre :
Si commencièrent à requerre
L'université & les frères
Qui font de plus de .iiij. mères,
65 Qu'il lor leffaissent la pais fère.
Et guerre fi doit mult desplère
A gent qui pais & foi fermonent
Et qui les bons exemples donent,
Par parole & par fet enfamble.
70 Si comme à lor oeuvre me samble,
Il l'acordèrent à la pès,
Sanz commencer guerre jamès¹¹ :

¹⁰ Je ne puis laisser passer ce mot sans l'accompagner d'une explication, qui me paraît fort importante. L'enseignement de la logique dans les écoles, opéré par suite de l'engouement du XII^e siècle pour Aristote, fut une chose bien fatale pour les études littéraires, et qui retarda leurs progrès. Auparavant, l'enseignement comprenait ce qu'on appelait *les sept arts*, savoir : la musique, la rhétorique, l'astronomie, l'arithmétique, la géométrie, la théologie et la grammaire. Dans cet ordre d'études, divisé en deux parties, dont l'une s'appelait *trivium* et l'autre *quadrivium*, rentrait la lecture des principaux auteurs de l'antiquité, et surtout d'Homère, de Virgile, de Cicéron. On peut s'en convaincre en parcourant les écrits d'Abeilard, de Jean de Salisbury, et surtout le *Verbum abbreviatum* de Pierre-le-Chantre. Il paraît même qu'on abusait quelquefois de cette érudition, puisque nous la retrouvons dans les sermons, et que Bernard de Chartres disait plaisamment, en faisant allusion à cette manie de citer les anciens auteurs, « que les savants de son temps étaient comme des nains montés sur les épaules de géants, afin de voir plus loin qu'eux au moyen de ces secours empruntés. » Mais du moment que la secte des *cornificiens* (ainsi nommée par allusion au poète Cornificius, qui critiqua Virgile) eut attaqué ce mode d'enseignement, on l'abandonna peu à peu, et au XIII^e siècle *les sept arts* étaient complètement délaissés par la *logique* ou *philosophie*. Je me trompe : on enseigna bien encore la grammaire, mais elle ne consista plus qu'à expliquer Priscien, grammairien du VI^e siècle. Paris surtout se jeta à corps perdu dans ce mouvement, qui, joint à la théologie scolastique et aux disputes religieuses, fit reculer les belles-lettres à grands pas vers la barbarie. Heureusement que toutes les écoles du royaume n'approuvèrent pas ce changement. Les maîtres d'Orléans, entres autres, résistèrent, et développèrent même davantage l'étude de la grammaire. Il nous est resté de cette dissension un monument fort curieux : c'est le fabliau intitulé la *Bataille des sept arts*, dont Legrand d'Aussy a donné un aperçu dans le tome V^e des Notices de Mss., pages 496-512, et qu'on trouve tout entier dans la collection de *Fabliaux* que j'ai imprimée. (Paris, 2 vol.)

¹¹ Ceci est une allusion à l'accord que firent, en 1256, l'Université et les ordres, par l'entremise des prélats, dans un concile tenu à Paris et présidé par l'archevêque de Sens. Dans ce concile, on nomma pour arbitres quatre archevêques, savoir : Philippe de Bourges, Thomas de Reims, Henri de Sens, Eudes de

Ce fu fiancié à tenir
 Et feelé por souvenir.
 75 Mefre GUILLAUME au roi vint,
 Là où des gens ot plus de .xx.
 Si dist : « Sire, nous fons en mise
 Par le dit & par la devise
 Que li prélat deviferont
 80 Ne sai se cil la briseront.
 Li rois jura : « En non de mi¹² !
 Il m'auront tout à anemi
 S'ils la brisent ; fachiez sans faille :
 Je n'ai cure de lor bataille ! »
 85 Li mestres parti du palais¹³,
 Où affez ot & clers & lais,
 Sanz ce que puis ne mefféift ;
 Ne la pais pas ne defféift,
 Si l'escilla sanz plus véoir.
 90 Doit cis escillemenz séoir ?
 Nenil, qui à droit jugeroit,
 Qui droiture & l'âme aimeroit.

 S'or fefoit li rois une chose
 Que mettre GUILLAUME propofe
 95 A fère, voir ce que il conte,
 Que l'oïffent & roi & conte,
 Et prince & prélat tout enfamble,¹⁴
 S'il dit riens que vérité samble,
 Se l' face l'en, ou autrement
 100 Mainte âme ira à dampnement ;
 S'il dit chose qui face à tère,
 A enmurer ou à deffère,
 Mettre GUILLAUME du tout l'offre
 Et otrie l'il ne se fueffre.

Rouen. La sentence qu'ils portèrent sembla satisfaire tout le monde, excepté le pape, qui la cassa par trois bulles données coup sur coup, sans même prendre soin de la faire examiner.

¹² Dans la *Complainte du conte de Poitiers*, nous trouvons que le serment de ce prince était : « *Par sainte Garie !* » Voici à présent celui de saint Louis. L'assertion de Rutebeuf est d'autant plus exacte, qu'elle est confirmée par le passage suivant des *Chroniques de Saint-Denis* : « Espéciaument le Roy se tenoit de jurer en quelque manière que ce fût ; & quand il juroit, li disoit-il : *Au nom de moy* ; mais un frère mineur l'en reprift, li s'en garda de tout en tout. » La chronique de Reims nous apprend également que le serment de Philippe-Auguste était : « *Par la lance saint Fongues !* »

¹³ On ne trouve nulle part, dans les chroniqueurs contemporains, mention de ces faits minutieux ; mais la visite de Guillaume de Saint-Amour au roi, ses paroles à ce prince, et celles que lui répondit Louis IX, n'ont rien que de vraisemblable.

¹⁴ C'est peut-être pour éviter de voir accepter des propositions semblables, que Guillaume faisait probablement par écrit du fond de son exil, que le pape défendit, *sous peine d'excommunication*, qu'on reçût des lettres de ce docteur ou qu'on lui en adressât.

105 Ne dites pas que ce requière
Por venir el roiaume arrière¹⁵ ;
Mès l'il dit riens qu'aus âmes vaille,
Quant il aura dift li l'en aille ;
Et vous aiez for la requefte
110 Conscience pure & honeste.
Et vous tuit qui le dit oez,
Quant Diex se monsterra cloez
Que c'ert au jor du grant juife,
Por lui demandera justife.
115 Et vous, for ce que je raconte,
Si en aurez paor & honte.
Endroit de moi vous puis-je dire,
Je ne redout pas le martire
De la mort, d'où qu'ele me viègne,
120 S'èle me vient por tel befoingne¹⁶.

Explicit de Mestre Guillaume de Saint-Amour.

¹⁵ Guillaume était alors retiré dans sa ville natale de Saint-Amour, province qui ne faisait point alors partie du royaume de France, mais qui avait ses comtes particuliers relevant de l'empire. Il ne rentra à Paris qu'en 1260.

¹⁶ On voit que notre poète était, du moins en paroles, un digne et ferme soutien des idées et des intérêts universitaires, et il me semble que la fermeté de ses derniers vers, qui ne manquent pas de courage, relèvent à la fois sa dignité et son caractère.

De Maistre Guillaume de Saint-Amour,

Ou ci encoumence

La Complainte Maître Guillaume de Saint-Amour¹.

Mss. 7218, 7615, 7633.

« Vous qui alez parmi la voie,
« Arrestez-vous, & chascuns voie
« S'il eft dolor com la moie, »

Dist sainte Yglife.

5 « Je fuis lor ferme pierre affife :
« La pierre esgrume & fent & brife,
« Et je chancele.

« Tel gent se font de ma querele

« Qui me metent en la berele² ;

10 « Les miens ocient

« Sanz ce que pas ne me deffient,
« Ainz font à moi, li comme il dient,
« Por miex confondre.

15 « Por ce font-il ma gent repondre,
« Que nus à els n'ose respondre,
« Ne mès que lire.

« Aflez puéent chanter & lire,
« Mès mult a entre fère & dire ;
« C'est la nature.

20 « Li diz eft douz & l'uevre dure :
« N'eft pas tout or quanqu'on voit luire.
« Ahi ! ahi !

« Com font li mien mort & trahi
« Et por la vérité haï

25 « Sanz jugement !

« Ou cil qui à droit juge ment,
« Ou il en auront vengeance,
« Combien qu'il tart ;

« Com plus couve li feus, plus art.

30 « Li mien font tenu por mufart,

¹ Cette pièce doit être du même temps que la précédente ; mais elle n'a pas tout à fait le même caractère. Elle se tient dans un thème plus général, plus vague, et n'aborde pas les sujets aussi carrément que l'autre. Il est vrai que, dans cette dernière, le trouvère se met lui-même en scène, à la hauteur des personnages dont il parle, et qu'il ne craint pas d'attaquer le roi et les prélats, au nom de la justice et de l'opinion publique.

² *Berele*, dispute, contestation, querelle ; en bas latin *berellus*.

« Et je l' compère :
 « Pris ont César, pris ont Saint-Père,
 « Et l'ont emprifoné mon père
 « Dedenz la terre³
 35 « Cil ne le vont guères requerre
 « Por qui il commença la guerre
 « C'on n'es perçoive :
 « N'eft mès nus qui le ramentoive ;
 « S'il fift folie, fi la boive.
 40 « Hé ! arcien !
 « Décretifre, filicien,
 « Et vous la gent Juftinien
 « Et autre preudomme ancien,
 « Comment souffrez en tel lien
 45 « Mefre GUILLAUME
 « Qui por moi fift de tefte hiaume ?
 « Or eft fors mis de cest roiaume
 « Li bons preudom
 « Qui mist cors & vie à bandon !
 50 « Fet l'avez Chafstel-Landon⁴.
 « La moquerie
 « Me vendez, par fainte Marie
 « J'en doit plorer, qui que l'en rie ;
 « Je n'en puis mais.
 55 « Se vous estes bien & en pais,
 « Bien puet paffer avril & mays.
 « S'il en carcha por moi tel fais,
 « Je li enorte
 « Que jus le mete où il le porte,

³ Allusion à l'exil de Guillaume de Saint-Amour, retiré dans son pays.

⁴ C'est-à dire : Vous vous êtes moqués de lui. – Les habitants de *Château-Landon* passaient, en effet, pour être très-satiriques. On retrouve ce proverbe : *La Moquerie de Château-Landon*, parmi ceux qui composent la pièce intitulée : *De l'Apostole*, et qu'a publiés et commentés M. Crapelet (Paris, 1831, grand in-8°). On lit également dans les *Miracles de sainte Geneviève* (voyez mon édition de ce mystère dans mon premier volume des *Mystères inédits du XV^e siècle*, page 263), à propos d'un certain Tiébault, grand faiseur de mauvaises plaisanteries :

Il fut né à Chafteau-Landon,
 Sire, pour Dieu ne vous desplaife ;
 Jamais il ne dormiroit aife
 S'il ne moquoit : c'est fa nature.

On trouve encore, dans le recueil des *Contes populaires, traditions, croyances superstitieuses, proverbes, et dictons applicables à des villes de la Lorraine*, réunis par M. Richard, bibliothécaire de Remiremont, le proverbe suivant, rimé ou à peu près :

Château-Landon, petite ville, mais de grand renom :
Personne n'y passe qui n'ait son lardon.

Du reste, la plupart du temps, au moyen-âge, les villes comme les personnes avaient chacune un sobriquet. C'est ainsi qu'on disait : *les moqueurs de Dijon, li buveors d'Aucerre, li jureor de Baeix, li larron de Mascon, etc.*

60 « Que jà n'est nus qui l'en déporte,
 « Ainz i morrà,
 « Et li afères demorra.
 « Face du miex que il porra,
 « Je n'i voit plus ;
 65 « Por voir dire l'a l'en conclus.
 « Or est en son pais reclus,
 « A Saint-Amor,
 « Et nus ne fet por lui clamor.
 « Or ipuet fère lonc demor,
 70 « Que je l'i lais,
 « Quai vérité a fet son lais
 « Ne l'ose dire clers ne lais :
 « Morte est Pitiez,
 « Et Charitez & Amistiez ;
 75 « Fors du règne les ont getiez
 « Ypocrisie,
 « Et Vaine-Gloire & Tricherie,
 « Et Faus-Samblant & dame Envie⁵
 « Qui tout enflame.
 80 « Savez porquoi ? Chascune est dame,
 « C'on doute plus le cors que l'âme ;
 « Et d'autre part,
 « Nus clers a provende ne part,
 « N'a dignité que l'en départ,
 85 « S'il n'est des lor.
 « Faus-Samblant & Morte-Color
 « Emporte tout ; a ci dolor
 « Et grant contrère.
 « Li douz, li franz, li débonère,
 90 « Cui l'en foloit toz les biens fère,
 « Sont en espace ;
 « Et cil qui ont fauce la face,
 « Qui font de la devine grâce
 « Plain par defors,
 95 « Cil auront Dieu & les trésors
 « Qui de toz maus gardent les cors.
 « Sachiez, de voir,
 « Mult a fainte chose en avoir
 « Quant tel gent la vuelent avoir,
 100 « Qui fanz doutante
 « Ne feroient por toute France

⁵ On voit ici percer ce goût pour l'allégorie, dont le *Fablel du dieu d'amours*, que j'ai, publié, est le *nec plus ultra*, et qui tint plus tard une si grande place dans notre littérature avec le *Roman de la Rose*.

« Jusqu'au remors de conscience.
 « Mès de celui
 « Me plaing qui ne trueve nului,
 105 « Tant ait esté amez de lui,
 « Qui le requière.
 « Si me complaing en tel manière :
 « Ha ! Fortune ! chose légère,
 « Qui oins devant & poins derrière⁶,
 110 « Comme es marraftre !
 « Clergie, comme estes mi fillastre !
 « Oublié m'ont prélat & pastre⁷
 « Chascuns m'efloingne,
 « A poi⁸ lor est de ma befoingne
 115 « Séjorner l'estuet en Borgoingne⁹,
 « Mat & confus.
 « D'iluec ne se mouvra-il plus,
 « Ainz i fera ce feureplus
 « Qu'il a à vivre,
 120 « Que jà n'ert nus qui l'en délivre,
 « Escorpion, serpent & guivre
 « L'ont affailli :
 « Par lor affaut l'ont mal bailli,
 « Et tuit mi droit li font failli,
 125 « Qu'il trait avant.
 « Il auroit pais, de ce me vant,
 « S'il voloit jurer par convant
 « Que voirs fust fable,
 « Et tors fust droiz, & Diex déable,
 130 « Et fors du sens fuffuent refnable,
 « Et noirs fust blanz ;
 « Mès por tant puet ufer fon tans,
 « En tel estat, li com je pans,
 « Que ce déift,
 135 « Ne que jusques là messéift,
 « Comment que la chose préift ;
 « Quar ce feroit
 « Desléautez : n'il ne l' feroit,

⁶ On trouve, à la page 32 du *Jeu de Pierre de la Broce*, espèce d'églogue anonyme qui doit être considérée comme l'un des premiers essais de notre théâtre, et que j'ai publiée en 1835, la répétition de ce vers. Ceci pourrait donner à penser que le *Jeu de Pierre de la Broce*, pièce toute politique, sur la mort du favori de saint Louis et de Philippe-le-Hardi, est de Rutebeuf, si cette locution, sinon très poétique, du moins proverbiale, ne se retrouvait beaucoup trop fréquemment chez les trouvères, pour qu'on pût en appuyer l'hypothèse en question.

⁷ Ms. 7615. VAR. pape.

⁸ Ms. 7633. VAR. Mult pou.

⁹ Ms. 7615. VAR. Boloigne.

« Ce fai-je bien ; miex ameroit
 140 « Estre enmurez,
 « Ou deffez ou deffigurez¹⁰,
 « N'il n'ert jà li desmesurez,
 « Que Diex ne veut :
 « Or soit ainfi comme estre puet.
 145 « Encor est Diex là où il fuet,
 « Ce fai-je bien ;
 « Je ne me desconfort de rien.
 « Paradis est de tel merrien
 « C'on ne l'a pas
 150 « Por Dieu flater ifnel le pas ;
 « Ainz covient maint félon trespas
 « Au cors soufferre.
 « Por cheminer parmi la terre,
 « Por les bones viandes guerre,
 155 « N'est-on pas fains ;
 « S'il muert por moi, l'ert de moi plains.
 « Voir dire a cousté à mains
 « Et couftera ;
 « Mès Diex, qui est & qui fera,
 160 « S'il veut, en pou d'eure fera
 « Cest bruit remaindre :
 « L'en a véu remanoir graindre.
 « Qui verra .ij. cierges estaindre¹¹
 « Lors li verra
 165 « Comment Jhésu-Crist ouvrera,
 « Qui maint orguillex à terre a
 « Pleffié & mis.
 « Se il est por moi sanz amis, .
 « Diex s'ert en poi d'eure entremis
 170 « De lui secorre.
 « Or lera donc fortune corre,
 « Qu'encontre li ne puet-il corre ;
 « C'est or la somme.
 « Où a-il nul li vaillant homme,
 175 « Qui por l'apostoile de Romme
 « Ne por le Roi,

¹⁰ Ms. 7615. VAR.

Ou treftoz vis deffigurez
 Qu'il fut jà li desmesurez :
 Fère ne l' veut.

Or en voit li com estre puet.

¹¹ Je crois que ce vers et le précédent pourraient bien être une allusion à la mort du pape Clément IV et à celle du roi, qui se suivirent d'assez près ; mais ce passage n'est pas suffisamment explicite pour que j'ose l'affirmer.

« Ne veut defréer son erroi,
« Ainz en a souffert le defroi
 « De perdre honor ?
180 « L'en l'apeloit mestre & feignor,
« Et de toz mestres¹² le greignor,
 « Seignor & mestre,
« Li enfant que vous verrez nestre
« Vous feront encore herbe pestre
185 « Se il deviennent
« De cels qui enfamble se tiennent,
« Et c'il vivent qui les soustiennent
 « Que j'ai descrit !
« Or prions donques Jhéfu-Crist
190 « Que cestui mete en son escrit
 « Et en son règne
« Là où les siens conduit & maine ;
« Et si l'en prit la souveraine
 « Virge Marie,
195 « Qu'avant que il perde la vie
« Soit sa volenté accomplie. »
 Amen.

Explicit de mestre Guillaume de Saint-Amor
ou Explicit la Complainte de Saint-Amor.

¹² Ms. 7633. VAR. autres.

**De Monseigneur Anseau de l'Isle¹,
Ou ci encoumance
De Monseigneur Ancéel de l'Isle.**

Mss. 7218, 7633, 7615.

Iriez² à maudire la mort
Me voudrai déformès amordre
Qui adès à mordre s'amort,
Qui adès ne fine de mordre ;
5 De jor en jor, ça & là, mort
Cels dont le fiècle fet remordre :
Je di que fi grant mors a mort
Que Valmondois a geté d'ordre³.

Valmondois est de valor monde ;
10 Bien en est la valor mondée,
Quar la mort, qui les bons esmonde,
Par qui larguefse est esmondée,
A or pris l'un des bons du monde.
Las ! com ci a male estondée !
15 De France a osté une esponde⁴ :
De cele part est afondée.

Avoec les fainz foit mise en fele
L'âme de mon feignor ANSEL
Car Diex, qui les amis enfèle,
20 L'a trové & fin & féel ;
Mès la mort, qui les bons flaèle,

¹ Ancel IV, fils d'Ancel III, seigneur de l'Isle-Adam, illustre maison d'où sortit plus tard le fameux grand-maître de Rhodes, et de Clémence de Pomponne, sa seconde femme. Il mourut le 30 août 1285, en Aragon, où il avait accompagné Philippe-le-Hardi.

M. Paris propose une autre version ; la voici : « Nous croyons, dit-il, que Rutebeuf rappelle ici la mort d'Ansel III. On n'en sait pas la date précise, mais si le poète avait voulu déplorer la destinée du fils, il aurait parlé de la guerre de Catalogne et de la valeur de celui qu'on avait vu tomber sous les coups des Espagnols. Loin de cela, il ne s'agit, dans la *Complainte*, que de chasses et de vertus domestiques, etc. »

N'en déplaise à mon savant ami, ce sont là des inductions plutôt que des preuves positives. Toutefois, il y aurait avantage pour cette pièce à être reportée à Ansel III : elle deviendrait, dans ce cas, la plus ancienne composition de Rutebeuf.

² *Iriez*, en colère ; de *ira*.

³ Ms. 7633. VAR. Que Vaumondois à geteir l'ordre. — *Vaumondois* est le nom d'une terre que possédaient les seigneurs de l'Isle-Adam. Ils s'intitulaient presque toujours *Seigneurs de l'Isle-Adam, Maci et Valmondois*.

⁴ *Esponde*, digue, défense.

A aporté félon flael ;
A l'Isle fors lettres faèle :
Ofté en a le fort féel.

25 Je di fortune eft non voianz,
Je di fortune ne voit goute,
Ou en fon feus eft defvoianz ;
Les uns atret, les autres boute.
Li povres hom, li mefchéanz
30 Monte fi haut chafcuns le doute ;
Li vaillanz hom devient noianz :
Ifli va fa manière toute.

Toft eft uns hom en fon⁵ la roe ;
Chafcuns le fert, chafcuns l'oneure,
35 Chafcuns l'aime, chafcuns l'aroe⁶ ;
Mès ele torne en petit d'eure,
Que li ferviz chiet en la boe
Et li fervant li corent feure ;
Nus ne tent⁷ au lever la poe :
40 En cort terme a non *Chantepleure*⁸.

Toz fors déuft un preudon vivre,
Se mort éuft fans ne favoir ;
S'il fust mors, fi déuft revivre,
Ice doit bien chafcuns favoir.
45 Mès mort eft plus fière que guivre⁹,
Et fi plaine de non-favoir,
Que des bons le fiècle délivre
Et aus mauvès left vie avoir.

Qui remire¹⁰ la bele chace
50 Que fère foliiez jadis,
Lès voz braches¹¹ entrer en trace

⁵ *En fon* pour *en dessous*. — Cette strophe manque au Ms. 7615. — Voyez, comme rapprochement d'idées sur le même sujet, pages 177 et suivantes de mon recueil des *Jongleurs et Trouvères*, la petite pièce intitulée *la Roe de fortune*.

⁶ Ms. 7633. VAR. l'aore.

⁷ Ms. 7633. VAR. n'atent.

⁸ *Chantepleure*, qui pleure après avoir chanté. En voici l'explication par l'auteur d'un poème que j'ai publié :

Et de la pleure chante savez que fénéfie,
Qui pleure les péchiez & vers Dieu l'umélie.
L'âme a le guerredon quant la char est porrie.
Lors ne se puet tenir qu'ele ne chante & rie.

⁹ Ms. 7633. VAR. vuyvre.

¹⁰ Mss. 7633, 7615. VAR. remembre.

Çà .v. çà .vij. çà .ix. çà .x.
(N'est nul qui li cuers mal n'en face),
Ne por âme nul bien jadis :

55 Dieu pri que vous otroit fa grâce,
Et doinf t à l'âme paradis.

Amen.

Explicit de Monseignor Anseau de l'Isle.

¹¹ Les *braches*, *brachets* ou *boichez*, espèce de chiens d'arrêt nommés aujourd'hui *braques* ou *bracs*.

La Complainte d'Outre-Mer

Ou

C'est la Complainte d'Outre-Meir¹.

Mss. 7218, 7615, 7633.

Empereor & roi & conte,
Et duc & prince à cui l'en² conte
Romanz divers por³ vous efbatre
De cels qui fe feulent combatre
5 Çà en arriers por sainte Yglife,
Quar me dites par quel servife⁴
Vous cuidiez avoir paradis.
Cil le gaaignièrent jadis
Dont vous oez ces romans lire,
10 Par la paine & par le martire
Que li cors souffrirent for terre⁵.
Vez ci le tems ; Diex vous vient querre,
Braz estenduz de fon sanc tains,
Par qui li feus vous ert destains
15 Et d'enfer & de purgatoire⁶ !
Recommenciez novele estoire :
Servez Dieu de fin cuer entier,
Quar Diex vous monstre le sentier
De son païs & de sa marche⁷,
20 Que l'en, sanz raifon, li formarche
Por ce li devriiez entendre
A revengier & à deffendre
La terre de promiffion
Qui est en tribulation,

¹ La date de cette pièce me semble être environ de 1264 à 1268 (M. Paulin Paris dit 1262). Rutebeuf y parle, en effet, de secours demandés par Geoffroi de Sargines : or, précisément à cette époque, Bibars enlevait l'une après l'autre toutes leurs conquêtes aux chrétiens, dont les chefs ne cessaient de s'adresser aux princes d'occident, afin d'obtenir qu'ils vinsent à leur aide. Ce qu'il y a de certain, c'est que cette complainte ne peut être postérieure à 1269, puisque Rutebeuf y parle de Geoffroi de Sargines comme commandant encore en Terre-Sainte, et que ce chevalier y mourut le 11 avril de cette même année.

² Ms. 7633. VAR. hom.

³ Ms. 7633. VAR. eux.

⁴ *Quar* est dit dans le sens de *or*, qui vaudrait beaucoup mieux.

⁵ Ceci est une allusion à quelques vieilles chansons de geste religieuses, dans le genre du roman de *Godefroy de Bouillon*.

⁶ Il m'est impossible de ne pas faire remarquer ici combien cette image est belle et véritablement éloquente.

⁷ *Marche*, frontière, limite.

25 Et perdue, se Diex n'en penffe,
Se prochainement n'a deffenffe.
Soviegne-vous de Dieu le Père
Qui pois souffrir la mort amère
Envola en terre son Fil,
30 Or est la terre en grant péril
Là où il fu & mors & vis.
Je ne fai que plus vous devis :
Qui n'aidera en ceste empointe,
Qui ci fera le méfacoïnte ;
35 Poi priferai tout l'autre afère,
Tant fache le papelart fère ;
Ainz dirai mès & jor & nuit :
« N'est pas tout or quanqu'il reluit. »
Ha ! rois de France, rois de France,
40 La loi, la foi & la créance
Va presque toute chancelant !
Que vous iroie plus celant ?
Secorez-la, c'or est mestiers ;
Et vous & li quens de Poitiers⁸
45 Et li autre baron enfamble :
N'atendez pas tant que vous emble
La mors l'âme, por Dieu seignor ;
Mès qui voudra avoir honor
En paradis, si le déferve,
50 Quar je n'i voi nule autre verve.
Jhésu-Criz dist en l'Évangile,
Qui n'est de trufe ne de guile :
« Ne doit pas paradis avoir
« Qui fame & enfanz & avoir
55 « Ne lest por l'amor de celui
« Qu'en la fin ert juges de lui. »

Affez de gent font mult dolant
De ce que l'en trahi ROLANT,
Et pleurent de fausse pitié,
60 Et voient à iex l'amistié
Que Diex nous fist qui nous cria,
Qui en la sainte croiz cria,
Aus Juys qu'il moroit de foi⁹ :
Ce n'ert pas por boire à guerfoi¹⁰ ;

⁸ Il y a ici en note dans le Ms., de la main de Fauchet : « Saint Loys et son frère. » (Alphonse.)

⁹ *De soi pour de soif.*

¹⁰ *A guersoi*, à ivrognerie, par gourmandise. — Ce mot, qui est composé de *guère* et de *soif*, me semble une raillerie philologique pour désigner l'action de boire beaucoup. C'est ce que prouve un petit poème

65 Ainz avoit foi de nous réembre.
Celui doit l'en douter & criembre ;
Por tel feignor doit l'en plorer¹¹
Qu'ainfinc se leffa devoier¹²,
Qui se fist percier le costé
70 Por nous ofter du mal osté :
Du costé iffi fanc & ève¹³
Qui ses amis nétoie & lève.

Rois de France, qui avez mis
Et vostre avoir & voz amis
75 Et le cors por Dieu en prifon¹⁴,
Ci aura trop grant mesprifon
S'à la fainte terre, faillez.
Or covient que vous i ailliez.
Ou vous i envoiez de gent,
80 Sans espargnier or ne argent,
Dont li droiz Dieu soit calengiez¹⁵.
Diex ne veut fère plus long giez¹⁶
A ses amis, ne longue lenge¹⁷ ;
Ainçois i veut metre calenge,
85 Et veut cels le voifent véoir
Qu'à fa deftre voudront féoir.
Ahi ! prélat de fainte Yglife,
Qui por garder les cors de bife
Ne volez aler aus matines,
90 Mesires GIEFROIS de Surgines¹⁸
Vous demande de là la mer ;
Mès je di cil fet à blafmer
Qui riens nule plus vous demande
Fors bons vins & bone viande
95 Et qui li poivres soit bien fors ! ...
C'est vostre guerre & vos effors ;
C'est vostre Diex, c'est vostre biens¹⁹ :

intitulé *De guersay*, qu'on trouve dans mon *Recueil de contes et fabliaux*. On rencontre aussi cette expression *guersoi* dans le *Roman du renart*.

¹¹ Ms. 7615. VAR. orer.

¹² Mss. 7615, 7633. VAR. dévorer.

¹³ Ms. 7633. VAR. eigue.

¹⁴ Allusion à la captivité de saint Louis, pendant la première croisade.

¹⁵ *Calengiez*, défendu, protégé.

¹⁶ *Giez*, liens, attache.

¹⁷ *Lenge*, longe.

¹⁸ Ms. 7633. VAR. Joffrois de Surgines. Voir les détails que je donne sur lui dans la pièce qui porte son nom.

¹⁹ Ne croirait-on pas lire ici un de nos anciens sermonaires ?

Vostre père i tret le siens.
RUSTEBUES dist, qui riens ne çoile,
100 Qu'affez aurez d'un pou de toile²⁰,
Se les pances ne sont trop graffes ;
Et que feront les ames laffes ?
Els iront là où dire n'ose :
Diex ert juges de ceste chose.
105 Quar envoiez le redéisme²¹
A Jhésu-Crist du sien méisme :
Se li fetes tant de bonté,
Puis qu'il vous a si haut monté.

Ahi ! grant cler, grand provandier,
110 Qui tant estes grant viandier,
Qui fetes Dieu de vostre pance,
Dites-moi par quel acointance
Vous partirez au Dieu roiaume,
Qui ne volez pas dire .i. faume
115 Du Sautier (tant estes divers),
Fors celui où n'a que .ij. vers ?
Celui dites après mengier²².
Diex veut que vous l'alez vengier
Sanz controver nul autre effoine,
120 Ou vous lessiez le patremoine
Qui est du sanc au Crucéfi.
Mal le tenez, je vous afi :
Se vous servez Dieu à l'église,
Diex vous refert en autre guise,
125 Qu'il vous pest en vostre meson !
C'est quite quite par reson ;
Mès se vous aurez le repère
Qui sanz fin est por joie fère,
Achetez-le, que Diex le vent ;
130 Quar il a mestier par couvent
D'acheteors, & cil s'engingnent
Qui orendroit ne le barguignent ;
Quar tels foiz le voudront avoir
Ç'on ne l'aura pas por avoir.
135 Tornoieor, vous que direz,
Qui au jor du juyse irez ?
Devant Dieu que porrez respondre ?

²⁰ C'est-à-dire : d'un étroit linceul.

²¹ *Redéisme, rachat* ; le dixième du dixième..... Ce vers et les trois suivants manquent au Ms. 7633.

²² Le *Deo gratias*.

Quar lors ne se porront repondre
 Ne gent clergies, ne gent laies,
 140 Et Diex vous monsterra ses plaies !
 Se il vous demande la terre
 Oû por vous vout la mort soufferre,
 Que direz-vous ? Je ne fais qoi.
 Li plus hardi feront li qoi
 145 C'on les porroit penre à la main :
 Et nous n'avons point de demain,
 Quar li termes vient & aprouche
 Que la mort nous clorra la bouche,
 Ha, Antioche ! terre sainte !
 150 Com ci a dolereufe plainte
 Quant tu n'as mès nus GODEFROIZ !
 Li feus de charité est froiz
 En chascun cuer de creftien :
 Ne jone homme ne ancien
 155 N'ont por Dieu cure de combatre.
 Affez se porroit jà débatre
 Et Jacobins & Cordeliers,
 Qu'ils trovaissent nus ANGELIERS²³,
 Nus TANCRÉS²⁴, ne nus BAUDUINS ;
 160 Ainçois lèront ans Bèduins²⁵

²³ *Angeliers* est l'un des héros du cycle carolingien. Les romans des douze pairs l'appellent toujours *Engeler de Gascoigne*, *li Gascoinz Engeler*, ou *Angeliers de Bordele* (Bordeaux). Il avait pour père Drués de Montdidier, pour mère la première fille d'Aymeri de Narbonne, et pour frères Gaudin, Richier et Sansson. Voici en quels termes nous l'apprend *le Roman d'Aymeri de Narbonne* (Ms. 2735, Bibi. nat., fol. 52, 2^e col.)

. Droez de Montdidier
 Quatre filz ot qui furent preuz & fier :
 L'un fu Gaudin & li autres Richier
 Et li dui autres Sansson & ANGELIER
 Qui tant aidèrent Guillaume le guerrier ;
 Chrestienté firent mult effaucier.

Selon la *Chanson de Roland*, il fut tué à la bataille de Roncevaux par un Sarrazin nommé *Climborins*, qui montait un cheval appelé *Barbamusche*, et fut vengé immédiatement par Roland, dont l'épée *Hauteclère* perça d'outre en outre son meurtrier.

²⁴ Ms. 7633. VAR. Tangereiz. — C'est le chef que nous nommons *Tancrède*, qui, parti en 1096 pour la croisade, d'après les exhortations d'Urbain IV, avec Bohémond, son cousin, prince de Tarente, eut l'honneur de planter le premier sur Jérusalem l'étendard des chrétiens. On sait quels effets le Tasse a tirés du beau caractère de ce héros dans son immortel poème. Quant au *Baudouin* dont parle ici Rutebeuf, c'est, je crois, celui qui était frère de Godefroi, auquel il succéda en l'an 1100 dans la royauté de Jérusalem. Je dis je crois, parce qu'il serait possible, bien que ce ne soit pas probable, que le trouvère eût voulu désigner Baudouin de Sébourg, sur lequel il nous reste une fort belle chanson de geste. Baudouin de Sébourg, qui était cousin de Baudouin 1^{er}, lui succéda en 1118, et mourut en 1131, après s'être rendu cher à ses sujets par son courage et ses vertus.

²⁵ Rabelais, dans son Livre II, chapitre 30, de PANTAGRUEL où Épistemon raconte qu'il a vu en enfer : « Xercès qui étoit devenu crieur de moutarde, Démosthène vigneron, Fabie enfileur de patenôtres, Brute & Caffie agrimenfeurs, Trajan pescheur de grenouilles, Antonin lacquais, &c, » fait de Baudouin *un marguillier* et de Godefroy de Bouillon *un dominotier*.

Maintenir la terre abfolue,
Qui par défaut nous eft tolue ;
Et Diex l'a jà d'une part arfe.
D'autre part vienent cil de Tharfe :
165 Et CORAMIN²⁶ & CHENILLIER.
Revendront por tout escillier !
Jà ne fera qui la desfande.
Se mefires GIEFROIZ me demande
Secors, li quière qui li face,
170 Que je n'i voi nule autre trace ;
Quar com plus en fermoneroie
Et plus l'afère empireroie !
Cis fiècles faut : qui bien fera
Après la mort le trovera.

Explicit la Complainte d'Outre-Mer.

²⁶ *Coramin*. — Rutebeuf fait ici une personnalité d'un nom de peuple. Il veut désigner les *Karismins* qui, en 1244, s'emparèrent de Jérusalem, détruisirent le tombeau du Messie, pillèrent les églises, etc. Quant au nom propre *Chenillier*, il ne peut s'appliquer qu'au soudan *Kiemel*, descendant de Saladin (*Soldanus Quiemel*, comme l'appelle Guillaume de Nangis), qui monta sur le trône en 1218, arracha Damiette aux croisés en 1221, et mourut en 1236, à l'âge de 70 ans.

La Complainte de Constantinoble

Ou ci encoumence

La Complainte de Constantinoble¹.

Ms. 7218, 7633.

Souspirant por l'umain lignage
Et penffis au cruel damage
Qui de jor en jor i avient,
Vous vueil descouvrir mon corage²,
5 Que ne fai autre laborage :
Du plus parfont du cuer me vient.
Je fais bien, & bien m'en sovient,
Que tout à avenir covient
10 Quan c'ont dit li prophète sage :
Or porroit estre se devient
Que la foi qui foible devient
Porroit changer nostre langage.

Nous en fons bien entré en voie ;
N'i a fi fol qui ne le voie,
15 Quant Constantinoble est perdue³,
Et la Morée se r'avoie
A recevoir tele escorfroie
Dont sainte Yglife est esperdue !
Que l' cors a petit d'atendue
20 Quant il a la teste fendue.
Je ne fai que plus vous diroie !
Se Jéfu-Chris ne fet aïue
A la Sainte Terre abfolue,
Bien li ert esloingnie joie !

25 D'autre part viennent li Tartaire,
Que l'en fera mès à tart taire,
C'on n'avoit curé d'aler guerre :

¹ Cette pièce, qui n'est pas moins bien et qui n'a pas moins de mouvement que la précédente, a été composée comme elle pour réveiller le zèle du roi et des barons en faveur de la Terre-Sainte. Elle doit remonter à la même époque, c'est-à-dire vers 1263 ou 1264.

² *Corage*, coeur ; *animas*.

³ La prise de Constantinople par les Grecs hérétiques et sa séparation définitive de l'église romaine avaient eu lieu la nuit du 25 juillet 1261, pendant laquelle Alexis Stratégopule s'était rendu maître de la capitale de Baudouin, avec autant de facilité que les croisés eux-mêmes en avaient trouvé, cinquante ans auparavant, à s'en emparer.

Diex gart Jafphes, Acre, Céfaire !
Autre secors ne lor pui faire,
30 Que je ne fui mès hom de guerre.
Ha, Antioche ! sainte terre⁴,
Qui tant coustastes à conquerre,
Ainz c'on vous péuft à nous traire !
Qui des ciex cuide ouvrir la ferre
35 Comment puet tel dolor soufferre ?
Sil à Dieu cert dont par contraire ?

Ille de Cret, Corfe & Sezile,
Chypre, douce terre & douce ifle
Où tuit avoient recouvrance,
40 Quand vous ferez en autrui pile⁵
Li rois tendra deçà concile
Comment AIOULS⁶ s'en vint en France ;
Et fera nueve remanance⁷
A cels qui font nueve créance,
45 Novel Dieu & nueve Évangile⁸ ;
Et lera femer par doutante,

⁴ Antioche ne fut reprise par les infidèles, sous la conduite de Bondoctor, qu'en 1268. C'est donc ici une crainte vague et prématurée qu'exprime le poète, une sorte de moyen oratoire qu'il emploie pour le soutien de sa cause.

⁵ *En autrui pile*, au pouvoir d'autrui.

⁶ Ms. 7633. Ayoulz. — Cette raillerie, dirigée contre saint Louis, est aussi vive que charmante. — La bibliothèque nationale possède, sous le n° 2732, un Ms. français in-4°, écriture du 13^e siècle, qui contient les quatre romans dont voici les titres exacts : 1° *Chi commenche la vraie estoire de Guion de Hanstone & de Bevon son fil, ensi com vous orés el livre chi en après* ; 2° *Chi commenche li vraie estoire de Juliens de Saint-Gille, le qués fu père Éhye, duquel Aiols jfi ensi com vous. orés et livre* ; 3° *Chi commenche li droite estoire d'Aiol & de Mirabelfa feme, ensi cons vous orés et livre* ; 4° *Chi commenche li romans de Robert le Diable, ensi com vous orés el livre*. C'est, justement à *Aiol* ou *Aioul*, héros du troisième roman, que Rutebeuf fait allusion. Ce poème se rapporte au cycle des chansons de geste carlovingiennes. La scène en est placée sous le règne de Louis-le-Débonnaire.

⁷ *Nueve remanance*, de nouvelles demeures. Allusion aux nouveaux couvents qu'on bâtissait pour les cordeliers, soupçonnés d'avoir inspiré *l'Évangile éternel*.

⁸ Je crois que Rutebeuf veut désigner ici d'abord les Cordeliers, auxquels le roi venait d'accorder la reconstruction de plusieurs parties de leur couvent ; ensuite *l'Évangile éternel* ou *pardurable*, livre mystique attribué à Jean de Parme et cause de plusieurs querelles entre l'Université et les ordres religieux, qui commencèrent à en donner lecture et à le commenter dans leurs leçons vers 1254. L'Université fit tant que le pape fut forcé de le condamner ; mais on ne le brûla qu'en secret, tandis qu'on livrait aux flammes avec pompe le livre des *Périls des derniers temps*, qui en était la contre-partie. Voici comment termine à ce sujet le *Roman de la Rose* :

En l'an de l'incarnacion
Mil & deux cent cinc & cinquante
(Nest hom vivant qui m'en demente),
Fut baillé, c'est bien chose voire,
For prendre commun exemplaire,
Vng livre de par le Déable :
C'est *l'Évangile pardurable*.
Ainsinc est-il intitulé
Bien est digne d'estre brûlé.

Ypocrisie, fa femance
Qui est dame de ceste vile.

50 Se li denier que l'en a mis
En cels qu'à Dieu se font amis
Fussent mis en la Terre Sainte,
Ele en eüst mains d'anemis
Et mains toft s'en fust entremis
Cil qui l'a jà brisie & frainte ;
55 Mès trop à tart en faz la plainte,
Qu'ele est jà si forment empainte
Que les pooirs n'est mès demis :
De légier fera mès atainte
Quant la lumière est jà estainte
60 Et la cire devient remis⁹.

De la terre Dieu qui empire,
Sire Diex, que porront or dire
Li Rois et li quens de Poitiers ?
Diex refueffre novel martire.
65 Or facent large cimetire
Cil d'Acre, qu'il lor est mestiers :
Toz est plains d'erbe li sentiers
C'on foloit battre volentiers
Por offrir l'âme en lieu de cire ;
70 Et Diex n'a mès nus cuers entiers
Ne la terre n'a nus rentiers,
Ainçois se torne à desconfire.

Jhérusalem, ahi ! ahi !
Çom t'a blecié & esbahi
75 Vaine gloire, qui toz maus brasse,
Et cil qui seront envai
Et charront là où cil chai
Qui par orgueil perdi la grâce !
Or du fuir la mort les chace
80 Qui lor fera de pié eschace :
Tart crieront : « Trahi ! trahi ! »
Qu'ele a jà entefé la mache¹⁰,

⁹ *Remis*, fondue. MÉON a publié (t. III), *Le Dit de l'enfant qui fut remis au soleil*.

¹⁰ *Entefé*, apprêté. *Enteser un arc*, le bander.

Il a tantost pris une flosche,
En la corde la mist en coiche,
Si *entesa* jusqu'à l'oreille.
(*Roman de la Rose*.)

Ne jusqu'au férir ne menace :
Lors harra Diex qui le haï.

85 Or est en tribulacion
La terre de promission,
A pou de gent tout esbahie :
Sire Diex ! porquoi l'oublion,
Quant por nostre redempcion
90 I fu la char de Dieu trahie ?
L'en lor envoia en aïe
Une gent despitte & haïe,
Et ce fu lor destruction.
Du roi durent avoir lor vie ;
95 Li Rois ne l'a pas affouvie :
Or guerroient fa nafcion.

L'en fermona por la croiz prendre,
Que l'en cuida paradis vendre
Et livrer de par l'apostole :
100 L'en pot bien le sermon entendre ;
Mès à la croiz ne vout nus tendre
La main por piteuse parole.
Or nous deffent-on la carole¹¹,
Que c'est ce qui la terre afole,
105 Ce nous vuelent li frère aprendre ;
Mès fauffetez, qui partout vole,
Qui creftiens tient à escole,
Fera la fainte terre rendre.

Que font les deniers devenuz
110 Qu'entre Jacobins & Menuz
Ont recéuz de testament¹²,

¹¹ Espèce de danse, *chorea*, qu'on accompagnait de paroles. Le vers de Rutebeuf prouve que les défenses de danser de nos curés ne sont pas nouvelles.

¹² Comme on le verra par la suite, Rutebeuf adresse fréquemment ces reproches aux Jacobins et aux Cordeliers, et n'est pas le seul ; la plupart des écrivains contemporains font de même : l'auteur de *Renart le novel*, Jacques Gielée, qui termina son livre en 1288, se moquant de l'hypocrisie des Cordeliers, dit (voyez page 434, édition de Méon, tome IV, du *Roman du renart*) :

. Li frère Meneur
Con li Jacobin l'acordèrent ;
Renart requifent & rouvèrent
De lor ordre preñst les dras.
Non ferai, dist Renart en bas,
Mais mon fil i ferai entrer
Rouffiel se li le vint gréer.
Cius le gréa, lors l'ont vieftu
A guife de frère Menu.

De bougres por loiaus tenuz
Et d'uferiers viex & chenuz
Qui se muèrent soudainement ?
115 Et de clers auffi fetement,
Dont il ont grant aünement,
Dont li oft Dieu fuft maintenuz ?
Mès il le font tout autrement,
Qu'il en font lor grant fondement :
120 Et Diex remaint là outre nuz.

De Greffe vint chevalerie
Premièrement d'ancefferie ;
Si vint en France & en Bretaingne :
Grant pièce i a esté chiérie ;
125 Or est à mefnie escherie,
Que nus n'est tels qui la retiengne.
Mort font OGIER & CHARLEMAIGNE :
Or s'en voift qui plus n'i remaingne,
Loiautez est morte & périe ;
130 C'estoit la monjoie & l'enfaingne,
C'estoit la dame & la compaignie,
Et la mestre herbregerie¹³.

Couinent amera sainte Esglize
Qui ceux n'aimme pas c'on la prize ?
135 Je ne voi pas en queil meniere :
Li rois ne fait droit ne justize
A chevaliers, ainz les desprize,
Et ce funt cil par qu'ele est chière,
Fors tant qu'en prison fort & fière
140 Met l'un avant & l'autre arière,
Jà tant n'iert hauz hom à devise ;
En leu de NAIMON de Bavière¹⁴

Plus loin, le fils de Renart, prenant la parole, se plaint des prélats, qui veulent empêcher des Cordeliers :
De oïr les confessions
Et de faire abfolutions,
Et d'engoindre penance as gens,

Et D'ESTRE AUSSI AS TESTAMENS.

¹³ Ms. 7633. VAR. habergerie.

¹⁴ Il s'agit ici, par allusion, du paladin de Charlemagne, lequel, ainsi que disent *Les avifemenz du roi saint Louis*, par Geoffroy de Paris :

..... Fu bon chevalier
Et fus touz sages empailer.

Naymes ou *Naimon*, duc de Bavière, était beau-frère ou *ferourge* de Geoffroy de Danemarck, père d'Ogier-le-Danois. Il vint à la cour de Pépin, où ce roi l'arma chevalier et lui donna en Belgique un fief, au milieu duquel le duc construisit un fort qui, du nom de son fondateur, tira depuis le sien propre *Namur*. Quand Pépin mourut, *Naymes* était déjà célèbre par sa sagesse. C'est ce qui engagea Charlemagne à lui

Tient li Rois une gens doublière
Veftuz de robe blanche & grize¹⁵.

145 Tant faz-je bien favoir le roi,
S'en France forlîft .i. defroi,
Terre ne fust li orfeline,
Que les armes & le conroi,
Et le confeil & tout l'erroi,
150 Leffaft-on for la gent béguine.
Lors li véift l'en biau couvine
De cels qui France ont en sefine,
Où il n'a mefure ne roi¹⁶ ;
Se l' favoient gent tartarine,
155 Jà por paor de la marine
Ne lefferoient cest enroi.

Li Rois qui paiens affeure
Penffe bien cefte encloeuere :
Por ce tient-il li près fon règne ;
160 Tels a alé fimple aleure
Qui toft li iroit l'ambleure
Sot le deftrier à lafche refne.
Coite¹⁷ folie eft plus faine
Que langue de fol confeil plaine.
165 Or se tiengne en fa tenéure :
S'outre mer n'éuft fet eftraine

conserver la faveur dont il avait joui sous son père, et à accorder à ses prières la vie du fils de Geoffroy de Danemarck. Plus tard, Naymes accompagna le grand empereur dans toutes ses guerres et partagea tous ses périls. Aussi les romanciers, dans nos épopées carlovingiennes, célèbrent-ils ses hauts faits et le placent-ils parmi les sages conseillers de *Charlon*, sur la même ligne que Bazin et Turpin. Naymes, après avoir vaillamment combattu en Espagne, alla tomber à Roncevaux, au milieu des douze pairs, ces grands chênes qui avaient résisté à tant de tempêtes, et que déracina enfin le vent de la trahison et de la félonie.

Voici le rôle qu'il joue dans *Le roman de Berthe aux grans piés*. Un jour que Pépin, désolé de la perte de sa femme, allait partir pour Angers, où il ne s'était pas rendu depuis longtemps, le duc de Naymes vint à lui avec treize compagnons. Il s'agenouilla devant Pépin avec eux, et parla ainsi « Bon roi, nous sommes nés en Allemagne, cette terre qui est par-delà, et nous venons vers vous. Mon père, le duc de Bavière, nous envoie pour que vous nous armiez chevaliers, et il nous a bien recommandé en partant de n'accepter cet honneur que de vous. Gentil roi débonnaire, cela aura lieu aussitôt qu'il vous plaira, et nous mettrons notre soin à vous bien servir. Le roi répondit qu'il les ferait chevaliers à la Pentecôte, et qu'il *adouberait* au Mans. En attendant, le duc Naymes demeura à la cour avec Pépin, et montra si bien ce qu'il valait qu'il devint *maître de France*, c'est-à-dire *grand-sénéchal*. Il donna dans la suite maint bon conseil au roi Charlemagne. Il fut créé chevalier par Pépin au jour dit, et depuis par son courage *furent maint Turc assailli*. Plus tard, quand Pépin a retrouvé Berthe et qu'il récompense le bon Symon et ses fils, sauveurs de la reine, c'est le duc de Naymes qui leur chausse l'éperon. C'est aussi lui qui, lors de l'entrée de Berthe au Mans, marche devant elle avec le roi Floires. Ici se borne son rôle dans le *Roman de Berte*.

Celui des *Enfances de Charlemaine* continue l'histoire de Naymes.

¹⁵ Ceci est une allusion à la faveur dont jouissaient auprès de saint Louis les Cordeliers.

¹⁶ *Roi*, règle ; d'où vient peut-être notre *mot pied-de-roi*.

¹⁷ Ms. 7633. VAR. Corte. — *Coite*, prompte.

De lui miex en voufist le raifne :
S'en fust la terre plus féure.

Mefire GIEFROI de Surgines,
170 Je ne voi mes deçà¹⁸ nus signes
Que l'en deformès vous feuquire.
Li cheval ont mal ès efchines
Et li riche homme en lor poitrines ;
Que fet Diex, qui ne's par anquire¹⁹ ?
175 Encor viendra tout à tens l'eure
Que li maufé noir comme meure
Les tendront en lor desciplines !
Cels apeleront *Chantepleure*²⁰,
Et fans sejour²¹ lor corront feure
180 Qui lor liront longues matines.

Explicit la Complainte de Constantinoble.

¹⁸ Ms. 7633. VAR. par desà.

¹⁹ *Par anquire*, locution très-rare qui signifie : avoir une grande cure.

²⁰ Ms. 7633. VAR. Lors auront-il non Chante-pleure. — Voyez pour ce mot la pièce intitulée : *De Monseigneur Ansel de l'Isle*.

²¹ Ms. 7633. VAR. secours.

Ci encoumence

La Nouvele Complainte d'Outre-Mer¹.

Ms. 7633.

Pour l'anui & por le damage
Que je voi en l'umain linage,
M'estuet mon pencei descovrir :
En fospirant m'estuet ovrir
5 La bouche por mon voloir dire
Coin homs corrouciez & plains d'ire.
Quant je pens à la fainte terre
Que péchéour doivent requerre
Ainz qu'il aient pafcei jonefse,
10 Et je's voi entreir en viellefse,
Et puis aleir de vie à mort,
Et pou en voi qui s'en amort
A empanrre la fainte voie²,
Ne faire par quoi Diex les voie :
15 S'en fuiz iriez par charitei ;
Car fainz Poulz dift par veritei :
« Tuit sons .i. cors en Jhésu-Crit, »
Dont je vos monltre par l'efcrit
Que li uns est membres de l'autre,
20 Et nos fons auſi com li viautre³

¹ Cette pièce, bien postérieure aux deux pièces qui la précèdent, n'a pu être composée qu'après l'année 1273, d'abord parce que Guillaume de Beaujeu y est désigné sous le titre de *grand martre du Temple*, qu'il n'obtint qu'à cette époque ; ensuite parce que Rutebeuf s'appuie sur la jeunesse du roi de France et du roi d'Angleterre pour engager ces princes à se croiser. Or, avant 1275, les paroles du poète peuvent bien, il est vrai, avoir trait à Philippe-le-Hardy, qui était monté sur le trône en 1270, à l'âge de 25 ans, mais non à Henri III, roi d'Angleterre, né en 1207, et qui avait alors 66 ans. Après l'époque que nous fixons au contraire, ce que dit Rutebeuf s'applique à la fois aux deux princes ; car Henri III étant mort en 1273, son fils Édouard lui succéda à l'âge d'environ 30 ans. C'est de ce prince et de son père qu'il est question dans la mordante et curieuse satire intitulée : *La Pais aux Anglois*, que j'ai publiée dans mon recueil intitulé : *Jongleurs et Trouvères*, p. 170 et suivantes.

M. Paulin Paris, dans *l'Histoire littéraire de la France*, confirme en ces termes nos conjectures : « Ce morceau, d'une éloquence vraie et d'un style correct, paraît avoir été fait au moment du concile de Lyon en 1274, alors que les envoyés de Saint-Jean-d'Acre, les patriarches de Constantinople et de Jérusalem, plus de mille prélats, les grands maîtres de l'Hôpital et du Temple, servaient d'escorte au pape Grégoire X, et réclamaient avec lui de nouvelles croisades ». Malheureusement, M. Paulin Paris ajoute « Rutebêu paraissait, dans cette circonstance, suivre les inspirations de Guillaume ou de Richard de Beaujeu, grand maître des Templiers. Il est donc probable qu'il fit aussi le voyage de Lyon, avec tous les personnages du concile. »

Je ne saurais, et je le regrette, adopter ici l'avis de M. Paulin. Paris. Ce n'est qu'une simple conjecture, et rien ne vient la confirmer dans les œuvres de notre poète.

² *Empanrre la sainte voie*, entreprendre le saint voyage.

³ Ms. 7633. VAR. *viautre*, chiens de chasse, sorte de gros lévriers.

Qui se combatent por .i. os :
Plus en déisse, mais je n'oz.

Vos qui aveiz sens & favoir,
Entendre vos fais & favoir
25 Que de Dieu sunt bien averies
Les paroles, des prophécies.
En crois morut por noz mesfais
Que nos & autres avons fais ;
Ne morra plus, ce est la voire :
30 Or poons foz noz piauz acroire.
Voires est que David nos recorde,
Diex est plains de miséricorde ;
Mais veiz-ci trop grant restrainture.
Il est juges plains de droiture,
35 Il est juges fors & poiffans,
Et sages & bien connoiffans,
Juges que on ne puet plaiffier,
Ne hom ne puet fa cort plaiffier
Fors li fors (fox est qui c'efforce
40 A ce que il vainque fa force) ;
Poiffans que riens ne li eschape,
Por quoi qu'il at tot foz fa chape ;
Sages c'on non puez defevoir ;
Se puet chacuns aparlovoir,
45 Connoiffans qu'il connoist la chose
Avant que li hons la propoze,
Qui doit aleir devant teil juge
Sens troveir recet ne refuge.
C'il at tort, paour doit avoir
50 C'il a en lui fans ne favoir.

Prince, baron, tournoiour,
Et vos autre séjournéour
Qui teneiz à aise le cors,
Quant l'arme ferat mise fors,
55 Queil porra-ele osteil prendre ?
Sauriez-le me vos apprendre ?
Je ne le fai pas, Dies le sache !
Mais trop me plaing de vostre outrage,
Quant vos ne pouceiz à la fin
60 Et au péléinage fin
Qui l'arme pécherresse afine
Si qu'à Dieu la rent pure & fine.

Prince premier qui ne faveiz
Combien de terme vos aveiz
65 A vivre en ceste mortel vie,
Que n'avez-vous de l'autre envie
Qui cens fin est par joie faire,
Que n'entendeiz à vostre afaire,
Tant com de vie aveiz espace ?
70 N'atendeiz pas que la mors face
De l'arme & dou cors defervance.
Ci auroit trop dure atendance,
Car li termes vient durement,
Que Dieux tanrra son jugement.
75 Quant li plus juste d'Adam nei
Auront paour d'estre dampnei,
Ange & archange trembleront,
Les laces armes que feront ?
Queil part ce porront-elz repondre,
80 Qu'à Dieu ne's estuiffe répondre
Quant il at le monde en sa main.
Et nos n'avons point. de demain ?

Rois de France, rois d'Angleterre,
Qu'en jonesce deveiz conquerre⁴
85 L'onneur dou cors, le preu de l'âme
Ainz que li cors soit foz la lame
Sanz espargnier cors & avoir,
S'or voleiz paradix avoir
Si secoreiz la Terre-Sainte
90 Qui est perdue à feste empainte,
Qui n'a pas .i. an de recours,
S'en l'an méifmes n'a secours ;
Et c'ele est à voz tenz perdue,
A cui tenz ert-ele rendue ?

95 Rois de Sézile, par la grâce
De Dieu, qui vos clona espace
De conquerre Puille & Cézille⁵,
Remembre-vous de l'Évangile
Qui dift qui ne lait peire & meire,
100 Fame & enfans & fuers & freires,
Possellions & manandies,
Qu'il n'a pas avec li parties.

⁴ Voyez la note du commencement de la pièce.

⁵ Charles d'Anjou. (Voyez la note sur ce prince au commencement de la pièce intitulée *Li diz de Puille*.)

Baron, qu'avez-voz en pancei ?
 Seront jamais par vos tenfei
 105 Cil d'Acre qui funt en balance
 Et de fecorre en espérance ?
 Cuens de Flandres ou de Bergoingne,
 Cuens de Nevers⁶ con grant vergoingne
 De perdre la terre abfolue
 110 Qui à voz tenz nos iert tolue !
 Et vos autres baron enemble,
 Qu'en dites-voz ? que il vos cemble ?
 Saveiz-voz honte li aperte
 Com de soffrir li laide perte ?
 115 Tournoieur, vos qui aleiz
 En yver, & vos enjaleiz
 Queue places à tournoier,
 Vos ne poeiz mieux foloier.
 Vos despendeiz & sens raifon
 120 Vofre tens & vofre faifon,
 Et le vofre & l'autrui en tafche ;
 Le noiel laiffiez por l'écraffe⁷
 Et paradix pour vaine gloire.
 Avoir deuffiez en mémoire
 125 Monfeignor JOFFROI de Sergines,
 Qui fu tant boens & fu tant dignes
 Qu'en paradix est coroneiz
 Com fages & bien ordeneiz,
 Et le conte HUEDE de Nevers
 130 Dont hom ne puet chanfon ne ver
 Dire se boen non & loiaul
 Et bien loei en court roiaul.
 A ceux deuffiez panrre effample,
 Et Acres fecorre & le Temple⁸.
 135 Jone efcuier au poil volage,
 Trop me plaing de vofre folage,

⁶ Le comte de Flandre auquel Rutebeuf s'adresse ici est Gui, fils de Guillaume de Dampierre et de Marguerite II, fille puînée de Baudoin IX ; qui avait succédé à Jeanne, sa soeur. Gui fut associé au gouvernement en 1251, et devint comte de Namur en 1263. — Le comte de Bourgogne est Philippe, mari en secondes noces d'Alix de Méranie, veuve de Hugues IV. Il était en outre comte de Savoie, et mourut en l'année 1277. — Enfin, le comte de Nevers est Robert de Dampierre, qui épousa, en 1272, Yolande, veuve de Tristan, fils de saint Louis, mort à Tunis en 1270, et auquel ce mariage donna le comté de Nevers.

⁷ Littéralement : « Vous laissez le nœud (le bouton) pour l'agrafe. »

⁸ J'aime à retracer ici ce souvenir qui prouve que Rutebeuf n'était ni ingrat ni oublieux. En effet, Geoffroi de Sargines était mort depuis 1269 et le comte de Nevers aussi. (Voir les *Complaintes* de Rutebeuf sur ces personnages.)

Qu'à nul bien faire n'entendeiz
Ne de rien ne vos amendeiz.
Si fustes filz à mains preudoume,
140 Teil com je's vi, je les vos nome,
Et vos estes muzart & nice
Que n'entendeiz à vostre office ;
De veoir preudoume avez honte.
Vostre esprevier sunt trop plus donte
145 Que vos n'iestes, c'est vériteiz ;
Car teil i a, quant le geteiz,
Seur le poing aporte l'aloë :
Honiz soit qui de lui se loë,
Se n'est Diex ne vostre pays :
150 Li plus sages est faux nayx.
Quant vos deveiz aucun bien faire,
Qu'à aucun bien vos doie traire,
Si le faites tout autrement,
Car vos toleiz vilainnement
155 Povres puceles lor honeurs ;
Quant ne puënt avoir seigneurs,
Lors si deviennent dou grant nombre :
C'est .i. péchiez qui vos encombre.
Vos povres voisins fozmarchiez,
160 Auzi bien at léans marchiez
Vendre vos bleiz & vostre aumaille
Com cele autre povre piétaille.
Tonte gentilefse effaciez ;
Il ne vos chaut que vos faciez
165 Tant que vieillesce vos efface,
Que ridée vos est la face,
Que vos iestes vieil & chenu
Por ce qu'il vos seroit tenu
A gilemeir dou parentei,
170 Non pas par vostre volentei.
S'estes chevalier leiz la couche
Que vous douteiz .i. poi reproche,
Mais se vos amiffiez honneur
Et doutiffiez la deshonneur,
175 Et amiffiez vostre lignage,
Vos fuffiez & preudome & sage.
Quand vostre tenz avez vefcu,
Qu'ainz paiens ne vit vostre escu,
Que deveiz demander celui
180 Qui sacrefice fist de lui ?
Je ne fai quoi, se Diex me voie,

Quant vos ne teneiz droite voie.

Prélat, clerc, chevalier, borjois,
Qui trois semaines por .i. mois
185 Laiffiez aleir a vostre guife
Sens servir Dieu & sainte Église,
Dites ! saveiz-vous en queil livre
Hom trueve combien hon doit vivre ?
Je ne fai : je non puis trover ;
190 Mais je vos puis par droit proveir
Que quant li hons commence à nestre
En cest fiècle a-il pou à estre,
Ne ne fait quant partir en doit,
La riens qui plus certaine soit,
195 Si est que mors nos corra seure :
La mains certaine si est l'eure⁹.

Prélat auz palefrois norrois¹⁰,
Qui bien saveiz par queil norrois
Li filz Dieu fu en la crois mis
200 Por cofondre ces anemis,
Vos sermoneiz aus gens menues
Et aux povres vielles chenues
Qu'elz foient plainnes de droiture.
Maugrei eulz font-ele penance,
205 Qu'elles ont sanz pain affé painne,
Et si n'ont pas la pance plainne.
N'aiez paour ; je ne di pas
Que vos meueiz ifnele pas
Por la sainte terre défendre ;
210 Mais vos poeiz entor vos prendre
Afeiz de povres gentilz homes
Qui ne maintint s'oumes ne s'oumes,
Qui doient & n'ont de qu'il paient,
Et lor enfant de fain s'esmaient ;
215 A cex doneiz de vostre avoir
Dont par tens porreiz pou avoir :
Ces envoieiz outre la meir
Et vos faites à Dieu ameir.
Montreiz par bouche & par exemple
220 Que vos ameiz Dieu & le Temple¹¹.

⁹ Montaigne a dit : « La chose la plus certaine, c'est de mourir ; la plus incertaine, c'est l'heure. »

¹⁰ *Norrois*, fier, hautain, orgueilleux, fringant, du nord ; *northus*.

¹¹ L'ordre du Temple (voir la fin de la pièce), qui défendait alors la Terre-Sainte.

Clerc à aife & bien féjernei,
 Bien vertu & bien féjernei
 Dou patrimoinne au Crucéfi,
 Je vos promet & vos afi,
 225 Se vos failliez Dieu orendroit,
 Qu'il vos faudra au fort endroit.
 Vos fereiz forjugié en court,
 Ou la riègle faut qui or court :
 « Por ce te fais que tu me faces,
 230 Non pas por ce que tu me haces. »
 Diex vos fait bien ; faites-li donc
 De quoi¹² de cuer, & d'arme don ;
 Si fereiz que preu & que fage.
 Or me dites queil avenge
 235 Vos puet faire voftrés tréfors
 Quant l'arme iert partie dou cors ?
 Li exécuteur le retiennent
 Juqu'à tant qu'à lor fin reviennent
 Chacun fon éage à fon tour :
 240 C'est manière d'exécuteur ;
 On il avient par méchéance
 Qu'il en donnent por reparlance
 Xx. paire de folers ou trente :
 Or eft fauvé l'arme dolante.
 245 Chevaliers de plaiz & d'axifes¹³,
 Qui par vos faites vos juftices
 Sens jugement aucunes fois,
 Tot i foit airemens ou foiz,
 Cuidiez-vous toz jors einfi faire.
 250 A un chief vo covient-il traire ?
 Quant la tefte eft bien avinée
 Au feu deleiz la cheminée,
 Si vos croiziez lens fermoneir.
 Donc v'eriez grant coulz, doneir
 255 Seur le fozdant & feur fa gent :
 Forment les aleiz damagent.
 Quant vos vos leveiz au matin,
 S'avez changié voftre latin
 Que gari funt tuit li blecié
 260 Et li abatu redrecié.
 Li un vont au lièvres chacier
 Et li autre vont porchacier :

¹² Cela est ainsi dans le Ms., mais il faudrait probablement *foi*.

¹³ *L'Histoire littéraire de la France* dit judicieusement « qu'il faut noter cette expression de *chevaliers plais et d'axises*, employée dès l'année 1274, c'est-à-dire plus de dix ans avant le règne de Philippe-le-Bel. »

Cil panront .i. mallart¹⁴ ou deux,
Car de combatre n'est pas jeux.
265 Par vos faites voz jugemens,
Qui fera vostres dampnemens
Se li jugement n'est loiaus,
Boens & honestes & féaus.
Qui plus vos donc li at droit :
270 Ce faites que Diex ne voudroit.
Ainsi defineiz vostre vie,
Et lorsque li cors se dévie
Si trueve l'arme tant à faire
Que je ne porroie retraire,
275 Car Diex vos rent la faucetei
Par jugement ; car achatei
Aveiz enfer & vos l'avez ;
Car cette choze bien favez :
Diex rent de tout le guerredon,
280 Soit biens, soit maux, il en a don.

Riche borjois d'autrui fustance,
Qui faites Dieu de vostre pance,
Li poivre Dieu chiez vos s'aüinent
Qui de faim muerent & géunent
285 Por attendre vostre gragan,
Dont il n'ont pas à grant lagan¹⁵ ;
Et vos entendeiz au mestier
Qui aux armes n'éuft mestier,
Vos favez que morir convient ;
290 Mais je ne fai c'il vos souvient
Que l'uevre enfuit l'orne & la fame ;
C'il at bien fait bien en a l'arme,
Et nos trovons bien en escrit :
« Tout va fors l'amour Jhésu-Crit. »
295 Mais de ce n'avez-vous que faire !
Vos entendeiz à autre affaire.
Je fai toute vostre atendue :
Dou bleis ameiz la grant vendue
Et chier vendre de li au tans,
300 Seur lettre, seur plège¹⁶, ou seur nans¹⁷,
Vil acheteir & vendre chier,

¹⁴ *Mallart*, mâle de canes sauvages ; en bas latin, *mallardus*.

¹⁵ *Lagan*, abondance, quantité, multitude ; largesse, don. — *Lagan* était aussi une espèce de droit seigneurial.

¹⁶ *Piège*, garantie, caution.

¹⁷ *Nans*, nantissement, gage.

Et uzereir & gent trichier,
 Et faire d'un déable Deus
 Por ce que enfer est trop feux.
 305 Jusqu'à la mort ne faut la guerre,
 Et quant li cors est mis en terre
 Et hon est à l'orteil venuz,
 Jà puis n'en iert contes tenuz.
 Quant li enfant sunt lor seigneur,
 310 Veiz-ci conquest à grant honeur
 Au bordel ou en la taverne :
 Qui plus tost puet, plus c'i gouverne.
 Cil qui lor doit li lor demande ;
 Paier covient ce c'om commande.
 315 Teiz marchiez font coin vous éuftes,
 Quant en vostre autoritei fustes.
 Chacuns en prent, chacuns en ofte.
 Enz ofteiz pluée s'en vont li ofte :
 Les terres demeurent en friche ;
 320 S'en funt li hom effrange riche ;
 Cil qui lor doit paier n'es daingne,
 Anfois convient que lion en daingne
 L'une moitié por l'autre avoir.
 Veiz-ci la fin de vostre avoir.
 325 La fin de l'arme est tote aperte :
 Bien est qui li rant sa déserte.

Maistre d'outre meir & de France,
 Dou Temple par la Dieu poiffance,
 Frère GUILLAUME de Biaugeu¹⁸,
 330 Or poeiz veoir le biau geu
 De quoi li fiècles fait servir.
 Il n'ont cure de Dieu servir
 Por conquerre sainz paradis,
 Com li preudome de jadiz,
 335 GODEFROIZ, BRIEMONS¹⁹ & TANCREIZ.
 Jà n'iert lor ancras aencreiz
 En meir por la neif rafrefchir ;

¹⁸ *Guillaume* ou Guichard *de Beaujeu* (on le nomme aussi *Guillard*), succéda dans la charge de grand-maître du Temple à Thomas Beraut ou Bérail, mort le 25 mars 1273. « Il faut donc, dit *l'Art de vérifier les dates*, rayer du catalogue des grands-maîtres Robert et Guiffrei, dont on place les magistères entre ceux de Bérail et de Beaujeu. » Nous ferons observer qu'il y a ici une erreur. Guillaume de Beaujeu ne fut élu que le 13 mai 1273. En 1274, il assista au concile de Lyon ; la même année, il s'embarqua pour la Palestine, où il arriva le 29 septembre. Il y resta jusqu'à sa mort, qui eut lieu en 1291 au siège d'Acre, qu'il défendait avec courage contre les infidèles. Il périt d'une blessure que lui fit à l'épaule une flèche empoisonnée, et, sur cinq cents des chevaliers qu'il commandait, dix seulement parvinrent à s'échapper.

¹⁹ *Bobémond*, fils de Robert Guiscard, l'un des chefs de la première croisade avec *Godefroi* et *Tancrede*.

De ce ce vuelent-il franchir.
Ha, bone gent ! Diex vos sequeure !
340 Que de la mort ne saveiz l'eure.
Recoumanciez novele estoire,
Car Jhésu-Criz li rois de gloire
Vos vuet avoir, & maugré vostre
Sovaingne-vos que li apostre
345 N'orent pas paradix por pou :
Or vos remembre de saint Pou,
Qui por Deu ot copei la teste.
Por noiant n'en fait-hon pas feste,
Et fi saveiz bien que sainz Peires
350 Et sains Andreuz, qui fu ces frères,
Furent por Dieu en la croix mis.
Por ce fu Dieux lor boens amis
Et li autre saint anfont.
Que vos iroie plus rimant ?
355 N'uns n'a paradix c'il n'a painne ;
Por c'est cil sages qui l'en painne.

Or prions au Roi glorieux
Et à son chier Fil précieux
Et au Saint-Espérit ensemble,
360 En cui toute bonteiz s'assemble,
Et à la précieuse Dame
Qui est faluz de cors & d'arme,
A touz sainz & a toutes saintes
Qui por Dieu orent painnes maintes,
365 Qu'il nos otroit sa joie fine.
RUTEBUES son sarmon define.

Explicit.

Ci encoumence

La Desputizons dou Croisié et dou Descroizié¹.

Ms. 7633.

5 L'autr'ier entour la Saint-Remei
Chevauchioie por mon affaire,
Pencix, car trop sunt agrumi
La gent dont Diex a plus affaire,
Cil d'Acre, qui n'ont nul ami,
Ce puet-on bien por voir retraire,
Et font fi près lor anemi
Qu'à eux puent lancier & traire.

¹ Cette pièce de Rutebeuf a acquis une assez grande célébrité. Legrand d'Aussy en a donné dans ses *Fabliaux* une imitation en prose, malheureusement beaucoup trop éloignée de l'original. La Société de l'Histoire de France a bien voulu l'insérer dans son Bulletin (année 1835), avec une traduction de moi ; et M. Paul Tiby, auquel nous devons une élégante et fidèle version de *l'Histoire des Croisades* de Mills (Paris, 1835, chez Depélafole), a reproduit dans les notes de son troisième volume le texte et la traduction.

Selon moi, cette pièce se rapporte à la sixième expédition d'outre-mer, c'est-à-dire qu'elle a été composée de 1268 à 1270. M. Daunou a dit à propos d'elle :

« Aux tenses des troubadours correspondent les jeux partis des trouvères, que Legrand d'Aussy considère comme des productions dramatiques. A nos yeux, il n'y a là que des dialogues précédés et interrompus par les récits que l'auteur fait en son propre nom. On trouverait tout aussi bien des drames dans chaque narration, dans chaque histoire où des personnages sont mis en scène et ont entre eux des altercations ou des entretiens. Voilà ce que sont réellement les jeux d'Adam, de saint Nicolas, des pèlerins, de Robin et Marion, du Miracle de Théophile, ouvrages d'Adam-le-Bossu, de Bodel et de Rutebeuf. (*Discours sur l'état des lettres au vine siècle.*)

Que la *Desputizons du croisié & de descroizié* soit considérée comme un jeu-parti, je le comprends. Il n'y a que deux interlocuteurs qui se livrent à une discussion, à une *desputizons* comme dit le poète ; mais qu'on veuille en faire une pièce de théâtre, je ne le crois pas, car l'action y manque complètement. Une autre raison encore qui fait qu'on ne saurait considérer ce dialogue comme une pièce dramatique, c'est l'espèce de prologue qui le précède, et où le poète expose lui-même son sujet en plusieurs strophes. *Le Miracle de Théophile* diffère essentiellement de ce procédé. Il n'y a ni prologue, ni explication préliminaire. La pièce commence au lever du rideau, et le drame s'explique de lui-même en se déroulant d'une façon toute naturelle, après s'être ouvert *ex abrupto*. Voici maintenant l'opinion de M. Paulin Paris dans *l'Histoire littéraire* sur cette pièce : « On était en 1268. Louis IX venait de céder aux cris de détresse venus d'outre-mer. Il avait, pour la seconde fois, attaché sur son manteau la croix fatale. Ce fut le moment choisi par le poète pour faire déclamer et réciter, dans les châteaux et les carrefours de chaque ville, la *desputizons du croisié et du descroizié*, une des premières pièces les mieux composées et les plus agréablement écrites. Elle forme trente octaves en vers et dix-sept octosyllabiques, dont les rimes sont alternativement masculines et féminines. On en peut conclure qu'elles furent destinées à être chantées. La *desputizons* de Rutebeuf dut présenter un intérêt universel, et il fallut un talent remarquable, d'un côté, pour exposer sincèrement les objections ; de l'autre, pour parvenir à les réfuter d'une façon exemplaire. On sent dans le mouvement de cette pièce quelque chose de la bonne poésie française, telle qu'on la comprenait dans les meilleurs temps ; mais nous devons regretter que Legrand d'Aussy, oubliant la force des paroles du champion de la croisade, ait fait honneur à Rutebeuf d'une intention philosophique contraire au voyage de la Terre-Sainte. Suivant lui, le poète n'avait ici d'autre but que de détourner le saint roi de la folie des croisades. Il fallait n'avoir compris ni les autres pièces de Rutebeuf, ni la force relative des arguments du chevalier croisé, pour douter un instant de l'intention de l'ouvrage. »

10 Tant fui pancis à ceste choze
Que je desvoiai de ma voie,
Com cil qu'à li meimes choze,
Por le penceir que g'i avoie.
Une maifon fort & bien cloze
15 Trouvai, dont je riens ne favoie,
Et c'estoit là-dedens encloze
Une gent que je demandoie.

Chevaliers i avoit teiz quatre
Qui bien feivent parleir franfois.
Soupei orent, fi vont esbatre
20 En un vergier deleiz le bois.
Ge ne me veulz for eux embatre,
Que ce me dift uns lions cortois :
Tiez cuide compaignie esbatre
Qui la touft cost or fans gabois.

25 Li dui laiffent parleir les deux
Et je les pris à escouteir,
Qui leiz la haie fui touz feux ;
Si defcent por moi acouteir.
Si distrent, entre gas & jeux,
30 Teiz moz com vos m'orreiz conteir.
Siècles i fut nomeiz & Deus :
De ce pristrent à desputeir.

Li uns d'eux avoit la croix prise,
Li autre ne la voloit prendre.
35 Or estoit de ce lor emprife,
Que li croifriez voloit aprendre
A celui qui pas ne desprise
La croix, ne la main n'i vuet tendre,
Qu'il la préift par sa maîtrise,
40 Ce, ces fans ce puez tant estendre.

Dit li croulez premièrement :
« Enten à moi, biaux dolz amis ;
Tu feiz mult bien entièrement
Que Diex en toi le fan a mis,
45 Dont tu connais apertement
Bien de mal, amis d'anemis.
Se tu en euvres fagement,
Tes loiers t'en est promis.

50 « Tu voiz, & parfois, & entens
Le meschief de la sainte terre.
Por qu'est de proeffe vantons
Qui le leu Dieu lait en teil guerre ?
S'uns hom pooit vivre .c. ans
Ne puet-il tant d'oneur conquerre
55 Com fe il est bien repentans
D'aleir le sépulchre requerre. »

Dit li autre : « J'entens mult bien
Por quoi vos dites teiz paroles.
Vos me fermoneiz que le mien
60 Doingne au coc & puis li m'envole.
Mes enfans garderont li chien
Qui demorront en la parole.
Hon dit : *Ce que tu tiens, si tien ;*
Ci at boers mot de bone escole. »

65 « Cuidiez-vos or que la croix preingne
Et que je men voize outre meir,
Et que les .c. soudées² deingne
Por .xl. cens réclameir ?
Je ne cuic pas que Deux euseingne
70 Que hom le doie ainli semeir :
Qui ainli fenme pou i veigne,
Car hem les devroit asemeir. »

— « Tu naquiz de ta mère nuz,
Dit li croiziez, c'est choze aperte :
75 Or iez juqu'à cel tens venuz
Que ta chars est bien reconvert.
Qu'est Diex nès qu'alors devenuz
Qu'à cent doubles vent la déferte ?
Bien i ert por meschéanz tenuz,
80 Qui ferat li vilainne perte.

« Hom puet or paradis avoir
Ligièrement ! Diex en ait loux ;
Afféiz plus, ce poeiz favoir,

² La *soudée* était un fonds de terre qui rendait un *sou* de rente. — Ce passage fait allusion aux cessions de biens qu'étaient obligées de faire à vil prix ceux qui partaient pour les croisades. Je rappellerai à ce sujet que Godefroi de Bouillon vendit, avant de quitter ses États, la majeure partie de ses biens au clergé, qu'en 1096 Baudouin, comte de Hainaut, imita cet exemple, et qu'en 1239, Baudouin, comte de Namur, le suivit également.

85 L'acheta fainz Pière & fainz Poulz,
Qui de li précieux avoir
Com furent la teste & li coux,
L'aquistrent, se teneiz à voir :
Icift dui firent .ij. biaux coux. »

90 Dit cil qui de croizier n'a cure :
Je voi merveilles d'une gent
Qui affeiz fueffrent poinne dure
En amaffeir .i. pou d'argent ;
Puis vont à Roume ou en Esture³,
Ou vont autre voie enchergerent :
95 Tant vont cerchant bone aventure,
Qu'ils n'ont baesse ne fergent⁴.

« Hom puet mult bien en cest payx
Gaaignier Dieu cens grant damage ;
Vos ireiz outre meir lays
100 Qu'à folie aveiz fait homage.
Je dis que cil est foux nayx
Qui ce meft en autrui fervage,
Quant Dieu puet gaaignier fayx⁵
Et vivre de fon héritage. »

105 — « Tu dis si grant abufion
Que nus ne la porroit defcrire,
Qui vues sans tribulation
Gaaignier Dieu por ton biau rire ;
Dont orent fole entencion
110 Li faint qui soffrirent martyre
Por venir à redempcion ?
Tu dis ce que n'uns ne doit dire.

« Encor n'est pas digne la poingne⁶

³ Asturie. — « Apparemment qu'il y avait alors, dans cette province, un pèlerinage célèbre, qui n'est plus connu aujourd'hui, ou peut-être que le fablier, par une ignorance trop commune aux poètes de son temps, aura placé dans les Asturies Saint-Jacques de Compostelle, qui est en Galice. » (LEGRAND D'AUSSY.)

⁴ *Baesse ne sergent*, servante ni serviteur.

⁵ *Sayx*, ça, ici, par opposition à *lays*, là-bas, qu'on lit dans la même strophe ; ou peut-être encore *sain*, *sanus*, bien portant, sans se rendre malade. — On sent, en lisant ces vers, qu'on est déjà loin du siècle qui vit naître les croisades : l'enthousiasme a besoin d'être éveillé. Les paroles de Rutebeuf rappellent involontairement cette impiété de l'empereur Frédéric, qui, au retour de l'expédition à laquelle il avait été contraint par le pape, disait quelquefois : « Si Dieu avait connu le royaume de Naples, il ne lui aurait pas préféré les rochers stériles de la Judée. »

⁶ *Poingne*, combat, lutte ; *pugna*.

115 Que n'uns hom puisse foutenir
A ce qu'à la joie sovraïne
Puisse ne ne doie venir :
Par ce se rendent tuit cil moïne
Qu'à teil joie puissent venir.
Hom ne doit pas douteir effoïne
120 C'on ait pour Dieu juqu'au fenir. »

— « Sire qui des croix fermoneiz,
Reffoffreiz-moi que je defflas.
Sermoneiz ces hauz coroneiz,
Ces grans doiens & ces prélaiz,
125 Cui Diex est toz abandoneiz
Et dou fiècle toz li folaz :
Ciz geux est trop mal ordeneiz
Que toz jors nos meteiz ès laz.

Clerc & prélat doivent vengier
130 La honte Dieu, qu'il ont ces rentes.
Ils ont à boivre & à mengier :
Si ne lor chaut c'il pluet ou vente.
Siècles est touz en lor dangier ;
C'il vont à Dieu par teile fente,
135 Fol funt c'il la vuelent changier,
Car c'est de toutes la plus gente. »

— « Laiffe clers & prélaiz esteir
Et te pren garde au roi de France
Qui por paradix conqueteir
140 Vuet metre le cors en balance
Et ces enfanz à Dieu presteir⁷ ;
Li près n'est pas en esmaiance
Tu voiz qu'il ce vuet apresteir
Et faire ce dont à toi tance.

⁷ Ce passage confirme ce que je dis plus haut sur la date de cette pièce. En effet, pour la croisade de 1270, comme le fait très bien observer Rutebeuf dans la strophe 13^e de *la Voie de Tunes*, le roi emmène ses enfants avec lui, savoir : Tristan, né à Damiette en 1250 ; Philippe et Pierre, etc., de Salerne. C'est ce que constate ainsi *la branche aux royaux lignages* de Guillaume Guiart :

Mil deux cent foixante & huit ans
Prit St. Loys dont nous rime
La crois du cardinal Simon.

Ses trois fils aussi la reçurent, etc.

Légrand d'Aussy s'est donc trompé de beaucoup en fixant à 1246 la date de cette pièce. A cette croisade, saint Louis emmena bien ses trois frères, Robert, etc., d'Artois ; Alphonse, etc., de Poitiers, et Charles, etc., d'Anjou ; mais il ne put *prêter à Dieu ses enfans*, qui étaient trop jeunes, et dont un, Philippe, n'avait qu'un an.

145 « Mult a or meillor demoreir
Li Rois et roiaume que nos,
Qui de fon cors vuet honoreir
Celui que por Seignor tenons,
Qu'en crois se laiffa devoreir.
150 Ce de lui servir ne penons,
Hélas ! trop aurons à ploreir,
Que trop fole vie menons !

— « Je vuel entre mes voifins estre
Et moi déduire & folacier :
155 Vos ireiz outre la meir peifstre
Qui poez grant fais embracier.
Dites le soudant vofstre meifstre
Que je pris pou fon menacier
S'il vient defâ, mal me vit neifstre,
160 Mais lai ne l'irai pas chacier.

Je ne faz nul tort à nul home,
N'uns hom ne fait de moi clamour ;
Je cuiche toft & tien grant foume,
Et tieng mes voifins à amour.
165 Si croi, par faint Pierre de Roume,
Qu'il ne vaut miex que je demour,
Que de l'autrui porter grant foume
Dont je feroie en grant cremour.

— « Defai béés a aife vivre,
170 Seiz-tu se tu vivras affeiz ?
Dis-moi ce tu ceiz en queil livre
Certains vivres foit compaffeiz.
Manjue & boif & fi t'enyvre,
Que mauvais est de pou laffeiz ;
175 Tuit font .i., faches a délivre,
Et vie d'oume & oez quaffeiz.

« Laz ! ti dolant ! la mors te chace,
Qui tort t'aura laffeiz & pris ;
Defus ta tefte tien la mace :
180 Viex & jones prent a .i. pris.
Tantoft at fait de pié efchace,
Et tu as tant vers Dieu mespris !
Au moins enxui .i. pou la trace
Par quoi li boen ont los & pris. »

185 — « Sire croiziez, merveilles voi ;
Mult vont-outre meir gent menue,
Sage, large, de grant aroi,
De bien metable convenue,
Et bien i font, li com je croi,
190 Dont l'arme est por meilleur tenue :
Si ne valent ne ce ne quoi
Quant ce vient à la revenue⁸.

Se Diex est nule part el monde,
Il est en France, c'et fens doute ;
195 Ne cuidiez pas qu'il se reponde
Entre gent qui ne l'aimaient goute.
Et vostre meir est li parfonde
Qu'il est bien droiz que la redoute ;
J'aing mieux fontaine qui foronde
200 Que cele qu'en estei s'efgoute. »

— « Tu ne redoutes pas la mort,
Si feiz que morir te convient,
Et tu diz que la mers t'amort ! ...
Si faite folie dont vient ?
205 La mauvistiez qu'en toi s'amort
Te tient à l'osteil se devient ;
Que feras se la mort te mort
Que ne ceiz que li tenz devient ?

« Li mauvais defâ demorront
210 Que jà n'uns boens n'i demorra ;
Com vaches en lor lit morront
Buer iert neiz qui de lai morra,
Jamais recovreir ne porront
Fasse chacun mieux qu'il porrat ;
215 Lor perefce en la fin plorront,

⁸ La plupart de nos historiens confirment le reproche que contient ce passage ; les chroniqueurs font un affreux tableau des vices qui souillaient le royaume de Jérusalem. Des pèlerins qui, en se faisant soldats, croyaient échapper à toute espèce de joug, ne devaient pas être des modèles de vertu. « Je ne suis pas surpris, disait Saladin, que les chrétiens soient vaincus : Dieu ne peut accorder la victoire à des hommes si vicieux. » On peut également rapprocher de ce passage de Rutebeuf la strophe suivante d'une pièce de vers qui se trouve dans le Ms. 1830, Saint-Germain, où elle est intitulée : *Des Proverbes et du vilains* :

La voie d'outre-mer
Voi à maint hom amer :
A l'aler gabe & huie ;
Quant vient au revenir
Ne puet foi foutenir, etc.

Et c'il muerent n'uns n'es plorra.

« Auzi com par ci le me taille,
Cuides foir d'enfer la flame
Et acroire, & metre à la taille,
220 Et faire de la char ta dame.
A moi ne chaut coument qu'il aille
Mais que li cors puiſt ſauver l'âme,
Ne de prifon ne de bataille,
Ne de laiffier enfant ne fame⁹. »

225 — « Biaux fire chiers, que que dit aie,
Vos m'aveiz vaincu & matei.
A vos m'acort, à vos m'apaie,
Que vos ne m'aveiz pas flatei.
La croix preing fans nule délaie,
230 Si doing à Dieu cors & chatei ;
Car qui faudra à cele paie
Mauvaifement aura gratei.

« En non dou haut Roi glorieux
Qui de ſa fille fiſt ſa meire,
235 Qui par ſon ſanc eſprécieux
Nos oſta de la mort ameire,
Sui de mol croizier curieux
Por venir à la joie cleire ;
Car qui à ſ'ame eſt oblieux
240 Bien eſt raifons qu'il le compeire¹⁰. »

⁹ La croyance qu'on pouvait se sauver en allant en Terre-Sainte et que la croisade effaçait tous les péchés, amena de singuliers raisonnements : il y avait des coupables qui disaient, selon l'abbé Usperg, lequel cite à ce propos le meurtre d'Engelbert, évêque de Cologne : « Je commettrai des crimes, puisqu'en prenant la croix je deviendrai innocent, et je satisferai même pour les crimes des autres.» (Voy. Fleury, *Hist. eccl.*, t. XVI, p. 589, édit. in-4°, Paris, 1719.)

¹⁰ Je terminerai mes annotations sur cette pièce en rectifiant plusieurs assertions que Legrand d'Aussy a mises en note de *La Desputizions du croisié* dans ses *Fabliaux*. « Rutebeuf, dit-il, paraît avoir voulu montrer au roi les inconvénients de la croisade ; il s'y prend d'une manière fort ingénieuse pour son temps, en supposant deux interlocuteurs qui, disputant sur les croisades, étalent ainsi ce qu'on pouvait dire de mieux alors pour ou contre ; mais tandis que l'un n'allègue jamais en leur faveur que des motifs de dévotion, l'autre, déployant contre elles le sarcasme, le ridicule et la plaisanterie, les attaque avec des raisons excellentes. Le dénouement surtout, où le poëte fait prendre la croix au second chevalier, me semble une chose assez adroite : il ne pouvait ménager avec plus de respect la conduite de son souverain, ni se mettre plus sûrement lui-même hors de toute atteinte ; mais cette conversion subite, qui d'ailleurs ne détruit pas une seule raison, vient si brusquement, et même elle est énoncée dans l'original d'une manière si burlesque, que, loin de produire quelque impression sur le lecteur, elle ne peut que le révolter.

« Rutebeuf, quand il vit le monarque rester inébranlable dans sa résolution, changea de ton sans doute pour lui plaire, car j'ai vu de lui quelques pièces où il exhorte très sérieusement aux croisades. Cette basse flatterie n'eut aucun succès : il paraît par plusieurs endroits de ses poésies qu'il vécut pauvre et misérable. »

Explicit.

Il y a un peu de légèreté, selon moi, dans les réflexions de Legrand d'Aussy. D'abord je ne crois pas que Rutebeuf ait voulu faire de sa pièce une ironie : elle est sérieuse d'un bout à l'autre ; et penser autrement serait prêter à notre trouvère un système philosophique qu'il ne pouvait pas avoir. Remarquons, en effet, une chose : c'est qu'il ne raille jamais les croisades elles-mêmes ; il prend seulement prétexte de leurs inconvénients pour critiquer, et encore au profit de la Terre-Sainte, les moines et les prélats. Quel motif d'ailleurs plus puissant que la dévotion pouvait invoquer le poète ? quelles invocations plus pressantes pouvait-il adresser à ses auditeurs en un temps de croyance et de foi ?

Je me demande enfin où Legrand d'Aussy a pu rencontrer dans les dernières strophes de notre pièce, quelque chose de *burlesque* et qui *révolte le lecteur*. Je ne crois pas non plus que Rutebeuf ait changé de ton pour plaire à saint Louis : selon moi, il n'en avait pas besoin puisque, loin d'aller contre les désirs de ce prince, il les favorisait, aussi sérieusement que possible, de sa parole et de ses exhortations.

Ci encoumence

Li Diz de la Voie de Tunes¹.

Ms. 7633.

De corrouz & d'anui, de pleur et d'amiftié
Eft toute la matière dont je tras mon ditié :
Qui n'a pitié en foi bien at Dieu fors getié,
Vers Dieu ne doit trouver amour ne amiftié.

5 Évangeliftre, apoftre, martyr & confeffeur
Por Jhéfu-Crit soffrirent de la mort le preffeur :
Or vos i gardeiz bien, qui eftes fucceffeur,
Con n'at pas paradyx cens martyre plufeur.

10 Onques en paradix n'entra n'uns fors par poinne,
Por c'est-il foulz cheitis qui por l'arme ne poinne.
Cuidiez que Jhéfu-Cris en paradyx nos mainne
Por norrir en délices la char n'est pas fainne !

15 Sainne n'est-elle pas, de ce ne dout-je point :
Or est chaude, or est froide, or est foeiz, or point.
Jà n'iert en .i. estat ne en un certain point ;
Qui fert Dieu de teil char n'aime-il bien s'arme à point.

20 A point la moinne-il bien à cèle grant fornaize,
Qui est dou puis d'enfer où jà ri uns n'aura aife.
Bien se gart qui i vat, bien se gart qui i plaife,
Que Dieux ne morra plus por nule arme mauvaife.

Dieux dist en l'Évangile : « Se li preudons féuft
A queil heure li lerres fon fuel chavéir deuft,
Il veillast por la criente que dou larron éuft,
Si bien qu'à fon pooir de rien ne li néuft². »

25 Aulf ne favons-nos quant Dieuz dira : « Veneiz ; »
Qui lors est mal garniz, mult iert mal afeneiz ;
Car Dieux li fera lors com lions forceneiz :

¹ Cette pièce, ainsi que son titre l'indique, est relative à la seconde croisade de saint Louis. Elle a dû être composée, comme le prouvent les strophes elles-mêmes, avant le départ du roi, ou du moins aux approches de ce départ, c'est-à-dire de 1269 à 1270.

² *Néuft*, nuisit.

Vos ne vos preneiz garde, qui les respis preneiz.

30 Li Rois ne le prent pas, cui douce France est toute,
Qui tant par aime l'arme que la mort n'en redoute
Ainz va par meir requerre cele chiennaille gloute :
Jhésu-Christ, par la grâce, li gart lui & la route.

35 Prince, prélat, baron, por Dieu preneiz ci garde ;
France est li grace terre, n'estuet pas c'om la larde.
Or la vuet cil laiffier qui la maintient & garde
Por l'amor de celui qui tout a en la garde.

40 Déformais se déuist li preudons séjourner
Et toute s'atendue à séjour atourner :
Or vuet de douce France & partir & torner :
Dieux le doint à Paris à joie retourner !

Et li cuens de Poitiers, qui .i. pueple souztient,
Et qui en douce France li bien le sien leu tient
Que .xv. jors vaut miex li leux par où il vient,
Il s'en va outre meir, que riens ne le detient.

45 Plus aime Dieu que home qui emprent teil voiage
Qui est li souverains de tout pélerinage
Le cors mettre à effil & meir passer à nage
Por amor de celui qui le fist à s'ymage.

50 Et meffires PHELIPES³ & li boens cuens d'Artois⁴,
Qui sunt preu & cortois & li cuens de Nevers⁵
Refont en lor venue à Dieu biau serventois :
Chevaliers qui ne fuit ne pris pas .i. Nantois,

55 Li boens rois de Navarre⁶, qui lait li bèle terre
Que ne fai où plus bele puisse-on troveir ne querre,
Mais hom doit tout laiffier por l'amor Dieu conquerre :
Ciz voiajes est cleis qui paradix defferre.

60 Ne prent pas garde à choze qu'il ait eu à faire ;
S'a-il affeiz eu & anui & contraire :
Mais li con Dieux trouva saint Andreu débonère,
Trueve-il le roi THIEBAUT doulz & de boen afère⁷.

³ Philippe, surnommé depuis *le Hardy*, fils de saint Louis.

⁴ Robert, comte d'Artois, frère du roi.

⁵ Tristan, comte de Nevers, frère de Philippe.

⁶ Thibaut V. (Voyez la pièce intitulée : *La Complainte au roi de Navarre*.)

Et li dui fil le Roi & lor couzins germain,
Ce est li cuens d'Artois, qui n'est mie dou mains,
Revont bien enz dézers laboreir de lor mains,
Quant par meir vont requerre Sarrazins & Coumains⁸ ?

65 Tot foit qu'à moi bien fère foient tardiz & lans,
Si ai-je de pitié por eulz le cuer dolant ;
Mais ce me reconforte (qu'iroie-je celant ?)
Qu'en lor venues vont, en paradix volant.

70 Saint Jehans eschiva compaignie de gent,
En sa venue fist de sa char son serjant ;
Plus ama les défers que or fin ne argent,
Qu'orgueulz ne l'i alast sa vie damagent.

75 Bien doit ameir le cors qui en puet Dieu servir,
Qu'il en puet paradix & honeur déservir.
Trop par ainme son aife qui lait l'arme afervir
Qu'en enfer sera ferve par son fol meffervir.

80 Veiz-ci mult biau sermon : li Rois va outre-meir
Pour celui Roi servir où il n'a point d'ameir.
Qui ces .ij. rois vodra & servir & ameir,
Croize foi, voit après : mieulz ne puet-il femeir.

Ce dit cil qui por nos out affeiz honte & lait :
« N'est pas dignes de moi qui por moi tot ne lait.
« Qu'après moi vuet venir, croize foi, ne délait ;
« Qui après Dieux n'ira mal fu norriz de lait. »

85 Vauvafeur, bacheiler plain de grant non-favoir,
Cuidiez-vous par defà pris ne honeur avoir ?
Vous vous laireiz morir & porrir vostre avoir,
Et ce vos vos moréiz, Diex nou quiert jà s'avoir.

90 Dites, avez-vous plèges de vivre longuement ?
Je voi aucun riche home faire maifonnement ;

⁷ Thibaut V, etc., de Champagne et roi de Navarre, qui mourut à Trapani en 1270, le 4 décembre, au retour de l'expédition. (Voy. la *Complainte* de Rutebeuf sur ce prince.)

⁸ Rutebeuf commet ici une omission. Louis IX n'emmena pas seulement avec lui deux de ses fils, Philippe et Tristan, nommés plus haut, il emmena encore le troisième, Pierre d'Alençon. — Par le mot *Coumins*, Rutebeuf entend les *Karjmins* ou *Korajmins*, dont j'ai parlé à propos de *la Complainte d'outre-mer*. M. Paulin Paris fait observer avec raison qu'il y a ici une sorte de reproche adressé par le poète aux princes qui ne récompensaient pas assez vite son zèle patriotique et religieux.

Quant il a affouvi trefout entièrement
Se li fait-on .i. autre de petit coustement⁹.

Jà coars n'enterra en paradyx célestre,
Si n'est n'uns fi coars qui bien n'i vouxist estre,
95 Mais tant doutent mefaize & à guerpier lor estre,
Qu'il en adoffent Dieu & metent à fenestre.

Dès lors que li hons naît a-il petit à vivre ;
Quant il a .xl. ans, or en a mains on livre.
Quant il doit fervir Dieu fi s'aboivre & enyvre :
100 Jà ne se prendra garde tant que mors le délivre.

Or est mors, qu'a-il fait qu'au fièle a tant estei ?
Il a destruis lesbiens que Dieux li a prestei :
De Dieu ne li souvint ne yver ne estei ;
Il aura paradix, ce il l'a conquestei.

Foulz est qui contre mort cuide troveir deffence ;
Des biaux, des fors, des sages fait la mort la despance ;
La mors mort Abfalon & Salomon & Sance¹⁰ ;
De légier despit tout qu'adès à morir pance.

Et vos à quoi penceiz qui n'avez nul demain,
110 Et qui à nul bien faire ne voleiz metre main ?
Se hom va au mouftier vos dites : « Je remain ; »
A Dieu fervir dou vostre iestes-vos droit Romain.

Se hom, va au mouftier la n'avez-vous que faire ;
N'est pas touz d'une pièce, tort vos porroit maufaire:
115 A ceux qui i vont dites qu'ailleurs avez à faire :
Sans oïr messe sunt maint biau serf embiaire.

Vous vous moqueiz de Dieu tant que vient à la mort ;
Si li crieiz merci lors que li mors vos mort
Et une confciance vos repret & remort :
120 Si n'en souvient nelui tant que la mors le mort.

Gardeiz dont vos venistes & où vous revandroiz :
Diex ne fait nelui tort, n'est n'uns juges fi droiz.

⁹ M. de Lamartine a dit :

« Il est là, sous trois pas un enfant le mesure, »

et Montaigne :

« Il n'y a pas d'homme si grand que six pieds de terre ne lui fassent raison. »

¹⁰ *Sance*, Samson.

Il est fies de loiz & c'est maîtres de droiz ;
Toz jors le troveriez droit juge en toz endroiz.

125 Li befoins est venuz qu'il a mestier d'amis ;
Il ne quiert que le cuer de quanque en vos a mis.
Qui le cuer li aura & donei & promis,
De refouvoir son reigne c'eirt mult bien entremis.

130 Li mauvais demorront, ne's convient pas effire,
Et c'il sunt hui mauvais il feront demain pire ;
De jour en jour iront de roiaume en empire¹¹,
Se nos ne's retrouvons fi n'en ferons que rire.

135 Li Rois qui les trois rois en Belléem conduit,
Conduie touz croifiez qui à mouvoir sunt duit,
Qu'osteir au soudant puiffent & joie & déduit,
Si que bonnes en foient & notes & conduit !

Explicit.

¹¹ Voyez les premiers vers de *la Paiz de Rutebeuf*.

Ci encoumence

Li Diz de Puille¹.

Ms. 7633.

Cil Damediex qui filt air, feu, & terre & meir
Et qui por nofre mort senti le mors ameir,
Il doint faint paradix qui tant fait à ameir
A touz ceulz qui orront mon dit fans diffameir !

5 De Puille est la matyre que je vuel coumancier
Et dou Roi de Cézile, que Dieux puisse avancier !
Qui vodrat elz fainz cielz semance semancier
Voiffe aider au boen roi qui tant fait à prifier.

10 Li boens Rois estoit cuens d'Anjou & de Provance,
Et c'estoit filz de roi, frères au roi de France.
Bien pert qu'il ne vuet pas faire Dieu de la pance,
Quant por l'arme fauveir met le cors en balance².

15 Or preneiz à ce garde, li groz & li menu,
Que puis que nos fons nei & au fiècle venu,
S'avons-nos pou à vivre ; s'ai-je bien retenu,

¹ Nous avons vu Rutebeuf prêchant la croisade de Syrie en 1265. Nous le voyons, la même année, dans cette pièce et la suivante, prêchant la guerre d'Italie entreprise par Charles d'Anjou.

Je ne puis résister au plaisir de citer ici un éloquent passage de feu M. Michelet, t. III, de son *Hist. de France*, à propos de la guerre dont Rutebeuf se montre un si zélé partisan : « La Syrie n'avait pas de pitié à attendre de Charles d'Anjou. Cette île, à moitié arabe, avait tenu opiniâtrement pour Manfred et sa maison. Toute insulte que les vainqueurs pouvaient faire subir au peuple sicilien, ne leur semblait que représailles, ... mais ce qui menaçait d'en augmenter le poids chaque jour davantage, c'était un premier, et habile essai d'administration, l'invasion de la fiscalité, l'apparition, de la finance dans ce monde de l'Orient et de l'Énéide. Ce peuple de laboureurs et de pasteurs avait gardé, sous toute domination, quelque chose de l'indépendance antique. Il y avait eu jusque-là des solitudes dans la montagne, des libertés dans le désert ; mais voilà que le fisc explore toute l'île. Curieux voyageur, il mesure la vallée, escalade le roc, effleure le pic inaccessible ; le percepteur dresse son bureau sous le châtaignier de la montagne ; on poursuit, on enregistre le chevrier errant aux corniches des rocs, entre les laves et les neiges. » « Nous avons cru, dit Barthélemy de Néocastre, recevoir un roi du père des pères ; nous avons reçu l'antechrist. »

« Voilà le sort de la Sicile depuis tant de siècles. C'est toujours la vache nourrice, épuisée de lait et de sang par un maître étranger. Elle n'a eu d'indépendance, de vie forte, que sous ses tyrans, les Denys, les Gelons. Eux seuls la rendent formidable au dehors. Depuis, toujours esclave. C'est chez elle que se sont décidées toutes les grandes questions du monde antique : Athènes et Syracuse, la Grèce et Carthage, Carthage et Rome ; enfin, les guerres civiles. Toutes ces batailles solennelles du genre humain ont été combattues en vue de l'Etna, comme un jugement de Dieu par devant l'autel ! »

² Charles le I^{er} d'Anjou, roi de Naples, né en 1220, fils de Louis VIII et de Blanche de Castille. Lors de la première croisade, il accompagna son frère (Louis IX), avec lequel il fut fait prisonnier. Il mourut en l'an 1285.

Bien avons mains à vivre quant nos fomes chenu.

Conquérons paradix quant le poons conquerre ;

N'atendons mie tant meflée foit la ferre.

L'arme at tantoft fon droit que li cors est en terre :

20 Quant sentance est donée noians est de plus querre.

Dieux done paradix à touz ces biens voillans :

Qui aidier ne li vuet bien doit estre dolanz.

Trop at contre le Roi d'YAUMONS & d'AGOULANS³ :

Il at non li rois CHARLES : or li faut des ROLLANS⁴.

25 Sains Andreuz favoit bien que paradix valoit

Quant por crucefier à fon martyre aloit.

N'atendons mie tant que la mors nos aloit,

Car bien ferions mort fe teiz dons nos failloit.

³ Le roman d'Agoullant, d'Hyaumont ou d'Aspremont, car il porte ces trois noms, fait partie des romans des douze Pairs. La Bibliothèque nationale en possède deux exemplaires. Cette chanson de geste, dont l'auteur est inconnu, s'ouvre par l'arrivée d'un message à Charlemagne de la part d'Agoullant, roi d'Aspremont, ville située bien au-delà de la Pouille et de la Calabre, selon le romancier. Ce messager, qui a nom Belan, annonce à Charlemagne que s'il ne veut pas rendre hommage à Agoullant, celui-ci viendra le chercher avec *vii. c. m. Turquiens* (sept cent mille Sarrasins), et qu'il ravagera toute la chrétienté, car

Quantque Alixandre conquist en son aage,
Viaut-il tenir : c'est de son érirage.

L'empereur, comme on le pense bien, reçoit ces paroles avec mépris ; mais il traite généreusement le messager et le comble de présents.

De retour auprès de son maître, le messager rend compte de sa mission. Pendant ce temps Charlemagne, afin d'accomplir sa parole, écrit à tous les princes ses voisins, entre autres à Ogier-le-Danois, à Girart d'Euphrate, duc de Bourgogne, etc., les priant de l'aider dans l'expédition qu'il projette, en leur faisant entendre que s'ils le laissent sans secours et qu'il soit vaincu par les Sarrasins, eux-mêmes ne tarderont pas à être subjugués. Ces princes ne demandent pas mieux que de combattre les infidèles. Ils viennent en personne joindre l'empereur, et aussitôt que l'armée est réunie, elle se dirige vers Aspremont, qu'elle assiège. Là de grands combats ont lieu. Roland, qui est jeune encore, se fait *adoubé* chevalier par l'empereur son oncle : on lui ceint, pour la première fois, *Durandart*, cette épée, *la plus belle et la meilleure d'oeuvre qui oncques fust*, selon la *Chronique de Turpin*, et le héros ouvre la carrière de ses exploits en tuant *Hyaumont*, fils cadet d'Agoullant, dont celui-ci, dans son audacieux message, avait dit à Charlemagne qu'il ferait un roi de Rome.

Enfin, les troupes d'Agoullant sont vaincues ; lui-même est sur le point de périr quand le duc Clares, touché de pitié, lui offre de racheter sa vie en se faisant baptiser. Agoullant refuse, et, armé d'une hache, s'élance sur son ennemi, qu'il frappe violemment ; mais le coup, mal ajusté, ne brise que l'écu de Clares et ne tue que son cheval. Le duc, irrité, n'écoute plus que sa colère ; il se précipite sur Agoullant et le perce de son épée. Telle est à peu près l'histoire à laquelle Rutebeuf fait allusion.

⁴ Adam de la Halle a dit de Charles d'Anjou, à la même époque, dans la pièce intitulée : *C'est du Roi de Sezile* :

« S'encore fust Charles en Franche le roial,
Encore trouvaft-on Rolant & Parcheval. »

Cette pensée est exactement celle qui termine un sonnet où Scévole de Sainte-Marthe parle du poète Desportes :

Il paroît bien qu'alors que ce poète écrivoit
Un prince tel qu'Auguste en la France vivoit,
Puisqu'il fit de son temps renaître des Virgiles.

Cilz fiècles n'est pas fiècles, ainz est chans de bataille.
30 Et nos nos combatons à vins & à vitaille.
Ausi prenons le tens com par ci le me taille ;
S'acréons feur noz armes & metons à la taille.

Quant vanra au paier coument paiera l'arme
Quant li cors solon Dieu ne moiffone ne fame ?
35 Se garans ne li est Dieux & la douce Dame,
Gezir les convanra en parmenable flame.

Pichéour vont à Roume guerre confeffion
Et laiffent tout enemble avoir & manfion
Si vont fors pénitance, ci at confufion,
40 Voifent .i. pou avant, l'auront rémissfon.

Bien est foulz & mauvais qui teil voie n'emprant
Por efcheveir le feu qui tout adès emprant.
Povre est fa conciance quant de non repret,
Pou prise paradix quant à ce ne se prent.

45 Gentilz cuens de Poitiers, Diex & fa douce Meire
Vous doint faint paradyx & la Brant joie cleire !
Bien li aveiz montrei loiaul amour de frère,
Ne vos a pas tenu convoitize la neire.

Bien i meteiz le vostre, bien l'i aveiz jà mis ;
50 Bien monstreiz au befoing que vos iestes amis :
Se chacuns endroit foi c'en fust li entremis,
Ancor oan éuft CHARLES mult moins d'anemis.

Prions por le roi CHARLE ; c'est por nos maintenir,
Por Dieu & sainte Églize c'est mis au convenir.
55 Or prions Jhéfu-Crit que il puiſt avenir
A ce qu'il a empris, & fon oft maintenir.

Prélat, ne grouciez mie clou dizéime paier,
Mais priez Jhéfu-Crit qu'il pance d'apaier ;
Car se ce n'a mestier, fachiez sanz délaier
60 Hom panrra à méimes : li porroiz abaier⁵.

Explicit.

⁵ Il y eut, en effet, un décime de levé pour les frais de l'entreprise de Charles d'Anjou, par les soins de Simon de Brie, alors légat en France et cardinal ; mais il parait que le clergé n'en fut pas trop content.

Ci encoumence

La Chansons de Puille¹.

Ms. 7633.

Qu'à l'arme vuet doner fantei
Oie de Puille l'errement ;
Diex a fon règne abandonei,
Li sien le nos vont présentant
5 Qui de la terre ont farmonei.
Quanques nos avons meferrei
Nos iert par la croix pardonei :
Ne refufons pas teil présent.

Jone gent, qu'avez empennei ?
10 De quoi vos iroiz-vos vantant ?
Quant vos fereiz en vieil aei
Qu'ireiz-vos à Dieu reprovant
De ce que il vos a donei
Cuer & force, & vie & fantei ?
15 Vos li avez le cuer oftei,
C'est ce qu'il vuet tant seulement.

Au fiècle ne fons que prestei
Por veoir vostre efforcement ;
Nos n'avons yver ne estei
20 Dont aions afféurement ;
Si avons jà grant pièce estei,
Et qu'i avons conquestei
Dont l'arme ait nule féurtei ?
Je n'i vois fors despérement.

Or ne foions desfespérei,
Crion merci hardiement,
Car Dieux est plains de charitei
Et piteuz juqu'au jugement ;
Mais lors aura-il tost contei
30 Un conte plein de grant durtei :
« Venez, li buen, à ma citei ;
Aleiz, li mal, à dampnement². »

¹ Cette pièce est évidemment de la même date que la précédente.

² Thibaut de Navarre, le chansonnier, a exprimé à peu près la même pensée dans ces vers :

Lors feront li fauz tuer dampnei
Qui en ceft fiècle font semblant
35 Qu'il foient plain d'umilitei
Et fi boen qu'il n'i faut noiant,
Et il font plain d'iniquitei ;
Mais le fiècle ont fi enchantei
C'om n'oze dire véritei
40 Ce c'on i voit apertement.

Clerc & prélat qui aünei
Ont l'avoir & l'or & l'argent,
L'ont-il de lor loiaul chatei ?
Lor pères en ot-il avant ?
45 Et lorsque il font trespassei,
L'avoir que il ont amassei
Et li ombres d'un viez foffei
Ces .iiij. chozes ont .i. semblant.

Vaffeur qui elles a l'oftei,
50 Et vos li bacheleir errant,
N'aiez pas tant le fiècle amei,
Ne foiez pas fi non-fachant
Que vos perdeiz la grana clartei
Des cielz qui eft sanz ofcurtei.
55 Or varra-hon voftre bonteï :
Preneiz la croix, Diex vos atant.

Cuens de Blois, bien aveiz erreï³
Par defai au tornoïement :
Dieux vos a le pooir prestei,
60 Ne faveiz com bien longuement.
Montreïz-li fe l'en faveïz greï,
Car trop eft plainz de niceteï⁴
Qui por .i. pou de vanitéï

Diex se laiffa por nos en crois pener,
Et nos dira au jour où tuit venront :

« Vos ki ma crois m'aidastes à porter,
Vos en irez là où li angèle font
Là me verrez & ma mère Marie ;
Et vos par qui je n'oi otiques aïe,
Descendez tuit en infer le parfонт.

³ Ce comte de Blois est Jean, fils de Hugues de Châtillon. Il est question de ce prince dans *La Complainte ou Conte de Nevers*.

⁴ *Niceteï*, folie, simplicité. — Il existe sur ce mot une petite pièce intitulée *De Niceroles*. On la trouve dans mon *Recueil de Contes et de Fabliaux*.

Lairat la joie qui ne ment.

Explicit.

De la Descorde de l'Université et des Jacobins¹.

Mss. 7218, 7615, 7633.

Rimer m'eftuet d'une defcorde
Qu'à Paris a semé Envie
Entre gent qui miséricorde
Sermonent & honeste vie.
5 De foi, de pais & de concorde
Est lor langue must replenie,
Mès lor manière me recorde
Que dire & fere n'i foit mie.

Sor Jacobins est la parole.
10 Que je vos vueil conter & dire,
Quar chascuns de Dieu nous parole,
Et li deffent corouz & ire ;
Et c'est la riens qui l'âme afole,
Qui la destruit & qui l'empire :
15 Or guerroient por une escole
Où il vuelent à force lire².

Quant Jacobin vindrent el monde,
S'entrèrent chiés Humilité :
Lors estoient & net & monde
20 Et l'amoient Divinité ;
Mès Orguex, qui toz biens esmonde,
I a tant mis iniquité

¹ Cette pièce est relative aux dissensions qui font le sujet de la complainte de *Guillaume de Saint-Amour*, dissensions commencées en 1253, mais qui ne s'éteignirent que longtemps après. Elle est postérieure au *Dis de l'Universitei de Paris*. Voici l'explication des faits qu'elle relate. A la suite des désordres dont parle le *Dis de l'Universitei*, cette dernière avait fermé ses classes et interrompu ses leçons. Les Dominicains, que la querelle des écoliers et des bourgeois ne regardait pas, laissèrent ouverts les deux enseignements dont ils jouissaient depuis leur fondation. L'Université voulut les obliger à licencier leurs élèves. Les Dominicains en appelèrent au Roi d'abord, remplacé par le comte de Poitiers pendant son absence, puis à Rome. C'est à ce moment, ou du moins quand les bruits de leur protestation revinrent de Rome à Paris, que Rutebeuf écrivit sa pièce. On voit, par les derniers vers de la seconde strophe, que la querelle n'était point encore terminée, qu'elle était pendante auprès du pape, et que par conséquent cette pièce a du être écrite vers 1254, et, en tout cas, avant le 12 avril 1255, date de la bulle qui accorda à tous les religieux le droit d'ouvrir des chaires.

² Il s'agissait en effet de réduire les Ordres religieux, qui, profitant de la faute qu'avait commise l'Université de cesser ses leçons, avaient érigé des chaires où ils enseignaient la théologie aux laïques, chacun à une chaire publique, ainsi que je l'ai dit à la note K du deuxième volume de ma première édition de *Rutebeuf*.

Que par lor grant chape roonde
Ont verfé l'Univerfité³.

25 Chafcuns d'els déuft efre amis
L'Univerfité voirement,
Quart l'Univerfité a mis
En els tout le bon fondement,
Livres, deniers, pains & demis⁴ ;
30 Mès or lor rendent malement,
Quar cels destruit li anemis
Qui plus l'ont fervi longuement.

Miex lor venift, fi com moi membre⁵,
Qu'alez ne l'éuffent pas :
35 Chafcuns à fon pooir defmembre
La mefnie faint Nicholas,
L'Univerfité ne fi membre
Qu'ils ont mife du trot au pas,
Quar tel herberge-on en la chambre
40 Qui le feignor gète du cas⁶.

Jacobin font venu el monde
Veftu de robe blanche & noire :
Toute bontez en els abonde,
Ce puet quiconques voudra croire.
45 Se par l'abit font net & monde.
Vous savez bien, ce eft la voire ;
S'uns leus avoit chape roonde
Si refambleroit-il provoire⁷.

Se lor oevre ne fe concorde
50 A l'abit qu'amer Dieu devife,
Au recorder aura defcorde

³ Les Jacobins, dans le premier temps de leur fondation, afin de vaquer plus librement à la prédication, avaient résolu de n'avoir ni fonds de terre ni revenus. Ils ne tardèrent pas à manquer à cette résolution, et leur ordre devint si considérable qu'on fut obligé de le diviser, comme un royaume, en quarante-cinq provinces. L'ordre de Saint-Dominique a fourni trois papes, plus de soixante cardinaux, près de cent cinquante archevêques et environ huit cents évêques.

⁴ Lors de l'arrivée des Jacobins à Paris, l'Université leur donna une maison qui lui appartenait, et qui était située vis-à-vis l'église Saint-Étienne-des-Grès, ne leur demandant, pour toute reconnaissance, que des prières et le droit de sépulture chez eux. Il est probable qu'elle ajouta à ce don ceux dont parle Rutebeuf.

⁵ Ms. 7633. VAR. semble.

⁶ Lafontaine a dit :

Laissez-leur prendre un pied chez vous,
Ils en auront bientôt pris quatre.

⁷ *Provoire*, prêtre, *provisor*.

Devant Dieu au jor du juife ;
Quart le Renart çaint une corde
Et veft une cotele grife,
55 N'en eft pas la vie mains orde :
Rofe eft bien for efpine affife⁸.

Il puéent bien dire preudomme :
Ce vueil-je bien que chascuns croie ;
Mès ce qu'il pledoient à Romme
60 L'Univerfité m'en defvoie⁹ !
Des Jacobins vous di la fomme :
Por riens que Jacobins acroie,
La peléuré d'une pomme
De lor dete ne paieroe.

Explicit la Descorde de l'Université et des Jacobins.

⁸ Ce dernier trait, tombe sur les Cordeliers, qui étaient vêtus de drap *gris et ceints d'une corde*, ce qui leur avait fait donner leur nom.

⁹ On voit par ce vers, et par celui de la troisième strophe où Rutebeuf dit que les Jacobins ont renversé l'Université, que cette pièce n'a dû être composée que sur la fin de leurs dissensions, lorsqu'on commença à voir clairement que l'Université était vaincue.

Ci encoumence

Li Diz de l'Universitei de Paris¹.

Ms. 7633.

Rimeir me covient d'un contens
Où hon a mainz divers contens
Despendu & despendera :
Jà fiècles n'en amendra.
5 Li clerç de Paris la citei
(Je di de l'Univerfitei,
Noumément li arcien,
Non pas li preudoms ancien)
Ont empris .i. contans encemble.
10 Jà bien n'en vanrra, ce me cemble,
Ainz en vanrra mauz & anuiz,
Et vient ja de jors & de nuiz.
Eft or ce bien choze faifant ?
Li filz d'un povre paifant
15 Vanrra à Paris por apanre :
Quanques ces pères porra panrrre,

¹ M. Paulin Paris regarde cette pièce comme l'une des plus anciennes pièces de Rutebeuf, et dit « qu'on doit se reporter aux soulèvements des écoliers en 1250. » J'avais eu l'idée, dans ma première édition, qu'elle pouvait être relative aux dissensions qui eurent lieu entre les écoliers, en 1266, surtout dans les Facultés des arts. Il y eut alors de véritables combats entre les anciens autres condisciples et leurs chefs. Ces troubles recommencèrent en 1268, et ils allèrent si loin, que l'évêque de Paris, Étienne Templiet, fut obligé d'avoir recours à l'excommunication.

Mais, enfin, il y eut aussi, je le signalai moi-même, des troubles en 1251, et je me garderai bien de vouloir absolument que M. Paris ait tort. Au reste, ces désordres étaient fréquents. En 1218, l'official avait été obligé de rendre une sentence contre des écoliers ou soi-disant tels (*vitam scholasticam se ducere fingentes*). En 1223, même histoire. Seulement, on mit quelques-uns des coupables en prison, et même l'official alla plus loin, selon Du Bellay, car *quosdam exterminavit*.

En 1229, grande querelle encore entre les écoliers et les bourgeois. La reine Blanche se fâche, et, dit, Mathieu Paris, *muliebri procacitate simul et impetu mentis agitato*. Elle envoie ses archers mettre le hola. Quelques écoliers sont tués. L'Université demande justice. On la lui refuse. Alors maîtres et professeurs ferment les écoles et se dispersent à Angers, à Rouen, à Orléans ; mais tous en se retirant, n'avaient qu'un seul sentiment : *Legatum romanum execrabant, reginam muliebrem maledicebant superbiam, imo eorum infamem concordiam*. L'historien anglais va plus loin encore. Il ajoute : « *Recedentium quidam faventi, vel illi quos solemus gailliardenses appellare, versus ridiculos componebant dicentes :* »

« Heu ! moriunt fratri, merli, spoliati ;
Mens mala legati nos facit ista pati. »

J'ajoute, pour l'intelligence de ce passage, mais seulement à titre de rumeur du temps, que la reine, calomniée sans doute, passait pour avoir des relations avec le cardinal Saint-Ange, et que c'est ainsi qu'on pouvait dire d'elle qu'elle était le *mauvais esprit du légat* (mens mala legati).

M. Paris, outre ce que j'ai déjà cité de lui à propos de cette pièce, dit encore « qu'elle est pleine de bons sens et de réflexions judicieuses ; – qu'elle contient des passages offrant un grand intérêt historique, et qui font honneur à Rutebeuf. » Je souscris volontiers à ces paroles.

En un arpant ou .ij. de terre,
Por pris & por honeur conquerre,
Baillera trestout à son fil,
20 Et il en remaint à escil.
Quant il est à Paris venuz
Por faire à quoi il est tenuz
Et por mener honeste vie,
Si bestorne la prophétie.
25 Gaaing de foc & d'aréure
Nos convertit en arméure ;
Par chacune rue regarde
Où voie la bele mufarde.
Partout regarde, partout muze ;
30 Ces argenz faut, & la robe uze :
Or est tout au recoumancier.
Ne fait or boen ci femancier
En quarefme, que hon doit faire
Choze qui à Dieu doie plaie.
35 En lieu de haires, haubers vestent,
Et boivent tant que il s'entestent.
Si font bien li troi on li quatre
Quatre cens escoliers combatre,
Et cesser l'Univerfitei :
40 N'a ci trop grant averfitei.
Diex ! jà n'est-il si bone vie,
Qui de bien faire auroit envie,
Com ele est de droit escolier !
Ils ont plus poinne que colier,
45 Por que il vuelent bien aprendre ;
II ne puéent pas bien entendre
A feoir affeiz à la table.
Lor vie est aufi bien metable
Com de nule religion :
50 Por quoi lait lion la région.
Et va en estrange païs :
Et puis si devient foulz naïz,
Quant il i doit aprendre sens ?
Si pert son avoir & son tens,
55 Et c'en fait à ces amis honte,
Mais il ne seivent qu'oneurs monte.

Explicit.

Les Ordres de Paris¹.

Mss. 7615, 7633.

En non de Dieu l'esperité
Qui treibles est en unité
Puisié-je commencer à dire
Ce que m'es cuers m'a endité ;
5 Et ce je di la vérité,
N'uns ne m'en doit tenir à pire.
J'ai coumencié ma matire
Sur cest fiècle, qu'adès empire,
Où refroidier voi charité ;
10 Aufis l'en vont fans avoir mire
Là où li diables les tire
Qui Dieu en a déférité.

Par maint samblant, par mainte guife
Font cil qui n'ont ouvraingne aprife
15 Par qu'ils puiffent avoir chevance ;
Li un vestent coutelle grife²
Et li autre vont fans chemise³ :
Si font favoir lor pénitance.
Li autre par fauce semblance

¹ Cette pièce n'a pas de titre dans le Ms. 7633. Elle a été imprimée dans le recueil de *Contes et Fabliaux*, publié par Barbazan et Méon, t. II, p. 293, édit. de 1808. On lit à son propos et au sujet de la *Chanson des Ordres*, ce qui suit dans le *Discours* de M. Daunou *Sur l'état des lettres au treizième siècle* (t. XVI, de *l'Hist. littér. de la France*) : « Les cris ou crieries de Paris ont fourni à Guillaume de la Villeneuve la matière de cent-quatre-vingt-quatorze vers qui retracent d'anciens usages, soixante-neuf vers anonymes contiennent la liste des Moustiers, c'est-à-dire des monastères ou plutôt des églises de la capitale. On y voit qu'au commencement du règne de Philippe-le-Bel, le nombre de ces édifices était de soixante-et-onze ; mais Rutebeuf ne s'est point borné à de simples nomenclatures, dans sa chanson sur les *Ordres de Paris*, non plus que dans la pièce en cent soixante-huit vers sur ces mêmes *Ordres* ; il entend par ce mot les couvents d'hommes et de filles. Il n'était pas homme à traiter un pareil sujet sans se livrer à son humeur satirique. »

M. Paulin Paris qualifie cette pièce de « *satire de circonstance, faite à la demande des écoliers et que semble excuser la liberté des jours qui précèdent le Carême.* » N'en déplaise au savant académicien, rien ne prouve qu'elle ait été composée à la requête des écoliers, et elle ne se ressent pas plus du mardi-gras que les pièces qui la suivent ou qui la précèdent. Ce sont les mêmes reproches, les mêmes invectives, que nous retrouvons çà et là dans les œuvres de Rutebeuf, ainsi que dans la plupart des trouvères de cette époque. Je dis ailleurs (par conjecture), pourquoi notre poète s'y montre si modéré envers les écoliers. (Voy. la pièce intitulée : *Les Plaies du monde.*) Cette pièce est, selon toute probabilité, de l'an 1260, car il y est fort question des querelles de ce temps-là ; d'autre part, notre poète y lance un brocard assez malicieux aux *béguines* établies à Paris en 1258 seulement, ainsi qu'aux *Quinze-Vingts* fondés par saint Louis à la même époque.

² Les Cordeliers, qui étaient habillés de gros drap gris, avec un capuchon et un manteau de même couleur. .

³ Les Jacobins (Noyez la 10^e strophe de la pièce intitulée : *Le Dit des Jacobins*, et, dans le premier volume du nouveau Recueil de Méon *Le Dis de la vessie à prestre.*)

20 Sont figneur de Paris en France ;
Si ont jà la cité pourprife.
Diex gart Paris de meschéance
Et la gart de fauce créance,
Qu'ele n'a garde d'estre prife !

25 Li Barré⁴ font près des Béguines :
Xxix. en ont à lor voisines
(Ne lor faut que passer la porte)
Que par auctorités devines,
Par effamples & par doctrines
30 Que li uns d'aus à l'autre porte,
N'ont pover d'aler voie torte.
Honeste vie les desporte
Par jeûnes & par deceplines,
Et li uns d'aus l'autre conforte :
35 Qui tel vie a ne l'en refforte,
Quar il n'a pas gite, sans signes.

L'ordre as Béguines est légière⁵ ;
Si vous dirai en quel manière :
En l'an ist bien por mari prandre ;
40 D'autre part qui baiffe la chière

⁴ Ancien nom donné aux Carmes, parce que leurs habits étaient divisés par bandes blanches et noires, ou *barres* transversales. J'ajouterai que ces religieux tirent leur premier nom d'un monastère considérable qui existait sur le Mont-Carmel. Ils furent établis en France par saint Louis, en 1254, au retour de son premier voyage en Terre-Sainte, ainsi que le prouve une lettre de Philippe-le-Bel de l'an 1322, à laquelle on pourra désormais ajouter les vers de Rutebeuf. Les *Barrés* demeurèrent d'abord à l'endroit qui fut nommé plus tard *les Célestins*, et qui est aujourd'hui une caserne. C'était alors un lieu fort étroit, avec une église fort basse, un cimetière et quelques petits jardins. Ils en sortirent au bout de 58 ans, après avoir démontré à Philippe-le-Long qu'ils étaient trop loin de l'Université, dont ils ne pouvaient suivre les leçons, et que chaque hiver leur communauté, qui était située sur le bord de la rivière, courait risque d'être emportée par les eaux. Ils furent transportés à la place Maubert ; mais jusque-là, selon la maligne expression de Rutebeuf, on put dire d'eux : *Li Barré sont près des Béguines*, car ces religieuses demeuraient alors à côté d'eux, dans l'endroit qui en 1461, fut nommé *l'Ave-Maria*, et dans lequel la reine Charlotte, deuxième femme de Louis XI, introduisit le tiers-ordre de Saint-François.

⁵ « De toutes les congrégations et communautés séculières, dit le Père Hélyot dans son *Histoire des ordres monastiques*, il n'y en a pas de plus ancienne que celle des Béguines ; car, soit qu'on rapporte leur origine à sainte Begghé, soit qu'on leur donne pour fondateur Lambert-le-Bègue, elles ont précédé toutes les autres. » Pierre Coens, chanoine d'Anvers, auquel on doit un petit livre intitulé *Disquisitio historica de origine Beghinarum* (1629), dit qu'elles se divisèrent d'abord en trois ordres, dont l'un vivait sans être astreint à aucune règle particulière, et tenait le milieu entre la vie séculière et la vie monastique. Il est probable que les Béguines établies à Paris par saint Louis en 1258 se rattachaient à cet ordre. Pierre Coens dit d'elles en effet : « *Virgines vestales romanae umbram quamdam exhibent Beghinarum ; ad perpetuam enim castitatem non erant astrictae, sed, evoluta certo tempore, licebat eis redece et matrimonium inire.* Plus loin, il se demande si les Béguines jouiront dans la vie éternelle de l'auréole de gloire, et il n'ose répondre affirmativement, *quod institutum Beghinarum non requirat votum aut propositum perpetuae castitatis, sed solum quo tempore erunt Beghinae.* Ces paroles expliquent très-bien les reproches de Rutebeuf, et prouvent que les Béguines n'étaient pas, comme on l'a cru, un ordre de vierges.

Et a robe large & plenièrre,
Si est Béguine fans i randre ;
Si ne lor puet-on pas deffandre
Qu'eles n'aient de la char tandre
45 S'eles ont .i. pou de fumièrre
Se Diex lor vouloit pour ce randre
La joie qui est fans fin prandre,
Sains Lorans l'acheta trop chièrre⁶.

Li Jacobin font li preudoume
50 Qu'il ont Paris & li ont Roume,
Et li font roi & apoſtole,
Et de l'avoir ont-il grant foume.
Et qui se muert, se il ne's noume
Pour exécuteurs, l'âme afole⁷ :
55 Et font apoſtre par parole.
Buer fu tés gent miſe à eſcole :
N'uns n'en dit voir, c'on ne l'afoume :
Lor haine n'est pas frivole.
Je, qui redout ma teſte fole,
60 Ne vous di plus mais qu'il font home.

Se li Cordelier pour la corde
Puéent avoir le Dieu acorde,
Buer font de la corde encordé⁸.
La Dame de miſéricorde,
65 Ce dient-il, à eus l'acorde,
Dont jà ne feront deſcordé ;
Mais l'en m'a dit & recordé
Que tés montre au diſne cors Dé
Semblant d'amour qui l'en deſcorde :
70 N'a pas granment que concordé
Fu par un d'aux & acordei
Un livre dont je me deſcorde⁹.

⁶ On ſait que ce ſaint, qui était diacre et trésorier de l'Église ſous le pontificat de Sixte II, en 258, lors de la perſécution de Valérien, fut déchiré à coups de fouet par les mains du bourreau, et attaché enſuite à un gril de fer ſous lequel on plaça des charbons ardents.

⁷ Ces vers de Rutebeuf viennent confirmer une allégation dont on n'était pas très-certain : les Jacobins, dès leur arrivée à Paris, furent accusés d'un eſprit d'intérêt et d'avidité fort grand. Crevier, dans ſon *Histoire de l'Université*, dit : « lis s'attiroient la confiance des mourants : legs pieux, droits même de sépulture, tout étoit pour eux. » Duboullay a écrit auſſi la même choſe. Rutebeuf, dans *le Dist des Jacobins*, revient encore ſur ce reproche.

⁸ Le cordon de ſaint François, fondateur des Cordeliers, est devenu proverbial.

⁹ Alluſion à l'*Évangile éternel*, qui avait été prêché publiquement par les Cordeliers et qu'on attribuait à Jean de Parme, leur général. (Voyez *La Complainte de Constantinople*.) Jean de Parme, afin d'éviter le ſcandale qui aurait flétri ſon ordre, lors de la condamnation du livre (ce qui fait croire qu'il pourrait bien en être

L'ordre des Sas est povre & nue,
 Et li parest li tart venue
 75 Qu'à envis feront foustenu¹⁰.
 Se dex ot teil robe vestue
 Com il portent parmi la rue,
 Bien ont fon habit retenu :
 De ce lor est bien avenu.
 80 Par un home font maintenu¹¹ ;
 Tant comme il vivra Dex aiue !
 Se mors le fet de vie nu,
 Voifent lai dont il font venu :
 Si voift chascun à la charrue¹².

 85 Li Rois a mis en .i. repaire,
 Mais ne fai pas bien por quoi faire,
 Trois cens aveugles route à route¹³.
 Parmi Paris en vat trois paire ;
 Toute jour ne finent de braire
 90 Au .iij. cens qui ne voient goute.
 Li uns fache, li autre boute :
 Si se donent mainte facoute,

l'auteur), fut obligé de se défaire de son généralat. Luc Wading, dans ses *Annales de l'ordre des Franciscains*, a cherché à le disculper du premier de ces faits en disant que l'auteur de l'*Évangile éternel* était un Jean de Parme autre que le général de l'ordre ; mais cette raison est d'autant moins concluante qu'il n'allègue aucune preuve en sa faveur.

¹⁰ L'ordre des *Sacs*, ou des *Frères-Sachets*, en latin *ordo Saccorum, Fratres de Sacco, Saccati, etc.*, fut établi à Paris par saint Louis, en 1261, dans la paroisse Saint-André-des-Arcs. Ce prince donna même au curé de cette paroisse, pour le dédommager des droits qu'il perdit en accordant aux Frères le droit d'avoir une église, 66 sous *parisis* de rente sur la prévôté. L'origine de cet ordre est fort obscure ; mais ce qui prouve qu'il ne remontait pas haut, c'est que Mathieu Paris, à l'année 1257, en parle comme d'un ordre de nouvelle création et jusque-là inconnu en Angleterre. (*Ignotus et non praevisus.*) *Le Moustier des Frères aux Sas*, comme dit la pièce intitulée : *Les Moustiers de Paris* (Méon, t. II, page 291), était situé à l'endroit où furent plus tard les Augustins après la dispersion des Sachets, ce qui serait à peu près aujourd'hui le bout du Pont-Neuf.

¹¹ Ms. 7615. VAR. Souftenu. — L'homme dont parle le poète est le roi.

¹² Rutebeuf répète souvent cette idée générale dans plusieurs de ses pièces.

¹³ Ms. 7615. VAR. toute à rote. — Vers 1258, saint Louis fonda l'hôpital des Quinze-Vingts dans une pièce de terre qu'il acheta exprès aux environs de la rue Saint-Honoré et de celle du Roule. Cette maison, ainsi nommée du nombre de ses habitants (quinze fois vingt, ou trois cents), était déjà construite en 1260. En 1270, saint Louis dota cet hôpital de 30 livres *parisis* de rente sur son trésor, et ordonna que le même nombre d'aveugles y serait conservé. Il honora plusieurs fois ce lieu de sa présence, et y assista à l'office que l'on y faisait solennellement le jour de saint Remi. Belleforest et plusieurs autres écrivains ont prétendu que saint Louis fonda cet hôpital pour trois cents chevaliers à qui les Sarrazins avaient crevé les yeux pendant sa captivité ; mais personne avant eus n'avait parlé de ce fait, ni Guillaume de Nangis, ni Robert Gaguin, ni Paul-Émile, ni Joinville, qui cependant mentionnent la fondation de l'hôpital. Fauchet, qui, ayant été possesseur du Ms. 7615, connaissait la pièce de Rutebeuf, dans son livre intitulé *Recueil de l'origine de la langue et poésie française*, page 161, que la strophe de notre trouvère lui fait soupçonner « que ceux que saint Louis amassa aux Quinze-Vingts ne furent chevaliers, ains quelques pauvres gens, car cestuy-cy les fait mendians. »

Qu'il n'i at nul qui lor esclaire.
Se fex i prent, se n'et pas doute,
95 L'ordre fera brullée toute ;
S'aura li Rois plus à refaire¹⁴.

Diex a non de filles avoir¹⁵,
Mais je ne puis onques favoir
Que Dieux éuft fame en la vie.
100 Se vos créez menfonge à voir
Et la folie pour favoir,
De ce vos quit-je ma partie.
Je di que ordre n'est-ce mie,
Ains est baras & tricherie
105 Por la fole gent decevoir.
Hui i vint, demain se marie ;
Li lignaiges fainte Marie
Est plus grant que ne fu erfoir¹⁶.

Li Roi a filles à plantei¹⁷,
110 Et l'en at li gant parentei
Qu'il n'est n'uns qui l'ofast atendre,
France n'est pas en orfentei ;
Se Diex me doit boenne fantei,
Jà ne li covient terre rendre
115 Pour paour de l'autre deffendre :
Car li Rois des filles engendre,
Et ces filles refont auteil.
Ordres le truevent ALIXANDRE,
Si qu'après ce qu'il fera cendre
120 Sera de lui .c. ans chantei.

La Trinitei pas ne despris¹⁸ :

¹⁴ Comme on voit, Rutebeuf attribue cet établissement (et peut-être fait-il de même pour les autres fondations de saint Louis) moins à une Véritable charité qu'à un besoin d'agitation. Je ne crois pas qu'il faille prendre ses critiques à la lettre. On voit dans *Le dit des crieries de Paris*, que les aveugles allaient criant par les rues : « Du pain cels de *Champ-porri* ! » Ainsi s'appelaient en effet l'emplacement où ils furent établis.

¹⁵ Comme on donnait anciennement aux hôpitaux les noms d'*Hôtel-Dieu* et de *Maison-Dieu* on appelait aussi celles qui y demeuraient *Filles-Dieu* et *Enfants-Dieu*. Saint Louis fonda, sous ce nom, une maison à Paris, où il mit plus tard deux cents religieuses en leur assignant 400 livres *parisis* tous les ans sur son trésor. Cette maison était hors de la ville, entre Saint-Lazare et Saint-Laurent. Les vœux que prononçaient les *Filles-Dieu* n'étaient point irrévocables.

¹⁶ *Ersoir*, hier soir. — Le Ms. 7633 saute ce. vers, et donne pour celui qui vient après la leçon suivante :
Est hui plus grans, qu'il n'ière arfeir.

¹⁷ Outre les Filles-Dieu de Paris, saint Louis fit encore de grands biens à celles de Rouen, d'Orléans, de Beauvais, etc. : c'est probablement ce qui fait dire à Rutebeuf que ce prince a des *filles à plaintei*, c'est-à-dire : en quantité, en profusion.

De quanqu'il ont l'année pris
 Envoient le tiers à mesure
 Outre meir membre les pris.
 125 Ce ce font que j'en ai appris,
 Ci at charitei nete & pure ;
 Ne fai c'il partent à droiture.
 Je voi defai les poumiax¹⁹ luire
 Des manoirs qu'il ont entrepris.
 130 C'il font de la teil fornefture.
 Bien oeuvrent felonc l'Escriture :
 Si n'en doivent estre repris.

 Li Vaux des efceliers²⁰ m'enchante
 Qui quièrent pain & fi ont rente
 135 Et vont à chevaul & à pié.
 L'Univerfitei la dolante,
 Qui se complaint & se démante
 Trueve en eux petit d'amiftié,
 Ce ele d'ex éuft pitié,
 140 Mais il se font bien acquitié
 De ce que l'Escriture chante :
 « Quant om at mauvais respitié,
 Trueve l'an puis l'anemiftié ;
 Car li mauz fruiz ift de male ente. »

 145 Cil de Chartroufe font bien fage,

¹⁸ Cette strophe ne se trouve pas au Ms. 7615. — L'ordre de *la Trinité* fut fondé en 1198, sous Innocent III, par Jean de Matha et Félix de Valois, que Philippe-Auguste protégea tous deux. Cet ordre fut établi afin de travailler à la rédemption des captifs. Deux ans après leur fondation, en 1200, les *Trinitaires*, dans une seule année, en tirèrent d'esclavage cent quatre-vingt-six. Comme ils avaient à Paris un couvent dont la chapelle était consacrée à saint Mathurin, on leur donna le nom de ce saint, et comme d'après leur première règle, qui était fort sévère, il leur était interdit de se servir de chevaux pour leurs quêtes et leurs voyages, le peuple les appela *Mathurini asinorum*. Un registre de la chambre des comptes, de 1330, nomme ceux qui habitaient à Fontainebleau *les Frères des ânes de Fontainebleaut*, et Rutebeuf dit, dans *La Chanson des Ordres* (voyez la strophe 7e) : *D'asnes ont fet roncin*. En outre la pièce intitulée : *Les Monstiers de Paris* (voyez Méon, t. II, pag. 291), désigne leur ordre sous le nom de la *Trinité aux çniers*. Méon a donc eu tort de mettre en note : « On ne peut rendre compte de cette épithète *çniers*. » Il n'y a rien au contraire de plus facile. Les frères de la Trinité finirent par posséder environ deux cent cinquante couvents divisés en treize provinces ; ils, eurent pour armoiries huit fleurs de lis d'or, et l'écu timbré de la couronne de France supporté par deux cerfs blancs.

¹⁹ *Peumiax*, pommeau, sommet ; espèce de petite boule peinte qui surmontait le toit.

²⁰ Le *Val-des-Écoliers* (*Vallis scholasticorum*) était une congrégation de chanoines réguliers fondée vers 1200 par quatre professeurs en théologie, Guillaume, Richard, Evrard et Manasès. Elle fut établie d'abord dans une vallée, entre la Bourgogne et la Champagne, où ses adhérents, auxquels se joignirent un grand nombre d'écoliers, ce qui lui fit donner son nom, pratiquèrent la règle de saint Augustin. Cette congrégation fut confirmée par le pape Honorius III et vint s'établir à Paris vers 1228. Saint Louis la dota de 30 deniers par jour., d'un muid de blé à prendre tous les ans dans les greniers de Gonesse, de deux milliers de harengs le jour des Cendres, à la foire des Brandons, et de deux pièces d'étoffe de vingt-cinq aunes chacune ; la reine Blanche donna, pour le bâtiment de l'église, une somme de 300 livres.

Car li ont leffié le bochage
Por aprochier la bone vile²¹,
Ici ne voi-je point d'outrage :
Ce n'estoit pas lor éritage
150 D'estre toz jors en iteil pile.
Nofre créance tourne à guille,
Menfonge devient Évangile,
N'uns n'est mais faux fans béguinage ;
Preudons n'est créux en concile,
155 Nès que .ij. genz contre .ij. mile :
A ci douleur & grant damage

Tant com li Guillemin esturent²²
Là où li grant preudome furent
Sà en arrière comme rencluz,
160 Itant fervirent Deu & crurent ;
Mais maintenant qu'il se recurent,
Si ne les dut-on croire plus.
Iffu l'en font comme conclus :
Or gart uns autres le rendus
165 Qu'il en ont bien fet se qu'il durent,
De Paris funt .i. pou en fus :
S'aprocheront de plus en plus ;
Cest la raifons por qu'il l'esmurent.

²¹ En 1257, les *Chartreux*, dont l'ordre existait depuis près de 280 ans, et que saint Louis avait fait venir à Gentilly, à une lieue de Paris, s'y trouvant « incommodés par les fréquentes visites qu'ils y recevoient » (Grand Colas, *Hist. de l'Université de Paris*), et alléguant, selon Félibien, pour être transportée plus près de la capitale, que « la doctrine qui se répandoit de cette ville dans toute l'Église feroit reflourir leur ordre, » prièrent le roi saint Louis de leur accorder l'hôtel de Vauvert, qui était dans un lieu servant de retraite aux voleurs. On disait même qu'il était occupé par de malins esprits, ce qui faisait que personne n'y voulait loger. Saint Louis leur en ayant représenté les inconvénients, ils lui firent répondre qu'il était plus convenable à leur état, qu'ils y recevraient moins de visites, et qu'ils espéraient que par leurs jeûnes ils en éloigneraient les démons qu'on disait y être. Jossieran, leur prieur, avec sept religieux, y entra le 21 novembre 1258, et la communauté n'y fut pas plutôt établie que les mauvais esprits disparurent. « Leur but, dit Félibien, était probablement de s'attirer, par la proximité de Paris, un bon nombre d'excellents sujets de l'Université. Il paraît, du reste, que l'ordre des Chartreux, qui avait des règles très-sévères, était assez estimé au treizième siècle, car Rutebeuf ne leur adresse aucun reproche grave, et la *Bible au seignor de Bèze* (page 403, 2^e vol. de Méon), dit en parlant d'eux :

C'est une des Ordres du mont
Où l'en puet mains de mal noter,
Se n'est de cuer & de penffer ;
Mès aus œvres & aus semblans
Pert-il qu'il foient boues gens.

La *Bible Guiot de Provins* (Méon, même volume, page 350), s'étend beaucoup sur eux et ne les blâme que de leur dure manière de vivre, ce qui fait dire à Guiot que dès le premier jour il prendrait son congé s'il faisait partie de leur ordre, et que si on ne voulait pas le lui donner, il saurait bien trouver *par où il ferait le saut*.

²² Voyez, pour la signification de ce vers et des suivants, la note de la dernière strophe intitulée : *La Chanson des Ordres*.

Explicit le Dit des Ordres.

Des Ordres

ou

La Chanson des Ordres¹.

Mss. 7218, 7615, 7633.

Du fiècle vueil chanter
Que je voi enchanter
Tel vens porra venter
Qu'il n'ira mie ainfi.
5 Papelart & Béguin
Ont le fiècle honi.

Tant d'ordres avons jà
Ne fai qui les fonja,
Ainz Diex tels genz noma
10 N'il ne font fi ami.
Papelart & Béguin
Ont le fiècle honi.

Frère Prédicator
Sont de mult simple ator,
15 Et font en lor deftor
Mainte bon parifi².
Papelart & Béguin
Ont le fiècle honi.

Et li Frère Menu
20 Nous ont fi près tenu
Que il ont retenu
De l'avoir autrefi³.
Papelart & Béguin
Ont le fiècle honi.

¹ Cette pièce, qui est probablement du même temps que la précédente, a été imprimée par Méon, p. 299 de son édition de Barbazan. Legrand d'Aussy, dans une note qui se trouve à la fin de son extrait de *La bataille des vices et des vertus*, p. 410, du t.V des *Notices des manuscrits*, en a cité trois strophes, savoir : la 5^e, la 6^e, et enfin la 11^e, dont il dit qu'elle « lui paraît mériter d'être remarquée, et qu'elle peut faire honneur au talent du poète. » Je crois qu'il eût été plus exact de dire à sa malice. M. Daunou la trouve spirituelle et satirique, et M. Paulin Paris dit que, *par son mouvement et son caractère, elle rappelle assez bien des poésies légères moins anciennes.*

² Les *Frères-Prédicateurs* ou *Frères-Prêcheurs*, sont les Jacobins ou Dominicains.

³ Les *Frères-Menus* ou *Mineurs*, étaient les Cordeliers, qui s'appelaient ainsi par humilité. (Voyez le *Dit* qui porte leur nom.)

25 Qui ces .ij. n'obéïft
Et qui ne lor géhïft⁴
Quantu'il oncques féïft,
Tels bougres de nafqui.
Papelart & Béguin

30 Ont le fiècle honi.

Affez dient de bien,
Ne fai f'il en font rien ;
Qui lor done du fien.
Tel preudomme ne vi.

35 Papelart & Béguin
Ont le fiècle honi.

Cil de la Trinité
Ont grant fraternité ;
Bien fe font aquité :
40 D'afnes ont fet roncin⁵.
Papelart & Béguin
Ont le fiècle boni.

Et li Frère Barré
Refont cras & quarré,
45 Ne font pas enferré :
Je les vi mercredi.
Papelart & Béguin
Ont le fiècle honi.

Noftres Frère Sachier
50 Ont luminon fet chier.
Chafcuns famble vachier
Qui ift de fon mefni.
Papelart & Béguin
Ont le fiècle honi.

55 Set vins filles ou plus
A li Roi en reclus ;
Oncques mès quens ne dus

⁴ Cette strophe est une allusion à l'esprit envahisseur qu'on reprochait aux Cordeliers et aux Jacobins, lesquels voulaient dire la messe et entendre la confession dans les paroisses au préjudice et sans la permission des curés, ce qui excita de grandes querelles. (Voyez la note relative aux Jacobins dans la pièce intitulée : *Les Ordres de Paris*.)

⁵ Voyez, pour les Frères *de la Trinité*, les *Frères-Barrés*, les *Frères-Sacs*, la pièce intitulée : *Les Ordres de Paris* ; il y a en note quelques détails sur ces religieux.

Tant n'en congenui⁶.
Papelart & Béguin
60 Ont le fiècle honi.

Béguines a-on mont⁷
Qui larges robes ont ;
Defouz les robes font⁸
Ce que pas ne vous di.
65 Papelart & Béguin
Ont le fiècle honi.

L'ordre des non-voianz⁹
Tels ordre est bien noianz,
Il taftent par léanz :
70 « Quant venistes-vous ci ? »
Papelart & Béguin.
Ont le fiècle honi.

Li frère Guillemin¹⁰
Li autre frere Hermin
75 M'amor lor atermin :
Je's amenai mardi.
Papelart & Béguin
Ont le fiècle honi.

Explicit les Ordres.

⁶ Mss. 7615, 7633. VAR. engenuy (engendra). — Les Filles-Dieu, dont parle ici Rutebeuf, étaient en effet *plus de sept-vingt*, puisqu'en 1265 saint Louis, qui venait de leur permettre de tirer de l'eau de la fontaine de Saint-Lazare et de la conduire dans leur monastère par une chaussée, leur fit une libéralité bien plus considérable en ordonnant qu'elles seraient au nombre de cent, et en leur assignant sur son trésor une rente de 400 livres. C'est ce qui l'a fait regarder à tort comme le fondateur de leur monastère. (Voyez la pièce intitulée : *Le Dit des Règles*.)

⁷ Ms. 7218. VAR. a on moult.

⁸ Ms. 7615. VAR. ont.

⁹ La congrégation des Aveugles ou Quinze-Vingts, dans laquelle on appelait *Frères-Voyants* ceux qui voyaient clair et étaient mariés à des femmes aveugles, et *Sœurs-Voyantes* les femmes qui voyaient clair et étaient mariées à des hommes aveugles. Cette strophe prouve que la *Chanson des Ordres* date au plus tôt de 1258, époque de la fondation des *Quinze-Vingts* par saint Louis.

¹⁰ Les *Frères-Guillemains*, ou *Guillemites*, ainsi appelés d'un solitaire nommé Guillaume, près du tombeau duquel fut bâti leur premier monastère, s'établirent en 1250 à Montrouge dans le monastère des *Machabées*. On leur donna plus tard, dans l'intérieur de la ville, le couvent des *Blancs-Manteaux*, lorsque ceux-ci eurent été supprimés en exécution d'un article du concile de Lyon, qui détruisait tous les ordres mendiants, à l'exception des Jacobins, des Cordeliers, des Carmes et des Augustins, sous le nom desquels les *Frères-Guillemains* étaient compris. Quant aux *Hermins*, ce sont les *Hermites* de Saint-Augustin, autre branche de l'ordre général des Augustins. Leur congrégation fut instituée par Alexandre IV.

Des Jacobins,

ou

Le Dist des Jacobins¹.

Mss. 7218, 7615, 7633.

Seignor, mult me merveil que cist siècles devient
Et de ceste merveille trop souvent me souvient,
Si qu'en moi merveillant, à force me convient
Faire .i. dit merueilleus qui de merveille vient.

5 Orgueil & Convoitife, Avarifce & Envie
Ont bien leur enviaus feur cels qui font en vie
Bien voient envieus que lor est la renvie,
Car Charité l'en va & Larguesce dévie.

10 Humilitez n'est mès en cest siècle terrestre,
Puisqu'ele n'est en cels où ele déuft estre.
Cil qui onques n'amèrent son estat ne son estre
Bien fai que de légier la metront à fenestre.

15 Se cil amaiffent pais, pacience & acorde
Qui font semblant d'amer foi & miséricorde,
Je ne recordaiffe hui ne descort ne descorde,
Mès je vueil recorder ce que chascuns recorde.

20 Quant Frère Jacobin vindrent premier el monde,
S'estoient par semblant & pur & net & monde.
Grant pièce ont or esté li com l'eve parfonde,
Qui sanz corre tornoie entor à la roonde.

Premier ne demandèrent c'un pou de repostaille,
Atout .i. pou d'estrain ou de chaume ou de paille.
Le non Dieu sermonoient à la povre piétaille ;
Mès or n'ont mès que fère d'omme qui à pié aille² ;

¹ Voyez, pour les détails sur les *Jacobins*, la pièce intitulée : *De la Discorde de l'Université et des Jacobins*.

² On lit dans le poème de *Renard-le-Nowel* (édit. Méon, page 432) :

A un conseil li Jacobin
Ce sunt trait, li ont mult parlé
De la très grande povreté
C'ont en l'ordre faint Dominike.
Boin feroit qu'il fuiffent plus riche ;
Cascuns l'ordre mie priferoit

25 Tant ont éu deniers & de clers & de lais,
Et d'exécucions, d'aumosnes & de lais³,
Que des baffes melons ont fet li granz palais
C'uns hom lance for fautre⁴ i feroit .i. ellais.

30 Ne vont pas après Dieu tel gent le droit fentier,
Ainz Diex ne vout avoir tonel for son chantier,
Ne denier l'un for l'autre, ne blé, ne pain entier ;
Et cil font changéor qui vindrent avant ier⁵.

Et trop plus moutepleroit
De grans clers & de vaillans homes.
« Une puignie de gent lomes,
Si avons moult petit conseil. »
Et dist li uns : Je me merveil
Que vous debatés ci vos tieftes
Enfement que se fulliés bestes :
C'alés-vous toute jor parlant ?
Vous n'aurez jà un pain vaillant
En cest fiècle sans Renardie
Car li gent fon plain de boifdie,
De mal art & de traïfon »
Je lo que de ci en alons
Jusqu'à Renart & tant faifons
K'il prenge l'abit de nostre ordre
Et Renart, ki moult fut fenés,
Dist c'aillours a trop à entendre ;
Mais fon fil, l'il le voelent prendre,
Renardiel, & des dras vestir,
Il lor liverra tout entier
De le science dont il est.
Cascuns dist : « Sire, bien nos plaift »
Il lor livra, lors le vieftirent
De lor ordre, & signor en firent,
Et grant maïstre & provincial,
Par quoi il ont laiffié le val
De Povreté par tel afquel,
Et sunt monté en Haut-Orguel.

³ A la note X de ma première édition de Rutebeuf, à la fin du t. 1^{er}, j'ai longuement confirmé ces paroles de notre poète par des citations authentiques.

⁴ *Fautre* : ce n'est point seulement, comme le dit M. de Roquefort, une garniture de selle qui servait à appuyer la lance ; le *fautre* ou *faucre* (*fulcrum*) était aussi une pièce d'acier qui se plaçait sur le côté droit de la cuirasse en saillie. Elle avait ordinairement trois pouces ou à peu près de longueur, et servait à supporter la lance. Souvent le faucre était muni d'une charnière, de façon à pouvoir se relever à volonté. Son usage ne remonte pas par conséquent au-delà du milieu du XIV^e siècle, puisqu'il ne peut être antérieur à celui de la cuirasse ; mais, comme on trouve le mot *fautre* employé dans nos vieux romans du XII^e et du XIII^e siècle, il faut bien en conclure qu'il y eut une seconde espèce de fautre, qui fut probablement la poche ou garniture qui retenait la lance sur la selle. L'usage du faucre de cuirasse s'est prolongé jusqu'à la fin du XVI^e siècle. En anglais il se nomme *lance rest*, arrêt de la lance. On peut voir un exemple frappant de la forme de cette pièce dans l'armure de Boabdil, reproduite dans mon ouvrage intitulé *l'Armeria real de Madrid*, Paris, 1837.

⁵ C'est-à-dire qu'ils sont très-riches, car les *changeurs* l'étaient presque tous alors ; c'étaient les banquiers de l'époque.

Je ne di pas ce foient li Frère Prefchéor,
Ainçois font une gent qui font bon peschéor,
35 Qui prenent tel poiffon dont ils font mengéor :
L'en dit léchierres lèche, mès il font mordeor.

Por l'amor Jhésu-Christ leffièrent la chemise
Et pristrent povreté, car l'ordre estoit promise ;
Mès il ont povreté glifiée en autre guise :
40 Humilité sermonent qu'il ont en terre mise.

Je croi bien des preudommes i ait à grand plenté,
Mès cil ne font oï fors tant qu'ils ont chanté ;
Car tant i a orgueil des orguillex enté
Que li preudomme en font surpris & enchanté.

Honiz foit qui croira jamès por nule chose
Que defouz simple abit n'ait mauvestié enclose ;
Quar tels vest rude robe où félons cuers repose :
45 Li rosiers est poingnanz & l'est fouef la rose.

Il n'a en tout cest mont ne bougre, ne hérite,
50 Ne fort popelican, vaudois ne sodomite
Se il vestoit l'abit où papelars l'abite,
C'on ne le tenist jà à faint ou à hermite.

Hé, Diex ! com vendront or tart à la repentance,
S'entre cuer & habit a point de deffevrance !
55 Fère leur conviendra trop dure pénitance :
Trop par aime le siècle qui par ce l'i avance.

Divinitez⁶ qui est science espéritable,
Ont-il torné le dos & l'en font conestable ;
Chascuns cuide estre apostre quant il font à la table ;

Dès les premiers temps de la monarchie, d'après Grégoire de Tours, nos vieux rois se plaignaient de cet abus. Quand on présentait à Chilpéric un testament en faveur d'un ordre ou d'un établissement religieux, il le cassait en disant : « *Ecce pauper remansit fiscus noster ; ecce divitiæ nostræ ad ecclesias sunt translata.... perit honos noster et translatus est ad episcopos civitatum.* »

⁶ *Divinitez* : on appelait ainsi la théologie, parce que c'était une science céleste :

Gironne, Bède & Yfidoire
Distrent à la DIVINITÉ
Qu'elle eschivaft leur vanité.

(LA BATAILLE DES VII. ARTS, Ms. 7218, f° 135.)

C'est peut-être dans ce sens qu'il faut entendre ce mot à la strophe troisième de la pièce intitulée : *De la Discorde de l'Université et des Jacobins.*

On l'appelait aussi quelquefois la *haute science*, et les docteurs en théologie prenaient le titre de *maîtres en divinité*. – Le Ms. 7615 offre pour variante : « Humilitez qui est, etc. »

60 Mès diex pot⁷ fes apoftrés de vie plus metable.

Cil Diex qui par fa mort volt la mort d'enfer mordre
Me vueille l'il li pleft, à fon amors amordre ;
Bien fai qu'est grant corone, mès je ne fai qu'est ordre,
Car il font trop de choses qui mult font à remordre.

Explicit des Jacobins.

⁷ Il faudrait probablement *vol*.

Li Diz des Cordeliers¹.

Ms. 7615.

Seigneur, or escoutez ; que Diex vos foit amis !
S'orroiz des Cordeliers sommant chascuns a mis
Son cors à grant martire contre les anemis,
Qui font plus de .c. foiz le jor à nos tramis.

5 Or escotez avant dont ces gens font venu :
Fil à Roi & à conte font menor devenu²
C'au fiègle estoient gros, or font ifi venu
Qu'il font faint de la corde & font tuit lor pié nu.

10 Il pert bien que leur ordre nostre Sires ama,
Quant faint François³ tranfi Jéfhu-Crist réclama,
En .v. leuz, ce m'est vis, le sien cors entama :
A ce doit-on favoir que Jhésu-Criz l'âme a.

15 Au jor dou jugement devant la grant affise,
Que Jhésu-Criz penra de péchéors justice,
Saint François aura ceuz qui feront à la guise :
Por ce font Cordelier la gent que je miex prise.

20 En la corde l'encordent cordée à .iiij. cordons⁴,
A la corde l'acordent dont nos defcorderons.
La defcordance acordent des maux que recordons,
En lor lit se defcordent por ce que nos tortons.

Chacuns de nos se tort de bien fère sanz faille,
Chacuns d'aux l'an détort & est en grant bataille ;
Nos nos faifons grant tort.
Quant chacuns de nos dort chacuns d'aus se travaille.

¹ Cette pièce est assez obscure et son intention particulière n'est pas facile à saisir. Elle semble néanmoins avoir été faite à l'occasion d'une querelle qui eut lieu à propos du changement de domicile des Cordeliers de Paris.

² L'obscurité générale et le désordre qui règnent dans cette pièce ne me permettent pas de décider si Rutebeuf parle ici sérieusement : cependant, je serais assez porté à croire qu'il fait allusion à quelques grands personnages devenus *Frères Mineurs*, c'est-à-dire Cordeliers.

³ *Saint François* d'Assise, né en Ombrie vers l'an 1182, est le fondateur de l'ordre des *Frères-Mineurs* ou Cordeliers. On sait que ce dernier nom leur vint de ce que pendant la guerre sainte, Louis IX, après un combat où ils avaient repoussé les infidèles, ayant demandé à qui la victoire était due, on lui répondit que c'était à des gens de *cordes liés*.

⁴ La ceinture de *corde* des Cordeliers a, en effet, *trois* nœuds.

- 25 La corde fénefie, là où li neu font fet,
 Que le mauffé delffient & lui & tot fon fet.
 Cil qui en aux fe fie, fi mal & fi mesfet
 Seront, n'en doutez mie, dépecié & et desfet.
- Menor font apellé li Frère de la corde ;
- 30 Menor vient au premier, chacuns d'aux l'i acorde,
 Que l'âme viaut fauver ainz que la mors l'amorde,
 Et l'âme de chacun qu'à lor acort l'acorde.
- Se finifie plaint, par Eve se doit-on plaindre⁵.
 Par Eve fu âme en plaint, Eve fit âme plaindre.
- 35 Quant vint filz dame à point, ne soffri point le poindre,
 M. a âme desjoint dont ève la fit joindre.
- Eve en esté va, & en yver par glace⁶,
 Nus piez por la viande qu'elle quiert & porchace.
 Ifi font li Menor, Diex gart que vent ne glace,
 40 Qui ne chiée empêchié qui ne faille à la grâce.
- Cest roons en O a emmi une espaffe⁷
 Et roons est li cors ; dedenz a une place ;
 Tréfor y a : c'est l'âme, que li maufez menace.
 Diex gart le cors & l'âme, maufez mal ne li face !
- 45 Devant l'espicerie vendent de lor espices⁸,
 Ce font faintes paroles en coi il n'a nul vices :
 Tote lor a fet tort, & teles au pélices
 Les ont ci péfciez qu'entrer n'ofent ès lices.
- La béaffe qui cloche la cloiche dou clochier⁹

⁵ Il est probable qu'à partir de cette strophe, qui ne fait pas avec la précédente un sens suivi il y a dans cette pièce une confusion causée par les copistes. Le reste du *Diç* est, en effet, assez obscur et assez difficile à entendre.

⁶ Il existe dans ces strophes plusieurs jeux de mots sur le mot ève pris dans ses diverses acceptions : *Ève*, notre première parente, *ève*, eau du baptême, et *ève*, eau courante.

⁷ Comme cette strophe est assez bizarre, je crois devoir donner la traduction des trois premiers vers ; la voici : « Ce rond, qui est fait en O, a au milieu un espace ; le rond, c'est le corps ; dedans il y a une place où est un trésor, et ce trésor c'est l'âme, que le démon menace. »

⁸ Je ne sais si ce vers est pris au propre ou au figuré. J'ai cherché dans les histoires de Paris s'il n'y avait pas quelque couvent de Cordeliers situé devant *l'espicerie*, et s'il y avait *une espicerie* comme il y avait *une draperie* ; mais je n'ai rien rencontré de satisfaisant.

⁹ J'avoue franchement que je ne sais pas à quelle querelle des Cordeliers, à quelle circonstance de leur histoire les strophes qui suivent peuvent faire allusion. Ni *l'Histoire des Ordres monastiques*, ni Sauval, ni Félibien, ni les autres écrivains que j'ai été à même de consulter ne m'ont là-dessus fourni de lumières. J'avais cru d'abord qu'il pouvait s'agir ici de quelque dissension entre les Cordeliers et l'abbaye de Saint-

50 Fift devant li venir, qui la véift clochier.
Ainz qu'elle venift là la covint mout lochier,
La porte en fift porter celle qui n'ot Dieu chier.

La béaffe qu'est torte lor a fet mult grant tort :
Encore est correciée fe fromages estort.
55 A l'apostole alèrent li droit contre le tort,
Li droiz n'ot point de droit ne la torte n'ot tort.

L'apostolles lor vofit for ce doner sentence,
Car il fet bien que fame de po volentiers tance ;
Ainz manda l'il pooit estre fans méfestance,
60 L'évesque lor féift là avoir demorance.

L'évesque ot confoil par .iiij. jors ou par .iiiiij. ;
Mais fames font noifeufes ; ne pot lor noife abatre
Et vit que chacun jor les convenoit combatre :
Si juga qu'il alassent en autre leu efbatre.

65 Dortor & refretor avoient, belle yglife,
Vergiés, praux & troilles¹⁰, trop biau leu à devife,
Or dit la laie gent que c'est par convoitise
Qu'il ont fe leu leffié & autre place prise.

Se cil leuz fust plus biaux de celi qu'il avoient,
70 Si le poift-on dire, mais la fole gent voient
Que lor leur laissent cil qui desvoiez avoient
Por ofter le péchié qui en tel leus avoient.

En ce leu faifoit-on péchié & grant ordure ;
A l'osteil ont eu mainte parole dure,
75 Mais Jhésu-Criz li rois qui toz jors règne & dure
Si conduise celui qui les i fit conduire.

Germain, que Rutebeuf aurait désignée en faisant, par un jeu de mots, de *la béaffe* (la domestique) une personnification de *l'abbaye*, qu'il aurait alors écrit *la béaffe*. Les Cordeliers s'étaient, en effet, établis à Paris sur le territoire de cette maison, et dans des lettres de l'évêque de Paris datées du mois de mai 1230, il est dit que l'abbé et les religieux de Saint-Germain ne firent que prêter et non pas donner le lieu et les maisons qu'habitèrent les disciples de saint François, encore à condition que les Cordeliers n'auraient ni cloches (ce qui expliquerait peut-être ce vers de Rutebeuf : *La béaffe qui cloche, etc.*), ni cimetière, ni autel consacré, etc. Il fut en outre stipulé que, si les Frères-Mineurs allaient s'établir en un autre lieu, la place qui leur avait été accordée, avec tous les bâtiments que l'on y avait élevés, demeurerait en propriété à l'abbaye, ce qui expliquerait également cette strophe : *Dortor et refretor, etc.* ; mais, en y regardant de plus près, j'ai vu que bien des circonstances, la date surtout, contrariaient cette hypothèse. Je ne puis donc mieux faire que d'abandonner l'énigme obscure que présente cette pièce à l'intelligence et à la sagacité du lecteur.

¹⁰ *Troilles*, treilles.

La coe dou cheval desfant la beste tote,
Et c'est li plus vilz membres & la mouche la doute
Nos avons euz ès testes, & li ne véons gote.

.....

80 Se partout avoit ève, tiex buvroit qu'a foi,
Vos véez, li navrez viaut le mire¹¹ lez foi,
Et nous qui fons navré chacun jor endroit foi,
N'avons cure dou mire, ainz nous murons de foi.

85 Là déuft estre mire là où font li plaié,
Car par les mires font li navré apaié.
Menor font mire & nous fons par eus apaié,
Por ce font li Menor en la vile avoié.

90 Ou miex de la cité doivent tel gent venir,
Car ce qui est oscur, font-il cler devenir,
Et li font les navrez en fenté revenir ;
Or la veut la béeffe de la vile banir.

95 Et meffires YTIERS qui refu nez de Rains¹²,
Ainz dit que mangeroit ainçois fuielles & rains,
Que fuffent en l'esglises confessor par meriens,
Et que d'aler à paie auroit lassé les rains.

Bien le déuft sofrire ; mès YTIERS li prestres,
Paranz a & parentez mariez à grant festes ;
Des biens de sainte Yglife lor a achetez bestes :
Li biens espéritiex est devenuz terrestres.

Explicit des Cordeliers.

¹¹ *Mire*, médecin.

¹² Quel était ce *Meffire Ytiers*, né de Reims ? Je n'ai pu trouver là-dessus aucun renseignement.

Des Béguines, Ou ci encoumence Li Diz des Béguines¹.

Mss. 7615, 7633.

En riens que Béguine die
N'entendeiz tuit se bien non ;
Tot est de religion
Quanque hon trueve en sa vie.
5 Sa parole est prophétie ;
S'ele rit, c'est compaignie ;
S'el' pleure, dévotion ;
S'ele dort, ele est ravie ;
S'el fonge, c'est vifion ;
10 S'ele ment, non créeiz mie.
Se Béguine se marie,
S'est sa converfacions ;
Ces veulz, sa prophécions

¹ Cette pièce est imprimée dans le tome II des *Fabliaux* de Méon, pages 37 et 38, à la fin d'une dissertation *sur les étymologies* due à Barbazan, lequel a joint au texte une traduction littérale, par laquelle, dit-il, « on verra combien il est difficile d'approcher de la beauté de l'original. » Cette pièce est, en effet, remarquable par la finesse de son ironie et par la pensée qui y préside. J'ajouterai cependant que tout le monde n'a pas traité les *Béguines* aussi durement que Rutebeuf. Thomas de Cantimpré parle de leurs mœurs avec éloges et s'étend beaucoup sur leur piété ; mais un écrivain postérieur, Villon, les a fort décriées en leur faisant dans son testament le legs que voici :

ITEM, aux frères mendiens,
Aux dévotes & aux BÉGUINES,
Tant de Paris que d'Orléans.
Tant turlupins, tant turlupines,
De graffes soutes jacobines.

Ce qui veut dire, d'après un vieux CUISINIER FRANÇOIS : « un potage fait avec de la chair de perdrix et de chapon rôtis, désossés, et hachés bien menu avec du bouillon d'amande qu'on verse sur du pain bien mitonné et sur un lit de fromage, etc. »

M. Paulin Paris dit que cette pièce « est une véritable chanson. » Soit ! mais ces deux seuls *Ditz* de Rutebeuf qui portent ce nom dans les manuscrits, sont *la chanson de Puille* et *la chanson des Ordres*. Quant au *Diz des Béguines*, je trouve qu'il a beaucoup plus d'analogie par la forme et par le fond, avec la fine satire intitulée : « *C'est de Brichemer* » qu'avec tout autre genre de compositions. J'ajoute qu'il ne présente pas, comme *la chanson des Ordres*, ce qui semble si nécessaire à la chanson : — le refrain.

Un mot encore à ce sujet. Il est surprenant que Rutebeuf, qui était avant tout un poète spirituel, primesautier de vive allure, ne nous ait pas laissé quelques chansons : cela allait à son caractère et à la tournure de son talent. Les chansons badines ou bouffonnes, érotiques mêmes, étaient d'ailleurs très à la mode au XIII^e siècle, et Thibault de Champagne, à lui seul, nous en a laissé plus de soixante. L'abstention de Rutebeuf est d'autant plus regrettable, que, selon Daunou, et c'est aussi notre avis, « les chansons françaises du XIII^e siècle soutiennent avantageusement le parallèle avec les chansons provençales du même temps : les idées y sont plus ingénieuses, l'expression des sentiments y est plus simple, et, par conséquent, plus vraie. »

N'est pas à toute sa vie².
15 Cest an pleure & cest an prie,
Et cest an panrra baron.
Or est Marthe, or cest Marie³ ;
Or se garde, or se marie,
Mais n'en dites se bien non :
20 Li Rois no sofferoit mie.

Explicit des Béguines.

² Villon a encore dit de nos religieuses avec sa malice ordinaire :

Et puis après foubz les courtines

Parler de contemplation

Leur couvent était situé rue des Barrés, n° 24. On l'a nommé depuis l'*Ave-Maria*. Il fut bâti sur un emplacement acheté par saint Louis à Étienne, abbé de Tiron.

³ *Baron*, mari.

Des Règles,

ou

C'est li Diz des Règles.

Mss. 7218, 7633.

Puisqu'il covient vérité tère,
De parler n'ai-je mès que fère :
Vérité ai dite en mains leus
(Or est li dires périlleux¹)
5 A tels qui n'aiment vérité,
Qui ont mis en auctorité
Tels choses que metre n'i doivent.
Auffi nous peinent & deçoivent
Com li gorpis² fet les oïsaus.
10 Savez que fet li damoïsaus :
En terre rouge se toueille,
Le mort fet & la forde oreille ;
Si vienent li oïfel des nues,
Et il aime mult lor venues,
15 Quar il les ocift & afole³.
Auffi vous di à brief parole
Cil nous ont mort & afole
Qui paradis ont acolé.
A cels le donent & délivrent
20 Qui les aboivrent & enyvrent
Et qui lor engressent les pances
D'autrui chatels, d'autrui substances,
Qui font, espoir, bougre parfet,
Et par paroles & par fet,
25 Ou uferier mal & divers,
Dont el fautier nous dit li vers
Qu'il font jà dampné & perdu.
Or ai le sens trop esperdu.
S'autres paradis porroit estre
30 Que cil qui est le roi célestre,

¹ On pourrait inférer de ce passage et de plusieurs autres de Rutebeuf, que ses hardiesses, qui souvent n'épargnaient même pas le roi, lui avaient peut-être attiré quelque châtement et qu'il en avait gardé un souvenir amer.

² Ms. 7633. VAR. vuerpyz (le renard).

³ La Fontaine a dit :

« Le galant fait le mort et du haut d'un plancher
Se pend la tête en bas.... »

Quar à celui ont-il failli
 Dont en la fin font mal bailli⁴.
 Qui porroit paradis avoir
 Après la mort por son avoir,
 35 Bon feroit embler & tolir ;
 Mès il les covendra boillir
 Ou puis d'enfer sanz jà réembre :
 Tel mort doit l'en douter & criembre
 Bien font or mort & avuglé,
 40 Bien font or fol & desjuglé,
 S'ainfi se cuident délivrer.
 Au mains fera Diex au livrer
 De paradis, qui que le vende.
 Je ne cuit que saint Pières rende
 45 Ouan les clez de paradis ;
 Et il i metent .x. & .x.
 Cels qui vivent d'autrui chaté
 Ne l'ont or bien cist achaté.
 S'on a paradis por li pou,
 50 Je tieng por bareté saint Pou,
 Et li tieng por fol & por nice
 Saint Luc, saint Jaque de Galice,
 Qui l'en firent martirier,
 Et saint Pierre crucefier⁵ !
 55 Bien pert qu'il ne furent pas sage,
 Se paradis est d'avantage ;
 Et cil li rementi forment
 Qui dist que peine ne torment
 Ne font pas digne de la grâce
 60 Que Dieu par sa pitié nous face.
 Or avez la première riègle
 De cels qui ont guerpi le siècle.

La seconde vous dirai-gié :

⁴ Le Ms. 7633 offre les variantes qui suivent:

Dont il font mort & mal bailli :
 Mais il croient ces ypocrites
 Qui ont les enceignes escrites
 Einz visages d'estre preudomme,
 Et li font teil com je les nomme.
 Halas ! qui porroit Deu avoir, etc.

⁵ Un troubadour, Ramon de Castelnau, a exprimé en d'autres termes la même pensée : « Si Dieu, dit-il, veut que les Moines-Noirs soient sans égaux pour bien manger et pour tenir des femmes, les Moines-Blancs pour des bulles mensongères, les Templiers et les Hospitaliers pour leur orgueil, et les chanoines pour prêt à usure, je tiens pour bien fous saint Pierre et saint André qui souffrirent pour Dieu tant de tourments, puisque tous arrivent au même salut. »

Nostre prélat font enragié,
 65 Si font décreffistre & devin.
 Je di, por voir, non pas devin
 Qui por paor à mal se ploie,
 Et à malfetor se fouploie,
 Et por amor vérité leffe :
 70 Qui à ces .ij. choses se pleffe,
 Si maint bone vie en cest monde,
 Qu'il a failli à la seconde.
 Je vis jadis⁶, li com moi samble
 Xxiiij. prélas enfamble,
 75 Qui par acort bon & léal,
 Et par confeil fin & féal,
 Firent de l'Univerfité,
 Qui est en grant averfité,
 Et des Jacobins bone acorde⁷.
 80 Jacobins rompirent la corde :
 Ne fu lors bien nostre créance,
 Et nostre loi en grant balance,
 Quant les prélaz de sainte Yglife
 Desmentirent toz en tel guife.
 85 N'orent-ils lors assez vesçu,
 Quant l'en lor fist des boches cu,
 Conques puis n'en firent clamor ?
 Le preudomme DE SAINT-AMOR
 Porce qu'il fermonoit le voir
 90 Et le disoit par estovoir,
 Firent tantost lemondre à Romme
 Quant la cort le trova preudomme,
 Sanz mauvaiſtié, sanz vilain cas.
 Sainte Yglife, qui tel cler as,
 95 Quant tu le leffas escillier
 Te péuft-tu miex avillier⁸ ?
 Et fu baniz sanz jugement :
 Ou cil qui à droit juge ment,

⁶ Le mot *jadis* qui se trouve dans ce vers montre que cette pièce a été composée à quelques années de distance du *conseil* dont il est parlé dans les vers qui suivent, c'est-à-dire probablement de 1258 à 1260.

⁷ Le concile de Paris, tenu en 1256 à propos du meurtre commis en la personne du chantre de l'église de Chartres, et dans lequel on s'occupa en même temps de l'affaire de Guillaume de Saint-Amour et des *Jacobins*. (Voyez la note de la page 89 de la complainte de *Guillaume de Saint-Amour*.) Ce concile était présidé par Henry, archevêque de Sens, à la tête de cinq autres prélats, Guillaume, évêque d'Orléans, Renaud de Paris, Gui d'Auxerre, Nicolas de Troyes, et Aleaume, évêque de Meaux. La sentence des quatre archevêques, membres du concile, dont l'un fut plus tard proclamé saint, fut cassée par le pape Alexandre IV, à la requête des Jacobins, à ce qu'on crut, mais cela n'est pas certain.

⁸ Ces vers démontrent que cette pièce fut composée avant le retour de Guillaume de Saint-Amour et pendant qu'il était encore en exil, c'est-à-dire avant 1260.

Ou encor en prendra vengeance ;
100 Et si cuit bien que jà commance.
La fin du siècle est mès prochiene :
Encor est ceste gent si chiene !
Quant .i. riche homme vont entor,
Seignor de chastel ou de tor,
105 Ou uferier ou clerc trop riche,
Qu'il aiment miex grant pain que miche,
Si font tuit seignor de léenz
Jà n'enterront clerc ne lai enz
Qu'il ne's truisent en la meson ;
110 A ci granz seignors sanz refon.
Quant maladie ces genz prent
Et conscience les reprent,
Et anemis les haste fort,
Qui jà les voudroit trover mort,
115 Lors si metent lor testament
Sor cele gent, que Diex ament.
Puisqu'il font saisi & vestu,
La montance d'un seul fan
N'en donront jà puis por lor âme :
120 Ainssi requet qui ainssi fame.
Sanz avoir cureur ont l'avoir,
Et li curez n'en puet avoir
S'à paine non du pain por vivre,
Ne achater .i. petit livre
125 Où il puisse dire complies ;
Et cil en ont pances emplies,
Et bibles & sautiers glosez,
Que l'en voit cras & reposez.
Nus ne puet favoir lor couvaine
130 Je n'en sai c'une feule vaine :
Il vuelent fère lor voloir,
Cui qu'en doie le tuer doloir ;
Il ne lor chaut, mès qu'il lor plèse,
Qui qu'en ait paine ne mesèse.
135 Quant chiés povre provoivre viennent,
Où pou lovent la voie tienent
S'il di a rivière ou vingnoble,
Lors font si cointe & font si noble
Qu'il samble que ce soient roi.
140 Or covient por elz grant aroi
Dont li povres hom est en trape ;

S'il devoit engagier fa chape⁹,
 Si covient-il autre viande
 Que, l'Esriture ne commande.
 145 S'il ne font péu sanz défaut,
 Se li prestres de ce défaut,
 Il ert tenuz à mauves homme,
 S'il valoit saint Piere de Romme ;
 Puis lor covient laver les james¹⁰
 150 Or i a unes simples fames
 Qui ont envelopé les cols,
 Et font barbées comme cols¹¹,
 Qu'à ces saintes genz vont entor,
 Qu'eles cuident au premier tor
 155 Tolir saint Pière se baillie ;
 Et riche fame cil mal baille
 Qui n'est de tel corroie çainte :
 Qui plus bèle est, li est plus sainte.
 Je ne di pas que plus en facent¹²,
 160 Mès il samble que pas n'es hacent ;
 Et saint Bernars dist, ce me samble :
 « Converfer homme & fame enfamble
 Sanz plus ouvrer selonc nature,
 C'est vertu li nète & li pure
 165 (Ce tesmoingne bien li escriz)
 Com de ladre fist Jhésus-Chriz ! »
 Or ne fai-je ci fus qu'entendre.
 Je voi li l'un vers l'autre tendre
 Qu'en .i. chaperon a .ij. testes,
 170 Et il ne font angles ne bestes.
 Amis se font de sainte Yglife,
 Por ce que en plus bèle guise
 Puissent sainte Yglife sozmettre,
 Et por ce nous dit ci la lettre :
 175 « Nule dolor n'est plus fervant
 Qu'ele est de l'anemi fervant. »
 Ne fai que plus briefment vous die :
 Trop s'ons en péreilleuse vie.

⁹ Il paraît que ce qui avait lieu dans les rangs inférieurs du clergé se pratiquait aussi de pape à évêque. On lit à peu près la même chose dans le continuateur de Guillaume de Nangis à propos des voyages de Clément V.

¹⁰ Ms. 7633. VAR. jambes.

¹¹ Les Béguines, qui avaient le cou enveloppé de la coiffure qui a pris son nom de leur ordre (béguin), ou qui le lui a donné.

¹² Voyez pour ce reproche *Li Diz des Béguines* et la onzième strophe de *La Chanson des Ordres*.

Expliciunt les Règles.

Renart le Bestourné

Ou ci encoumence

Li Diz de Renart de Bestourneï¹.

¹ La signification de cette pièce et même son simple titre ont beaucoup tourmenté jusqu'ici la plupart des érudits qui se sont occupés de Rutebeuf. Legrand d'Aussy, tome V^e des *Notices des Manuscrits*, dit qu'après avoir lu et relu Renart de Bestourné avec la plus grande attention, *il lui a été impossible d'y rien comprendre.*

Cette opinion, de la part d'un homme qui s'est montré souvent très-judicieux à l'endroit de notre ancienne littérature, m'étonne d'autant plus qu'il n'est pas difficile, à la première lecture, d'apercevoir dans *Renart le Bestourné*, une satire où l'auteur attaque à la fois le roi et les courtisans.

Quant au mot *Bestourné*, il est impossible que Legrand d'Aussy n'en ait pas compris le sens. Ce mot se rencontre fréquemment dans notre ancienne langue et signifie *doublement changé, métamorphosé*. Il est employé par Rutebeuf à différentes reprises. (Voy. sa pièce de *La Vie dou monde*, où il s'en sert deux fois.)

Daunou n'a pas été moins sévère que Legrand d'Aussy pour cette pièce, car il a dit d'elles « Rutebeuf a fait un le *Renart le Bestourné*, apparemment le *mal tourné*. Ce n'est pas son meilleur ouvrage. C'est un vrai tissu d'équivoques souvent obscures. »

Selon moi (telle est l'explication que je hasardais dans ma première édition de Rutebeuf), les premiers traits satiriques de *Renart le Bestourné* tombent directement sur Thibaut, roi de Navarre, qui, possédant la Brie et la Champagne (que Rutebeuf appelle le *Vignoble*), était en quelque sorte sire de tout l'avoir de monseigneur Nobles, c'est-à-dire du *Roi*, car, dans le *Roman du Renart*, ce mot désigne le Roi des animaux.

Le reste de la satire s'applique évidemment, disais-je, à d'autres grands seigneurs que gouvernait saint Louis ; mais lesquels Rutebeuf a-t-il voulu désigner par tel ou tel nom ? — C'est ce qu'il serait assez difficile de dire. Ainsi *Roneaus* (le chien dans le *Roman du Renart*) est-il le comte de la Marche ou tout autre ? — *Isengrins* (le loup), cache-t-il le duc de Bourgogne ou celui de Bretagne ? — *Bernars* (l'âne) est-il l'évêque de Paris ou légat du pape ? — Les allusions de Rutebeuf sont trop vagues pour qu'elles puissent aujourd'hui servir de base à autre chose qu'à des conjectures ; mais évidemment le poète a voulu signaler quatre seigneurs de la cour et du conseil de Louis IX, sans oser toutefois, par prudence, les désigner d'une façon trop ostensible.

J'ajoutais : « Comme dans toute la pièce l'auteur emploie le temps présent, et que tout semble y indiquer qu'il parle de personnages existants, est-ce à dire qu'elle fut écrite du vivant de Thibaut de Navarre ? — Je ne le crois pas. Thibaut mourut en 1248, et nous n'avons rien de Rutebeuf qui remonte à cette époque. Thibaut ne put jamais, en outre, s'enrichir à Constantinople, puisqu'il n'y fut pas, etc. Je regarde donc comme établi que Rutebeuf a seulement voulu citer Thibaut comme type, et désigner en général, par le mot *Renart*, les hauts personnages qui lui ressemblaient. »

L'historien spécial de saint Louis, M. le comte de Villeneuve, membre de l'Académie des inscriptions, consulté par moi au sujet de *Renart le Bestourné* me répondit *que le sens de la pièce lui paraissait fort clair à la façon des centuries de feu Michel Nostradamus que Dieu absolve ! Non qu'on doive voir en elle un coq-à-l'âne, mais parce qu'elle fait allusion à des faits sur lesquels l'histoire n'a donné aucun jour.*

Depuis lors, M. P. Paris, dans son travail sur Rutebeuf (t. XX de l'*Hist. littér. de la France*), a proposé une autre explication qui prolongerait trop, selon moi, la vie de notre trouvère. « En admettant, dit le savant académicien, que l'intention du poète soit de rappeler les habitudes de Philippe-le-Hardi, les énigmes de *Renart Bestourné* disparaîtront, et tout y fera naître notre intérêt comme pouvant venir en aide aux indications historiques assez obscures pour ce règne. Rappelons les traits les plus saillants de cette satire. Renart, dit Rutebeuf, n'est pas mort. Il est maître des domaines royaux et des terres voisines. Il a ruiné l'empire grec ; l'empereur lui-même s'était vu presque réduit à l'état de misérable pêcheur. Oh ! que ne sait le roi Noble comme on le blâme de la confiance qu'il lui prodigue ! C'est Renart qui lui a persuadé d'éconduire ses amis et de fermer son hôtel, même aux grands jours de fêtes, comme s'il devait craindre de voir les denrées enchérir. Quelques traîtres décident de tout aujourd'hui. Admirable société pour un roi que des gens effrayés de tout ! Quand Mgr Nobles est à table, ils font un désert autour des mets, tant ils

Mss. 7218, 7615, 7633.

Renars eft mors, Renars eft vis,
Renars eft ors, Renars eft vils,
Et Renars règne ;
Renars a mult régné el règne ;
5 Bien i chevauche à lafche regne,
Col eftendu.
L'en le doit avoir pendu
Si com je l'avoie entendu,
Mès non a voir :
10 Par tens le porrez bien favoir.
Il eft fîres de tout l'avoir
Monfeignor Noble,
Et de la Brie & du vingnoble
Renars fift en Conftantinoble
15 Bien les aviaus,
Et en cases² & en caviaus.
N'i laiffa vaillant .ij. naviaus
L' emperéor,
Ainz en fift povre péchéor ;
20 Par pou ne le fift peschéor
Dedenz la mer.
Ne doit l'en bien Renars amer
Qu'en Renars n'a fors que l'amer ;
C'est la droiture.
25 Renars a mult grand norreture ;
Mult en avons de la nature
En ceste terre.
Renars porra movoir tel guerre
Dont mult bien se porroit soufferre
30 La régions.
Mesires Nobles li lyons
Cuide que la fauvacions
De Renart viegne.
Non fet voir ; de Dieu li soviagne
35 Ainçois dout qu'il ne l'en aviegne
Domage & honte.

craignent qu'on ne leur ravisse les profits de l'hôtel ! Heureusement il nous reste un espoir, c'est que Dieu leur enverra la récompense qu'ils cherchent, la seule qu'ils méritent. — la corde. »

M. Paris rapproche ensuite de ces paroles un passage d'une chronique inédite (ms. de la Bibl. nat., n° 8396) sur Philippe-le-Hardi, qui correspond parfaitement au thème du poète. On sait, d'ailleurs, que Pierre de la Broce, ancien barbier de saint Louis, devenu ministre, en butte à la haine de tous les barons et les grands, fut pendu au gibet de Montfaucon. J'ai même publié sa *Complainte* il y a quelques années.

² Le Ms. 7615 dit *caves*.

Se Nobles favoit que ce monte
 Et les paroles que l'en conte
 Parmi la vile,
 40 Dame Raimborc, dame Poufile³
 Qui de lui tienent lor concile,
 Çà .x. çà vint,
 Et dient c'onques mès n'avint
 N'onques à franc cuer ne sovint
 45 De tel geu faire ;
 Bien li déuft membrer de Daire⁴
 Que li sien firent à mort traire
 Par l'avarifce.
 Quant j'oi parler de li lait visce,
 50 Par foi toz li cuers m'en hérice
 De duel & d'ire
 Si fort que je ne fai que dire ;
 Quar je voi roiaume & empire
 Trestout enfamble.
 55 Que dites-vous ? que il vous samble
 Quant mesires Nobles deffamble
 Toutes les bestes,
 Qu'ils ne puéent metre lor testes
 Aus bons jors ne aus bones festes
 60 En sa mefon ;
 Et se n'i fet nule refon
 Fors qu'il doute de la fefon,
 Que n'enchieriffe ;
 Mès jà de ceste anée n'isse,
 65 Ne mès coustume n'establisse
 Qui ce braffa !
 Quar trop vilain fet abraça :
 Roneaus⁵ li chiens le porçaça
 Avoec Renart.
 70 Nobles ne fet engin ne art
 Ne c'uns des afnes de Sénart
 Qui bufche porte ;
 Il ne fet pas de qu'est la porte.
 Por ce fet mal qui li enorte
 75 Se tout bien non.
 Des bestes orrez ci le non
 Qui de mal fère ont le renon
 Toſjours éu.

³ Ces personnages figurent dans le *Roman du Renart*.

⁴ *Daire* ; il devrait bien se souvenir de Darius.

⁵ Ms. 7633. VAR. Roniaux. — Ms. 7615. VAR. Rooniaux (le chien dans le *Roman du Renart*).

Mult ont grevé, mult ont néu ;
 80 Aus feignors en est meschéu
 Et il l'en passent.
 Afez emblent, afez amaffent ;
 C'est merveille qu'il ne se lassent.
 Or entendez
 85 Com Nobles a les iex bendez,
 Et se son ost estoit mandez
 Par bois, par terre⁶,
 Où porroit-il trouver ne querre⁷
 En qui il se fiait de guerre
 90 Se mestier ière ?
 Renars porteroit la banière,
 Roneaus, qu'à toz fet laide chière,
 Feroit la bataille première,
 O foi nului.
 95 Bien⁸ vous puis dire de celui
 Jà nus n'aura honor de lui
 De par servife.
 Quant la chose feroit emprise,
 Yfengrins, que chascuns desprise,
 100 Loft conduiroit ;
 Où se devient, il l'enfueroit.
 Bernart l'afne les déduiroit⁹
 O sa grant croiz.
 C'il .iiiij. font fontaine & doiz,
 105 C'il .iiiij. ont l'otroi & la voiz
 De tout l'osté.
 La chose gift for tel costé
 C'onques rois de bestes n'ot té
 Le bel aroi.
 110 Cist font bien mesnie de roi ;
 Il n'aiment noife ne desroi
 Ne grant murmure.
 Quant mesires Nobles pasture
 Chascuns l'en ist de sa pasture¹⁰ ;
 115 Nus n'i remaint ;
 Par tens ne faurons où il maint.

⁶ MS. 7615. VAR. par mer.

⁷ Les six vers qui suivent sont tronqués dans le Ms. 7675. Ces altérations au texte primitif n'ont rien d'étonnant, car, bien que l'écriture de ce manuscrit soit du XIII^e siècle, la copie de *Renart le Bestourné* et celle de *l'Évangile des Femmes*, petite pièce satirique fort spirituelle que j'ai donnée dans mon recueil intitulé *Jongleurs et Trouvères*, y sont d'une main postérieure qui décèle environ le XV^e siècle.

⁸ Ms. 7633. VAR. tant.

⁹ Ms. 7615. VAR. conduiroit.

¹⁰ Ms. 7615. VAR. closture.

Jà autrement ne se demaint
 Por querre avoir,
 Qu'il en porra assez avoir,
 120 Et cil ont assez de favoir
 Qui font son conte.
 Bernars gete, Renars mesconte :
 Ne connoissent honor de honte ;
 Roneaus abaie,
 125 Et Yfengrins pas ne l'esmaie.
 Le seau porte troupt qu'il paie¹¹,
 Gart chascuns foi :
 Yfengrins a .i. filz o foi
 Qu'à toz jors de mal fère foi ;
 130 S'a non Primaut.
 Renars .i. qui a non Grimaut.
 Poi lor est comment ma rime aut¹²,
 Mès que mal facent,
 Et que toz les bons us effacent.
 135 Diex lor otroit ce qu'il porchacent !
 S'auront la corde,
 Lor ouvraingne bien l'i acorde,
 Quar il font sanz miséricorde
 Et sanz pitié,
 140 Sanz charité, sanz amiftié.
 Monfeignor Noble ont tuit getié
 De bons ufages :
 Ses oftex samble uns reclusages.
 Afez font paier de mufages
 145 Et d'avaloinngnes
 A ces povres bestes lontaingnes
 A cui il font de granz effoingnes.
 Diex les confonde
 Qui fires est de tout le monde !
 150 Et je r'otroi que l'en me tonde
 Se maus n'en vient ;
 Quar d'un proverbe me sovient,
 Que l'en dit : *Tout pert qui tout tient* :
 C'est à bon droit.
 155 La chose gift for tel endroit
 Que chascune beste voudroit
 Que venist l'Once¹³.
 Se Nobles copoit à la ronce

¹¹ Ms. 7633.VAR. Le séel porte tropt que il paie.

¹² Ms. 7615. VAR. Pou si leur est coument mal ault (aille).

¹³ L'Once, l'ours, dans le *Roman du Renart*.

De mil n'est pas .i. qui en gronce,
C'est voirs sanz faille :
L'en feusche guerre & bataille,
Il ne me chaut, mès que bien n'aille.

Explicit Renart le Bestorné.

Du Pharisian

ou

C'est d'Ypocrisie

Ms. 7218, 7615, 7633.

Seignor qui Dieu devez amer,
En qui amor n'a point d'amer,
Qui Jonas garda en la mer
 Par grant amor
5 Les .iiij. jors qu'il i fist demor,
A vous toz faz-je ma clamor
 D'Ypocrisie
Coufine germaine Héréfie,
Qui bien a la terre faisie ;
10 Tant est grant dame
Qu'ele en enfer metra mainte âme.
Maint homme a mis & mainte fame
 En la prifon :
Mult l'aime-on & mult la prife-on ;
15 Ne puet avoir los ne pris hom
 S'il ne l'oneure :
Honorez est qu'à li demeure,
Grant honor a, ne garde. l'eure ;
Sanz honor est qui li cort seure¹
20 En brief termine.
Géfir soloit en la vermine ;
Or n'est mès hom qui ne l'encline
 Ne bien créanz,
Ainz est bougres & mescréanz.
25 Ele a jà fet toz recreanz
 Ses averfaires.
Ses anemis ne prife gaires,
Qu'ele a baillis, provos & maires,
 Et fi a juges,
30 Et de deniers plaines les huges,
Si n'est cité où n'ait refuges
 A grant plenté ;
Partout fet mès la volenté :
Ne la retient Nonoftenté²

¹ Ces trois vers sont l'équivalent de cette pensée moderne :
Nul n'aura de l'esprit, hors nous et nos amis.

35 N'autre justife :
 Le fiècle gouverne & justice.
 Refons est quanqu'ele devise,
 Soit maus, fort biens.
 Ses serjanz est Justiniens,
 40 Et toz canons & Graciens.
 Je qu'en diroie ?
 Bien puet lier & fi desloie.
 S'en .i. mauvès leu enfailloie,
 Ne puet el estre.
 45 Or vous vueil dire de son estre,
 Qui font li seignor & fi meistre
 Parmi la vile :
 Diex les devise en l'Évangile,
 Qui n'est de barat³ ne de guile
 50 Ainz est certaine :
 Granz robes ont de simple laine⁴,
 Et li font de simple couvaine ;
 Simplement chascuns se demaine.
 Color ont simple & pâle & vaine,
 55 Simple viaire,
 Et font cruel & de put'aire
 Vers cels à cui ils ont afaire
 Plus que lyon
 Ne lyepart, ne escorpion.
 60 N'i a point de relegion,
 C'est sanz mesure ;
 Itel gent, ce dist l'Esriture,
 Nous metront à desconfiture ;
 Car vérité,
 65 Pitié & foi & charité,
 Et larguèce & humilité
 Ont jà sous mise ;
 Et maint postiau de sainte Yglise,
 Dont li uns pleffe & l'autres brise,
 70 Ce voit-on bien,
 Contre li ne valent mès rien⁵.
 Les plufors fist de son merrien⁶,
 Si l'obéissent,

² Terme de jurisprudence (le nonobstant des arrêts) que l'auteur personnifie.

³ Ms. 7633. VAR. truffe (tromperie) d'où *tartuffe*, trois fois trompeur.

⁴ Ceci est évidemment une allusion aux ordres mendiants, ainsi que le prouve, d'ailleurs, la suite de la pièce.

⁵ Ceci pourrait bien être une allusion à Guillaume de Saint-Amour.

⁶ *Merrien* : voyez pour ce mot une des notes de la pièce intitulée *L'Etat du Monde*.

75 Nous engingnent & Dieu traïffent ;
 S'il fult en terre il Pocéïffent,
 Quar il ocient
 La gent qui vers aus fumelient.
 Affez font el que il ne dient :
 Prenez-i garde.
 80 Ypocrisie la renarde,
 Qui defors uint & dedenz larde,
 Vint ou roiaume ;
 Toft ot trouvé frère Guillaume,
 Frère Robert & frère Aliaume,
 85 Frère Giefroi,
 Frère Lambert, frère Lanfroi⁷ ;
 N'estoit pas lors de tel effroi,
 Mès or l'effroie.
 Tel cuide-on qu'au lange se froie
 90 Qu'autre chose a souz la corroie,
 Si com je cuit⁸ :
 N'est pas tout or quanqu'il reluit.
 Ypocrisie est en grant bruit ;
 Tant a ouvré,
 95 Tant se font li sien aouvré,
 Que par engin ont recouvré
 Grant part el monde.
 N'est mès nus tels qui la responde
 Que maintenant ne le confonde
 100 Sans jugement⁹ ;
 Et par ce véez plainement
 Que c'est contre l'avènement
 A Antecrist.
 Ne croient pas le droit¹⁰ efcrist
 105 De l'Évangile Jesu-Crist
 Ne ses paroles :
 En leu de voir dient frivoles,
 Et mençonges vaines & voles
 Por decevoir
 110 La gent, & por apercevoir
 S'à pièce voudront recevoir

⁷ Je ne crois pas que ces noms s'appliquent spécialement à telles ou telles personnes ; je pense qu'ils ont été imaginés par Rutebeuf pour désigner les ordres religieux.

⁸ Voici cette phrase traduite littéralement : « Il y a tel dont on pense qu'il se frotte au drap de laine, qui a quelque autre chose sous la ceinture, comme je le pense. » C'est une attaque contre les Jacobins, qui, d'après leurs statuts, ne devaient pas porter de chemise.

⁹ Ces mots *sans jugement* pourraient bien être une allusion à l'histoire et à l'exil de Guillaume de Saint-Amour.

¹⁰ Ms. 7615. VAR. vrai.

115 Celui qui vient,
 Que par tel gent venir covient ;
 Quar il vendra, bien m'en sovient,
 Par ypocrites ;
 Les prophécies en font escrites :
 Or vous ai tel gent descrites.

Explicit du Pharisien,
ou de l'autre Dist d'Ypocrisie.

De BricheMER,

ou

C'est de BricheMER¹.

Mss. 7218, 7615.

Rimer m'eftuet de BRICHEMER
Qui jue de moi à la briche :
Endroit de moi je l' doi amer ;
Je ne l' truis aefchars ne chiche :
5 N'a fi large julqu'outre mer,
Quar de promesse m'a fet riche :
Du forment qu'il fera femer
Me fera anc'ouan flamiche.
BRICHEMER est de bel afère ;
10 N'est pas uns hom plains de defroi :
Cortois & douz & debonère

¹ Legrand d'Aussy a donné le texte de cette pièce au tome V des *Notices des manuscrits*, pages 412- 414, en l'accompagnant des réflexions suivantes :

« Cette pièce, purement littéraire, n'a rien d'historique ; je la donne comme un monument de notre ancienne poésie, et spécialement comme un indice certain du progrès qu'avait déjà fait l'art de la rime vers le milieu du XIII^e siècle.

J'ai dit ailleurs (*Fabliaux*, discours préliminaire, 2^e édition, page 108), en parlant du mélange régulier des rimes masculines et féminines, que nos modernes avaient tort d'en attribuer l'usage aux poètes du XVI^e siècle, et de regarder ces écrivains comme les premiers qui en eussent donné l'exemple et fait une règle ; j'ai dit, et je l'ai prouvé par des citations, que plus de trois siècles auparavant nos vieux rimeurs le connaissaient, et qu'ils l'employaient même souvent, quoiqu'il ne fût point encore établi en loi.

Le *BricheMER* de Rutebeuf va en offrir une preuve nouvelle : il est composé de trois stances, chacune de huit vers sur deux rimes, masculine et féminine, redoublées et croisées.

L'Épître elle-même n'est point sans talent : on y trouvera un badinage assez léger pour son temps, de l'harmonie dans la versification, de la finesse et de la gaieté dans la raillerie, et même un mérite qu'on ne s'attend pas à y trouver, celui de la grâce et du bon ton. Elle peut donner une idée des poésies fugitives d'alors. »

Je ne sais si *BricheMER* est le nom d'un individu existant à l'époque de Rutebeuf, et son débiteur, ce qui est peu probable (il aurait été plutôt son créancier), ou un nom supposé, comme les poètes en emploient souvent dans leurs épigrammes, ou enfin un nom allégorique sous lequel on pouvait au XIII^e siècle découvrir à qui s'adressaient, les vers de notre trouvère. Tout ce que je puis dire, c'est que dans le *Roman du Renart* le cerf s'appelle *BricheMER*.

Quant à *la briche*, c'était un jeu qu'on jouait assis, et, par conséquent, à l'aise. C'est, je crois, le sens dans lequel il faut entendre ici ce mot. Le supplément du *Glossaire* de Ducange, au mot *Bricolla*, en cite plusieurs exemples que voici : « Aucunes bachelettes jouoient d'un jeu appelé *la briche*, et quant le suppliant et Mathieu Burnel approuchèrent près d'eulx, Andrieu d'Azencourt print hors des mains des dites bachelettes le baston duquel *bricher* devoit. » *Litt. remiss.*, an 1408. — *Alia*, an 1411 : « Plusieurs gens qui jouoient au jeu de *brische* et gesant à terre », etc. — *Litt. remiss.*, an 1450. — Lesquelles filles jouoient à ung jeu de *la bricque*... ; et plus loin « les dites filles assises au dit jeu de *la bricque*. »

M. Paulin Paris qualifie notre pièce de *jolie*, et ajoute : « *Qu'on y trouvera de l'esprit. et même une sorte de grde dans les derniers vers.* » En effet, le sens des deux derniers est très-fin, et l'on peut dire que la pièce entière est un charmant badinage.

Le trueve-on, & de bel aroi ;
Mès n'en puis fors promesse atrère,
Ne je n'y voi autre conroi² :
15 Autele atente m'estuet fère
Com li Breton font de lor roi³.
Ha, BRICHEMER ! biaux très douz fire,
Paié m'avez courtoisement,
Quar vostre bourse n'en empire,
20 Ce voit chascuns apertement ;
Mès une chose vos vueil dire
Qui n'est pas de grand coustement
Ma promesse fetes escrire ;
Si foit en votre testament.

Explicit de BricheMER.

² Ms. 7615. VAR. Je n'i voi mès autre conroi — *Conroi*, dessein.

³³ Parmi les prophéties qu'on attribuait à l'enchanteur Merlin, il y en avait une qui annonçait qu'Artus, ce roi des Bretons si fameux dans nos romans de chevalerie, n'était pas mort réellement comme on le croyait, qu'il reviendrait un jour régner de nouveau sur la Grande-Bretagne, et qu'alors il la rendrait la plus florissante des monarchies. En conséquence de cette prédiction, les Anglais soupiraient après la venue du grand roi Artus, comme les Juifs après celle du Messie, et cette attente était devenue proverbiale et dérisoire. On la citait pour exprimer une espérance qui ne doit jamais se réaliser :

Et Britonum ridenda fides, per sæcula multa
ARTURIUM expectat, expectavitque perenne.
J. ISACANUS ANGULUS. — *De Bello trojano*.
Cil qui l'afole à escient
Avec les Bretons puet attendre
ARTUS qui jamais ne venra.
(*Vie des Pères*.)

M. Paulin Paris, au vers 6^e de la page 238 du premier volume de *Garin le Loherrain*, a placé la note suivante : « Plusieurs manuscrits ajoutent ici ces deux vers, qui me semblent une interpolation du Jongleur :

Comme as Bretons qui défèrent toudis
Li roi ARTU qu'est dou fiècles parti.

Si le poème original contenait ces deux vers, il faudrait en conclure que les fables de la *Table ronde* ont été connues en France aussi anciennement que les romans des *Douze Pairs* ; mais les meilleures leçons et les plus anciennes ne les donnent pas. »

M. Francisque Michel, page 75 des notes de son introduction au recueil de ce qui reste des *Poèmes de Tristan*, déclare qu'il ne partage pas cette opinion, et essaie de la réfuter par quelques exemples.

Ci encoumence

Li Diz des Ribaux de Greive.

Ms. 7633.

- 5 Ribaut, or eftes vos à point :
Li aubre despoillent lor branches
Et vos n'avez de robe point ;
Si en aurez froit à vos hanches,
Queil vos fussent or li porpoint
10 Et li seurquot forrei à manches.
Vos aleiz en estai li joint,
Et en yver aleiz li cranche,
Vostre soleir n'ont mestier d'oïnt,
Vos faites de vos talons planghes.
15 Les noires mouches vos ont point,
Or vos repoinderont les blanches¹.

Explicit.

¹ Le sens de cette pièce étant assez difficile à comprendre, je crois devoir en donner ici une traduction : « Ribauds, vous êtes maintenant à point. Les arbres dépouillent leurs branches et vous n'avez point de robe : vous en aurez froid à vos hanches, quels que soient vos pourpoints et vos surcots fourrés à manches. Vos souliers n'ont pas besoin d'être graissés, vos talons vous servent de semelles. Si les mouches noires vous ont piqués, bientôt ce sera le tour des blanches. » — Par les *noires mouches*, je crois qu'il faut entendre : les puces, qui viennent surtout durant l'été, et par les *blanches*... un autre genre de vermine. Hors de ces deux sens, assez peu nobles, j'en conviens, je ne vois pas ce que pourraient signifier les deux derniers vers du *Diz des Ribaux de Greive*, non plus que ceux sur le même sujet qui se trouvent dans la pièce intitulée : *De la Griesche d'yver*.

La Desputoison de Challot et du Barbier,

Ou ci encoumence

La Desputizons de Charlot et dou Barbier de Meleun¹.

Mss. 7218, 7633, 198 N.-D

- L'autrier .i. jor jouer aloie
Dévers l'Auçoirrois Saint-Germain,
Plus matin que je ne soloie.
Que ne lief pas volentiers main.
5 Si vi CHARLOT enmi ma voie,
Qui le barbier tint par la main,
Et bien monstroient toute voie
Qu'ils n'èrent pas coufin germain.
- Il le difoient vilonie
10 Et li getoient gas de voir² ;
— « CHARLOT, tu vas en compagnie
Por creftienté decevoir ;
C'est trahifon & félonie,
Ce puet chafcuns apercevoir.
15 La teue loi foit la honie :
Tu n'en as point, au dire voir. »

¹ Chénier, dans sa leçon sur les *Fabliaux français*, prononcée à l'Athénée, après avoir parlé du *Testament de l'âne*, qu'il trouve *plus gai* que le conte de *frère Denise*, qualifie *la Disputoison de Charlot et du Barbier*, du titre de *Fabliau fort remarquable pour le temps*.

Puis, après l'avoir analysé, il ajoute en forme de conclusion : « Au XVIII^e siècle, on ne parlait pas plus nettement sur les croisades. Cependant, le philosophe que Rutebeuf met en scène se laisse brusquement convaincre, et cette conclusion était apparemment nécessaire pour faire passer le reste. En des siècles plus éclairés, à la fin on a vu les talents du premier ordre attaquer un préjugé et pourtant fléchir le genou devant le nom du préjugé même. Il faut savoir excuser ceux qui croient ne pouvoir mieux faire et savoir apprécier ceux qui font mieux. »

Dans un autre ordre d'idées, Legrand d'Aussy (édit. de Renouard, t. 2, p. 203) a dit de notre pièce :

« Je ne sais si l'on ne devrait pas regarder comme de vrais *jeux* ces sortes de scènes que les ménestriers débitaient quelquefois dans les fêtes auxquelles ils étaient appelés, et qui représentaient des querelles. J'ai trouvé dans les manuscrits trois de ces pièces : la première est une querelle entre deux femmes de mauvaise vie ; les deux autres sont des querelles d'hommes, l'une sous le titre de *Dispute du barbier et de Charlot*, l'autre sous le titre de *Dispute de Renart et de Peau-d'oie* (sobriquets de deux ménestriers). Toutes trois sont divisées par strophes ou couplets en rimes croisées, et alternativement chacun des querelleurs disait un des couplets. Très-probablement c'était là des farces dramatiques, qui, comme nos *proverbes* d'aujourd'hui, n'étaient composées que de quelques scènes détachées. Peut-être pourrais-je dire la même chose du *Dict de l'herberie*. »

M. Paulin Paris trouve que cette pièce, pour le fond du sujet, rappelle beaucoup les combats de bergers de Théocrite et de Virgile.

² *Gas de voir*, railleries pleines de vérités.

— « Barbier, foi que doit la baulive
Où vous ayez vostre repaire,
Vous avez une goutte vive ;
20 Jamès n'ert jor qu'il ne vous paire.
Saint Ladres a rompu la trive,
Si vous a feru el viaire :
Por ce que cift maus vous eschive
Ne requerrez mès saintuaire. »

25 — « CHARLOT, foi que doi fainte Jame,
Vous avez ouan fame prise :
Est-ce felonc la loi esclame
Que Kayfas vous a aprise ?
Vous créez autant Notre-Dame,
30 Où virginitez n'est maumife,
Com je crois c'uns afnes ait âme ;
Vous n'amez Dieu ne fainte Yglife. »

— « Barbier fanz rafoir, fanz cifailles,
Qui ne sez rooigner ne rère,
35 Tu n'as ne bacins ne toailles³,
Ne de qoi chauffer eve clère.
Il n'est rien née⁴ que tu vailles,
Fors à dire parole amère ;
S'outre mer fus, encor i ailles,
40 Et fais proefce qu'il i père. »

— « CHARLOT, tu as toutes les lois :
Tu es juys & crestien,
Tu es chevaliers & borgois,
Et quant tu veus cleric arcien.
45 Tu es maqueriaus chascun mois,
Ce dient bien li ancien ;
Tu fez sovent par ton gabois⁵
Joindre .ij. cus à .i. lien. »

— « Barbier, or est li tens venuz
50 De mal parler & de mefdire,
Et vous ferez ainçois chenuz
Que vous lessiez ceste matire ;
Mès vous morrez povres & nuz,

³ *Toailles* : la copie de l'Arsenal met ici en note : « Linge à barbe. » Ce mot signifie, en effet : serviettes, essuie-mains.

⁴ *Bien née*, aucune chose vivante.

⁵ *Gabois*, *dérision*, *moquerie* ; mais je crois qu'il faut traduire ici ce mot par : ton entremise, ton beau parler.

55 Car vous devenez de l'empire ;
Je fui por maqueriaux tenez :
L'en vous retient à va-li-dire⁶. »

— « CHARLOT, CHARLOT, biaux douz amis,
Tu te fez aus enfanz le roi ;
Se tu i es, qui t'i a mis⁷ ?
60 Tu i es autant comme à moi.
De fambler fols t'és entremis,
Mès, par les iex dont je te voi,
Tels t'a argent en paume mis
Qui est assez plus fols de toi. »

65 — « Barbier, or viennent les groifeles ;
Li groifelier sont boutoné,
Et je vous raport les noveles
Qu'el front vous sont li borjon né
Ne fai fe ce feront cenèles⁸
70 Qui ce vis ont avironé :
Els feront vermeilles & bèles
Avant que l'en ait moiffonné. »

— « Ce n'est mie méfelerie,
CHARLOT, ainçois est goute rofe,
75 Foi que je doi Sainte Marie
Que vous n'amez de nule chofe.
Vous créez miex en juerie⁹,

⁶ *Va-li-dire* : la copie de l'Arsenal met ici en note : « Nom d'un raccrocheur de femmes. » En picard ce mot signifie : mauvais sujet, goujat.

⁷ Ces trois vers et les deux derniers de la cinquième strophe semblent indiquer que cette pièce était une satire personnelle dirigée contre un certain *Charles* ou *Charlot*, qui avait suivi saint Louis en Terre-Sainte, et que je conjecture être le même que celui dont il est question dans la pièce intitulée : *De Charlot le Juif, qui chia en la pel dou lièvre*. Ce qui me le fait croire, c'est que ce dernier, dans ce conte, est représenté comme un ménestrel, par conséquent, comme un confrère de Rutebeuf, qui avoue lui-même avoir été à une noce où se trouvait Charlot. Il n'y aurait donc rien d'étonnant à ce qu'ils eussent été rivaux, et, par conséquent, ennemis. Du reste, malgré le sobriquet de mépris (*le Juif*) que donne à Charlot le titre de la pièce, rien n'indique qu'il ait été réellement d'un judaïsme autre que celui que le barbier reproche à son interlocuteur :

Charlot, tu as toutes les lois :

Tu es juys & creftien , &c.

Ce qui vient encore confirmer mon hypothèse, c'est que Rutebeuf fait dire au barbier, en parlant de Charlot, qu'il s'attache aux *enfants du roi* et qu'il essaye de se faire passer pour leur fou : or, qui était plus propre à remplir cette dernière fonction de jongleur ?

⁸ *Cinèles* : Ce mot est encore en usage dans certaines provinces ; on s'en sert dans le département du Loiret pour désigner de petites prunes sauvages.

⁹ On trouve dans le prologue de la *Résurrection du Sauveur*, mystère que j'ai publié en 1834 (Paris, Techener) :

Od lui fait de la juerie.

80 Qui la vérité dire en ofe,
Qu'en celui qui par feignorie
A la porte d'enfer defclofe.

— « Et nequedent¹⁰ se RUSTEBUES,
Qui nous connoist bien a .x. anz¹¹
Voloit dire .ij. motés nués,
Mès qu'au dire fust voir difanz,
85 Ne contre toi, ne à mon oés,
Mès por le voir se fust mis anz,
Je le vueil bien se tu le veus,
Que le meilleur foit eslifanz. »

— « Seignor, par la foi que vous doi,
90 Je ne fai le meilleur eslire ;
Le mains pieur, li comme je croi,
Vous eslirai-je bien du pire :
CHARLOT ne vaut ne ce ne qoi,
Qui en veut la vérité dire ;
95 Il n'a ne créance ne foi
Ne que chiens qui charoingne tire.

Li barbiers connoist bone gent,
Et li les fert & les honeure,
Et met en els cor & argent,
100 Paine de servir d'eure en eure ;
Et fet son mestier bel & gent,
Se befoins li recoroit seure,
Et l'a en lui mult biau sergent
Que com plus vit & plus coleure. »

Explicit

la Desputison de Charlot et dou Barbier.

c'est-à-dire : la nation juive, les principaux d'entre les Juifs. Ici, au contraire, le mot *juiverie* est pris dans le sens de : la religion juive.

¹⁰ *Nequedent*, néanmoins.

¹¹ Ms. 7633. VAR. *passai*. x. ans.

De l'Estat dou Monde¹.

Ms. 7218.

Por ce que li mondes se change
Plus sovent que denier à change,
Rimer vueil du monde divers :
Toz fu estés, or est yvers ;
5 Bons fu, or est d'autre manière ;
Quar nule gent n'est mès manière
De l'autrui porfit porchacier,
De son preu n'i cuide chacier.
Chafcuns devient oïfel de proie ;
10 Nul ne vit mès se il ne proie² :
Por ce dirai l'estat du monde,
Qui de toz biens se vuide & monde.

Relegieus premièrement
Déufent vivre faintement,
15 Ce croi felonc m'entencion.
Si a double religion :
Li .i. font moine blanc & noir³,
Qui maint biau lieu & maint manoir
Ont & mainte richece affise,
20 Qui t'oz font fers à covoitise.
Toz jors vuelent sanz doner prendre,
Toz jors achatent sans riens vendre.
Il tolent, l'en ne lor tolt rien ;
Il font fondé sus fort mefrien⁴,
25 Bien puéent lor richece acroïstre ;
L'en ne préefche mès en cloïstre
De Jésus-Christ ne de sa mère,

¹ Cette pièce ne manque ni d'originalité, ni de de verve. L'auteur y passe en revue les religieux, les écoliers, les marchands, les chevaliers, etc., en donnant à chacun un bon coup de griffe ; mais les griefs qu'il énonce n'en sont pas moins justes.

² *Proie*, de *proier*, prendre, enlever, ravir ; *pradare*.

³ Les *moines blancs* étaient les chanoines réguliers de Saint-Augustin, les *moines noirs* les frères de Saint-Benoît. Ces noms venaient de leurs habits.

⁴ *Merrain*, poutre de *chêne*. — On lit dans la *Vie de saint Louis* par le confesseur de la reine Marguerite : « Et (saint Louis) ffit couper en son bois les très et a utres *merrien* por l'église des Frères-Mineurs de Paris, & por le cloïstre de la dite église & le refre toère des Frères-Préechéeurs de Paris, & por la Mefon -Dieu de Pontoise, & por les Frères-Sas de Paris ; & félt aulli mener touz ledit *merrien* à tout les liex def fus diz ; & les branches & l'autres bois qui demoroit des *gffe* s pièces du *merrien* estoit donné por Dieu as povres religions. » (Voy. la pièce intitulée : *Du Pharisien*.)

Ne de faint Pol, ne de faint Père :
 Cil qui plus fet de l'art du fiècle,
 30 C'est le meillor, felonc lor riègle.
 Après li font li mendiant
 Qui par la vile vont criant :
 « Donez, por Dieu, du pain aus frères⁵ ! »
 Plus en i a de .XX. manières.
 35 Ci a dure fraternité ;
 Quar, par la Sainte Trinité,
 Li uns covenz voudroit de l'autre
 Qu'il fust en .i. chapiau de faultre
 El plus péreillueus de la mer :
 40 Ainfi l'entraiment li aver.
 Covoitex font, li com moi samble :
 Fors lerres est qu'à larron emble,
 Et cil lobent les lobéors
 Et defrobent les robéors
 45 Et fervent lobéors de lobes,
 Ostent aux robéors lor robes.

Après ce que je vous devife,
 M'estuet parler de Sainte Yglife,
 Que je voi que plufor chanoine
 50 Qui vivent du Dieu patremoine ;

⁵ On lit dans les *Crieries de Paris*, par Guillaume de La Villeneuve, pièce tirée du Ms. 7218, f° 246 et imprimée par Méon, page 280 du 2^e vol. de son *Nouveau Recueil des Fabliaux*, qu'on n'entendait au XIII^e siècle dans les rues que des cris comme ceux-ci :

Aus Frères de saint Jacque pain,
 Pain por Dieu aus Frères-Menors ;
 Cels tieng-je por bons preneors ;
 Aus Frères de saint Augustin,
 Icil vont criant par matin.
 Du pain au Sas, pain aus Barrez,
 Aus povres prifons enferrez,
 A cels du Val des Escoliers ;
 Li uns avant, li autre arriers.
 Aus Frères des Pies demandent
 Et li croifié pas ne's atendent ;
 A pain crier metent grant paine,

 Les Bons-enfants orrez crier
 Du pain, ne les vueil oublier.
 Les Filles-Dieu sèvent bien dire :
 Du pain por Jhefu nostre sire.
 Çà du pain por Dieu ans Sacheffes :
 Par les rues font grans les pressés,
 Je vous di, de ces gens menues.

On voit que Rutebeuf n'exagère probablement pas lorsqu'il dit qu'il y avait des Frères quêteurs *de plus de vingt manières* : en voilà d'un seul coup douze de mentionnées.

Il n'en doivent, felonc le livre,
Prendre que le souffifant vivre,
Et, le remanant humblement,
Déuffent-il communément
55 A la povre gent départir ;
Mès il verront le cuer partir
Au povre, de male aventure,
De grant fain & de grant froidure.
Quant chafcuns a chape forrée,
60 Et de denier la grant borfée,
Les plains coffres, la plaine huche,
Ne li chaut qui por Dieu le huche,
Ne qui riens por Dieu li demande ;
Quar avarifce li commande,
65 Cui il est fers, à mettre enfamble,
Et li fet-il, li com moi samble,
Mes ne me chaut se Diex me voie.
En la fin vient à male voie
Tels avoirs, & devient noianz ;
70 Et droiz est, car ses iex voianz,
Il est riches du Dieu avoir ;
Et Diex n'en puet aumosne avoir ;
Et se il vait la messe oïr,
Ce n'est pas por Dieu conjoïr,
75 Ainz est por des deniers avoir,
Quar tant vous faz-je à favoir,
S'il n'en cuidoit rien rapporter,
Jà n'i querroit les piez porter⁶.

Encor i a clers d'autre guife ;
80 Que quant il ont la loi aprife
Si vuelent estre pledéeur
Et de lor langues vendéeur ;
Et penffent baras & cauteles,
Dont il bestornent les quereles,
85 Et metent ce devant derrière⁷.

⁶ Ce passage rappelle ces deux vers de Racine :

Il eût du buvetier emporté les serviettes
Plutôt que revenir au logis les mains nettes.

Il prouve, du reste, que les chanoines recevaient un droit de présence quand ils assistaient au service divin.

⁷ Ce passage est le seul de Rutebeuf qui soit relatif aux avocats ou aux gens qui en remplissaient l'office. Cela tient à ce que la question sociale, au XIII^e siècle, ne résidait point dans la justice, mais dans l'opposition contre le clergé. Si notre poète au contraire eût vécu au XIV^e siècle, quand le gouvernement fut tombé aux mains des légistes, — ces hardis démolisseurs qui répondaient à un procès fait au roi par un procès fait au pape, — il n'eût point sans doute manqué de parler plus souvent des avocats, et peut-être,

Ce qui ert avant va arrière,
Car quant dant Denier⁸ vient en place
Droiture faut, droiture efface.
Briefment tuit clerç fors efcoler
90 Vuelent avarifce acoler.

Or m'estuet parler des genz laies
Qui refont plaié d'autres plaies.
Provoft & bailli & majeur.
Sont communement li pieur⁹,
95 Si com convoitife le voft ;
Quar je regart que li provoft
Qui acenffent¹⁰ les provoftez,
Que il plument toz les coftez
A cels qui font en lor justife
100 Et fe deffendent en tel guife :
Nous les acenffons chièrement
Si nous covient communement,
Font-il, partout tolir & prendre
Sanz droit ne sanz refon atendre :
105 Trop aurions mauves marchié
Se perdons en noftre marchié. »

Encor i a une autre gent,
Cil qui ne donent nul argent,
Comment li bailli qui font garde ;
110 Sachiez que au jor d'ui lor tarde
Que la lor garde en lor baillie
Soit à lor tens bien efploitie,
Que au tens à lor devancier
N'i gardent voie ne fentier
115 Par où onques paffaft droiture.
De cèle voie n'ont-il cure ;
Ainçois penffent à porchacier
L'efploit au Seignor & traitier

au lieu des quelques traits satiriques qu'on trouve çà et là dans ses poésies contre les prévôts et les baillis, aurions-nous eu quelques-unes de ces virulentes et énergiques attaques qui plus tard inspiraient à Ménot, gourmandant du haut de la chaire les seigneurs du Parlement (*domini de parlamento*), ces éloquents paroles : « Aujourd'hui nos seigneurs de la justice portent de longues robes et leurs femmes s'en vont vêtues comme des princesses : si leurs vêtements étaient pressurés, il en sortirait du sang. »

⁸ *Dant Denier*, littéralement : Monsieur Denier ; *dominus, domnus*, Denier. — Nos ancêtres aimaient beaucoup ces personnifications. Ils avaient même, sous le titre de *Dan Denier*, un fabliau assez célèbre, que j'ai rapporté pages 95 et suivantes de mon recueil intitulé : *Jongleurs et Trouvères*. On le rencontre aussi dans un des manuscrits français de la bibliothèque de Berne.

⁹ *Pieur*, pires ; *pejores*.

¹⁰ *Acenfer*, affermer, donner à *cens*.

Le lor porfit de l'autre part :
 120 Ainfi droiture se départ.

Or i a gent d'autres manières
 Qui de vendre font coustumières
 De choses plus de .v. cens paires
 Qui font au monde nécessaires.

125 Je vous di bien veraiement
 Il font maint mauvès serement,
 Et li jurent que lor denrées
 Sont & bones & esmerées
 Tels foiz que c'est mençonge pure.

130 Si vendent à terme & ufure ;
 Vient tantost & termoierie
 Qui font de privée mesnie ;
 Lors est li termes achatez,
 Et plus cher vendus li chatez.

135 Encor i font ces genz menues
 Qui besoingnent parmi ces rues
 Et chascuns fet divers mestier
 Si comme est au monde mestier,
 Qui d'autres plaies font plaié.

140 Il vuelent estre bien paié
 Et petit de besoingne fère,
 Ainz lor torneroit à contrère
 S'il passoient lor droit .ij. lingnes ;
 Néis ces paifanz des vingnes

145 Vuelent avoir bon paiement
 Por peu fère, se Diex m'ament.

Or m'en vieng par chevalerie
 Qui au jor d'ui est esbahie.
 Je n'i voi ROLLANT n'OLIVIER ;

150 Tuit font noié en .i. vivier,
 Et bien puet véoir & entendre
 Qu'il n'i a mès nul ALIXANDRE.
 Lor mestiers défaut & décline ;
 Li plusor vivent de rapine

155 Chevalerie a passé gales¹¹ ;
 Je ne la vois ès chans n'ès fales :
 Ménefterez font esperdu¹² ;

¹¹ *Gales*, réjouissances ; galas.

¹² Voyez pour ce vers et le suivant une des notes de *La Povretei Rutebeuf*.

Chascuns a son donet perdu.
Je n'i voi ne prince ne roi
160 Qui de prendre face defroi,
Ne nul prélat de Sainte Yglise
Qui ne soit compains Covoitife,
Ou au mains dame Symonie,
Qui les donéors ne het mie.
165 Noblement est venuz à cort
Cil qui done au tens qui jà cort,
Et cil qui ne puet riens doner
Si voit aus oisiaus fermoner ;
Quar Charitez est pieçà morte :
170 Je n'i vois mès nul qui la porte,
Se n'est aucuns par aventure
Qui retret à bone nature ;
Quar trop est li mondes changiez
Qui de toz biens est estrangiez.
175 Vous poés bien apercevoir
Se je vos conte de ce voir.

Explicit l'Estat dou Monde.

Les Plaies dou Monde¹.

Mss. 7218, 7615, 7633.

Rimer me covient de cest monde
Qui de tout bien se vuide & monde
Por ce que de tout bien se vuide
Diex foloit tistre & or desvuide ;
5 Par tens li ert faillie traime.
Savez porquoi nus ne l'entr'aime ?
Gent ne se vuelent entr'amer,
Qu'aus cuers des genz tant entre amer,
Cruauté, rancune & envie,
10 Qu'il n'est nus hom qui soit en vie
Qui ait talent d'autrui preu² fère,
S'en fefant n'i fet son afère.
N'i vaut riens parenz ne parente :
Povre parenz nus n'aparente ;
15 Mult est parenz & pou amis.
Nus n'i prent mès s'il n'i a mis³ :
Qui riches est la parenté ;
Mès povres hom n'a parent té,
S'il le tient plus d'une journée,
20 Qu'il ne plaingne la séjournée,
Qui auques a, li est amez,
Et qui n'a riens, l'est fols clamez.
Fols est clamez cil qui n'a rien ;
N'a pas vendu tout son mefrien,
25 Ainz en a .i. fou retenu.
N'est mès nus qui reveste nu,
Ainçois est partout la coustume
Qu'au defouz est chascuns le plume,
Et le gete-on en la longaingne ;
30 Por c'est cil fol qui ne gaaingne
Et qui ne garde son gaaing,
Qu'en povreté à grant mehaing.

¹ Cette pièce est un peu moins vigoureuse que celle qui suit. Les reproches qu'elle formule sont plus vagues et moins précis que ceux de *La Vie du monde*. Toutefois elle ne manque pas d'une certaine énergie générale assez pareille à celle de nos vieux sermonnaires, lorsqu'ils s'attaquent à tous les rangs de la société. Par une exception honorable, Rutebeuf y ménage beaucoup les écoliers et les chevaliers. Il y fait même leur éloge, peut-être parce que ces deux classes d'auditeurs se montraient envers lui plus généreuses que les autres.

² *Preu*, profit.

³ Ms. 7633. VAR. N'uns n'at parens ni at mis.

Or avez la première plaie
De cest fièle for la gent laie.

35 La feconde n'est pas petite
Qui for la gent clergie est dite.
Fors escoliers, autre clergié
Sont tuit d'avarice vergié⁴.
Plus est bons clers qui plus est riches,
40 Et qui plus a l'est li plus chiches ;
Quar il a fet à son avoir
Hommage, ce vous faz savoir ;
Et puisqu'il n'est lires de lui,
Comment puet-il aidier nului ?
45 Ce ne puet estre : ce me samble
Que plus amasse & plus assamble
Et plus li plest à regarder.
Si se leroit ainfois larder
Que l'en en péust bonté trère,
50 S'on ne li fet à force fère ;
Ainz lest bien aler & venir
Les povres Dieu sanz souvenir.
Toz jors aquiert jusqu'à la mort ;
Mès quant la mort à lui l'amort,
55 Que la mort vient qui le veut mordre,
Qui de riens n'en fait à remordre,
Si ne li lest pas délivrer.
A autrui li covient livrer
Ce qu'il a gardé longuement,
60 Et il muert li soudainement
C'on ne veut croire qu'il soit mors ;

⁴ L'auteur de *Renart le Nouvel* adresse à peu près les mêmes reproches au clergé (édition du *Renart* de Méon, tome IV, page 429) :

. . . . Hélas ! clergés, que respondrés
Au grant jour quant vous i venrés
Devant la face Jhésu-Cris,
K'en fen lieu vous a ça jus mis
Por bien dire & por miex ouvrer
Et por nous avoec lui mener ?
Escufés ne vos porés mie,
Car il vera vos félaunie
De convoitise & d'avarice
Et d'escarfeté, ce let visce,
D'orguel & de ghille & d'envie
. . . . vous avez tuit pascience
Estroite & large conscience,
Dont je di qu'elstes ocoifons
De tous les maus que nous faifons, &c.

Mors est-il com vils & com ors,
 Et com ers à autrui chaté ;
 Or a ce qu'il a achaté.
 65 Son testament ont en lien
 Ou archediacre ou dien⁵,
 Ou autre qui font li acointe,
 Si n'en part puis ne chiez⁶ ne pointe :
 Se gent d'ordre l'ont entre mains,
 70 Et il en donent (c'est le mains),
 S'en donent por ce c'on le fache,
 Xx. paire de follers de vache
 Qui ne lor coustent que .xx. fols :
 Or est cil sauvés & affous⁷ !
 75 S'il a bien fet, lors li le trueve,
 Que dès lors est-il en l'esprueve !
 Leffiez-le, ne vous en foviegne ;
 S'il a bien fet, bien l'en coviegne.
 Avoir de lonc tens amaffé
 80 Ne véiftes li toft passé,
 Quar li maufez fa part en ofte
 Por ce qu'il a celui à ofte.
 Cil font parent qu'au partir pèrent :
 Les laffes âmes le compèrent
 85 Qui en reçoivent la justice
 Et li cors au jor du juife :
 Avoir à clers, toifon⁸ à chien,
 Ne puéent pas venir à bien.

 Tout plainement droit escolier
 90 Ont plus de paine que colier
 Quant il font en estrange terre,
 Por pris & por honor conquerre
 Et por honorer cors & âme,
 S'il n'en fovient homme ne fame.
 95 S'on lor envoie, c'est trop pou :
 Il leur fovient plus de faint Pou⁹
 Que d'apoftre de paradis ;
 Quar ils n'ont mie .x. & .x...
 Les mars d'or ne les mars d'argent :

⁵ Ms. 7633. VAR. doyen.

⁶ Ms. 7633. VAR. chief.

⁷ Tout ce passage est une critique amère de ceux qui en mourant laissaient les ordres religieux pour exécuteurs testamentaires, et de la manière dont ceux-ci s'acquittaient de leur mission.

⁸ Ms. 7633. VAR. teiffon.

⁹ Saint Paul. (Voyez pour cette locution la note de la dernière strophe de *La Povretei Rutebeuf*.)

100 En dangier font d'eftrange gent.
Cels pris, cels aim, & je li doi ;
Cels doit l'en bien monftrer au doi,
Qu'il font el fiècle cler semé :
Si doivent eftre miex amé.

105 Chevalerie eft fi grant chofe,
Que la tierce plaie n'en ofe
Parler qu'ainfi com par defors ;
Car tout auffi comme li ors
Eft li mieudres métaus c'on truiſe,
110 Eft-ce li puis là où l'en puife
Tout fens, tout bien & toute, honor :
Si eft droiz que je les honor ;
Mès tout auffi com draperie
Vaut mieux que ne fet freperie,
115 Valurent miex cil qui jà furent
De cels qui font & il li durent ;
Quar cis fiècles eft fi changiez
Que uns leus blans a toz mengiés
Les chevaliers loiaus & preus :
120 Por ce n'est mès li fiècles preus.

Expliciunt les Plaies du Monde.

De la Vie dou Monde,

ou

C'est la Complainte de Sainte Eglise¹.

Mss. 7595, 7633, 198 N.-D., 274 *bis* N.-D.

- Lautr'ier, par un matin, à l'entrée de mai,
Entrai en un jardin : por juer i alai.
Defous .i. aubefpin .i. petit m'acointai² :
Escrift en parkemin .i. livret i trovai ;
5 Si luc dufqu'à la fin : mult durement l'amai.
Le nom de fon autor ne le sien je ne fai.
Or me suis porpensés comment l'apellerai :
C'est *La vie dou monde* ; enfi le baptiffai.
Si vous plaift, escoutez, & je le vos lirai³.
- 10 Sainte Églife se plaint ; ce n'est mie merveille :
Cafcuns de guerroier contre li l'aparelle.
Si fil font endormi ; n'est nul qui por li velle ;
Elle est en grant péril se Diex ne la confelle.
- 15 Puisque justice cloce, & drois pent & encline,
Et vérités cancelle, & loiautés décline,
Et carités refroide, & fois faut & défine,
Jou dit qu'il n'a ou monde fondement ne racine⁴.
- 20 Faufe marcheandiffe est coverte d'ufure,
Et castés est mise arriere par luxure.
Chafcuns pense du cors, & de l'âme n'a cure ;
Or fachiés que li mondes est en grant aventure.
- Onques mais ne fu⁵ tant de grans préchécoers,

¹ Cette pièce, comme on peut le voir par diverses allusions ou citations qui y sont contenues, est évidemment de l'année 1285. La poésie en est nerveuse, fébrile, piquante, et comme le fait très-bien observer M. Paulin Paris, *gonflée d'amertume et d'indignation contre les désordres de la société en général et de l'Église en particulier*. Selon lui, elle aurait pris naissance à l'occasion des décimes imposés par le pape au clergé de France, vers 1284, pour subvenir aux frais de la guerre d'Aragon. Il en est, en effet, question dans l'une des strophes de notre pièce, et la vive apostrophe de Rutebeuf contre Rome à ce sujet nous montre que cet impôt, dont le premier exemple remonte à 1263, était loin d'être populaire en France, même parmi le clergé.

² Ms. 198 N.-D. VAR. m'acostai.

³ Ms. 274 *bis* N.-D. VAR. diray.

⁴ Le Ms. 274 *bis* N.-D. ajoute ce vers :

Fors Dieu croire & amer, c'ot vraie médecine

Et fi ne pert al fiècle, trop eft de péchéors
 Qu'ils font tot efbloï⁶ auffi comme li ors
 25 Et fuient en enfer les galos & les cors.

Ains puis ke noſtre Sires forma le premier home
 Ne puis que noſtre père Adans manga la pome,
 Ne fu Diex mains doutés defos la loi de Rome :
 De Rome vient li max qui les vertus aſome⁷.

30 Rome, qui déuſt eſtre de noſtre loi⁸ la fonde,
 Symonie, avarice, & tos max i abonde :
 Cil font plus cunchié qui doivent eſtre monde
 Et par malvais exemple ont honni tot le monde.

Qui argent porte à Rome, afés tot provende a ;
 35 On ne les donne mie fi com Diex commenda.
 On fet bien dire à Rome: « Si voille empêtrer : *da*.
 Et fi non voille *dare*, enda la voie, enda⁹ ! »

Franche, que de franciffe eſt dite par droit non,
 A perdu de franciffe le los & le renon ;
 40 Il n'i a mais nul franc, ne prélas, ne baron,
 N'en chité, ne à ville ; ne en relegion.

Au tans que li François vivoient en franciffe
 Par els fu mainte terre garandiffe¹⁰ & conquife,
 Et faifoient li roi dou tout à lor deviffe,
 45 Car on prioit por els partout¹¹ en Sainte Églife.

J'oferoie bien dire devant tos cex de Rome
 Que Diex onneroit plus par la voix d'un prudome
 U par une viellete, ce de bon cuer le nome,
 Que par tot l'or d'Efpaingne¹² l'il ert en une ſome.

⁵ Ms. 274 *bis* N.-D. VAR. ne véistes.

⁶ Ms. 198 N.D. VAR. avueglés.

⁷ Ms. 7633. VAR. De là vient tout li mauz qui les vertus asoume.

⁸ Ms. 7633. VAR. foi.

⁹ Ms. De N.-D. VAR.

. Si donne il empêtra,
 Et fi ne donne rien, enda la voie, enda.

Ces mots *da*, *dare*, rappellent ces vers burlesques cités par Walsingham, page 456, annot. 130 bis :

Eccleſiæ navis titubat, regni quia clavis
 Errat. Rex, Papa facti funt unica cappa.
 Hoc faciunt, DO, DES, Pilatus hic, alter Herodes.

¹⁰ Ms. 7633. VAR. Conquête et gaingnie.

¹¹ 198 N.-D. VAR. de cuer.

¹² Ms. 274 *bis* N.-D. VAR. de Romme.

50 Judas Machabéus nos dist anchienement
Que victoire n'est mie en grant masse d'argent,
N'en grant chevaucéures, ne grant plenté de gent,
Ançois vient dou Signeur qui maint ou firmament.

Sainte Église la noble, qui est fille de roi,
55 Espose Jéfus-Christ, escole de la loi,
Cil qui l'ont aservie ont fait mult grant defroi ;
Chou a fait convoitise & défaut de foi.

Convoitise vaut pis que ne fait un serpens¹³ ;
A tout honni le monde, dont je sui mult dolans :
60 Se CHARLES fust en France encore i fust ROLANS ;
N'éussent pooir contre els YAUMONS ne AGOLANS¹⁴.

Ains puis que li difimes fut pris en Sainte Église,
Ne fist li rois de Franche riens qu'il eüst emprise ;
Damiette, ne Tunes, ne Pulle ne fu prise,
65 Ne ne prist Aragone li rois de saint Denise¹⁵.

Or li gart bien calcuns : tant comme on le penra,
Honors, joie, victore as François n'avenra,
Et puet bien aprendre cil qui le maintenra
Par les cofes passées comment il avenra.

70 Quant MARTIN l'apostoile, c'on apele SYMON¹⁶
Donna au fil le Roy le règne d'Aragon¹⁷ ;

¹³ Mss. 7633 et 274 *bis* N.-D. VAR.

Convoitise, qui vaut pis c'uns serpens volans

¹⁴ Voyez, pour l'explication de ces mots, l'une des notes de la pièce intitulée : *Li Diz de Puille*.

¹⁵ Ce vers a rapport à la guerre que Philippe-le-Hardi déclara en 1285 au roi d'Aragon, pour se venger de l'entreprise faite en Sicile par ce prince contre Charles d'Anjou, son oncle, et pour soutenir les droits que Charles de Valois, son deuxième fils, avait acquis en 1284 sur les royaumes d'Aragon et de Valence, ainsi que sur le comté de Barcelone, par le don que lui en avait fait le pape.

¹⁶ Cette strophe ne se trouve que dans les Mss. 274 *bis* N.-D. et 198 N.-D. ; les autres ne la contiennent pas. — *Martin l'apostoile c'on apele Symon* est Simon de Brie, cardinal de Sainte-Cécile, envoyé vers 1253 comme légat en France, où il rendit au roi de grands services en calmant, en sa qualité d'arbitre, les querelles qui avaient lieu entre l'Université et l'Official de Paris, ainsi qu'entre les différents procureurs des nations écolières. Après la mort de Nicolas III, il fut élu pape le 23 mars 1281, et prit, à cause de son ancienne dignité de trésorier de l'église de Saint-Martin de Tours, le nom de Martin IV. Il mourut le 25 mars de l'an 1285.

Quant au don du *règne d'Aragon* qu'il fit en 1284 à Charles de Valois, troisième fils de Philippe-le-Hardi, au préjudice de Pierre, roi légitime de ce pays, pour punir ce dernier du massacre des Vêpres siciliennes, il ne fut point heureux, et le succès ne sanctionna pas cette injustice flagrante.

¹⁷ Ce fut le 21 février 1284 que Jean Cholet, cardinal à ce délégué, lut à Paris, dans un parlement convoqué exprès, la bulle par laquelle le pape donnait à Charles, fils de Philippe-le-Hardi, l'investiture du royaume d'Aragon.

S'il li éuft donné .xxx. jours de pardon
Il li éuft miex valu que faire li fait don¹⁸.

75 Oncques ne vi difime qui fu bien enploiés :
Ne puis que l'apostole fust à chou aploiiés,
Que li difimes fust donnés & otroiiés,
Ne poc véoir le tierme que il fust porpaiés.

80 Defous la loi de Rome n'a nule région
Qui à Rome obéisse de tuer se France don,
Et de l'obédienche a li biel guerredon
Que on li tolt souvent sa laine & sa toifon.

85 Por quoi ne prent li papes dizime en Alemaingne,
En Baivierre, en Seiffongne, en Frife & en Sardaingne¹⁹ ?
Il n'i a cardonal²⁰, tant haut l'espée çaingne,
Qu'il l'alast guerre là port estre rois d'Espaingne.

Des prélas vos dirai : mais qu'il ne vos anuit,
Diex leur a commandé veillier & jor & nuit,
Et restraindre leurs rains, & porter fuelle & fruit
Et lumières ardans ; mais ne font pas tel tuit²¹.

90 Quel gent a Diex laiffié por garder sa maifon ?
Sa vigne est désfertée, n'i labore mais hom ;
Li fil Ély le tient²² à tort & sans raifon,
Et li r'est symonie plantée de saifon.

95 S'il esquiet une rente à Rains u à Conloingne,
S'uns preudons la demande, cuidiés-vos qu'on li donne ?
Priamides²³ l'emporte sans noife & sans raloigne,
Car Diex est li sofrans que nus ne le refoigne.

Quant Diex venra sa vigne véoir por vendengier

¹⁸ Rutebeuf a raison de s'exprimer ainsi, car la guerre contre Pierre d'Aragon ne fut point heureuse. Le roi y mourut le 5 octobre 1285 ; son armée fut décimée par une cruelle épidémie, et la flotte française fut envoyée dans le port de Roses.

¹⁹ Ms. 198 N.-D. VAR. Bourgoigne.

²⁰ Ms. 7633. VAR. chardenaul.

²¹ Ms. 198 N.-D. VAR. mais ne l' font mie tuit.

²² Ms. 274 bis N.-D. VAR. Le fil Hely le tient. — Ne s'agirait-il pas ici de *Hélie* ou *Hély* de Cortone, compagnon, puis successeur de saint François dans la conduite de son ordre ? Je serais assez porté à le croire, bien que ces mots *à tort et sans raison* dussent paraître dans ce cas une critique des Frères-Mineurs, que Rutebeuf vante plus haut (voyez *Li Dix des Cordeliers*) ; mais qui peut exiger d'un poète, et surtout d'un poète satirique, une logique rigoureuse ?

²³ Ms, 198 N.-D. VAR. Symonie.

Et il n'i trovera cofe c'on puiſt mangier,
100 Des malvais ſe vaurra mult crument²⁴ vengier :
Il ne feront pas cuite ſans plus por laidangier.

Des biens de Sainte Églife ſe complaint Jéſus-Chrift
Que on met en joiax & en vair & en gris ;
S'an traient leur keues Margos & Béatrix²⁵,
105 Et li membre Diu font povre, nu & deſpris.

Molt volentiers quéſiſſe une relegion
U je m'âme ſalvaiſſe en bone entention,
Mais tant voi en pluſeur envie, élation,
Qu'il ne tiennent de l'ordre fors l'abit & le non.

110 Qui en relegion velt ſaintement venir,
Trois cofes li covient & voer & tenir :
Caſté, povreté²⁶ & de cuer obéir ;
Mais on i voit fovent²⁷ le contraire avenir.

Obédienche gronche, chaſtés ſe varie ;
115 Calcuns bée à avoir, povretés eſt haïe.
La parole David eſt bien entr'oublie²⁸,
Qui diſt : « Rendés-vos veus, ne les trepaſſés mie. »

Chanone ſéculer mainnent très bone vie :
Chacuns a fon hoſtel, fon leu & fa mainie,
120 Et l'en i a de tex qui ont grant ſignorie,

²⁴ Ms. 198 N.-D. VAR. malement.

²⁵ Ms. 7633. VAR.

S'en traînent les coes & Margoz & Biautrix.

Je crois que ce vers est une allusion au luxe que pouvaient déployer Marguerite, reine de France, fille aînée de Raymond Bérenger, comte de Provence, mariée en 1234 à Louis IX, morte seulement en 1295, et Béatrix de Bourgogne, fille de Thibaut IV, comte de Champagne, mariée à Hugues VI, duc de Bourgogne, en secondes noces, et morte vers le milieu de l'an 1295. Du moins ne vois-je pas à cette époque d'autres princesses, portant ces deux noms, auxquelles l'allusion de Rutebeuf puisse s'appliquer avec autant de probabilité. En effet, Béatrix de Provence, quatrième fille de Raymond Bérenger et femme de Charles d'Anjou, était morte depuis longtemps, et Charles de Valois, dont il est question en note de la page 34, note 2, n'avait pas encore épousé Marguerite, fille de Charles II, roi de Sicile. Leur mariage n'eut lieu qu'en 1290, et la composition de notre pièce est antérieure à cette époque. Quant au luxe des fourrures et des robes traînantes contre lesquelles s'élève ici Rutebeuf, je me permettrai de citer un reproche analogue formulé contre lui par un autre écrivain du XIII^e siècle. La comtesse du Perche, Mahaut, fille de Thibaud-le-Grand, comte de Champagne ayant demandé un règlement de vie à Adam, abbé de Perseigne, celui-ci lui conseilla de *s'abstenir des jeux de hasard, des jeux d'échecs et des farces des histrions*, ajoutant que, quant aux femmes qui portent des robes traînantes *elles devraient rougir de s'habiller comme des renards, dont la queue fait le plus bel ornement*.

²⁶ Ms. 198 N.-D. VAR. Chaafte & simplece.

²⁷ Ms. 274 *bis* N.-D. VAR. Mais hom voi trestouz.

²⁸ Ms. 198 N.-D. VAR. Eſt bien de Dieu entreleſſiée.

Qui poi font por amis & affés por amie.

En l'orde des canoines qu'on dist Saint-Augustin,
Ils vivent a plenté, sans noife & sans hufin.
Je lo qui leur²⁹ foviègne au foir & au matin
125 Que la chars bien³⁰ nourie porte à l'âme venin.

En l'ordre des noirs moines font a ço³¹ atorné.

²⁹ Ms. 7633, VAR. De Jhésu lor.

³⁰ Ms. 7633. VAR. soeif.

³¹ Ms. 7633. VAR. aceiz. — *Les noirs moines* étaient, comme nous l'avons déjà dit, les Bénédictins. — J'ai trouvé sur eux dans le Ms. 65, fonds de Cangé, fol. 133, la chanson suivante, que j'attribue à Estienne de Miaus parce qu'il est nommé dans une de celles qui précèdent immédiatement :

Trop par eft cist mondes cruans,
Poi i a bien, n'en qier mentir.
Chascuns entent à fer maus,
A qui en le veut consentir.
Por ce vont-il es parfon & gaus
En enfer le puant oštaus ;
Mainte douleur i convendra souffrir :
Adonc vendra à tort le repentir.

Cil noirs moines, qui Dei doint maus
Refont auques à leur plefir ;
Trop par ont souvent généraus
De diverses chars, sanz mentir.
Les vins ont blans comme cristaus:
A guerfoi boivent par igaus ;
N'entendent pas fors à la char norrir
Que l'on metra en la terre porrir.

Dex ! que feront cil desloiaus ?
Bien lor devroit mesavenir.
Cif clergie qui n'est pas loiaus,
Qui ne se veut en bien tenir,
Il ont toz les biens corporiaus
Et chevauchent les cras chevaux,
Mès de leur bien ne vuelent departir
A cil que's puet de cest fiècle fenir.

Dex ! que feront prevoz, bediaus ?
Tel gent devroit-l'on trop haïr :
Toz jor vivent for autrui piaus ;
Ne servent fors du mont traïr
Et enplent souvent lor bouciaus
De pain, de vin, de cras morsiaus.
Las ! quel délit a ci à maintenir !
L'âme en aura grief fais à foutenir.

Dex ! où font ore li loiaus
Qui au péchié veulent foïr ?
Li Jacobin en font de çaus ;
Li Frère Meneur, sanz mentir,

Il foloient Diu querre mais il font reftorné,
Ne Dius n'en trouve nul, car il font defstorné³² :
Mult de bien foloient faire, mais il en font laffé³³.

130 L'ordre de Ciftiax³⁴ tiengne à bone & bienféant,
Et fi croi que il foient preudome bien créant,
Mais de tant me desplaiſt que il font marcéant³⁵,
Et de carité faire deviennent recreant.

De cex de Prémonſtré³⁶ me convient dire voir :
135 Orgix & convoitife les fet bien decevoir ;
Il font par dehors blanc, & par dedens font noirs :
S'ils fuſſent partot blanc il feſſent favoir.

Jacobin, Cordelier font gent de bon afaire :
Il déiſſent affés, mais les convient taire,
140 Car li prélat ne vellent qu'il dient nul contraire,
A cho que il ont fait n'à cho qu'ils voellent faire.

Cordelier, Jacobin font granz afflictions³⁷,
Si dient, car il fueffrent mout tribulacions ;
Mais il ont des riche houmes les exécucions

Il fèvent bien qu'il font mortaus
Et que tuit morront bons & maus,
Et haut & bas tot convendra morir :
Por ce vuelent à ceſt fiècle foïr.

³² Ms. 274 *bis* N.-D. Var. qu'il ot le bec torné.

³³ Mss. 7633, 198 N.-D., 274 *bis* N.-D. Var.

En l'ordre Saint-Benoît c'on dit le Befturnei.

³⁴ On lit dans une chanson d'Adam *le Boçus d'Arras* (la dernière du Ms. 184, *supp. fr.*, fol. 233), à la louange de la Vierge :

D'orgueil a jà traite clergie
Et Jacobins de bons morfiaus,
Frères Menuz de gloutenie,
Mes ciaus eſpargne de CISTIAUS ;
Moines, abbés a trait d'envie
Et chevaliers de reuberie ;
Prendre nous cuide par monciaus.

³⁵ Rutebeuf a raison dans ce reproche : il n'était pas très-convenable que des religieux fussent en même temps commerçants, et c'était une singulière permission que celle que l'on avait donnée aux moines de Cîteaux de faire le négoce.

³⁶ Les *Prémontrés* étaient des chanoines réguliers institués par saint Norbert en 1119, sous Callixte II, durant le règne de Louis-le-Gros, dans le village de Prémontré, ainsi nommé parce qu'Enguerrand de Courcy ayant eu peur d'un lion en cet endroit, à ce que rapportent naïvement nos anciens auteurs, s'écria : « Saint Jean, tu me l'as de *près montré* ! » Les vêtements et les scapulaires des Prémontrés étaient blancs ; lorsqu'ils sortaient, ils avaient un manteau et un chapeau blancs ; au cœur, dans l'été, ils portaient un surplis blanc et une aumusse blanche ; dans l'hiver, un rochet avec une chape et un camail blancs. Ceci dit assez que ces religieux n'appartenaient point à l'ordre des moines noirs.

³⁷ Cette strophe ne se trouve que dans le Ms. 7633 ; elle a été ajoutée en marge, à l'encre rouge (caractère du temps) dans le Ms. 274 *bis* N.-D.

145 Dont il funt bien fondei & en font granz maifons.

Les blances & les griffes & les noires nonains
Sont fovent pélerines as faintes & as fains ;
Se Dix leur en fet gret, je ne fui mie certains :
S'eles fuiffent bien fages eles alaffent mains.

150 Qant ces nonnains se vont par le pays esbatre,
Les unes à Paris, les autres à Monmartre,
Tel fois emmainne deux³⁸ qu'on en ramainne quatre,
Car l'on en perdoit une il les convanroit batre.

155 Molt mainnent bone vie Bégines & Bégin :
Avec eus me rendiffe³⁹ ennuit u le matin,
Mais jà ne croira jà glouton delès bon vin,
Ne geline avec coc, ne chat avec fain.

160 J'ai grant pièce pensé à ces doiens ruaus⁴⁰,
Car jou trover cuidoie aucun prudome entr'aux,
Mais il n'a fi prodome dufques en Rainfceaux,
S'il devenoit doiens, qu'il ne devenift maux.

165 Cil qui doivent les viffes blâmer & laidangier,
Qui font prestre, curé, fueffrant maint grant dangier,
Et l'en i a de tex qui par font fi légier
Que l'évesques puet dire : « J'ai fait d'un leu bergier. »

Li Barré, li Sachet, li Frère de la Pie
Comment troveront-il en cest siècle lor vie⁴¹ ?
Il font trop tart venu, car il est jà complie,
Et l'est li pains donnés, ne l'i atendent mie.

170 Convoitife, qui fait maint avocas mentir

³⁸ Cette plaisanterie est restée populaire, et l'on répète encore à Paris ce vieux dicton :

Cest l'abbaye de Montmartre ;
On y va deux, on revient quatre.

³⁹ Ms. 274 bis N.-D. VAR. Volentiers m'ï rendisse.

⁴⁰ Ms. 7633. VAR. curaux. — Ms. 198 N.-D. VAR. royaux. — Ms. 274 bis N.-D. VAR. ruraux. — On appelait ainsi les *doyens* qui avaient droit de visite sur les curés de campagne dans les diocèses divisés en doyennés.

⁴¹ Les *Frères de la Pie* étaient un ordre de chanoines réguliers établi par saint Louis en 1268. On trouve vers la fin de la pièce intitulée *Les Monstiers de Paris* :

La novele ordre de LA PIE
Qui font en la Bretonnerie.

(Voyez Méon, *Fabliaux et Contes*, tome II, pag. 292). — Le dernier vers de cette strophe est une allusion à leur coutume de mendier en disant : « Du pain aux pauvres Frères-Sachets ! du pain aux Frères de la Pie ! » (Voyez page 17, note.)

Et le droit beftorner & le tort consentir,
Les tient en la prifon, ne les lait repentir
Devant qu'ele lor face le feu d'infer fentir.

175 Nous avons .ij. preudomes qui font tos les deftors,
Car il tienent en caufe & les drois & les tors :
Se *meum* fult bénis & *tuum* fuit mors⁴²,
Teus chevauche à lorain qui troteroit en tors.

180 Sor totes autres ordres doit-on mult honorer⁴³
L'ordre de mariage & amer & garder :
Li feme à fon baron ne porte loiauté
Et li homs à fe feme ne amor ne bonté.
Certes c'est grans douleurs que je ne puis trover.
En cest fiècle estat ù homs se puist falver.

185 Or prions en la fin au Signor, qui ne ment,
Que il tos nos péchiés nous pardoinft & ament⁴⁴,
Et nous doinft en cest fiècle vivre fi faintement
Qu'en aions fentenffe por nous al jugement.

Explicit de la Vie dou Monde⁴⁵.

⁴² Ms. 7633. VAR. Se droiz fult soutenez et li torz estoit torz.

⁴³ Toute cette strophe manque au Ms. 198 N.-D. et au MS. 274 *bis* N.-D.

⁴⁴ Ms. 7633. VAR. Qui consaut touz preudommes et touz picheurs amant.

⁴⁵ Le Ms. 274 *bis* N.-D. ajoute, rubriqué en rouge, après l'*Explicit* :

Fox est li hons qui ne fi monde
De tous les max que il habonde
Por qu'il ne chiée en mer parfonde.

De Sainte Eglise¹.

Ms. 7615.

Rimer m'estuet, c'or al matire,
A bien rimer : por ce m'atire.
Rimerai de Sainte Église :
N'en puis plus fère que le dire.
5 S'en ai le tuer taint & plain d'ire
Quant je la vois en tel point mife.
Ha, Jhésu-Criz ! car te ravise
Que la lumière soit esprise,
C'on a estaint por toi despire.
10 La loi que tu nous as aprise
Est ci vencue & entreprise
Qu'elle se torne à desconfire.

Des yex dou cuer ne véons gote,
Ne que la taupe foz la mote.
15 Entendez me vers ne vous voir
Où se vient chacun se dote.
Ahi ! ahi ! fole gent tote
Qui n'osez connoître le voir,
Com je dout, por estouvoir,
20 Ne face Diex for vous plovoir
Tele pluie qui là dégoute !
Se l'en puet paradis avoir
Por brun abit, ou blanc, ou noir,
Qu'il a mult de fox en fa rote !

25 Je tien bien à fol & à nice
Saint Pol, faint Jaques de Galice,
Saint Bertelemieu & faint Vincent.
Qui furent sanz mal & sanz vice
Et prirent, sanz autre délice,

¹ Cette satire, tout en n'abordant dans le détail que des généralités, offre cependant, dans son ensemble, un sens particulier qui peut donner lieu à une explication spéciale. Voici celle qu'on en peut, selon nous, proposer. Les professeurs séculiers auraient promptement perdu leur cause (voir le *Dit de l'Université de Paris*, et la *Discorde de l'Université et des Jacobins*, etc.), sans le parti qu'on sut tirer de l'apparition de l'*Évangile éternel*, contre les Frères-Prêcheurs, qu'on accusa de soutenir les témérités ou les hérésies qui se rencontrent dans cet ouvrage. Rutebeuf surtout ne se fit pas faute d'attaquer ses adversaires sur ce point-là. Ami passionné des écoles et de l'Université, nous le voyons, dans la pièce qui nous occupe, gourmander les prélats et le haut clergé de leur froideur à l'égard du livre nouveau, dont il se sert comme d'une arme contre ses ennemis et qu'il voudrait leur voir condamner.

30 Martirez por Dieu plus de cent.
Li faint preudome qu'en mufant
Aloient au bois porchaceant
Racines en leu de vice,
Cil refurent fol voirement,
35 S'on a Dieu li légièrement
Por large cote & por pélice.

Vous devins & vous discretifre,
Je vous jete fors de mon titre ;
De mon titre devez fors estre,
40 Quant le cinquième esfengelitre²
Vost' droit frère, mestre & menifre ;
De parler dou roi célefre,
Encor vous feroit en champ estre,
Com autre brebiz chanpefre,
45 Cil qui font la nouvelle espitre.
Vous estes mitrés non pas mestre ;
Vous copez Dieu l'oroille deftre :
Dieux vous giete de son regitre.

De son regifre il n'en puet mais ;
50 Bien puet passer & avril & mays
Et Sainte Église puet bien brère ;
Car véritez a fet son lais.
Ne l'ose dire clers ne lais :
Si l'en refuit en son repère
55 Qui la vérité veut retrère.
Vous dotez de vostre doère
Si ne puet iffir dou palais,
Car les denz muevent le trère³
Et li cuers ne l'ose avant trère :
60 Se Diex vous het, il n'en puet mais.

² Par ces mots, le *cinquième esfengelitre*, Rutebeuf veut désigner certainement Jean de Parme, auteur vrai ou supposé de l'*Évangile éternel*, dont les Joachimites avaient commencé, en 1254, l'explication publique à Paris. Condamné d'abord par Innocent IV, sur la plainte des docteurs et du clergé, l'*Évangile éternel* le fut de nouveau en 1256 par Alexandre IV. Notre pièce doit avoir été écrite avant ces condamnations, qu'elle sollicite, et, par conséquent, vers 1255. C'est du reste la date que le *Roman de la Rose* donne à l'apparition du livre, qu'il regarde comme issu du diable en ligne directe. Ce n'est pas tout à fait l'opinion de Henri Estienne, qui, dans son *Apologie pour Hérodote* (tome II, page 285), lui donne pour auteurs les Jacobins et les Cordeliers.

³ Sans aucun doute, Rutebeuf, par le rapprochement de ces deux expressions *denz* et *palais*, a voulu se livrer ici à un jeu de mots assez peu digne du titre de la pièce où il se trouve, et qui a le malheur de rappeler aujourd'hui ce calembourg d'une spirituelle parade moderne (le *Sourd* ou l'*Auberge pleine*), dans laquelle l'un des personnages dit, en parlant d'un autre, qu'il a un palais près de Sedan (*ses dents*).

Ahi ! prélat & nervoié,
Com a l'en or bien employé
Le patremoine à Crucefi !
Par les goles vous ont loié
65 Cil qui foyant ont rimoié
Dieu leffié por son atefi :
Dou remanant vous di-je : Fi !
N'en aurez plus, je vous afi ;
Encor vous a Diex trop paié.
70 De par ma langue vous desfi :
Vous en yrez de fi en fi
Jugu'en enfer le roié.

Il est bien raifon & droiture
Vous laissez la sainte Écriture,
75 Dont Sainte Église est desconfite ;
Vous tefiez la Sainte Escriture,
Selonc Dieu menez vie ofcure,
Et c'est vostre vie petite :
Qui vous flate entor vous abite.
80 La profécie est bien escrite :
Qui Dieu aime, droit prent en cure ;
La char est en enfer afflite,
Qui por paor aura despote
Droiture & raison & mesure.

85 L'ave qui sanz corre tornoie
Avez plus tost .i. home noie
Que celle qui adès decort.
Por ce vous di, se Diex me voie,
Tiex fet semblent qu'à Dieu l'aploie
90 Que c'est l'ave qui pas ne cort.
Hélas ! tant en corent à cort
Qu'à povre gent font si le fort
Et aus riches font feste & joie,
Et promettent à .i. mot cort
95 Saint paradis ; à coi que tort,
Jà ne diront se Diex l'otroie.

Je ne blâme pas gent menue,
Si font aussi comme cochon
L'en lor fet entendre cançon⁴,
100 L'en lor fet croire de veve voix

⁴ Je supplée par ces deux rimes en *on* à la lacune du manuscrit.

Une fi grant descoverue
Que brebiz blanche eft tote noire.
Si l'on laus ceste gloire loire⁵,
Il n'en font une grant estoire
105 Nés dou manche de la charrue,
Por coi il n'ont autre mimoire.
Dites-lor : « C'es de faint Grigoire : »
Quelque chose foit, eft créue.

Se li Rois féift or enqueste
110 Sor ceus qui ce fut fi honeste
Si com il fet for ces bailliz,
C'ausin ne trueve cler ne prestre
Qui eft enquerre de lor geste
Dont li ciègles est mal bailliz
115 Sanz naturel lor est failliz
Quant cil qui jurent ès palliz
Ne font orendroit grant moleste
S'il n'ont bon vins & les blanz liz.
Se Diex les a por ce esliz,
120 Por pou perdi faint Poz la tefte.

Explicit de Sainte Eglise.

⁵ *Loire*, permise ; de *licere*.

**Ci coumence
Li Diz de l'Erberie¹,
Ou ci commance
L'Erberie Rutebuef.**

Mss. 7633, 198 N.-D.

Seigneur qui ci estes venu,
Petit & grant, jone & chenu,
Il vos est trop bien avenu,
Sachiez de voir ;
5 Je ne vos vuel pas defouvoir :
Bien le porreiz aparfouvoir,
Ainz que m'en voize.
Aféeiz-vos, ne faites noife :
Si escoutez, c'il ne vos poize.
10 Je fui uns mires ;
Si ai estei en mainz empires :
Pou Caire m'a tenu li fires
Plus d'un estei ;
Lonc tanz ai avec li estei ;
15 Grant avoir i ai conqueftei.
Meir ai passée,

¹ Il existe une pièce qui porte le même titre dans le Ms. 1830 du fonds Saint-Germain, de la Bibliothèque nationale. Je l'ai donnée dans ma première édition de *Rutebeuf* ; on la trouvera également plus loin. Elle est en prose et très-curieuse. — Méon, dans son *Nouveau Recueil de Fabliaux*, a imprimé celle-ci d'après le Ms. 7633 seulement. Legrand d'Aussy (tome IV, page 239, édition Renouard) en a donné une traduction fort infidèle, qu'il a fait précéder de l'avis suivant : « *De l'Herberie, ou le Dit de l'Herberie*, tels sont les deux titres de deux pièces totalement différentes, que j'ai réunies et fondues ensemble, parce que le sujet en est le même, ne contenant toutes deux que des propos de charlatan dans une place publique. Elles sont intitulées *Herberie*, du métier de ces sortes de gens qui alors vendaient au peuple des *herbes*. L'une est en prose, l'autre est moitié en prose et moitié en vers ; toutes deux dans l'original sont fort ordurières. C'était ainsi qu'alors on amusait la canaille, et bien de hauts seigneurs n'avaient point le goût plus difficile. Telles étaient, je ne cesserai de le répéter, les mœurs de ce bon vieux temps qu'aujourd'hui l'on nous vante sans cesse. »

Vient alors le travail de Legrand, qui n'est pas même une imitation, tant il s'éloigne des originaux. Il est suivi de ces réflexions : « Cette pièce pourrait fort bien avoir été un de ces jeux dont il a été parlé dans le second volume à la suite du *Lai de Courtois d'Arras*, une sorte de farce dramatique à deux personnages, ou à trois si l'on y faisait jouer l'homme qui vient se plaindre du mal de dents. »

Legrand d'Aussy parle après cela des *Geus d'aventure*, petite pièce tirée du Ms. 7218, et il en cite même quelques couplets ; mais, malgré son titre de *Geus*, ce petit poème n'a rien de dramatique. C'est tout simplement une *parade*, un *boniment* dans le genre de ceux que les charlatans d'aujourd'hui débitent sur les places publiques. Seulement Rutebeuf l'y récitait-il lui-même, ou l'avait-il composé comme un modèle à l'usage des jongleurs et des trouvères de bas étage ? je l'ignore ; mais il me répugne de croire que l'auteur des plaintes éloquentes sur la Terre-Sainte, qu'on lira plus loin, ait pu s'abaisser à hurler de pareilles sornettes et des plaisanteries aussi grossières dans un carrefour.

Si m'en reving par la Morée,
 Où j'ai fait mout grant demorée,
 Et par Salerne,
 20 Par Burienne & par Byterne².
 En Puille, en Calabre, Palerne³
 Ai herbes prises
 Qui de granz vertuz sunt emprifes :
 Sus quelque mal qu'el foient mifes,
 25 Li maux c'enfuit.
 Juqu'à la rivière qui bruit
 Dou flun des pierres jor et nuit
 Fui pierres querre.
 Prestres JEHANS⁴ i a fait guerre :
 30 Je n'ofai entrer en la terre,
 Je fui au port.
 Mout riches pierres en aport
 Qui font refusciter le mort.
 Ce sunt ferrites
 35 Et dyamans & crespertes,
 Rubiz, jagonces, marguarites,
 Grenaz, stopaces,
 Et tellagons, & galofaces :
 De mort ne doutera menaces
 40 Cil qui les porte⁵.
 Foux est ce il ce desconforte ;
 N'a garde que lièvres l'en porte
 Cil se tient bien ;
 Si n'a garde d'aba de chien,
 45 Ne de reching⁶ d'azne anciien ;

² *Burienne*, dans le Siennois, en Italie, avec un lac qui porte ce nom. Quant à *Byterne*, c'est peut-être Viterbe.

³ Ms. 198 N.-D. VAR. Luserne.

⁴ La légende de *Prestre Jehan* est une des plus singulières et des plus répandues qui nous soient restées du moyen âge. Elle remonte au XII^e siècle et contient le récit fabuleux des productions qui se trouvent dans les royaumes de ce prince, prêtre nestorien qui, à cette époque, au dire de nos vieux et crédules chroniqueurs, aurait soumis à sa domination de vastes contrées en Abyssinie. Ces productions sont à peu près dans le genre de celles dont parle Rutebeuf. (Voir les publications que j'ai faites de la *Légende de saint Brandaines* et de celle de *Prestre Jehan*.)

⁵ La croyance aux diverses vertus des pierres était fort répandue dans le moyen âge. C'est de là qu'est venue la recherche de la pierre philosophale. On trouve dans l'inventaire des meubles, bijoux, etc., du roi Charles V, exécuté en 1379, Ms. 8356 de la Bibl. nationale, f^o LXXII, v^o, la mention de deux pierres *estans en ung coffre de cypraës que le roy fait porter continuellement avecques soy, dont il porte la clef*. La première est une pierre appelée la pierre sainte, qui aide aux femmes à avoir enfant, laquelle est enchâssée en or, & y sont quatre perles, six esmeraudes, deux ballaiz & au dos y a ung escu de France, estant en ung estuy de cuir.

Item, la pierre qui guérift de la goutte, en laquelle est entaillé ung Roy & lettres en ebrieu d'un costé & d'autre, laquelle est assise en or à fillet, & a escript au dos sur ledit fillet, & est la dicte pierre en ung estuy de cuyr baully pendant à ung laz de soye où il a deux boutons de perles.

⁶ *Reching*, action de braire.

C'il n'eft coars
 Il n'a garde de toutes pars.
 Carbonculus & garcelars⁷,
 Qui font tuit ynde,
 50 Herbes aport des dézers d'Ynde
 Et de la terre Lincorinde⁸
 Qui fiet feur l'onde
 Elz quatre parties dou monde⁹,
 Si com il tient à la roonde.
 55 Or m'en creeiz :
 Vos ne faveiz cui vos véiez ;
 Taifiez-vos, & fi vos féiez.
 Véiz m'erberie :
 Je vos di, par sainte Marie,
 60 Que ce n'est mie freperie
 Mais granz nobleſce ;
 J'ai l'herbe qui les v... redrefce
 Et cele qui les c... estrefce
 A pou de painne ;
 65 De toute fièvre sanz quartainne
 Gariz en mainz d'une femainne
 Ce n'est pas faute ;
 Et fi gariz de goute flautre
 J'à tant n'en iert basse ne haute,
 70 Toute l'abat.
 Ce la vainne dou cul vos bat ;
 Je vos en garrai sanz débat,
 Et de la dent
 Gariz-je trop apertement
 75 Par .i. petitet d'oignement.
 Qua vos dirai ?
 Oiaz couinent jou confirai :
 Dou confire ne mentirai,
 C'eft cens riote¹⁰.

⁷ Ms. 198 N.-D. VAR. Charbon ne los et garolas.

⁸ Dans les romans du cycle carlovingien, le nom de *Lincorinde* est donné à la fille de JONAS, fier admiral du règne de Perſie, Qui tint toute la terre juſqu'à la mer Rougie.

⁹ Il est évident que ce mot « les quatre parties du monde » n'est pas sérieux pour Rutebeuf, et qu'il croit continuer ici sa plaisanterie sur toute chose. On ne se doutait pas de l'Amérique, du moins en France au XIII^e siècle ; je ne dirais pas la même chose de l'Italie, où, grâce aux navigations génoises, la tradition, comme le prouvent certains passages de Dante, n'avait jamais été interrompue. Chez nous, à l'époque où parle notre poète, on croyait généralement la terre carrée, placée au milieu des mers et ne renfermant que deux parties, l'Europe et l'Asie. D'autres y ajoutaient l'Afrique, sans trop savoir où la mettre. Un manuscrit de la Bibliothèque Sainte-Geneviève, BB.2, qui remonte à Philippe-le-Hardi, compare l'univers à un œuf. La terre est le jaune, l'eau le blanc, et l'air la pellicule ; le tout *est enveloppé par le feu, qui tient lieu de coque*. Dans un autre ouvrage, on trouve que le soleil passe la nuit à éclairer *tantôt le purgatoire, tantôt la mer, etc.*

80 Preneiz don fayn de la marmote,
 De la merde de la linote
 Au mardi main
 Et de la fuelle dou plantain,
 Et de l'esfront de la putain
 85 Qui foit bien ville¹¹ ;
 Et de la pourre de l'esrille,
 Et du ruy¹² de la faucille,
 Et de la laine,
 Et de l'escorce de l'avainne
 90 Pilai premier jor de femainne ;
 Si en fereiz
 Un amplastre : dou juz laveiz
 La dent, l'amplastrei metereiz
 Defus la joe.
 95 Dormeiz .i. pou, je la vos loe ;
 S'au leveir n'i a merde ou boe,
 Diex vos destruite !
 Efcouteiz, c'il ne vos anuie,
 Ce n'est pas journée de truie
 100 Cui poéiz faire ;
 Et vos cui la pierre fait braire,
 Je vos en garrai sanz contraire
 Ce g'i met cure.
 De foie eschauffei, de routure,
 105 Gariz-je tout à desmesure,
 A quel que tort ;
 Et ce voz saveiz home fourt¹³,
 Faites-le venir à ma cort :
 Jà iert touz sainz.
 110 Onques mais nul jor n'oy mains,
 Ce Diex me gari ces .ij. mains,
 Qu'il orrajà.
 Or oeiz ce que m'en charja
 Ma dame, qui m'envoia fâ.

¹⁰ *Riote*, raillerie, et plus particulièrement bavardage.

Li uns chante, li autres note,
 Et li autres dit la RIOTE.

(*Le Dit du Buffet. — Fabliaux et Contes de Barbazan.*)

Il y aussi une pièce intitulée *la Riote de l'monde*, qui a été publiée par M. Francisque Michel.

¹¹ Ms. 198 N.-D. VAR. vielle.

¹² *Ruy*, rouille.

¹³ Ms. 7633. Var tort.

Bele gent, je ne suis pas de ces povres prescheurs, ne de ces povres herbiers¹⁴ qui vont par devant ces mostiers, à ces povres chapes mau cozues, qui portent boîtes & fachez, & si, estendent .i. tapiz ; car teiz vent poivre & coumin & autres épices, qui n'a pas autant de fachez com il ont. Sachiez que de ceulz ne sui-je pas ; ainz suis à une dame qui a non madame Trote¹⁵ de Salerne, qui fait cuevre-chief de ces oreilles, & li forciz li pendent à chaainnes¹⁶ d'argent pardefus les espauls ; & sachiez que c'est la plus sage dame qui soit enz quatre parties dou monde. Ma dame si nos envoie en diveses terres & en divers païs, en Puille, en Calabre, en Tosquanne, en Terre de Labour, en Alemaingne, en Soiffoinne, en Galcoingne, en Espagne, en Brie, en Champaingne, en Borgoigne, en la forest d'Arданne, por occir les bêtes sauvages & por traire les oignemens, por doneir médecines à ceux qui ont les maladies ès cors. Ma dame si me dist & me commande que, en quelque leu que je veffe, que je déffe aucune chose si que cil qui fussent entour moi i prissent boen effample, & por ce qu'ele me fist jureir leur fainz quant je me départi de li, je vos apanrai à garir dou mal des vers se volez oïr. — Voleiz oïr ?

Aucune genz i a qui me demandent dont les vers viennent. Je vos fais savoir qu'ils viennent de diverses viandes reschauffées, & de ces vins enfuteiz & boteiz. Si se congrient ès cors par chaleur & par humeurs ; car, si com dient li philosophe, toutes choses enfont criées, & por ce, si viennent li ver ès cors qui montent jusqu'au cuer, & font morir d'une maladie c'on apele mort sobitainne. Seigniez-vos ! Diex vos en gart touz & toutes.

Por la maladie des vers garir (à vos iex véiez, à vos piez la marchiez !) la meilleur herbe qui soit elz quatre parties dou monde, ce est l'ermoize. Ces fames c'en ceignent lesoir de la Saint-Jehan, & en font chapiaux leur lor chiez, & dient que goute ne avertinz¹⁷ ne les puet panre n'en chiez, n'en braz, n'en pié, n'en main ; mais je me merveil quant les têtes ne lor brifent et que li cors ne rompent parmi, tant a l'erbe de vertu en soi. En cele Champaigne où je fui néiz¹⁸ l'appelehon *marrebore*, qui vaut autant comme *la meire des herbes*. De cele herbe panroiz troiz racines, .v. fuelles de sauge, .x. fuelles de plintaing. Bateiz ces choses en .i. mortier de cuyvre, à un peteil de fer, desgeuneiz-vos dou jus par .iiij. matins : gariz fereiz de la maladie des vers.

Osteiz vos chaperons, tendeiz les oreilles, regardeiz mes herbes que ma dame envoie en ce païs & en cest terre ; & por ce qu'el vuet que li povres i puissent aufi bien avenir coume li riches, ele me dist que j'en féisse danrée ; car teiz a .i. denier en la borce qui n'i a pas .v. livres ; & me dist & me commanda que je prisse denier de la monoie qui corroit el païs & en la contrée où je vanroie : à Paris .i. parisi, à Orlens orlenois¹⁹, au Mans .i. mantois, à Chartes .i. chartain, à Londres en Aingleterre .i. esterlin ; por dou pain, por dou vin à moi, por dou fain, por de l'avainne à mon roncín ; car teil qui auteil fert d'auteil doit vivre.

Et je di que c'il estoit si povres, ou honz ou fame, qu'il n'eüst que doner, venist avant : je li presteroie l'une de mes mains por Dieu & l'autre por la meire, ne mais que d'ui en .i. an fût chanter une messe do Saint-Espérit, je di nouméement por l'arme de ma dame, qui cest mestier

¹⁴ *Herbiers* : le statut de la Faculté de médecine, rédigé en 1281, sous le décanat de Jean de Chérolles, défend aux *herbiers* de donner aucun remède altérant, laxatif ou autre, si ce n'est en présence d'un médecin, excepté les remèdes vulgaires, tels que sucre rosat, eau de rose, etc.

¹⁵ Ms. 198 N.-D. VAR. Crote.

¹⁶ Ms. 198 N.-D. VAR. à .ij. channes.

¹⁷ *Avertinz*, vertige, épilepsie.

¹⁸ Voir pour ces mots la préface de ce volume.

¹⁹ Le Ms. 168 N.-D. ajoute : « A Estampe .i. estampoïs, à Bar .i. Barrois, à Viane .i. vianois, à Clermont .i. clermondois, à Dyjon .i. dijonnaïs, à Mascon, .i. masconoïs ; à Tors .i. tornois, à Troies .i. tréessien, à Rains .i. rencien, à Prouvins .i. provenoisien, à Amiens .i. moncien, à Arras .i. artisien.

m'aprist je ne fasse jà trois pez que li quars ne soit por que l'arme de son père & de sa mère en rémission de leur péchiez. Ces herbes vous ne les mangereiz pas ; car il n'a si fort buef en cēt pays, ne li fort destrier que c'il en avoit auſi groz com .i. pois for la langue qu'il ne moruft de mal mort, tant font forts & ameires ; & ce qui  t ameir à la bouche , li  t boen au cuer. Vos les metreiz .iiij. jors dormir en boen vin blanc ; se vos n'aveiz blanc, li preneiz vermeil²⁰ ; si vos n'aveiz vermeil, preneiz de la bele yaue clère ; car teiz a un puis devant son huix, qui n'a pas .i. tonel de vin enfon célier. Si vos en desgeune reiz par .xiiij. matins. Ce vos failleiz à un, preneiz autre²¹ ; car ce ne font pas charaies²² ; & je vos di par la paſſion dont Diex maudist Corbi taz²³ le juif qui forja les .xxx. piéces d'argent en la tour d'Abilent, à iij. lieues de Jhérusalem dont Diex fu venduz, que vos sereiz gariz de diveſes maladies & de divers mahainz , de toutes fièvres sanz quartainne, de toutes gouttes sanz palazine ; de l'enflure dou cors, de la vaine dou cul c'ele vos débat ; car ce mes pères & ma mère  toient ou péril de la mort & il me demandoient la meilleure herbe que je lor péuſſe doneir, je lor donroie ceste.

En teil manière venez-je mes herbes & mes oignemens : qui vodra li en preingne, qui ne vodra li les laist²⁴.

Explicit l'Erberie Rustebuef.

²⁰ Ms. 198 N.-D. ADDITION. Si vous n'avez vermeil, prenez chatain ; se vous n'avez chatain, etc.

²¹ Ms. 198 N.-D. VAR. Se vous i faillez le quart, prenez le quint.

²² *Charaies*, sortilèges.

²³ Ms. 198 N.-D. VAR. Corbacas.

²⁴ Cette dernière phrase manque au Ms. 198 N.-D.

De Frère Denise, Ou ci encoumence Li Diz de Freire Denize le Cordelier¹.

Mss. 7218, 7633.

L'abis ne fet pas l'ermite ;
S'uns hom en hermitage abite
Et il en a les dras vestus,
Je ne pris mie .ij. festus
5 Son abit ne fa véftéure,
S'il ne maine vie auſi pure
Comme fon abit² nous démonstre ;
Mès maintes genz font bele monstre
Et merueilleux ſanblant vaillent :
10 Il ſanblent les arbres qui faillent
Qui furent trop bel au florir.
Bien devroient tels gens morir
A grant dolor³ & à grant honte.
I. proverbe dift & raconte

¹ Legrand d'Aussy (voyez tome III, page 380, édition Renouard) a fait de cette pièce une très-courte analyse, et Méon en a imprimé le texte dans le recueil de Barbazan, tome III, page 76. L'aventure qui fait le sujet de ce fabliau a été traitée bien souvent. D'après le *Journal de Paris*, sous Henri III elle serait plus vraie qu'elle n'en a l'air. « En 1577, lit-on dans cet ouvrage, fut prise et découverte, dans le couvent des Cordeliers de Paris, une garce fort belle déguisée & habillée en homme, qui se fesoit appeler Antoine. Elle servoit, entre les autres, Frère Jacques Berfon... & par dévotion avoit fervy bien dix ans les beaux frères sans avoir jamais été intérdffée en son honneur. » L'auteur ajoute qu'elle fut mise en prison et condamnée au fouet.

Dans l'*Apologie pour Hérodote*, il y a aussi une jeune fille de quinze ans, réduite à demander l'aumône, qu'un Cordelier emmenait avec lui et dont il faisait son compagnon. Enfin, dans les *Contes de la reine de Navare*, nouvelle 31, dans les *Cent Nouvelles de la cour de Bourgogne*, dans un conte de La Fontaine (*les Cordeliers de la Catalogne*), dans les *Annales galantes* de M^{me} de Villedieu, la pièce de Rutebeuf se retrouve avec diverses modifications.

Enfin, Marie-Joseph Chénier, dans sa leçon de l'Athénée sur les *Fabliaux français* (leçon dont il est question dans notre *Notice sur Rutebeuf*, p. X, dit, à propos de ce fabliau : « Rutebeuf, le plus original des auteurs de fabliaux, mérite un article à part. Dans l'un de ses contes, une jeune fille séduite prend l'habit de Cordelier ; mais une dame charitable et sage s'aperçoit du déguisement, sauve la jeune fille et force le moine séducteur de contribuer à l'établissement de celle qu'il a voulu perdre. La dame, en reprochant au béat sa conduite coupable, l'appelle hypocrite et même *papelart*, mot fort usité dans les *Fabliaux* : ce que nous observons en passant, mais sans vouloir en tirer de nouvelles conséquences, et seulement pour conserver la tradition. »

A propos de ce fabliau, Daunou s'exprime ainsi : « Le déguisement de la demoiselle en Cordelier est l'effet des artifices du frère ; c'est pour Rutebeuf une occasion d'exercer sa verve satirique contre les hypocrites ou, comme il dit, les *papelards*, mot dont l'usage est on ne peut plus fréquent dans les poésies de ce siècle. »

² Ms. 7633. VAR. ces habiz.

³ Ms. 7633. VAR. vilainnement.

15 Que tout n'est pas or c'om voist luire :
Por ce m'estuet gins que je muire
Fere .i. ditié⁴ d'une aventure
De la plus bele créature
Que l'en puisse trover ne querre
20 De Paris jusqu'en Engleterre ;
Vous dirai comment il avint.
Granz gentiz homes plus de .xx.
L'avoient à fame requise ;
Mès ne volait en nule guise
25 Avoir ordre de mariage,
Ainz a fet de son pucelage
Veu à Dieu & à Nofre-Dame.
La pucele fu gentil fame ;
Chevaliers ot esté fon père :
30 Mère avoit, mes n'ot fuer ne frère.
Mult l'entr'amèrent, ce me sanble,
La pucele & la mère enfanble.
Frères Meneurs laianz hantoient
Tuit cil qui par iluec passoient.
35 Or avint c'uns en i hanta
Qui la damoisele enchantà :
Si vous dirai en quel manière.
La pucele li fist proière
Que il fa mère requéist
40 Qu'en relégion la méist
Et il li dist « Ma douce amie,
Se mener voliez la vie
Saint François, comme nous fefon,
Vous ne porriiez par refon
45 Faillir que vous ne fussiez sainte. »
Et cele, qui fu jà atainte,
Et conquise, & mate, & vaincue ;
Si tost comme ele ot entendue
La refon du Frère Meneur,
50 Si dist : « Se Diex me doinst honneur !
Si grant joie avoir ne porroie
De nule riens comme j'auroie
Si de vostre ordre pooie estre.
De bone eure me fist Diex nestre
55 Se g'i pooie estre rendue ! »
Quant li frères ot entendue
La parole⁵ à la damoisele,

⁴ Ms. 7633. VAR. flabel.

Se li a dit : « Gentil pucele,
Se me doinst Diex l'amor avoir,
60 Se de voir pooie favoir
Qu'en nostre ordre entrer vouffiez,
Et que sanz fauffer péuffiez
Garder vostre virginité,
Sachiez en fine vérité
65 Qu'en nostre ordre bien vous metroie. »
Et la puçèle li otroie
Qu'el gardera son pucelage
Trestoz les jors de son éage.
Atant li Frères⁶ la reçut ;
70 Par sa guile cele deçut
Qui à barat n'i entendi :
Defus l'âme li deffendi
Que riens son conseil ne déist,
Mes li céelement féist
75 Coper fes beles treces blondes
Que jà ne le féust li mondes,
Et féist rère estancéure,
Et préist tele vestéure
Comme à tel homme covendroit,
80 Et qu'en tel guise venist droit
En .i. leu dont il ert custodes.
Cil, qui estoit plus faus qu'Hérodes,
S'en part atant & li met terme ;
Et cele a ploré mainte lerne
85 Quant de li départir le voit.
Cil qui la glose li devoir
Fère entendre de la leçon
L'a mise en male soupeçon.
Male mort le praingne & ocie !
90 Cele tient toute à prophésie
Quanques cil li a sermoné.
Cele a son cuer à Dieu doné
Cil refet du sien autel don
Qui bien l'en rendra guerredon :
95 Mult par est confrère sa penffe
Au bon penffer où ele penffe ;
Mult est lor penffée confrère ;
Car cele penffe à li retrère
Et ofter de l'orgueil du monde,

⁵ Ms. 7218. VAR. reson.

⁶ Ms. 7633. VAR. Et cil maintenant la reçut.

100 Et c'il, en qui pechié foronde,
 Qui toz art du feu de luxure,
 A mis la penffée & la cure
 A la pucele acompaignier
 Au baing où il se veut baignier,
 105 Où il l'ardra, se Diex n'en penffe,
 Que jà ne li fera deffense,
 Ne ne li saura contredire
 Chofe que il li veuille dire.
 A ce vait li Frères penffant,
 110 Et ses compains en trespassant,
 Qui l'esbahist qu'il ne parole,
 Li a dite ceste parole:
 « Où penfez-vous, frère SYMON ? »
 — « Je pens, fet-il, à .i. sermon,
 115 Au meilleur que je pensaiſſe oncques. »
 Et cil respont : « Or penffez donques ! »
 Frère SYMON ne puet deffensſe
 Metre en son cuer que il ne penffe
 A la pucele qui demeure,
 120 Et cele désirre mult l'eure
 Qu'ele soit çainte de la corde :
 Sa leçon en son cuer recorde
 Que li Frères li a donée.
 Dedenz .iiij. jors l'en est emblée
 125 De la mère qui la porta,
 Qui forment l'en desconforta.
 Mult fu à malaise la mère,
 Qu'el' ne savoit où la fille ère ;
 Grant dolor en son cuer demaine
 130 Trestoz les jors de la semaine,
 En plorant regrete sa fille ;
 Mès cele ne done une bille,
 Ainz penffe de li elloingnier :
 Ses biaux crins ot fet rooingnier :
 135 Comme vallet fu estancie
 Et fu de bons houſiaus⁷ chaucie,
 Et de robe à homme vestue
 Qui estoit par devant fendue :
 Bien sambloit jone homme de chière⁸ ;

⁷ Ou *bueses*, *heuses*. Ce mot, qu'on trouve aussi écrit *buezes*, *heuses*, *bozes*, *boucettes* au diminutif, *housseaux*, signifie, le plus souvent, comme ici : des guêtres, des bottines ; d'où on a fait encore le verbe *huéser*, *huésier*, mettre ses *houses* ou ses *housseaux*. (Voyez le Commentaire d'Éloi Jonanneau, qui suit notre édition *Des XXIII Manières de Vilains*. — Paris, Silvestre et Techener, 1834.)

⁸ Ms. 7633. VAR. Pointe devant, pointe derrière.

140 Et vint en itèle manière
 Là où cil li or terme mis.
 Li Frères, que li anemis
 Contraint & semont & argue,
 Ot grant joie de sa venue.
 145 En l'ordre la fist recevoir :
 Bien sot ses frères decevoir.
 La robe de l'ordre li done
 Et li fist fère grant corone⁹ ;
 Puis la fist au moustier venir.
 150 Bel & bien se sot contenir
 Et en cloistre & dedenz moustier,
 Et ele sot tout son fautier,
 Et fu bien de chanter aprife :
 O¹⁰ les autres chante en l'église
 155 Mult bel & mult cortoisement ;
 Mult se contient honestement.
 Or ot damoisele DENISE
 Quanqu'ele vout à sa devise.
 Oncques son non ne li muèrent ;
 160 Frère DENISE l'apelèrent¹¹.
 Frère DENISE mult amèrent
 Tuit li Frère qui léenz èrent ;
 Mult plus l'amoit frères SYMONS.
 Sovent se metoit ès limons,
 165 Com cil qui n'en ert pas retrais,
 Et il l'i amoit miex qu'ens trais :
 Mult ot en lui bon limonier.
 Vie menoit de pautonier¹²,
 Et ot leffié vie d'apostre.
 170 A cele aprift sa patrenofre,
 Qui volentiers la retenoit.
 Parmi le país la menoit ;
 N'avoir d'autre compaignon cure :
 Tant qu'il avint par aventure.

⁹ Il la fit tonsurer.

¹⁰ O, ou od, *cum*, avec.

¹¹ Le Ms. 7633 ajoute après ce vers la variante suivante, qui n'est pas reproduite par Méon :

Que vos iroie-ge dizant ?
 Frère SYMONS fist vers li tant
 Qu'il fist de li touz ces aviaux,
 Et li aprift ces jeux noviaux
 Si que n'uns ne l'en aparfut.
 Par sa contenance defut
 Touz ces frères frère Denize.

¹² *Pautonier*, homme de mauvaises mœurs.

175 Qu'il vindrent chiés .i. chevalier
 Qui ot bons vins en fon celier,
 Qui volentiers lor en dona ;
 Et la dame l'abandona
 A regarder frère DENISE :
 180 Sa chièrre & fon samblant avife ;
 Aparcéeue l'est la dame
 Que frère DENISE estoit fame.
 Savoir veult se c'est voirs ou fable :
 Quant l'en ot fet oster la table
 185 La dame, qui bien fu aprife,
 Prift parla main Frère DENISE.
 A son feignor prift à forrire ;
 En fouriant li dist : « Biaux sire,
 Alés-vous là defors elbatre,
 190 Et fefons .ij. pars de nous .iiij. :
 Frère SYMON o vous menez,
 Frère Denise est affenez
 De ma confeffion oïr. »
 Lor n'ont talent d'els esjoïr :
 195 Li Cordelier dedens Pontoife¹³
 Vouïffent estre ; mult lor poïse
 Que la dame de ce parole ;
 Ne leur plut pas cette parole,
 Quar paor ont d'apercevanche.
 200 Frère SYMON vers li l'avance,
 Puis li dist quant de li l'apresse :
 « Dame, à moi vous ferez confesse,
 Quar cil Frères n'a pas licence
 De vous enjoindre pénitence. »
 205 Et ele respondi : « Biaux sire,
 A cestui vueil mes pechiez dire
 Et de confeffion parler. »
 Lors l'a fet en sa chambre aller,
 Et puis clot l'uis & bien le ferme ;
 210 Avoec li dans DENISE enferme,
 Puis il a dit : « Ma douce amie,
 Qui vous conseilla tel folie
 D'entrer en tel reigion ?
 Si me doïnt Diex confeffion
 215 Quant l'âme du cors partira
 Que jà pis ne vous en fera
 Se vous la vérité me dites.

¹³ Les Cordeliers avaient à Pontoise un fort beau couvent.

Si m'ait li Sains-Efperites,
 Bien vous poez fier en moi. »
 220 Et celé, qui ot grant esmoi¹⁴,
 Au miex que pot de ce l'escuse ;
 Mès la dame la fist concluse
 Par les refons que'el li sot rendre,
 Si que plus ne se pot deffendre.
 225 A genillons merci li crie,
 Jointes mains li requiert & prie
 Qu'ele ne li face fere honte,
 Et puis de chief en chief li conte
 Que il l'a trest de chiés sa mère,
 230 Et se¹⁵ li contai qui ele ère,
 Si que riens ne li a celé.
 La dame a le Frère apelé,
 Puis li dist devant son feignor
 Si grant honte c'onques greignor
 235 Ne fu mès à nul homme dite :
 « Faus papelars¹⁶, faus ypocrite,
 Fauße vie menez & orde.
 Qui vous pendroit à vostre corde
 Qui est en tant de lieux noée,
 240 Il auroit fet bore journée.
 Tels gent font bien le siecle pestre
 Qui par dehors samblent bons estre
 Et par dedens font tuit porri !
 La norrice qui vous norri
 245 Fist mult mauvèse norreture,
 Qui fi très belle créature
 Avez à fi grant honte mise !
 I. tel ordre, par faint¹⁷ DENISE !
 N'est mie biaux, ne bons, ne genz.
 250 Vous deffendez aus bones¹⁸ genz
 Et les danßes & les caroles¹⁹,
 Vièles, tabors & citoles²⁰,
 Et déduis²¹ de ménesterez :
 Or, me dites, sire haus rez²²,

¹⁴ Ms. 7218. VAR. esfroi.

¹⁵ Ms. 7633. VAR. puis.

¹⁶ *Papelars*, faux dévot.

¹⁷ Ms. 7218. VAR. sœur

¹⁸ Ms. 7633. VAR. jones.

¹⁹ *Caroles*, danse à la parole.

²⁰ *Citoles*, instruments à cordes qui existent encore.

²¹ Ms. 7633. VAR. Et toz déduis.

²² *Haus rez*, haut rasé ; par allusion à sa tonsure.

255 Mena saint François tele vie ?
 Bien avez honte défervie
 Comme faus trahitre prové,
 Et vous avez mult bien trové
 Qui vous rendra vostre déferte ! »
 260 Lors a une grant huche ouverte
 Por mette le frère dedenz ;
 Et frère SYMONS tout adenz
 Lez la dame se crucefie ;
 Et li chevaliers l'umélie,
 265 Qui de franchise ot le cuer tendre,
 Quant celi vit en crois estendre,
 Si le liève par la main destre :
 Frère, fet-il, volez-vous estre
 De cest afère tot délivres ?
 270 orchaciés-nous julqu'à .c. livres²³
 A marier la damoisele. »
 Quant li Frères ot la novele,
 Oncques n'ot tel joie en sa vie.
 Lors a sa fiance plevie
 275 Au chevalier des deniers rendre ;
 Bien les rendra sanz gage vendre :
 Auques fet où il seront pris.
 Atant l'en part, congié a pris.
 La dame, par sa grant franchise,
 280 Retint damoisele DENISE,
 C'onques de riens ne l'effroia,
 Mès mult durement li proia
 Qu'ele fust trestoute féure
 Que jà de mule créature
 285 Ne fera fon secré féu,
 Ne qu'ele ait à homme géu,
 Ainçois fera bien mariée ;
 Choïfisse en toute la contrée
 Celui que miex avoir voudroit,
 290 Ne mès qu'il fust de son endroit.
 Tant fist la dame envers DENISE
 Qu'ele l'a en bon penffé mise :
 Ne l'a servi mie de lobes.
 Une de ses plus beles robes
 295 Devant son lit li aporta :
 A son pooir la conforta
 Com cele qui ne se faint mie.

²³ Ms. 7633. VAR. Porchaciés tost .iiij. c. livres.

Et li a dit : « Ma douce amie
Ceste vestirez-vous demain. »
300 Ele-méisme de la main
La vest ainçois qu'ele couchast :
Ne souffri pas qu'autre i touchast,
Quar preivément voloit fère
Et courtoisement son afère,
305 Que sage dame & cortoise ère.
Privément manda la mère
DENISE par .i. sien message.
Mult ot grant joie en son corage
Quant ele ot la fille véue,
310 Qu'ele cuidoit avoir perdue ;
Mès la dame li fist acroire
Et par droite vérité croire
Qu'ele ert aux Filles-Dieu rendue,
Et qu'à une autre l'ot tolue
315 Qui .i. foir léens l'amena ;
Que por pou ne l'en forfena.
Que vous iroie-je conant
Ne leur paroles devisant ?
Du rioter ferpoit néenz ;
320 Mès tant fu DENISE léenz
Que li denier furent rendu.
Après n'ot guères atendu
Qu'el' fu à son gré affenée :
A .i. chevalier fu donée
325 Qui l'avoit autrefoiz requise.
Or ot non madame DENISE,
Et fu à mult plus grant honor
Qu'en habit de Frère Menor.

Explicit de Frère Denise.

C'est li Testament de l'Ane¹.

Mss. 7633.

Qui vuet au siècle à honneur vivre
Et la vie de feux enfuyvre
Qui béent à avoir chevance,
Mout treuve au siècle de nuifance,
5 Qu'il at mefdizans davantage
Qui de ligier li font damage,
Et li est touz plains d'envieux.
Jà n'iert tant biaux ne gracieux,
Se dix en font chiez lui assis,
10 Des mefdizans i aura six.
Et d'envieux i aura neuf.
Par derrier ne prifent .i. oés,
Et par devant li font teil feste
Chascuns l'encline de la teste.
15 Coument n'auront de lui envie
Cil qui n'amandent de sa vie,
Quant cil l'ont qui font de sa table,
Qui ne li font ferm ne metable ?
Ce ne puet estre, c'est la voire.
20 Je le vos di por .i. prouvoire
Qui avoit une bone esglise ;
Si ot toute l'entente mise
A lui chevir & faire avoir :
A ce ot tornei son favoir.
25 Affeiz ot robes & deniers ;
Et de bleif toz plains ces greniers,
Que li prestres favoit bien vendre,
Et pour la vendue atendre
De Pasques à la Saint-Remi ;

¹ Cette pièce, dont Legrand d'Aussy a donné une traduction avec de fort longs commentaires, qui n'ont aucun rapport avec son texte (voyez tome III de ses *Fabliaux*, pag. 105 et suivantes, édition de Renouard), a été imprimée par Barbazan. (Voyez t. III de Méon, pag. 70.) On en retrouve le sujet dans les *Facéties et Mots subtils en françois et en italien*, fol. 17 ; dans les *Novelle di Malespini*, t. II, nov. 59 ; dans les *Mille et une Nuits* (histoire du cadi qui veut faire punir un Musulman pour avoir fait des funérailles à son chien) ; dans le *Dictionnaire d'anecdotes*, t. II, pag. 451 ; dans les *Fables d'Abstémios* ; dans les *Contes de Sedaine* ; dans les *Facetiae Pogii* ; dans les *Facetiae Frischlini*, pag. 270 ; dans *l'Arcadia in Brenta*, pag. 325 ; et dans les *Convivales sermons*, t. I, pag. 154 ; enfin, Imbert l'a mise en vers français, t. I, pag. 264, de son *Recueil de Fabliaux* (Paris, 1795). Daunou a dit, tant à son sujet qu'à celui des autres contes de notre poète : « Les fabliaux de Rutebeuf ont trop d'originalité pour ne pas indiquer au moins son *Testament de l'Ane*, sa *Jeune fille déguisée en Cordelier*, et la *Dame qui fit trois tours autour le mouftier*. »

30 Et li n'euft li boen ami
Qui en péult riens née traire,
S'om ne li fait à force faire :
Un asne avoit en la maifon,
Mais teil asne ne vit mès hom
35 Qui vint ans entiers le servi ;
Mais ne fai l'onques teil serf vi.
Li asne morut de viellesce
Qui mult aida à la richesce.
Tant tint li prestre son cors chier
40 C'onques non laiffaft acorchier
Et l'enfoy ou semetière ;
Ici lairai ceste matière.

L'evesque ert d'autre manière.
Que convoiteux ne eschars n'iere,
45 Mais cortois & bien afaitiez
Que cil fuft jà bien deshaitiez
Et véift preudome venir
N'uns ne l' péult el list tenir.
Compeigne de boens creftiens
50 Estoit ses droiz filiciens ;
Toujours estoit plainne sa sale :
Sa maignie n'estoit pas male ;
Mais quanque li fires voloit
N'uns de ces fers ne l'en doloit :
55 C'il ot mueble, ce fut de dete ;
Car qui trop despent il l'endete.
Un jour grant compaignie avoit
Li preudons qui toz bien favoit.
Si en parla l'en de ces clers riches,
60 Et des prestres avers & chiches
Qui ne font bonteï ne honour
A evesque ne à feignour.
Cil prestres i fut emputeiz,
Qui tant fut riches & monteiz :
65 Ausi bien fut sa vie dite
Com ci la véiffent escrite,
Et li dona l'en plus d'avoir
Que troi n'em péuffent avoir ;
Car hom dit trop plus de la choze
70 Que hom n'i trueve à la parcloze.

« Ancor a-t-il teil choze faite,
Dont granz monoie seroit traite,

S'efloit qu'il la méist avant,
Fait cil qui vuet fervir devant,
75 Et c'en devroit grant guerredon. »
— « Et qu'a-il fait ? » dit li preudon.
— « Il a pis fait c'un Béduyn,
Qu'il at fon afne Bauduyn
Mis en la terre bénéoite. »
80 — « Sa vie foit la maléoite,
Fait l'evesques ; se ce est voir,
Honiz foit-il, & ces avoires.
GAUTIER, faites-le-nous femondre :
Si orrons le prestres respondre
85 A ce que ROBERS li mest feure ;
Et je di, se Dex me secoure,
Se c'est voirs, j'en aurai l'amende². »
— « Je vous otroi que l'en me pande,
Se ce n'est voirs que j'ai contei,
90 Si ne vous fist onques bonteï. »

Il fut femons ; li prestres vient :
Venuz est respondre convient
A son évesque de cest quas
Dont li prestres doit estre quas.
95 — « Faux, delléaux, Deu anemis,
Où avez-vous vostre afne mis ?
Dift l'evesques. Mout avez fait
A sainte Eglise gant meffait ;
Onques mais n'uns li grant n'oy,
100 Qui avez votre afne enfoy
Là où on met gent crestienne ! ...
Per Marie l'Egyptienne !
C'il puet estre choze provée,
Ne par la bone gent trovée,
105 Je vos ferai metre en prison,
C'onques n'oy teil mesprison. »
Dit li prestres : « Biaux très dolz sire,
Toute parole se lait dire ;
Mais je damant jor de conseil,
110 Qu'il est droiz que je me conseil

² L'usage permettait, en effet, à un évêque de condamner un prêtre à l'amende et de le faire mettre en prison pour un délit ecclésiastique. On aura une idée de la police de ces temps-là quand on saura que ces amendes formaient en grande partie, avec les confiscations, le produit de la justice des seigneurs, et que ce produit était un de leurs revenus les plus considérables. Philippe-Auguste comptait au nombre de ses différents droits les forfaits et les crimes : *Nostra jura et nostram justitiam, et fore-facta quæ proprie nostra sunt.* (LEGRAND D'AUSSY, t. III, édit. Renouard.)

De ceste choze, c'il vos plait,
Non pas que je i bée en plait. »
— « Je vuel bien le conseil aiez,
Mais ne me tieng pas apaiez
115 De ceste choze ; c'ele est voire. »
— « Sire, ce ne fait pas à croire. »

Lors se part li vesques dou prestre,
Qui ne tient pas le fait à feste.
Li prestres ne l'esmaie mie,
120 Qu'il fait bien qu'il at bone amie :
C'est la borce, qui ne li faut
Par amende ne por défaut.

Queque foz dort & termes vient.
Li terme vint, & cil revient :
125 Xx. livres en une corroie
Touz ses³ & de bonne monoie
Aporta li prestres o foi ;
N'a garde qu'il ait faim ne foi.
Quant l'evesques le voit venir,
130 De parler ne se pot tenir :
Prestres, confoil aveiz éu,
Qui aveiz vostre sens béu ? »
— « Sires, confoil oi-ge, cens faille ;
Mais à confoil n'afiert bataille.
135 Ne vos en devez mervillier,
Qu'à confoil doit-on concillier.
Dire vos vueul ma conscience ;
Et c'il i afiert pénitance,
Ou soit d'avois, ou soit de cors,
140 Adons si me corrigez lors. »

L'evesques si de li l'aprouche
Que parler i pout bouche à bouche,
Et li prestres liève la chièr,
Qui lors n'out pas monoie chièr.
145 Defoz la chape tint l'argent :
Ne l'ozat montreir por la gent.
En conciliant conta son conte :
« Sire, ci n'afiert plus lonc conte :
Mes afnes at lonc tans vescu ;
150 Mout avoie en li boen escu,

³ Tout secs.

Il m'at fervi, & volentiers,
Moult loiaument .xx. ans entiers,
Se je foie de Dieu affoux.
Chacun an gaaingnoit .xx. fols,
155 Tant qu'il ot espargnié .xx. livres.
Pour ce qu'il foit d'enfer délivres
Les vos laiffe en fon testament. »
Et dist l'evesques : « Diex lament,
Et si li pardoint ces meffais
160 Et toz les péchiez qu'il at fais⁴ ! »
Ensi com vos aveiz oy,
Dou riche prestre l'esjoy
L'evesques ; por ce qu'il mesprit
A bonteï faire li aprift.
165 RUTEBUES nos dist & enseigne
Qui deniers porte à la befoingne
Ne doit douteir mauvais lyens.
Li afnes remest crestiens :
Atant la rime vos en lais,
170 Qu'il paiat bien & bel fon lais.

Explicit.

⁴ Dans les *Fables d'Abstémius*, le dénouement est encore plus spirituel : le prêtre vient apporter à l'évêque une grosse somme en écus dont l'empreinte représente un roi qui a des armes en main, et l'évêque répond qu'il ne peut résister à tant d'hommes armés. — La pièce de Rutebeuf est une charmante satire des donations faites aux églises par testament.

Le Pet au Vilain ou ci encoumence Li Diz dou Petau Vilain¹.

Mss. 7218, 7615, 7633.

En paradis l'espéritable
Ont grant part la gent chéritable,
Mais cil qu'en aus n'ont charité
Ne fens, ne bien, ne vérité,
5 Si ont failli à cele joie²,
Ne ne cuit que jà nus en joie
S'il n'a en li pitié humaine
Ce di-je por la gent vilaine
C'onques n'amèrent cler ne prefte,
10 Si ne cuit pas que Diex lor prefte
En paradis ne leu ne place.
Onques à Jhésu-Chrift ne place
Que vilainz ait herbregerie
Avoec le filz fainte Marie ;
15 Quar il n'est refon ne droiture
(Ce trovons-nous en Escriture),
Paradix ne puéent avoir

¹ Legrand d'Aussy (t. II de ses *Fabliaux*, p. 352, édit. Renouard) a donné un analyse fort raccourcie de ce fabliau sous le titre de *l'Indigestion du vilain*, et il y a mis une note que je crois devoir reproduire : « J'ai changé, dit-il, le titre de ce fabliau, qui dans l'original est intitulé *Dou Pet au villain*. J'eusse même supprimé le conte sans hésiter s'il n'eût contenu que la polissonnerie grossière qu'annonce son titre ; mais, en l'admettant, j'ai moins considéré le genre de plaisanterie qu'il offre que l'objet même sur lequel roule cette plaisanterie. On a déjà vu plusieurs exemples de la licence avec laquelle les fabliers se permettaient de badiner sur le paradis et l'enfer. Aux réflexions que mes lecteurs n'auront pas manqué de faire à ce sujet, j'ajouterai seulement quelques faits, qui sûrement en occasionneront de nouvelles : c'est que ces scandaleuses facéties étaient la récréation des grands seigneurs aux fêtes de l'année les plus solennelles ; c'est que, tandis qu'on exterminait par le feu, par des croisades particulières, etc., certains hérétiques qui ne différaient qu'en quelques points de la croyance générale, les poètes qui composaient ces impiétés, les musiciens qui les chantaient, ont vécu tranquillement et sont morts dans lent lit ; c'est que ces pièces ont paru presque toutes sous le règne du plus dévôt de nos monarques, sous un prince dont la maxime était qu'il ne faut répondre que par un coup d'épée à celui qui ose *médire de la loi chrétienne*, sous un prince qui fit percer d'un fer rouge la langue d'un bourgeois de Paris convaincu de blasphème ; qui, lorsque les Languedociens, révoltés contre l'établissement de l'Inquisition, prirent les armes, employa son autorité contre eux, etc. » Méon a également laissé cette pièce dans son édition du recueil de Barbazan. (Voyez *Fabliaux*, t. III, pag. 67.)

² Ms. 7615 offre pour le vers précédent la variation suivante :

Mès cil qu'en aus n'ont vérité,
Ne bien, ne pais, ne charité.

Ms. 7633. VAR.

Ne bien, ne foi, ne loiaute.

Por deniers ne por autre avoir ;
Et à enfer r'ont-il failli,
20 Dont li maufez font maubailli ;
Si orrez par quel mesprison
Il perdirent cele prifon.

Jadis fu uns vilains enfers :
Appareilliez³ estoit enfers
25 Por l'âme au vilain recevoir ;
Ice vou di-je bien de voir,
Uns déables iert venuz
Par qui li droiz ert maintenuz.
Maintenant que léenz defcent,
30 .I. fac de cuir au cul li pent,
Quar li maufez cuide sanz faille
Que l'âme par le cul l'en aille.
Mès li vilains, por garifon,
Avoit ce soir prise poifon.
35 Tant ot mangié bon buef as aus
Et du cras humé qui fu chaus,
Que la pance ne fu pas mole,
Ainz li tent com corde à citole.
N'a mais doute qu'il foit périz ;
40 S'or puet poirre, fi est gariz.
A cest enfort forment l'efforce,
A cest effort met-il la force
Tant l'efforce, tant l'esvertue,
Tant se torne, tant se remue.
45 C'uns pet en faut qui se defroie,
Li fas emplift & cil le loie ;
Quar li maufez por pénitance
Li ot aus piez foulé la pance,
Et l'en dit bien en reprovier
50 Que trop estraindre fet chiier.

Tans ala cil qu'il vint à porte.
Atout le pet qu'el fac enporte ;
En enfer gete & fac & tout,
Et li pez en failli à bout.
55 Eftes-vous chascun des maufez.
Mautalentiz & eschaufez,
Et maudient l'âme à vilain.
Chapitre tindrent lendemain,

³ Ms. 7633. VAR. Empareilliez.

Et l'acordent à cel accort
 60 Que jamais nus âme n'aport
 Qui de vilain fera iffue ;
 Ne puet estre qu'ele ne pue.
 A ce l'acordèrent jadis,
 Qu'en enfer ne en paradis
 65 Ne guet vilains entrer sanz doute :
 Oï avez la refon toute.
 RUSTEBUES ne fet entremetre
 Où l'en puïsse âme à vilain metre,
 Qu'ele a failli à ces deux raignes ;
 70 Or voift chanter avec les raines⁴
 Que c'est li mieudres qu'il i voie,
 Ou el tiègne droite la voie,
 Por la pénitence alégier,
 Eu la terre au père AUDEGIER :
 75 C'est en la terre de Cocuce,
 Où AUDEGIERS chie en l'aumuce⁵.

⁴ Grenouilles ; *rana*.

⁵ Le fabliau d'*Audigier*, qui se trouve au Ms. 1830 Saint-Germain, et qu'a donné Barbazan (voyez *Fabliaux* de Méon, t. IV, pag. 217), est une des pièces les plus ordurières qui nous soient restées du moyen âge. Il paraît qu'elle a joui, au XIII^e siècle, d'une grande réputation, car, outre la mention qu'en fait ici Rutebeuf, Adam de la Halle, dans *le Jeu de Marion et Robin*, fait dire à l'un de ses personnages:

Je fai trop bien canter de gefte ;
 Me volés-vous oïr conter ?

BAUDONS.

Oïl.

GAUTHIERS.

Fais-moi donc escouter.

(*Il commence.*)

AUDIGIER, dist Raimberge, boufe vous di, &c.

Il en est également question dans le roman d'*Aiol et de Mirabel, sa femme*. Lorsque *Aiol* entre dans la ville de Poitiers, monté sur son coursier *Marchegai*, que les privations ont rendu aussi maigre pour le moins que celui du chevalier de la Manche, tandis que lui-même n'est guère mieux équipé noir plus que le héros de Cervantès, les enfants courent après lui et la foule se moque de son harnachement. C'est alors qu'on lui dit par dérision :

Fu AUDENGIERS vo père qui tant fu ber,
 Et RAIBERGHE vo mère o le vis cler :
 Iteus armes foloit toudis porter.

(Voyez fol. 103, r^o, 1^{re} col., Ms. La Val., n^o80, et fol. 102, v^o, 2^{me} col.) Un peu auparavant, il est également question d'*Audigier* dans ce roman.

Le fabliau d'*Audigier* commence par nous raconter la vie de Turgibus, seigneur de Cocuce et fils de Poitruce, qui épousa Rainberge, dont il eut Audigier. Les exploits grotesques de Turgibus, s'ils n'étaient pas entremêlés de récits dégoûtants et dont on n'oserait citer le moindre fragment, seraient assez curieux. Ainsi, lorsqu'il vint en France, il fit tout de suite éclater sa valeur en perçant de sa lance une *araignée*. Un autre jour il traversa d'un coup de flèche *l'aile d'un papillon*, qui depuis ne put voler *si ce n'est un peu*. Quant à ceux d'*Audigier*, ils sont de la même force. Dans une de ses aventures, il reste pendu à une haie par son éperon, et, lorsque le vent le fait tomber à terre, il coupe à cette haie, pour en tirer vengeance, *trois ronces et un chardon*. Du reste, voici son portrait :

Il ot pâle le vis & tefte noire,

Explicit dou Pet au Vilain.

Et ot grosses espales & ventre maire (major).
Il ne li covient pas faire esclitoire,
Quar en toutes faïfons avoit la foire.

Audigier, selon l'auteur du fabliau, épousa Troncecrevace, sœur de Maltrecie et filleule de Rainberge. Le lendemain de ses noces, pour récompenser les jongleurs qui étaient accourus, il leur donna à chacun *trente crottes de chèvre*.

Tout ceci n'est pas, comme on le voit, d'un goût littéraire bien raffiné ; il y a loin de ces compositions à nos beaux romans des *Douze Pairz*, aux pastorales naïves d'Adam *le Bossu* et aux *Complaintes* de Rutebeuf ; mais, malgré leur grossièreté, ces fabliaux ne sont pas dénués d'esprit.

C'est le Dit d'Aristote¹.

Ms. 7633.

ARISTOTLES à ALIXANDRE
Enfeigne & li li fait entendre,
En son livre verfié²,
Enz el premier quaier lié³,
5 Coument il doit el siecle vivre,
Et RUTEBUES l'a trait dou livre.
De tes barons croi le confoil :
« Ce te loz-je bien & confoil,
Jà serf de .ij. langues n'ameir
10 Qu'il porte le miel & l'ameir ;
N'effaucier home que ne doies,
Et par cet exemple le voies
C'uns ruiiffiaux acréuz de pluie
Sort plus de roit & torne en fuie
15 Que ne fait l'iaue qui decourt.
Aufi fel effauciez en court.
Est plus crueuz & plus vilains
Que n'est ne cuens ne châtelains
Qui sont riche d'anceferie.
20 Si te prie, por sainte Marie⁴,
Se tu voiz home qui le vaille,
Garde qu'à ton bienfait ne faille ;
N'i prent jà garde à parentei :
C'om voit de teuz à grant plantei
25 Qui sont de bone gent estrait.
Dont on affeiz de mal retrait.

Jadiz ot en Egypte .i. roi

¹ Cette pièce, qui n'a été jusqu'ici imprimée nulle part, me semble tout simplement une espèce d'apologue que Rutebeuf adresse au roi pour l'exciter à la générosité, car il n'y est, pour ainsi dire, question que de l'urgence pour un prince de posséder cette qualité, que le poète lui a déjà refusée ailleurs. Voyez la pièce de *Renart le Bestourné*.

² *Verfié* pour verifié.

³ Le trouvère veut désigner ici le roman *d'Alexandre*, par Lambert li Cort, cleric de Chasteaudun ; et il en cite les premiers vers. Quant à la teneur générale de la pièce, dirigée contre les parvenus, elle pourrait renfermer une satire à l'adresse de Pierre de la Brosse et des autres courtisans déjà attaqués dans *Renart le Bestourné*. Ces allusions, aujourd'hui assez obscures, devaient être justes très-évidemment alors, car elles préparaient la catastrophe du ministre.

⁴ *Por sainte Marie* est une singulière expression dans la bouche d'Aristote. Elle rappelle involontairement nos manuscrits des histoires romaines où les soldats sont représentés vêtus comme au XIV^e siècle, et l'usage, qui a duré jusqu'à la Révolution, de représenter au théâtre les héros grecs en habits à la française

Sage, large, de gant effroi,
Liez & joians, haitiez & baux,
30 Et ces fiz fu povres ribaux,
Et conquist affeiz anemis.
Puis que nature en l'ome a mis
Sens & valour & cortoisie,
Il est quites de vilonie.
35 Tex est li hons com il se fait :
I. homs son lignage refait
Et uns autres lou sien depiece.
Je ne porroie croire à piece
Que cil ne fu droiz gentiz home
40 Qui faufetei & trahison
Heit & eschive & honeur ainme,
Ou je ne fai pas qui l'en claimme,
Jentil ne vilain autrement.
Or n'i a plus ; je te demant
45 En don que tu aïmes preudoume,
Car de tout bien est-ce la fome.

Hon puet bien reigneur une piece
Par faucetei avant c'om chiee,
Et plus qui plus seit de barat ;
50 Mais il covient qu'il se barat
Li meismes, que qu'il i mete ;
Ne jamais n'uns ne l'entremete
De bareteir que il ne sache
Que baraz li rendra la vache.

55 Se tu iez de querele juge,
Garde que tu fi à droit juges
Que tu n'en faces à reprendre :
Juge le droit sans l'autrui prandre.
Juges qui prent n'est pas jugerres,
60 Ainz est jugiez à estre lerres.

Et se il te covient doneir,
Je ne ti vuel plus farmoneir :
Au doneir dune en teil meniere
Que miex vaille là bele chiere
65 Que feras au doneir le don
Que li dons, car ce fait preudom⁵.

⁵ On retrouve presque textuellement ces vers dans la *Complainte de Geoffroy de Sargines*.

Qui at les bones mours al cuer,
Les euvres monstrent par defuer :
Seule noblesce franche & sage
70 Emplit de tout bien le corage
Dou preudoume loiaul & fin.
Ses biens li moinne à boenne fin
Au mauvaiz part fa mauvistiez,
Tout adès fait le deshaitiez
75 Quant il voit preudoume venir,
Et ce li nos fait retenir
C'on doit connoistre boens & maus,
Et defevreir les boens des faus.
Murs ne arme ne puet deffendre.
80 Roi qu'à doneir ne vuet entendre ;
Rois n'at mestier de forterrefce
Qui a le cuer plain de largesce.
Hauz hom ne puet avoir nul vice
Qui tant li griet comme avarice :
85 A Dieu ce coument qu'il te gart.
Prent bien à ces chozes regart.

Explicit li Dit d'Aristotes.

Ci encoumence

De Charlot le Juif

Qui chia en la Pel dou Lièvre¹.

Ms. 7633.

Qui ménestreil vuet engignier
Mout en porroit miculz bargignier ;
Car mout foventes fois avient
Que cil por engigné se tient
5 Qui ménestreil engignier cuide,
Et l'en trueve la bource vuide :
Ne voi nelui cui bien en chiée.
Por ce devroit estre estanchiée
La vilonie c'om lor fait,
10 Garfon & escuier forfait,
Et teil qui ne valent .ij. ciennes.
Por ce le di qu'à Aviceinnes²
Avint, n'a pas .i. an entier,
A GUILLAUME le penetier³.
15 Cil Guillaumes dont je vos conte,
Qui est à monfeigneur le conte
De Poitiers, chaffoit l'autre jour⁴
I. lièvre qui ert à féjour.
Mult durement se defrouta ;
20 Li lièvres, qui les chiens douta,
Affeiz foï & longuement,
Et cil le chaffa durement ;
Affeiz corut, affeiz ala,
Affeiz guenchi & fâ & là ;
25 Mais en la fin, vos di-ge bien

¹ Cette pièce a été mise en prose par Legrand d'Aussy (voyez t. III, page 90 de ses *Fabliaux*, édit. Renouard), et le texte en a été imprimé par Barbazan (voyez t. III, page 87, édit. de Méon). *L'Histoire littéraire de la France*, tome XX, trouve que, « dans son genre grossier, ce conte est irréprochable ; que le dialogue en est vif et la diction généralement élégante. »

² *Vincennes*, qui fut presque toujours la résidence d'Alphonse, comte de Poitiers et de Toulouse, frère de saint Louis, jusqu'à son départ pour la croisade.

³ Il est probable que *Guillaume* est ici un nom véritable, et que celui qui le portait était réellement *panetier* du comte de Poitiers ; mais nous n'avons aucun moyen de vérifier ce fait. Tout ce qui peut ressortir de notre pièce, c'est que Rutebeuf, qui était favorisé par le frère de saint Louis, avait probablement essayé de son panetier quelque avanie ou quelque refus. Sans cela, l'eût-il fait le héros d'une histoire aussi ridicule que celle qu'il raconte ?

⁴ Ce vers et le précédent, en faisant entendre que le comte de Poitiers existait encore lorsque Rutebeuf écrivait, placent la date de notre pièce avant 1270, époque de la mort d'Alphonse.

Qu'à force le prirent li chien.
 Pris fu sire coars li lièvres ;
 Mais li roncins en ot les fièvres,
 Et fachiez que mais ne les tremble,
 30 Escorchiez en fu, ce me cemble.
 Or pot cil fon roncín ploreir
 Et mettre la pel efforeir ;
 La pel, se Diex me doint salu,
 Coûta plus qu'ele ne valu.
 35 Or laifferons esteir la pel,
 Qu'il la garda & bien & bel
 Jusqu'à ce tens que vos orroiz,
 Dont de l'oïr vos esjorroiz.
 Partout est bien choze commune,
 40 Ce fait chascuns, ce fait chascune,
 Quant .i. hom fait nocés ou feste
 Où il a gens de bone geste,
 Li menestreil, quant il l'entendent,
 Qui autre chose ne demandent,
 45 Vont là, soit amont, soit aval,
 L'un à pié, l'autres à cheval⁵.
 Li couzins GUILLAUME en fit unes
 Des nocés qui furent communes,
 Où affeiz ot de bele gent,
 50 Dont mont li fu & bel & gent :
 Affeiz mangèrent, affeiz burent ;
 Se ne sai-ge combien i furent
 Je méismes, qui i estoie.
 Affeiz firent & feste & joie.
 55 Ne vi piefâ li bele faire,
 Ne qui autant me péuft plaie.
 Se Diex de ces biens me reparte,
 N'est li grant cors qui ne départe :
 La bonne gent c'est départie ;

⁵ Tout le monde sait que c'était, en effet, la coutume des jongleurs et des trouvères . Il ne se célèbre pas de mariage dans nos fabliaux et nos chansons de gestes sans que l'auteur dise immédiatement qu'il y vint une foule de jongleurs, lesquels mangèrent bien, burent mieux, racontèrent une foule d'histoires, et furent très-bien payés. Leur salaire consistait en cadeaux, soit d'argent, soit de vêtements, et quelquefois des deux ensemble. Ainsi aux nocés de Gauthier d'Aupais l'auteur dit :

Il n'i ot jongleur n'euft bone soldée,
 N'euft cote ou forcot ou grant chape forrée.

Je ferai remarquer en même temps que cette profession exigeait une multitude de connaissances et de talents dont la réunion, surprenante qu'elle serait aujourd'hui chez un seul individu, doit le paraître encore bien davantage chez des gens du XIII^e siècle. Ainsi, il ne s'agissait pas seulement pour eux de raconter quelques fragments de romans ; il fallait encore composer des fabliaux, des Dits, des Moralités, les mettre en musique, et s'accompagner en même temps de plusieurs instruments.

60 Chascuns l'en va vers sa partie.
 Li ménestrel trestuit huezei⁶
 S'en vinrent droit à l'espouzei.
 N'uns n'i fu de parler laniers⁷ :
 « Doneiz-nos maîtres ou deniers,
 65 Font-il, qu'il est drois & raifons ;
 S'ira chascuns en sa maison. »

Que vos iroie-je dizant,
 Ne me paroles esloignant ?
 Chascun ot maître, nès CHALLOZ⁸
 70 Qui n'estoit pas mult biaux valloz.
 CHALLOZ ot à maître celui
 Qui li lièvres fist téil anui.
 Ces lettres li furent escrites,
 Bien faellées & bien dites ;
 75 Ne cuidiez pas que je vos boiz.
 CHALLOZ en est venuz au bois,
 A GUILLAUME ces lettres baille ;
 GUILLAUME les refut cens faille ;
 GUILLAUMES les commance à lire,
 80 GUILLAUMES li a pris à dire :
 « CHALLOT, CHARLOT, biaux dolz amis,
 Vos estes ci à moi tramis
 Des noces mon couzin germain ;
 Mais je croi bien, par saint Germain,
 85 Que vos cuit teil choze doneir,
 Que que en doie gronfonneir,
 Qui m'a coutei plus de .c. souz,
 Se je foie de Dieu affouz. »
 Lors a apelei sa maignie,
 90 Qui fu sage & bien enseignie,
 La pel d'un lièvre rova querre,
 Por cui il fist maint pas de terre ;
 Cil l'aportèrent à grant aléure,
 Et GUILLAUMES de rechief jure :
 95 « CHARLOT, se Diex me doint sa grâce,
 Ne se Dieux plus grant bien me face,
 Tant me coûta com je te di. »
 — « Hom n'en auroit pas famedi,
 Fait CHARLOS, autant au marchié,
 100 Et l'en aveiz mains pas marchié.

⁶ *Trestuit huezei*, tout bottés.

⁷ *Laniers*, lent, paresseux. C'est dans ce sens qu'on disait : un faucon *lanier*.

⁸ Voyez une des notes de *La Desputoison de Chalot et du Barbier*.

Or voige-bien que marchéant
Ne font pas toz jors bien chéant. »

La pel prent que cil li tendi ;
Onques grâces ne l'en rendi ;
105 Car bien faveiz, n'i ot de quoi.
Pencis la véiffiez & quoi ;
Pensís l'en est iffus là fuer ;
Et sí pence dedens son cuer,
Se il puet, qu'il li vodra vendre,
110 Et li vendi bien au rendre.
Porpenceiz c'est que il fera,
Et coment il li rendera.
Por li rendre la félonie,
Fíft en la pel la vilonie..
115 Vos savez bien ce que vuet dire.
Arier vint & li dist : « Biau sire,
Se ci a riens, sí le preneiz. »
— « Or as-tu dit que bien seneiz ? »
— « Oíl, foi que doi Notre Dame »
120 — « Je cuit c'est la coiffe ma fame,
Ou sa toaille, ou son chapel ;
Je ne t'ai donei que la pel. »
Lors a boutei se main dedens :
Eiz-vos l'efcuier qui ot gans
125 Qui furent punais & puerri,
Et de l'ouvrage maître HORRI⁹.
Ensí fu ij. fois conchiez :
Dou ménestreil fu espiez
Et dou lièvre fu mal bailliz,
130 Que ces chevaus l'en fu failliz
RUTEBUEZ dit, bien m'en souvient :
« Qui barat quiert, baraz li vient. »

Explicit.

⁹ Voyez, pour les détails sur ce personnage, une des notes de *la Complainte Rutebeuf*.

De la Damme qui fist trois tours entour le Moustier

Ou ci encoumence

De la Dame qui ala .iij. fois entor le Moutier¹.

Mss. 7218, 7633, 7615.

Qui fame voudroit decevoir,
Je li faz bien apercevoir
Qu'avant decevroit l'anemi,
Le déable, à champ arami.
5 C'il qui fame viaut justicier,
Chascun jor la puet combrifier,
Et lendemain r'est tote faine
Par refouffrir autre tel paine ;
Mès quant fame a fol débonère,
10 Et ele a riens de lui afère,
Ele li dift tant de bellues,
De truffes & de fanfelues,
Qu'ele li fet à force entendre
Que le ciel fera demain cendre :
15 Iffi gaaingne la querele.
Je l'dis par une damoisele
Qui ert fame à .i. escuier,
Ne fai chartrain ou berruier.
La damoisele, c'est la voire,
20 Estoit amie à un provoire.
Mult l'amoit cil & ele lui,
Et ci ne leffaft por nului

¹ Cette pièce a été imprimée par Barbazan. (Voy. l'édition de ses *Fabliaux*, donnée par Méon, t. III, page 30.) Daunou, dans son *Discours sur l'état des lettres au XIII^e siècle*, t. XVI de *l'Histoire littéraire de la France*, a dit avec raison à propos de ce fabliau :

« Quelques livres que soient ces contes, on se méprendrait fort si on les croyait dictés par un esprit irréligieux. C'est de la meilleure foi du monde que leurs auteurs associent le profane au sacré ; ils mêlent à leurs facéties et à leurs satires des témoignages non équivoques de leur croyance sincère. Il y a même des fabliaux consacrés spécialement à la dévotion..... La Sainte-Vierge y joue presque toujours le principal rôle. »

Chénier avait dit avant Daunou :

« Des fabliaux assez nombreux roulent sur des sujets de dévotion, et dans plusieurs Notre-Dame joue un rôle considérable. Sa protection est regardée comme un infallible moyen de se tirer d'affaire en ce monde et en l'autre Les écrivains composaient de bonne foi ces pieuses nouvelles. C'est contre leur intention qu'elles sont ridicules ; mais il faut leur rendre une justice complète. Si leur zèle n'est pas selon la science, il est selon la bonté ; les saints, chez eux, sont constamment secourables, etc. »

Enfin, l'auteur de l'article sur RUTEBEUF (t. XX de *l'Hist. littér. de la France*) dit, en parlant de ce fabliau : « Que l'on compare ce joli badinage à ta grossière conclusion des *Cent Nouvelles nouvelles*, et l'on verra si le premier conteur n'est pas aussi le plus habile et le plus agréable des deux. »

Qu'ele ne féift fon voloir,
Cui qu'en déuft le cuer doloir.
25 Un jor, au partir de l'église,
Ot li prestres fet fon fervife :
Ses vestemenz lest à ploier,
Et li vet la dame proier
Que le soir en un boschet viengne :
30 Parler li veut d'une befoingne
Où je cuit que pou conquerroie
Se la befoigne vous nommoie.
La dame respondi au prestre :
« Sire, vez me ci toute prestre,
35 C'or est-il pous & saison :
Ausi n'est pas cil en maifon. »

Or avoit en cele aventure,
Sans plus itant de mespresure,
Que les maifons n'estoient pas
40 L'une lez l'autre à quatre pas ;
Ains i avoit, dont mult lor poise,
Le tiers d'une lie franchoise.
Chascune ert en un espinois
Com ces maifons de Gastinois ;
45 Mès li bochez que je vous nome
Estoit à ce vaillant preudomme
Qu'à faint Ernoul doit la chandoile
Le soir, qu'il ot jà mainte estoile
Parant el ciel, si com moi samble,
50 Li prestres de la maifon l'amble,
Et se vint el boschet féoir
Por ce c'on ne l' puisse véoir.
Mès à la dame méfavint,
Que sire ERNOUS ses mariz vint
55 Toz moilliez² & toz engelez ;
Ne sai dont où il ert alez ;
Por ce remanoir là covint :
De son provoire li sovint.
Si se haste d'appareillier
60 Ne le vout pas faire veillier :
Por ce n'i ot .v.³ mès ne .iiij.
Après mengier petit esbattre
Le lessa, bien le vos puis dire.

² Ms. 7615. VAR. Touz emplus.

³ Ms. 7633. VAR. .iiij. mès ne quatre.

Souvent li a dit : « Biaux dou sire
 65 Alez g f r, si ferez bien.
 Veillier gri ve for toute rien
 A homme quant il est laffez :
 Vous avez chevauchi  affez. »
 D'aler g f r tant li reprouche
 70 Por pou le mortel en la bouche
 Ne fait celui aler g f r,
 Tant a d'eschaper grant d f r.
 Li bons escuier i ala,
 Qui la damoisele apela,
 75 Por ce que mult la prise & aime.
 — « Sire, fet-elle, il me faut traime
 A une toile que je fais,
 Et si m'en faut encor grant fais
 Dont je ne me foi garde prendre,
 80 Et je n'en truis n s point   vendre ;
 Par Dieu, si ne sai que j'en face. »
 — « Au d able soit tel filace,
 Fet li vall s⁴, comme la vostre !
 Foi que je doi faint Pol l'apostre,
 85 Je voudroie qu'el fust en Saine⁵. »
 Atant se couche, si se saine,
 Et cele se part de la chambre.
 Petit s jorn rent si membre
 Tant qu'el vint l  o  cil l'atent :
 90 Li uns les bras   l'autre tent.
 Iluec furent   grant d duit,
 Tant qu'il fu pr s de mienuit.

 Du premier fomme cil l'esveille,
 M s mult li vient   grant merveille
 95 Quant il ne sent lez lui la fame.
 — « Chamberi re, o  est vostre dame ? »
 — « Ele est l  fors, en cele vile,
 Chi s la com re, o  ele file. »
 Quant cil o  que l  fors iere,
 100 Voirs est qu'il fist mult laide chi re.
 Son fercot vest, si se leva,
 Sa damoisele querre va.
 Chi s la com re la demande.
 Ne trueve qui raifon l'en rande,

⁴ Mss. 7615, 7633. VAR. Di li escuiers.

⁵ Ms. 7633. VAR. Seinne.

105 Qu'ele n'i avoit esté mie.
Ez-vous celui en frénéfie !

Par delez cels qu'el bofchet furent
Ala & vint (cil ne se murent),
Et quant il fu outre passez :

110 « Sire, fet-ele, or est assez ;
Or covient-il que je m'en aille :
Vous orrez jà noife & bataille. »
Fait li prestres : « Ice me tue
Que vous ferez jà trop batue :

115 Onques de moi ne vous soviengne. »
— « Dant prestres, de vous vous coviengne, »
Dift la damoisele en riant.
Que vous iroie controuvant ?
Chascuns l'en vint à son repère.

120 Cil qui se jut ne se pot tère :
« Dame orde, viex pute provée,
Vous foiez, or la mal trovée !
Dift li escuiers. Dont venez ?
Bien pert que pour fol me tenez. »

125 Cele se tut & cil l'effroie :
« Voiz por le sanc & por le foie,
Por la froiffure, por la teste,
Ele vient d'avec nostre prestre ! ».
Iffi dit voir, & li ne l' fot ;

130 Cele se tut li ne dift mot.
Quant cil ot qu'el ne se déffent,
Par un petit d'iror ne fent.
Qu'il cuide bien en aventure
Avoir dit la vérité pure.

135 Mautalenz l'arguë & atife :
Sa fame a par les trèces prise
Por le trenchier son coutel tret :
— « Sire, fet-ele par Dieu atret,
Or covient-il que je vous die ;

140 (Or errez jà trop grant voifdie) ;
J'amasse miex estre en la fosse.
Voirs est que je sui de vous grosse :
Si m'enseigna l'en à aler
Entor le moustier sans parler

145 Iij. tors, dire trois patrenostres
En l'onor Dieu & ses apostres ;
Une fosse au talon féiffe
Et par trois jorz i reveniffe.

150 S'au tiers jorz ouvert le trovoie,
C'estoit .i. filz qu'avoit devoie,
Et l'il estoit clos, c'estoit fille.
Or ne revaut tout une bille,
Dift la dame, quanques j'ai fet ;
Mès, par faint Jaque, il ert refet
155 Se vous tuer m'en deviez. »
Atant l'est cil defavoiez
De la voie où avoiez ière ;
Si parla en autre manière :
« Dame, dift-il, je que favoie
160 Du voiage ne de la voie ?
Se je féusse ceste chose
Dont je à tort vous blafme & chose,
Je sui cil qui mot n'en déisse,
Se je anuit de cest foir iffe ! »
165 Atant se turent ; li font pés,
Que cil n'en doit parler jamès ;
De chose que la fame face,
N'en orra noise ne menace.
RUSTEBUEF dift en cest fablel⁶ :
170 Quant fame a fol, l'a son avel⁷ .

Explicit de la Dame qui fist les .iiij. tors entor le Moustier.

⁶ Ms. 7633. VAR. flabel.

⁷ Voyez, page 75 de mon recueil intitulé : *Jongleurs et Trouvères*, deux satires analogues contre les femmes.

Du Secrestain et de la Famme au Chevalier,

Ou ci encoumence

Li Miracles que Nostre-Dame fist dou Soucrétain et d'une Dame¹.

Mss. 7218, 7633.

Ce foit en la bénéoite heure
Que BÉNÉOIZ², qui Dieu aeure,
Me fet fère bénéoite œvre,
Por BÉNÉOIT, un poi m'aoevre.
5 Benoiz foit qui escouterà
Ce que por BÉNÉOIT fera
RUSTEBUES, que Diex bénéiffé.
Diex doinst que l'uevre espénéiffé
En tel manière que il face
10 Chofe dont il ait gré & grace.
Cil qui bien fet bien doit avoir ;
Mès cil qui n'a fens ne favoir
Por qoi il puiffé en bien ouvrer,
Si ne doit mie recouvrer
15 A avoir garifon ne rente ;
L'en dit : *De tel marchié tel vente.*

Cift fiècles n'est mès que marchiez ;
Et vous qui au marchié marchiez,
S'au marchié estes mal chéant
20 Vous n'estes pas bon marchéant.
Li marchéanz, la marchéande,
Qui sagement ne marchéande,
Pert ses pas & quanqu'ele marche.
Puisque nous fons en bone marche,
25 Penffons de li marchéander
C'on ne nous puiffé demander
Nule riens au jor du juife,
Quant Diex prendra de cels justife

¹ Cette pièce a été imprimée par Méon à la pag. 119 de son quatrième volume de *Fabliaux*. Elle n'avait point été donnée par Barbazan ; mais Legrand-d'Aussy (t.IV, page 83, édit. Renouard) en avait tracé, dans une note, l'analyse assez fidèle à la suite du joli conte de *la Sacristine*, qui n'est pas sans analogie avec celui de Rutebeuf.

² Méon a imprimé ce mot par une petite lettre, *beneoit*, comme s'il s'agissait du verbe *bénir*. C'est une erreur ; *Bénéoit* est ici un nom propre : Rutebeuf, vers la fin de la pièce, dit qu'il tient cette histoire de *messire Bénéoiz*, et qu'il n'a fait, lui, que la mettre en rimes. Mais quel était ce *messire Bénéoiz* ? C'est ce que nous ignorons, faute d'une désignation plus spéciale de la part de Rutebeuf.

30 Qui auront iffî barguingnié,
Qu'au marchié feront engingnié.

Or, gardez que ne vous engingne
Li maufès, qu'adès vous barguingne :
N'aiez envie for nule âme :
C'est la chose qui destruit l'âme.
35 Envie samble hériçon :
De toutes pars font li poiçon :
Envie point de toutes pars ;
Pis vaut que guivre ne liépars.
Li cors où envie l'embat
40 Ne se solace ne esbat.
Toz jors est les viaires pales,
Tos jors font les paroles males ;
Lors rist-il que son voifin pleure,
Et lors li recort li deuls seure
45 Que les voifins a bien affez ;
Jà n'ert de mesdire laffez.
Or poez-vous favoir la vie
Que cil maine qui a envie

Envie fet home tuer
50 Et li fet bonne remuer ;
Envie fet rooingner terre,
Envie met ou fiècle guerre,
Envie fet mari & fame
Haïr, envie destruit âme,
55 Envie met descorde ès frères,
Envie fet haïr les mères,
Envie destruit gentillece,
Envie grève, envie blece,
Envie confont charité,
60 Envie ocist humilité.
Et por l'envie d'un maufé³,
Dont maintes genz font eschaufé,
Vous vueil raconter de deus genz
Dont li miracles est met genz.

65 Granment n'a mie que la fame
A un chevalier, gentiz dame,
Estoit en ce païs en vie.

³ Le Ms. 7633 ajoute ici ces deux vers :
Ne fai que plus briement vous die
Tuit li mal viennent par envie.

Sans orgueil ère & fans envie,
 Simple, cortoise, preus & sage.
 70 N'estoit ireuse ne sauvage,
 Mès la bonté, la loiauté
 Paffoit cortoise & biauté.
 Dieu amoit & la douce mère ;
 N'estoit pas aus pauvres amère⁴ ;
 75 Le soir, quand l'en doit herbregier
 La povre gent, nès un bergier
 Fefoit-èle li très biau lit
 C'uns rois i géuft à délit.
 Plus avoit, en li charité
 80 (Ce vous di-je par vérité)
 Qu'il n'a demi en cels du monde ;
 N'est pas orendroit la feconde.
 De tout ce me doi-je bien tère,
 Avers le très biau luminère
 85 Qu'ele monftroit au samedi.
 Et bien fachiez, sus m'âme di,
 Que matines voloit oïr :
 Jà ne l'en véiffiez fuir
 Tant com avoit fet le servise ;
 90 Ce ne vous fai-je en quel guife
 Fefoit les festes Noftre-Dame ;
 Ce ne porroit dire nule âme.
 Se j'estoie bons escrivains,
 Ainz feroie d'escrire vains
 95 Que j'éusse escrit la moitié
 De l'amour & de l'amistié
 Qu'à Dieu monftroit & jor & nuit.
 Encor dout-je ne vous anuit
 Ce que j'ai un petit conté
 100 De son sens & de la bonté.
 Ses lires l'avoit forment chière.
 Et mult li fefoit bèle chière.
 De ce qu'en vérité favoit,
 Que li grant preude fame avoit ;
 105 Mult l'amoit, & mult li plefoit
 Trestoz li biens, qu'ele fefoit.

En la vile ot une abeie.
 Qui n'estoit pas mult esbahie

⁴ Le Ms. 7633 ajoute ici les deux vers qui suivent :
 Ne marrafire au desconceilliez :
 N'estoit pas ses huis verruilliez.

De servir Dieu l'espéritable,
110 Et li estoit mult charitable
La gent qui estoit en cel leu.
Bien féust véoir cler de leu
Qui i véist un mauvès cas :
Or, ont tout atorné à gas.
115 Chanoine réguler estoient ;
Lors riègle honestement gardoient.
Léenz avoit .i. foucrétain ;
Orendroit nul home ne tain
A li preudome comme il ière.
120 La glorieuse dame chière
Servoit de bon cuer & de fin
Si com il parut à la fin ;
Et li vous di qu'en .iiij. parties
Estoient les evres parties :
125 Dormir, ou mengier, ou orer
Voloit ; ne favoit laborer.
Tos jors vous fust devant l'autel.
Vous ne verrez jamès autel
Comme il estoit, ne li preudome.
130 N'en prisoit avoir une pome,
Ne n'avoit cure ne corage
De ce qui est chose volage,
C'on voit bien avenir sovent
Qu'avoirs l'envole avec le vent ;
135 Por ce n'en avoit covoitife.
Quant la chandoile estoit esprise
Devant la Virge débonère,
De l'oster n'avoit-il que fère :
Tout ardoit, n'i remanoit point.
140 Je ne di pas l'il fust à point
Que plains li chandelabres fust
Ou li granz chandeliers de fust,
Il en otast jusqu'à reson
Qui feçoit bien à la meson.

145 Par maintes foiz li avenoit
Que la bone dame venoit
A l'église por Dieu proier ;
Celui trovoit qui otroier
Doit Nostre-Dame son doux raine ;
150 Jamès n'aura li bon chanoine.
Ces genz molt faintement vivoient.
Li félon envieus qui voient

Cels qui vivent de bone vie
D'els defvoier orent envie ;
155 De lor enviaus envoièrent ;
Soventes foiz i avoièrent
Tant qu'il les firent defvoier
De lor voie, & avoier
A une péreilleufe voie.
160 Or, est mestiers que Diex les voie ;
Toft va (ce poez vous véoir)
Chose qui prent à déchéoir :
Toft fu lors pénitence frete
Qui n'estoit pas demie fete :
165 Anemis li les entama
Que li amis l'amie ama,
Et l'amie l'ami amot.
Li uns ne fet de l'autre mot ;
De plus en plus les enchanta.
170 Quant cil chantoit *Salve, sancta*⁵.
Li *parens* estoit oubliez,
Tant estoit fort defavoiez ;
Et quant il voloit grâces rendre,
.Vii. foiz li convenoit reprendre,
175 Ainz que le moitié dit éuft.
Or est mestiers Diex les aiut.
Du tout en tout a geté fuer
L'abit saint Augustin de cuer ;
N'i a mès se folie non.
180 Fors tant que chanoines a non :
De l'ordre Augustin n'i a goutte
Fors que l'abit, ce n'est pas doute.

Or est vaincus, or est conclus
Nostre religieus reclus.
185 N'a plus fol en la région
Que cil de la relégion ;
Et la dame relegieufe
R'est d'amer li fort curieufe
Qu'ele n'a d'autre chose cure.
190 Or est la dame mult obscure,
Quar li obscurs l'a obscurcie
De l'obscurté & endurecie :
De male cure l'a curie ;
Ci a mult obscure curie

⁵ Ce sont les premiers mots d'un hymne à la Vierge : *Salve, sancta parens, etc.*

195 Qui n'est pas entre char & cuir,
Ainz est dedenz le cuer obscur
Qui estoit clers & curieux
De servir Dieu le glorieux.
Curer la puissance li curières
200 Qui des obscurs est escurières ;
Quar si forment est tormentée,
Si vaincue & si enchantée
Quant ele est assise au mengier
Il li covient avant changier
205 Color .v. fois ou .vi.,
Por son cuer qui est si pensif,
Que li premiers mès soit mengiez.
Or est ses afères changez.
Voirement dit-on, ce me samble :
210 Diex done blef, déable l'anble,
Et li déable ont bien enblé
Ce que Diex amoit miex que blé.
Or face Diex novele amie
Qu'il samble ceste ne l' soit mie.
215 Toft est alé, prenez-y garde.
Ce que nostre Sires ne garde.

Dist la dame dolente lasse :
« Ceste dolor toute autre passe.
Lasse ! ; que porrai devenir ?
220 Comment me i porrai contenir
En tel manière qu'il parçoive
Que la seue amor me deçoive ?
Dirai-je lui ? nenil, sanz doute.
Or ai-je dit que fole gloute,
225 Que fame ne doit pas proier ;
Or me puet l'amor asproier
Que par moi n'en faura mès riens.
Or sui aussi com li mesfriers
Qui porrist desouz la goutière :
230 Or amerai en tel manière. »
Ainsine la dame se demaine :
Or vous vueil remener au moine.

Li bons moines aime la dame
Qui acroist for sa lasse d'âme ;
235 Mès la dame n'en fet noiant.
Mult va entor li tornoiant
Quant ele est au moustier venue ;

Et il féuft la convenue
 Que la dame l'amast fi fort,
 240 Confortez fuft de grant confort.
 Il n'est en chemin ne en voie
 Que li déables ne le voie :
 Tout adès le tient par l'oreille ;
 D'eures en autres li confeille :
 245 « Va, fols chanoines, por quoi tardes
 Que cefte dame ne regardes ?
 Va, à li cor, & fi la proie ! »
 Tant le femont & tant le proie
 Que li chanoines à li vient ;
 250 Par force venir li covient.
 Quant la dame le voit venir
 De rire ne se puet tenir ;
 Ses cuers li femont bien à dire :
 « Embrachiez-moi, biau très douz sire ; »
 255 Mès nature la tient ferrée.
 Nule des denz n'a defferrée
 Fors que por rire. Quant ris ot,
 Les dens refferre & ne dift mot.
 Li preudom la prent par la main :
 260 — « Dame, vous venez chascun main
 Mult matinot à cefte église :
 Est-ce por oïr le servise ?
 Ne puis plus ma dolor couvrir,
 Ainz me covient ma bouche ouvrir ;
 265 Les denz me covient defferrer.
 Vous me fêtes fovent ferrer
 Le cuer el ventre sanz demor :
 Dame, je vous aim par amor ! »

Dift la dame : « Vous estes nice.
 270 Plus a en vous assez de vice
 Que ne cuidoie qu'il éuft.
 Se fainte charité m'éuft,
 Mult favez bien servir de guile.
 Estes vous por ce en la vile,
 275 Por la bone gent engingnier ?
 Ha ! com favez bien barguingnier
 Voiz du papelart, du béguin !
 Dès or ne pris .i. angevin
 Son bien fet ne fa pénitance ;
 280 Si m'aït Diex la puiffance,
 Je cuidai qu'il fuft un hermites,

Et il est uns faus ypocrites.
Ahi ! ahi ! quel norriçon !
Il est de piau de hériçon.
285 Envelopez defouz la robe,
Et defors fert la gent de lobe,
Et l'a la trahison ou cors,
Et fet biau sanblant par defors. »

— « Dame, dame, ne vos anuit !
290 Avant soufferrai jor & nuit
Dès or mès mon mal & ma paine
Que vous die chose grevaine.
Tère m'estuet, je me terai ;
Leffier l'estuet, je le lerai.
295 Vous aproier, n'en puis plus fère »
— « Biaux sire chiers, ne me puis tère.
Tant vous aim, nus ne l' porroit dire.
Or n'i a plus, biaux très dous sire,
Mès que le meill or regardez
300 Et du descouvrir vous gardez ;
Quar se la chose est descouverte
L'en nous tendra a gent cuiverte,
Sachiez & si n' en doutez pas.
Alons-nous-en plus que le pas
305 A tout quanques porrons avoir.
Prenons denier & autre avoir,
Si que nous vivons à honor
Là où nous ferons à séjor ;
Quar a gent qui va desgarnie
310 En estrange leu est honie. »

Dist li chanoines : « Douce amie,
Sachiez ce ne refus-je mie ;
Quar c'est li mieudres que g'i voie.
Or nous meterons à la voie
315 Anquenuit ; de nuiz mouverons
Atout quanques nous porterons. »
Or est la chose porparlée
Et de la muete & de l'alée.
La dame vint en son osté :
320 Contre la nuit en a osté
Robes, deniers & de joiaus
Les plus riches & les plus biaux :
S'ele en péuft porter la cendre
Ele l'alast volentiers prendre :

325 Quar la gent qui ainfi labeure
Tient à perdu ce qui demeure.
Li chanoines est d'autre part
Qui au trésor fait grant effort ;
Le trésor très anoiantist
330 Ainfi bien com l'il le nantist.
Tout prent, tout robe, tout pelice ;
N'i a laiffié croiz ne chalice.
I. trouffiau fet, trouffiau mès trouffe ;
Le trouffiau prent, au col le trouffe :
335 Or, a-il le trouffiau trouffé,
Mes l'on le trueve à estrous fé
Qu'il fera pris & retenuz.
Il est à la dame venuz,
Qui l'atendoit iluec acou.
340 Chascuns met le trouffel au cou :
Or sanble qu'il vont au marchié.
Tant ont alé, tant ont marchié,
Qu'esloingnié ot li fols nais
Xv. granz liues de son país.

345 En la vile ont .i. ostel pris.
Encor n'ont de noient mespris,
Ne fet pechié, ne autre chose
Dont Diex ne fa mère les chose,
Ainz font aufi com fuer & frère :
350 La douce Dame lor soit mère !
Venir me covient au couvent,
Où il n'avoit pas ce couvent.
Li couvenz dort, ne se remue ;
Li couvenz la desconvenue
355 Ne set pas : savoir li covient,
Quar uns convers au couvent vient
Et dist : « Seignor, sus vous levez !
S'anuit mès lever vous devez,
Qu'il est biaux jors & clers & granz. »
360 Chascuns est de lever engranz.
Quant il ont le convers oï
Durement furent esbahi
Qu'il n'orent oï soner cloche
Ne champenelle, ne reloge.
365 Or dient bien tuit à délivre
Que ce soir avoit esté yvre
Lor foucretains, tant ot béu
Que li vins l'avoit décéu ;

Mès je cuit qu'autre chose i a,
370 Foi que doi *Ave Maria*.
Ils font à l'église venu,
Petit & grant, jone & chanu ;
Le foucretain ont apelé
Qui le trésor ot trapelé.
375 Cil ne respont ne que muiz :
Por quoi ? qu'il l'en estoit fuiz.

Quant il furent entré el cuer
Chascuns voulist biens estre fuer,
Car trefruit li grant paor orent ;
380 Li uns des autres riens ne forent,
Que la char lor frémist & tranble.
L'abés parole à toz enfanble :
Seignor, dist-il, nous fons lobez,
Li foucretaius nous a robez,
385 Frère, dist-il au trésorier,
Leffastes-vous le trésor ier
Bien fermé ? quar, i prenez garde ! »
Et li trésoriers i regarde.
Onques ne trova au trésor
390 Ne chalice, ne croiz, ne or.
Au couvent dist & à l'abé :
« Seignor, dist-il, nous fons lobé :
N'avons ne calice, ne croiz,
Ne trésor qui vaille .ij. nois. »
395 Dist li abés : « Ne vous en chaille.
Va l'en-il ! oil bien l'en aille.
S'il est de droit, encor saurons
Là où il est ; si le r'aurons. »

Papelars fet bien ce qu'il doit,
400 Qui li forment popelardoit.
De l'engin lèvent & de l'art
Li ypocrite papelart :
De la loenge du pueple ardent ;
Por ce papelart papelardent.
405 Ne vaut rien papelarderie,
Puis que la papelarde rie.
Jamès ne papelardirai ;
Ainçois des papelars dirai.
Por chose que papelars die,
410 Ne croirai mès papelardie.

La renommée, qui toft cort,
 Est venue droit à la cort
 Au chevalier qui fa fame ot
 Defrobé, ne il n'en fet mot,
 415 Qu'il n'avoit pas leenz géu.
 Quant il a fon oftel véu
 Si robé & fi defgarni :
 « Ha, Diex ! com m'avez efcharni,
 Dit li chevaliers, biaux dous fire !
 420 Or ne cuidai qu'en nul empire
 Éuft tel fame com la moie.
 De grant noient m'esjoiffioie :
 Or voi-je bien, & et croi & cuit
 N'est pas tout or quanqu'il reluit. »

425 Or fet-il & fevent li moine
 Li foucretains fa fame enmaine.
 Après l'en vont à grant aléure ;
 Ne chevauchent pas l'ambléure,
 Mès tant com chevaus puéent corre,
 430 Qu'il cuident lor proie rescorre.
 Ce jor les mena bien fortune :
 Voie n'es destorna nis une,
 Ainz ont la droite voie alée
 Là où cil firent lor alée.
 435 Tant ont le jor esperoné,
 Qu'avant que l'en éuft foné
 Nonne, vindrent au leu, je cuit,
 Qui plus lor griève & plus lor cuit.
 Ès rues foraines se metent,
 440 Et du demander l'entremetent
 Se l'en auroit tel gent véue
 Qui ont tel vis & tel véue :
 Toute devisent la façon.
 — « Por Dieu ! favoir le nous face-on
 445 S'il demeurent en ceste vile,
 Qui molt nous ont servi de guile ! »
 Li chevaliers lor redcueuvre
 Dé chief en chief le fet & l'uevre.

La renommée, qui toft vole,
 450 A tant portée la parole
 Qu'ele est à lor voisins venue
 En une mult foraine rue ;
 Quar la gent qui à ce l'atorne

En destorné lieu fe destorne.
455 Els encula une Béguine :
Sa langue ot non *Male voisine*.
Or ont Béguin chié ou fautre :
Béguin encusent li uns l'autre ;
Béguins font volentiers damage :
460 Que c'est li drois de béguinage,
Mès que los en puiffent avoir ;
Béguin ne quièrent autre avoir.

Cil l'en revont à la justife.
Li chevaliers lor redevise
465 Si com ces genz ont mesferré,
Et tout l'erre qu'ils ont erré,
Et l'avoir qu'aporté en orent ;
Devifèrent au miex qu'il forent.
Por ce c'on les trova ou voir,
470 Si covint tout par estovoir
Que cil fussent lié & pris
Qui li durement ont mespris.
Pris furent & mis en prison
Por tel fet & tel mesprison ;
475 Et cil l'en vont lor garant querre
Qui ne font pas loing de lor terre.

Or furent pris cil & loié
Que li maufès ot desvoié.
Par maintes foiz m'a l'en conté
480 C'on doit reprover sa bonté.
Li preudom sa bonté reprovee :
La glorieuse dame rueve
Que de cel péril les délivre,
Qu'il cuident avoir esté yvre.
485 Dist li preudom : « Virge pucele,
Qui de Dieu fus mère & ancele,
Qu'en toi éus la déité,
Qu'il prist en toi humanité,
Se ta portéure ne fust
490 Qui fu mise en la crois de fust⁶,
En enfer fussions sanz retor :
Ci éust péreilleuse tor.
Dame, qui par ton douz salu
Nous a geté de la palu⁷

⁶ *Fust*, bois ; *fustum* ; d'où *futaie*.

495 D'enfer qui est vil & obscure,
Virge pucele, nete & pure,
Dame servie & réclamée,
Par qui toute fame est amée,
Si com la rote ist de l'espine,
500 Iflis, glorieuse roïne,
De juerie qui est poingnanz,
Et tu es souez & oingnanz ;
Dame, je vous ai tant servi,
Se ce pert que j'ai deservi,
505 Ci aura trop grant cruauté.
Virge plaine de léauté,
Par ta pitié de ci nous oste
Ci a mal ostel & mal oste. »

Dist la dame : « Virge honorée,
510 Que j'ai tantes foiz aorée
Et servie si volentiers,
Secor-nous, c'or en est mestiers !
Virge pucele, Virge dame,
Qui es saluz de cors & d'âme,
515 Secor ton serf, secor ta serve
Où ci a péreilleuse verve.
Pors de salu, voie de mer
Que toz li fiècles doit amer,
Quar regarde ceste forfète
520 Qui de t'aïde grant soufrete.
Dame, cui la grâce est donée
D'estre des angles coronée
Et d'aidier toute créature,
De ceste grant prison obscure
525 Nous gète par ta volanté
Qu'anemis nous a enchanté ;
Et se par toi ne fons délivre,
A grant dolor nous covient vivre. »

Bien a oïe la complainte
530 La mère Dieu de la gent fainte,
Si comme il i a bien paru :
En la chartre à els l'aparü.
De la grant clarté souveraine
Fu si toute la chartre plaine
535 Que la gent qui furent humain

⁷ *Palu*, marais ; *palus* ; d'où. les *Palus Mæotides*.

Ne porent movoir pié ne main.
Cele clartez qui li resclère
Avoec tout ce fi souef flère.
Devant els vint la glorieuse
540 Qu'à nul befoing n'est oublieuse :
Les maufez tint enchaenez
Qui ces gens ont li mal menez ;
Tant d'amor lor commande à fère
Comme il lor ont fet de contrère.
545 Cil ne l'osèrent refuser ;
Ne ne l'en porent escufer.
Chascuns de ces deux anemis
A l'un de cels for son col mis :
D'iluec l'en tornèrent grant oirre ;
550 Lor petit pas sanble tonoirre.
Isnel & toft vindrent à porte
Atout ce que chascuns enporte ;
Li uns met celui en sa couche
Et li autres la dame couche,
555 Lez son seignor li doucement
Que cil qui dormoit durement
Ne l'esveilla, ne ne dist mot,
Ne ne fot quant il sa fame ot.
Et l'avoir ont fi ordené
560 Qu'il ont aus moines or doné
Et argent que cil avoit pris
Qui li durement ot mespris.
Li chevaliers r'ot son avoir
C'onques ne pot apercevoir
565 C'on i éuft onques touchié.
Ès-vous l'afère li couchié
C'or n'i pert ne que cops en eve.
Dès que Diex fist Adan ne Eve
Ne fu afères li dessez
570 Ne effaciez li grant meffez.

Cil, qui favoit de la nuit l'eure,
Vest sa robe & se liève seure
Et va ses matines soner.
Qui oïst moines tençoner
575 Si fis : « Ha, ha ! hé, hé ! fus, fus ! »
Dist li abès : « Vois de lafus,
Biaus douz Père, ce que puet estre,
Ce soit de par le roi célestre ! »
Tuit se lièvent isnel le pas ;

580 Apris l'ont : ne lor griève pas.
 Si l'en font venu à léglife
 Por commencer le Dieu servife.
 Quant le foucretain ont véu
 Durement furent esméu.

585 Dift li abés « Biaus douz amis,
 Qui vous a ci iluec tramis ?
 Alez en autre leu entendre,
 Qu'il n'a mès ou trésor que prendre. »
 Dift li foucretains : « Biaus dous sire,
 590 Qu'est or ce que vous volez dire ?
 Prenez-vous garde que vous dites ?
 — « Je cuidai vous fuffiez hermite,
 Dift li abés, Dans glouz léchierres,
 Et vous estes .i. mauvès lerres
 595 Qui nous avez emblé le nostre ! »
 — « Foi que je doi sains Pol l'apofte,
 Dift li foucretains, sire chiers,
 De parler estes trop légiers :
 Se je vous ai fet vilonie,
 600 Ne fui-je en vostre baillie ?
 Si me poez en prison metre.
 Ne vous devez pas entremetre
 De dire chose se n'est voire,
 Ne ne me devez pas mescroire.
 605 Alez véoir à vostre perte :
 Se vous la trovez descouverte
 Et j'ai vers vous de rien mespris,
 Je lo bien que je sois pris. »
 Au trésor aler les rouva ;
 610 Chascuns i va : ainz n'i trova
 C'on i éult meffet noiant.
 « Fantofme nous va fauvoiant⁸,
 Dift li abés. Seignor, sanz faille,
 N'avoit ier ci vaillant maaïlle⁹,
 615 Et or n'i pert ne que devant. »
 Ez-vos esbahi le couvant.
 La dame, qui aler voloit
 Au mouftier si com el foloit,
 Geta en son dos sa chemise
 620 Et puis si a sa robe prise.

⁸ Ce vers et les trois qui le suivent manquent au Ms. 7633.

⁹ *Maaïlle*, petite monnaie qui valait la moitié d'un denier. Il y a un *Dit* assez spirituel qui porte ce nom, et que j'ai imprimé à la page 101 de mon recueil intitulé : *Jongleurs et Trouvères* (Paris, Merklein, 1835).

Atant li chevaliers l'esveille,
Quar mult li vint à grant merveille
Quant il senti lez lui la dame :
« Qui est ceci ? — C'est vostre fame.
625 — Ma fame ne fustes vous oncques. »
Li chevaliers se faine adoncques,
Saut fus ; l'a un tortiz¹⁰ pris,
Au lit l'en vient d'iror espris ;
Plus de cent croiz a fet for lui.
630 « Ne cuidai qu'il eüst nului,
Dist li chevaliers, avoec moi,
Et orendroit géfir i voi
La rien que je doi plus haïr.
Or me doi-je bien esbahir,
635 Que ore aurai non sire ERNOUS ;
Ce seurenon ai-je par vous. »
Dit la dame : « Bien porriez
Miex dire se vous voliez.
Alez véoir à vostre chose ;
640 Péchié fet qui de néant chose. »

Tant l'amena, çà va, là va :
Li chevaliers véoirs i va ;
Ne trueve qu'il ait rien perdu.
Ez-le-vous li fort esperdu
645 C'on le péuft penre à la main.
« S'il ne me convenist demain
A mon jor aler, fachiez, dame,
Ne vous mescréiffe par m'âme ;
Quar j'ai quanque perdu avoie :
650 C'est fantosme qui me desvoie. »
Au point du jor tantost se liève,
Au couvent vient & ne li griève.
« Seignor, dist-il, ma fame tain :
R'avez-vous vostre foucrétain ? »
655 — Oil, oil, dient li moine ;
C'est fantosme qui nous demaine. »
— « Biau, feignor, dist-il au couvent,
Nous avons à enqui convent
Que nous irons à nostre jor
660 Et nous lomes ci à féjor. »

Por ce chascuns l'appareilla,

¹⁰ *Tortiz*, flambeau, torche.

Montent, chevauchent viennent là,
Et truevent les deus anemis
Qui ès sanblances se font mis
665 De cels qu'ils en orent getié
Quant Nostre Dame en ot pitié.
Ez-vous la gent toute esbahie
Et du siècle & de l'abéie,
C'onques mès li fort ne le furent,
670 Por ce c'onques ne l'aperçurent
D'avoir perdu or ne argent ;
Et li r'orent arrier la gent
Qu'il avoient devant perdue.
Por ce en fu gent esperdue.
675 Confeus lor done qu'il alaiffent
A l'évesque & li demandaiiffent
Quel chofe il loeroit à fère
D'un tel cas & d'un tel afère.

Tuit ont pié en esfrier mis
680 Et se font à la voie remis ;
Mès n'orent pas alé granment,
Se li Esécriture ne ment,
Que de l'évesque oient parler.
Cèle part prennent à aler ;
685 Viennent là : li uns li raconte
La chofe, & li évesques monte,
Qu'il veut favoir ce que puet estre
Mult se faine de la main destre.
Tant ont chevauchié que là viennent
690 Et li déable qui se tienent
En lieu de cels que il avoient
Délivré, quant il venir voient
Le prélat molt grant paor orent,
Por ce que en vérité forent
695 Que li prélas mult preudom iere :
Chascuns en inclina la chièr.

Li prélas entre en la prifon :
Si resgarde chascuns prifon,
Et quant il les a regardez
700 Si lor a dit : « Or vous gardez
Que vous me dites de ce voir :
Est-ce par la gent decevoir
Que pris en prifon vous tenez ?
Or me dites dont vous venez. »

705 Cil, qui n'ofèrent au preudomme
Mentir, li ont dite la lome
De lor afère & de lor voie.
Dift li uns : « Guerroié avoie
Une dame & un foucretain
710 Par qoi pris en prifon me tain ;
Quar honte lor cuidoie fère.
Onques ne les poi à moi trère,
Ne atorner à mon fervife ;
Si m'en fui mis en mainte guise
715 Par qoi for els pooir éusse,
Et que decevoir les péusse.
Mult cuidai bien avoir gabé
Chevalier, couvent & abé
Quant jusques ci les fis venir,
720 Quar lors les cuidai bien tenir.
Onques n'es poi à ce mener,
Tant fort m'en séusse pener
Que péchier les péusse fère.
Or ai perdu tout mon afère ;
725 Si m'en r'irai là dont je vain,
Quar j'ai bien laboré en vain.
Or aint li chevaliers sa dame,
C'onques ne vi fi preude fame ;
Cil tiegnent lor chanoine chier,
730 C'onques ne l' poi fère péchier. »
Quant ces genz la parole oïrent,
Molt durement l'en esjoïrent.
Li chevaliers a molt grant joie ;
Tart li est que sa fame voie.
735 Si l'embracera doucement,
Quar or fet-il bien voirement
Qu'il a preude fame sanz doute.
La gent de l'abéie toute
Refet grant joie d'autre part ;
740 D'iluec cele gent se départ.
Molt fu bien la paine séue
Que ces gens avoient éue :
Se l' fot mesires BENÉOIZ,
Qui de Dieu foit tos bénéoiz,
745 A RUSTEBUEF le raconta,
Et RUSTEBUEF en un conte a
Mife la chose & la rima.
Or dist-il que l'en la rime a
Chose où il ait se bien non,

750 Que vous regardez à son non :
 Rudes est, & rudement œuvre ;
 Li rudes hom fet la rude œuvre ;
 Se rudes est, rude est bués,
 Rudes est l'a non RUDEBUÉS¹¹ :

755 RUSTEBUÉS œuvre rudement,
 Savez en fa rudèce ment
 Or prions au définement
 Jhésu-Crist, le roi bonement,
 Qu'il nous doint joie pardurable

760 Et paradis l'espéritable.
 Dites *Amen* trestuit enfanble :
 Ci faut li diz, fi com moi sanble.

Explicit du Secrestain et de la Famme au Chevalier.

¹¹ Cette pièce contient plusieurs passages qui sont singulièrement peu harmonieux : d'abord celui auquel je mets cette note, et qui n'offre que de détestables jeux de mots fort en usage non-seulement chez Rutebeuf, mais encore chez les autres trouvères de cette époque, lesquels n'ont de poésie que la rime ; et ensuite deux vers d'une remarquable cacophonie, et que le lecteur aura sans doute remarqués plus haut ; les voici :

Anemis fi les entama
 Que LI AMIS L'AMIE AMA,
 Et L'AMIE L'AMI AMOT.

Une autre chose remarquable dans cette pièce, c'est le rôle qu'y joue la Sainte Vierge par suite du culte spécial qu'on avait eu pour la mère de Dieu au XII^e siècle, et qui régnait encore, quoique moins vif, au XIII^e, tout ce qui pouvait faire éclater la puissance de Marie était admis sans exception et regardé comme un éloge.

L'Ave-Marie Rutebeuf¹.

Ms. 7218.

A toutes genz qui ont favoir
Fet RUSTEBUES bien afavoir
Et les femont :
Cels qui ont les cuers purs & mont
5 Doivent tuit déguerpir le mont
Et débouter ;
Car trop covient à redouter
Les ordures à raconter
Que chafcuns conte.
10 C'est vérités que je vous conte :
Chanoine, clerc, & roi, & conte
Sont trop aver ;
N'ont cure des âmes fauver,
Mès les cors baignier & laver
15 Et bien norrir ;
Car il ne cuident pas morir
Ne dedenz la terre porrir ;
Mès li feront,
Que jà garde ne li prendront,
20 Que tel mors el engloutiront
Qui leur nuira,
Que la laffe d'âme cuira
En enfer, où jà ne l' lera
Eftez n'yvers.
25 Trop par font les morfiaus divers
Dont la char menjuent les vers
Et en pert l'âme.
I. Salu de la douce Dame,
Por ce qu'ele nous gart de blafme
30 Vueil commencer ;
Quar en digne lieu & en chier,
Doit chafcun metre sanz tencier
Cuer & penffée.

Ave, roïne coronée,
35 Com de bone eure tu fus née,

¹ Ce genre de pièce est très fréquent chez les poètes du moyen âge ; il y a dans le seul Ms. 7218 : *L'Ave-Maria* en français, *La Patenostre* en français, *Le Credo de l'Userier*, etc. M. Paris ajoute à cette remarque que sous le règne de Louis XIV nous trouvons encore le *De Profundis* et le *Confîteor de Mazarin*.

Qui Dieu portas !
 THEOPHILUS reconfortas²
 Quant la chartre li raportas
 Que l'anemis,
 40 Qui de mal fère est entremis,
 Cuida avoir lacié & mis
 En la prifon.

Maria, fi com nous lifon,
 Tu lui envoias garifon
 45 De son malage
 Qui déguerpi Dieu & l'ymage
 Et fi fist au déable homage
 Par la folor ;
 Et puis li fist à la dolor
 50 Du vermeil sanc de la color
 Tel chartre escrire
 Qui devisa tout son martire,
 Et puis après li estuet dire,
 Par estavoir :
 55 Par cest escrit fet asavoir
 THEOPHILUS ot, por avoir,
 Dieu renoié. »
 Tant l'ot deables desvoié,
 Que il estoit toz marvoié
 60 Par despérance ;
 Et quant li vint en remembrance
 De vous, Dame plefant & franche,
 Sanz demorer
 Devant vous s'en ala orer ;
 65 De cuer commença à plorer
 Et larmoier.
 Vous l'en rendistes tel loier
 Quant de cuer l'oïstes proier
 Que vous alastes,
 70 D'enfer la chartre raportastes,
 De l'anemi le délivrastes
 Et de la route³.

Graciâ plena estes toute ;
 Qui ce ne croit il ne voit goute,
 75 Et le compère.

² Voyez plus loin *Le Miracle de Théophile*. Ce passage de l'*Ave-Maria* en est une analyse fort exacte.

³ *Route, rote*, troupe, compagnie ; exemple : « Si virent venir une *rote* de demoiselles jusqu'à quatre. » (Roman de Perceval.)

Dominus, li sauères père
Fist de vous la fille & la mère ;
Tant vous ama
Dame des angles vous clama ;
80 En vous l'encloft, ainz n'entama
Vo dignité ;
N'en perdiftes virginité.

Tecum, par la digne pité,
Vout toz jors estre
85 Lafus en la gloire célestre ;
Donez-le-nous ainfinques estre
Lez fon costé.

Benedicta tu, qui ofté
Nous as de'l dolereus ofté
90 Qui tant est ors,
Qu'il n'est en cest fiècle tréfors
Qui nous péuft fère restors
De la grant perte
Par quoi Adam fist la déferte.
95 Prie à ton Fil qui nous en terde
Et nous eflève
De l'ordure qu'aporta Eve
Quant de la pome ofta la fève ;
Par qoi tes Fis,
100 Si com je fui certains & fis,
Souffri mort & fu crucefis
Au vendredi ;
C'est véritez que je vous di ;
Et au tiers jor (plus n'atendi)
105 Refuscita ;
La Magdélene vifita,
De toz les péchiez l'acuita,
Et la list faine :
De paradis est la fontaine.

110 *In mulieribus*, & plaine
De feignorie :
Fols est qui en toi ne se fie.
Tu hez orgueil & félonie
Seur toute chose ;
115 Tu es li lis où Diex repose ;
Tu es rofier qui porte rose

Blanche & vermeille ;
Tu as en ton faint chief l'oreille
Qui les desconseilliez conseille
120 Et met à voie ;
Tu as de folaz & de joie
Tant que raconter n'en porroie
La tierce part.
Fols est cil qui penlffe autre part
125 Et plus est fols qui se départ
De vostre accorde ;
Quar honeste miséricorde
Et patience à vous l'acorde
Et abandone.
130 Hé ! bénoite soit la corone
De Jésus-Christ qui environne
Le vostre chief !

Et benedictus de rechief,
Fructus qui souffri grant meschief
135 Et grant méfaisie
Por nous geter de la fornaisie
D'enfer, qui tant par est pufnaisie
Laide & obscure.
Fié ! douce Virge nete & pure !
140 Toutes fames, por ta figure,
Doit l'en amer !
Douce te doit l'en bien clamer,
Quar en toi li n'a point d'amer
N'autre durté ;
145 Chacié en as toute obscurté
Par la grâce, par la purté

Ventris tui.
Tuit l'en font déable fui ;
N'ofent parler, car amui⁴
150 Sont leur folas.
Quant tu tenis & acolas
Ton cher Fils, tu les afolas
Et mauméis.
Hé ! biaux Père qui me féis,
155 Si com c'est voirs que tu déis,
Je sui t'ancèle ;
Toi, depri-je, Virge pucèle,

⁴ *Amui*, muets, de *mutus*.

160 Prie à ton Fil qu'il nous apèle
Au jugement,
Quant il fera li aigrement
Tout le monde communément
Trambler com fueille,
Qu'en fa pitié nous acueille !
Difons *amen* : qu'ainli le vueille !

Explicit l'Ave-Maria Rustebuef.

C'est de Nostre-Dame, ou Une Chanson de Nostre-Dame¹.

Mss. 7615, 7633.

Chanson m'estuet chanteir de la meillour
Qui onques fult ne qui jamais sera ;
Li fiens douz chanz garit toute dolour
Bien iert gariz cui ele garia.

5 Mainte arme a garie,
 Huimais ne dot mie
 Que n'aie boen jour,
 Car fa grant dofour
 N'eft n'uns qui vous die.

10 Mout a en li cortoizie & valour,
 Bien & bonteï & chariteï i a ;
 Con folz li cri merci de ma folour :
 Foloïé ai, l'onques n'uns foloia.

 Si pleur ma folie
15 Et ma fole vie,
 Et mon fol fenz plour,
 Et ma fole errour
 Où trop m'entr'oblie.

 Quand son doulz non reclaimment péchéour
20 Et il dient son *Ave-Maria*,
 N'ont puis doute du maufei trichéour,
 Qui mout doute le bien que Marie a,
 Car qui se marie
 En teile Marie,
25 Boen mariage a :
 Marions-nos là ;
 Si aurions l'aïe.

 Mout l'ama cil qui de li haute tour²
 Com li ciel sunt descendi juque fâ.
30 Mère & fille porta son créatour,

¹ Il est évident, par le rythme même de cette pièce, que son titre est très-exact et qu'elle est une véritable chanson.

² Cette strophe n'est pas dans le manuscrit 7615.

Qui de noiant li & autres cria.

Qui de cuer l'efcrie

Et merci li crie

Merci trovera :

35 Jà n'uns n'i faudra

Qui de cuer la prie.

Si comme hom voit le soleil toute jor

Qu'en la verrière entre & ist & l'en va,

Ne l'enpire, tant i fière à léjor,

40 Aufi vos di que onques n'empira

La vierge Marie³.

Vierge fu norrie,

Vierge Dieu porta,

Vierge l'aleta,

45 Vierge fu fa vie.

Explicit la Chanson Nostre-Dame.

³ Cette comparaison, sur un sujet aussi délicat, est ingénieuse et originale.

Les .IX. Joies Nostre-Dame

Ou ci encoumence

Li Diz des Proprieteiz Nostre-Dame¹.

Mss. 7218, 7615, 7633, Bib. royale, Y *in-fol.*, 10,
Bib. S.-Geneviève, et B. L. 175, Bibl. de l' Arsenal.

Roïne de pitié, Marie,
En qui déitez pure & clère
A mortalitei se marie,
Tu iez & vierge & fille & mère.
5 Vierge, enfantaz le fruit de vie ;
Fille, ton fil, mère, ton peire ;
Mout as de nons en prophécie :
Si n'i a non qui n'ait miſtère.

Tu iez fuers, espouze & amie
10 Au Roi qui toz jors fu & ère ;
Tu iez vierge sèche & florie,
Doulz remèdes de mort amère ;
Tu iez Hefter qui l'umelie,
Tu iez Judit qui biau se père :
15 Admon² en pert sa feignerie
Et Olofernes le compère.

¹ En tête du deuxième volume de *Mystères inédits du XV^e siècle*, j'ai cité, en l'empruntant au manuscrit in-folio, 10, de la bibliothèque Sainte-Geneviève que je reproduisais, mais sans me rappeler qu'elle fût de Rutebeuf, la première strophe de cette pièce. Je ne m'en suis aperçu que plus tard. Il faut que les pièces de Rutebeuf aient joui jusqu'au XV^e siècle d'une grande célébrité pour que celle-ci, qui n'a rien de remarquable, se trouve ainsi dans un manuscrit de 1450 environ, et presque sans modifications aux leçons contemporaines du poète, si ce n'est relativement à l'orthographe.

A cette note de ma première édition de Rutebeuf, je suis obligé d'ajouter celle-ci que j'emprunte au travail que M. Paulin Paris a publié depuis dans l'*Histoire littéraire de la France*, sur le poète qui nous occupe. Le spirituel académicien s'exprime ainsi : « L'auteur d'un opuscule inédit, intitulé : *Les Règles de la seconde rhétorique*, dont nous devons la communication à notre savant confrère, M. Montmerqué, attribue cette pièce à Guillaume de Saint-Amour ; mais cet auteur anonyme appartient à la fin du XV^e siècle, et son témoignage ne peut balancer celui des manuscrits contemporains. Guillaume de Saint-Amour, qui inspira beaucoup de vers à Rutebeuf, ne paraît pas en avoir composé lui-même ; cependant, les expressions du rhéteur paraissent se rapporter fort exactement au célèbre professeur des écoles du parvis de Notre-Dame. « Maître Guillaume de Saint-Amour, lequel au parvis de Paris, fist détruire hérésie, ypocrisie et papelardie, la mère de faulx semblant, en après en l'honneur de Notre-Dame, miſt les figures de la Bible et les appliqua à la Vierge Marie et en fit un diz de vers, croifel, qui se commence ainsi : (suivent les premiers vers des IX joies N.-D.) »

Je ne connaissais pas le Ms. de l' Arsenal lors de ma première édition de Rutebeuf ; mais en le voyant, j'aurais pensé comme M. Paris. Jamais ce grave théologien, Guillaume de Saint-Amour, n'a fait de vers, et l'auteur de *la Seconde rhétorique* se trompe évidemment.

² *Admon*, Aman.

Tu iez & cielz, & terre & onde
Par diverfes fénéfiances :
Cielz, qui done lumière au inonde ;
20 Terre, qui dones foutenance ;
Onde, qui les ordures monde.
Tu iez pors de noftre efpérance,
Matière de noftre faconde,
Argumens de noftre créance.

25 De toi, pucele pure & monde,
Porte cloze, arche d'aliance,
Qui n'iez première ne feconde,
Deigna naître par la poiffance
Cil qui noz anemis vergonde,
30 Li jaïans de double fufanee :
Il fu la pierre & tu la fonde
Qui de Golie prift venjance.

Dame de fens enluminée,
Tu as le trayteur tray ;
35 Tu as fouz tes plantes triblée
La teſte dou ſerpent hay.
Tu iez com eſchiale ordenée
Qui le pooir as envay
De la beſte deffigurée
40 Par cui li monde dechay.
Tu yez Rachel la defirrée,
Tu yez la droite Sarray³,
Tu iez la toïfon arouzée,
Tu yez li bouchons Synay⁴.
45 Dou Saint-Eſpir fuz enſeintée,
En toi vint-il & ombray,
Tant que tu fus chambre clamée
Au roy de gloire Adonay.

De toi, fanz ta char entameir,
50 Nafqui li bers⁵ de haut parage
Por le mal ſerpent effreneir
Qui nos tenoit en grief ſervage,
Qui venoit les armes tenteir
Et n'en voloit panre autre gage⁶,

³ Sara.

⁴ Le buisson du Sinai.

⁵ Baron, seigneur.

55 Por les chétives affameir
 En la chartre, antive et ombrage⁷.
 Dame, toi doit-hon réclameir
 En tempeste & en grant orage
 Tu iez estoile de la meir,
 60 Tu iez à nos neiz & rivage⁸.
 Toi doi-hon servir & ameir :
 Tu iez flors⁹ de l'umain linage,
 Tu iez li colons fenz ameir
 Qui porte au cheitiz lor meffage.

65 Seule sanz peir, à cui l'ancline
 Li noblois dou haut confisitoire,
 Bien se tient à ferme racine,
 Jamais ne charra ta mémoire.
 Tu yez fins de nostre ruyne,
 70 Que mort estions, c'est la voire ;
 Solaux qui le monde enlumine,
 Lune sanz leur tranfitoire.

Tu iez fale, chambre & cortine,
 Liz & trônes au Roi de gloire ;
 75 Thrones de jame¹⁰ pure & fine,
 D'or esmerai¹¹ de blanc yvoire ;
 Recovriers de nostre faifine,
 Maisons de pais, tors de victoire,
 Plantains¹², olive, fleurs d'épine,
 80 Cyprès & palme de justoire.

Tu iez la verge de fumée
 D'aromat remis en ardure,
 Qui par le défert iez montée
 El ciel feur toute créature ;
 85 Vigne de noble fruit chargée
 Sanz humaine cultivéure,
 Violete non violée,

⁶ Ms. Y, 10, fonds Saint-Germain. VAR.
 Qui venoit les âmes tempter
 Et il meffoit tout son usage
 Pour les chetives enfermer, &c.

⁷ Antique et cachée. — Au lieu de l'épithète *antive*, le Ms. 7218 met *obscure*.

⁸ Ms. 7218. VAR. Tu es ancre, nef et rivage.

⁹ Ms. fonds Saint-Germain. VAR. port.

¹⁰ *Jame*, pierre précieuse ; *gemma*.

¹¹ D'or épuré.

¹² Ms. 7218. VAR. Aiglentier.

Cortilz¹³ touz enceinz à clofture.

A faint Jehan fu démontrée
90 L'eucellance de ta figure
De .XII. étoiles coronée ;
Li foleux eft ta couverture
La lune, fouz tes piez pozée,
Se nos fénéfie à droiture
95 Que for nos ferez effaucée
Et leur fortune & leur nature.

Tu iez chatiaux, roche hautainne
Qui ne crienz oft ne forvenue ;
Tu iez li puis & la fontainne
100 Dont noftre vie eft foutenue,
Li firmamenz de cui alainne
Verdure eft en terre efpandue,
Aube qui le jor nos amainne,
Turtre qui ces amors ne mue¹⁴ !
105 Tu iez roïne souverainne
De diverfes couleurs veftue ;
Tu iez eftoile promerainne,
La meilleurs, la plus chier tenue,
En cui la déiteiz souverainne
110 Por nos fauveir a recondue
Sa lumière, & fon rai demainne,
Si com li folaux en la nue.

Citeiz cloze à tours macizes,
Li maulz qui les maulz acravente,
115 Qui recéuz eft en tes lices
Pou li chaut c'il pluet ou c'il vente.
Tu iez la raanfons des vices,
Li repos après la tormente,
Li purgatoires des malices,
120 Li confors de l'arme dolente.

Tu as des vertuz les promifces,
C'est tes droiz, c'est ta propre rente ;
Tu iez l'aigles & li fénifces¹⁵
Qui dou foleil¹⁶ reprent jovente,

¹³ *Cortilz*, jardin, verger.

¹⁴ Turtre, tourterelle.

¹⁵ Phénix.

¹⁶ Ms. 7218. VAR. Qui de son bec.

125 Larriz de fleurs, celle d'espices¹⁷,
Baumes, kanele, encens & mente,
Nofstre paradix de délices,
Nofstre espérance, nofstre atente.

Dame de la haute citei
130 A cui tuit portent révérançe,
Tuit estienz déferitei
Par une général sentence :
Tu en as le mont aquitei ;
Tu iez saluz de nofstre effence
135 Balaiz de nofstre vanitei,
Cribles de nofstre concience,
Temples de sainte Trinitei,
Terre empreignie sanz semance
Et lumière de véritei,
140 Et aumaires de sapience,
Et yfopes d'umilitei,
Et li cèdres de sapience¹⁸,
Et li lyx de virginitei,
Et la roze de paciance.

145 Maudite fu fame & blâmée,
Qui n'ot fruit anciennement ;
Mais ainz n'en fuz espoantée,
Ainz voas à Dieu qui ne ment
Que ta virginiteiz gardée
150 Li feroit pardurablement :
Ce fu la première voée ;
Mout te vint de grant hardement.

Tantoft te fu grâce donée
De gardeir ton ven purement ;
155 Ton cuer, ton cors & ta pencée
Saifit Diex à foi voirement
En ce que tu fuz saluée
Vout Diex montrer apertement
Tu iez Eva la bestornée
160 Et de voiz & d'entendement.

¹⁷ Mot à mot : Lande de fleurs, chambre d'épices. « Tant chevalcha par plains, par bois, par carrés, ... qu'il vint en une grande valée. »

(*Roman de GÉRARD DE NEVERS.*)

¹⁸ Ms. 7218. VAR. Et li ceptres de providence. — Ms. fonds Saint-Germain. VAR. Et le fleuve de providence.

Ne porroie en nule menière
De tes nons, combien que penfasse,
Tant dire que plus n'i affière
Se toute ma vie i ufasse ;
165 Mais de tes joies, Dame chière ;
Ne lairoie que ne contasse.
Li faluz, ce fu la première,
Dame, lors t'apelas baasse¹⁹.

Ne fus orguilleuze ne fière,
170 Ainz t'umelias tot à maffe.
Por ce vint la haute lumière
En toi qu'ele te vit li baffe.
Lors fus auffi com la verrière²⁰
Par où li raiz dou soleil paffe :
175 Elle n'est pas por ce mainz entière,
Qu'il ne la perce, ne ne quaffe.
La première fu de tes joies,
Quant ton créatur tu concéuz ;
La seconde fu totes voies²¹.
180 Quant par Élyzabeth féus
Que le fil Dieu enfanterois ;
La tierce quant enfant éuz :
Sanz péchié concéuz l'avoies
Et sanz douleur de li géuz.

185 A la quarte te merveilloies
Quant tu véiz & ta féus
Que li troi roi fi longues voies
Li vindrent offrir lor tréuz.
Au Temple quant ton fil offroies
190 Ta quinte joie recéuz
Quant par saint Syméon favoies

¹⁹ Baasse, servante.

²⁰ Cette comparaison de la virginité de la mère de Jésus avec le soleil, qui passe sans la briser au travers d'une verrière, est fréquente chez les poètes du moyen âge. On la trouve d'abord à la fin de la *Chanson de Notre-Dame*, page 49, de mon premier volume des *Mystères inédits*, où l'auteur fait dire à saint Paul que le Dieu qu'il prêche est

Le createur de tout le monde
Qui d'une vierge pure & monde
Comme soleil parmy voirrière
Paffe & adès demeure entière
Naquit sans peine en Bethléem.

²¹ Ms. 7218. VAR.

Droiz est que tes loenges oies :
Quant tu ton chier fil concéus,
La seconde fu de tes joies, etc.

Que tes filz ert *Homo Deus*.

195 La feite puis que fuz affise
O l'aiguel, par compaffion,
Qui por nos avoit l'arme mise,
Quant revelqui comme lyons
Et tu o lui en iteil guife.
La septime l'Assomption,
200 Quant la chars qu'il ot en toi prize²²
Fit el trone devision.

L'uitime, par iteil devise,
Quant par la sainte Anoncion
Dou Saint-Esperit fut emprise ;
La nuevime t'assomptions²³,
205 Quant en arme & en cors affise
Fus for toute créacion.

Dame cui toz li mondes prise,
Par tes .IX. joies te prions :
Aide nos par ta franchise,
210 Et par ta sainte noncion,
Qu'au daerrain jour du juife
O les .IX. ordres mansion
Nos doint en cele haute église,
Dame, par ta dévociion.

Amen.

Explicit.

²² Le Ms. 7218 place ici ces deux vers :

Quant en âme & en cors affise
Fus leur toute créacion.

²³ Le Ms. 7218 termine ainsi cette stance :

Dame qui toz li siècles prise,
Par ces .ix. joies te prion
Humblement par ta grant franchise
Que nous aions rémission.

Un dist de Nostre-Dame

Ms. 7615

De la très glorieuse Dame
Qui est faluz de cors & d'ame
Dirai, que tère ne m'en pui ;
Mès l'en porroit avant .i. pui
5 Espuifier c'on poist retrère
Combinen la dame est débonaire.
Por ce li la devons requerre
Qu'avant qu'elle chaïst for terre
Mist Diex en li humilité,
10 Pitiez, doufors & charitez,
Tant que ne sai où je commence :
Befoignex fui par l'abondance,
L'abondance de la loance
Remue mon corage & change,
15 Si qu'esprouver ne me porroie,
Tant parlasse je voudroie.
Tant a en li de bien à dire
Que trop est belle la matire :
Se j'estoie bons escrivens
20 Ainz feroie d'escire vains
Que je vous eusse conté
La tierce part de la bonté
Ne la quarte ne redeïfme.
Se fet chacuns par lui-méïfme,
25 Qui orroit comment elle proie
Celi qui de son cors fist proie
Por nous tous d'enfer despraer,
C'onques ne vest le cors despraer,
Ainz fu par nos praez & pris
30 Dou feu de charité espris ;
Et tot ce li ramantoit-elle ;
La très douce Virge débonaire :
« Biaux filz, tu suis fame & home,
Quant il orent mors en la pome,
35 Il furent mort par le pechié :
Dou maufez est toz entechiez ;
En enfer il dui descendirent
Et tuit cil qui d'eus issirent.
Biaux chiers fis, il t'emprist pitiez

40 Et tant lor montras d'amitié
Que por aus decendis ès ciaux :
Li deffandres fu bons & biax.
De ta fille féis ta mère ;
Tiex fu la volanté dou père.
45 De la crèche te fit-on coche ;
Sans orguel est qui là se couche.
Porter te covint en Égypte ;
La demorance i fu petite,
Car après toi ne vesqui gaires
50 Tes anemis, li deputaires
Hérodès, qui fist decoler
Les inocens & afoier,
Et defmembre par chacuns membre,
Si com l'Escriture remembre.
55 Après ce revenis arrière :
Jui refirent belle chièr,
Car tu lor montroies ou Temple
Maint bel mot & maint bel exemple :
Mout lor plot canques tu déis
60 Juqu'à ce tens que tu féis
Ladre venir de mort à vie ;
Lors orent-il for toi envie,
Lors fus d'aus huiez & haïz,
Lors fus enginiez & traïz
65 Par les tiens & à aus bailliez.
Lors fus penez & travaillez,
Et lors fus liez à l'estache ;
N'est nus qui ne le croie & fache.
Là fus batuz & deplaiez,
70 Là fus de la mort esmaiez,
Là te covint porter la croiz,
Où tu crias à haute voiz
Au Juis que tu soif avoies ;
La soif estoit que tu savoies
75 Tes amis mors & à malaïse
En la dolor d'enfer punaïse.
L'âme dou cors fu en Enfer
Et brifa la porte d'enfer ;
Tes amis tressis de léans ;
80 Ainc ne remest cler ne lai anz.
Li cors remest en la croiz mis :
Juseph, qui tant fu tes amis,
A Pilate te demanda ;
Li demanders mout l'amanda.

85 « Lors fu ou sépucre posez.
De ce fu hardiz & osez
Pilate, qu'à toi garde mist,
Car de folie l'entremist.
Au tiers jors fu resuscitez :
90 Lors fu & cors & déitez
Enfamble sans corricion,
Lors montas à l'Ascencion.

« Au jor de Pentecouste droit,
Droit à celle hore & à cel endroit
95 Que li apostres èrent assis
A la table chacuns pencis,
Lors envoias-tu à la table
La toe grâce esperitable
Dou Saint-Esprit emflamée,
100 Que tant fu joie & amée.
Lors fus chacuns d'aus ci hardiz,
Et par paroles & par diz,
C'autant pris a mort comme vie :
N'orent fors de t' amor envie.
105 Biax chiers fiz, por l'umain lignage
Jeter de honte & de damage
Féist tote ceste bonté,
Et plus affez que n'ai conté.
S'or laissoies li esgaré
110 Ce que li chier as comparé,
Ci auroit trop grand mesprison :
S'or les leissoies en prison
Entrer don tu les as osté,
Car ci auroit trop mal hosté,
115 Trop grant duel & trop grant martire,
Biau filz, biau père, biau doz sire. »
Ainsi recorde tote jor
La doce Dame sans séjor :
Jà ne fina de recorder ;
120 Car bien nous voudroit recorder
A li, don nos nos descordons
De sa corde & de ses cordons.
Or nous acordons à l'acorde.
La Dame de miséricorde
125 Et li prions que nous acort
Par sa pitié au dine acort

Son chier fil, le dine cor Dé¹ :
Lors fî ferons bien racordé².

Explicit de Nostre-Dame.

¹ *Le dine cor Dé*, le digne corps de Dieu.

² Voyez, pour des cacophonies semblables et sur le même mot, les strophes deuxième et cinquième de la pièce intitulée : *Le Diz des Cordeliers*.

La Voie de Paradis, Ou ci encoumence La Voie d'Umilitei¹.

Mss. 7218, 7632, 7633.

Mi marz, tout droit en cel termine
Que defouz terre ift la vermine
Où ele a tout l'yver esté,
Si l'esjoit contre l'esté ;
5 C'il arbre fe cuevrent de fueille
Et de flor la terre l'orgueille,
Si fe cuevre de flors diverses,
D'indes, de jaunes & de perfes ;
Li preudon, quant voit le jor né,
10 Reva arer en fon jor né ;
Après arer fon jor né fame.
Qui lors semeroit li que l'âme
Moiffonnaft semence devine,
Je di por voir, non pas devine,
15 Que buer feroit nez de sa mère,
Quar tel moiffon n'est pas amère.

Au point du jor c'on entre en oeuvre
RUSTEBUEF, qui rudement oeuvre,
Quar rudes est, ce est la fomme,
20 Fu auffi com du premier fomme.
Or sachiez que. guères ne penffe

¹ Legrand d'Aussy a donné l'analyse de cette pièce dans son recueil de *Fabliaux*. Voyez tome II, page 226, édition Renouard. Voyez aussi, pour le même sujet, une autre *Voie de Paradis*, Ms. 7218, — et pour des pièces pareilles sur l'enfer, page 384 de mon deuxième volume des *Mystères inédits*, *Le Songe d'Enfer*, ainsi que page 43 de mes *Jongleurs et Trouvères*, la pièce intitulée : *Le Salut d'Enfer*. Elles prouvent que la *fabulation* mise en œuvre par Dante dans son immortel poème était fréquente à l'époque où il vivait. J'ajoute que Daunou dans son *Discours sur l'état des lettres au XIII^e siècle*, a dit, à propos de ce genre de pièces : « Plusieurs personnages du temps se rencontrent dans le chemin d'enfer de Raoul de Houdan ; la plupart sont des bourgeois dont les noms, restés obscurs, ne rappellent auourd'hui aucun souvenir ; mais on remarque, au milieu de cette liste et dans la demeure de Filouterie, *Jean le Bossu d'Arras*, l'un des trouvères de ce siècle. La *Voie de Paradis*, par Rutebeuf, a aussi un caractère satirique, mais il n'y a pas de personnalités ; c'est une description générale des vices ou péchés capitaux. »

M. Paris trouve que *La Voie de Paradis* « doit beaucoup à la première partie du *Roman de la Rose*, composé, suivant toutes les apparences, plus de vingt ans auparavant (c'est-à-dire vers le milieu du règne de saint Louis). »

Selon le même érudit, « Rutebeuf a fait preuve, dans *La Voie de Paradis*, d'un incontestable talent ; seulement, *vers la fin*, son malheureux goût pour les pointes et les antithèses reprend sur lui de l'empire ; et le fait renoncer à la correction élégante et facile qui distingue l'œuvre de Guillaume de Lorris. »

Où fera prise la despenffe.
En dormant .i. fonge fonja :
Or entendez dont qu'il fonja,
25 Que pas du fonge ne bordon.
En fonjant, escharpe & bordon
Prift RUSTEBUES iffi l'efmuet :
Or chemine, fi ne se muet.

Quant la gent de moi deffambla,
30 Vers paradis, ce me sambla,
Atornai mon pelérinage.
Des ofttes que j'oi au passage
Vous vueil conter & de ma voie ;
N'a guères que riens n'en favoie :
35 J'entrai en une voie estroite ;
Moult i trouai de gent estroite
Qui à aler l'i atornoient ;
Mes trop en vi qui retornoient,
Por la voie qui estoit male.
40 Tant vous di n'i a pas grant ale,
Mès mendre que je ne créusse.
Ainz que guères alé eusse
Trouvai .i. chemin à fenestre :
Je vous déisse de son estre
45 Se je n'eusse tant afère ;
Mès la gent qui du mien repère
Va celui si grant aléure
Com palefroiz va l'ambléure.

Li chemins est biaux & plesanz,
50 Délitables & aaifanz :
Chascuns i a à la devise ;
Quanques foihaitte ne devise ;
Tant est plesanz chascuns le va,
Mès de fort eure se leva
55 Qui le va se il n'en repère.
Li chemins va à .i. repère
Où trop a dolor & destrece ;
Larges est, mès toz jors estrece.
Li pélerin ne font pas sage :
60 Passer lor estuet .i. passage
Dont jà nus ne resortira.
Or sachiez qu'au resortir a
Une gent male & félonesse
Qui por loier ne por promesse,

65 N'en leffent .i. feul efchaper
 Puis qu'il le puiffent atraper.
 Cel chemin ne voit pas tenir,
 Trop me fuft tart à revenir.

Le chemin ting à deftre main ;
 70 Je, qui n'ai pas non d'estre main
 Levez, jui la première nuit,
 Por ce que mes contes n'anuit,
 A la cité de Pénitance :
 Moult oi cel soir povre pitance.

75 Quant je fui entrez en la vile,
 Ne cuidiez pas que ce foit guile,
 Uns preudom qui venir me vit,
 Que Diex confeut se encor vit,
 Et l'il est mors Diex en ait l'âme,
 80 Me prift par la main, & fa fame
 Me dift : « Pèlerins, bien veigniez. »
 Léenz trovai bien enfeigniez
 La mefnie de la mefon,
 Et plains de fens et de refon.

85 Quant je fui en l'oftel mon ofte ;
 Mon bordon & m'efcharpe m'ofte
 Il méifmes, fanz autre querre ;
 Puis me demande de ma terre
 Et du chemin qu'alé avoie.

90 Je l'en dis ce que j'en favoie
 Tant l'en dis-je bien, m'en fouvient :
 « Se tel voie aler me covient
 Com j'ai la première journée,
 Je crierai la retornée. »

95 Li preudom me dift : « Biaus amis,
 Cil fires Diex, qui vous a mis
 El cuer de fère cest voiage,
 Vous aidera au mal paffage.
 Aidiez cels que vous troverez,
 100 Confeilliez cels que vous verrez
 Qui requerront voftre confeil,
 Ce vous lo-ge bien & confeil. »
 Encor me dift icil preudon
 Se je fefoie mon preu don

105 Orroie-je le Dieu servife ;
 Quar trop petit en apetife
 La journée c'on a à fere.

Je le vi douz & débonère,
Si m'abelirent les paroles,
110 Qui ne furent vaines ne voles.
Quant il m'ot tout ce commandé,
Je li ai après demandé
Qu'il me dist par amistié
Son non. « J'ai non, dist-il, Pitié. »
115 — « Pitié ? dis-je, c'est trop biau non. »
— « Voire, fet-il ; mès le renon
Est petiz ; toz jors amenuise.
Ne truis nului qui ne me nuise ;
Dame Avarice & dame Envie
120 Se duelent moult quant sui en vie,
Et Vaine-Gloire me r'amort,
Que ne défirre que ma mort ;
Et ma fame a non Charité.
Or vous ai dit la vérité,
125 Mais de ce sommes mal bailli,
Que sovent sommes affailli
D'Orgueil, le gendre Félonie,
Qui nous fet trop grant vilonie.
Cil nous affaut & nuit & jor :
130 Li fiens affaus est sanz séjor.

« De cels que je vous ai conté,
Où il n'a amor ne bonté,
Vous gardez, je le vous commant. »
— « Ha Diex ! oïtes, & je commant ?
135 Ainz ne les vi ne ne connui.
Si me porront bien faire anui :
Jà ne fauroi qui ce fera.
Ha Diex ! & qui m'enseignera
Comment je les eschiverai ? »
140 — « Oïtes, je vous enseigneraï
Lor connoissance & lor mefon ;
S'il a en vous sens ne refon,
Que moult bien les eschiverez.
Or escoutez comment irez
145 Jusque la mefon de Confesse,
Qui la voie est .i. poi engresse.
Et l'est assez mal à tenir
Ainçois c'on i puist avenir.

« Quant vous cheminerez demain,
150 Si verrez à fenestre main

Une mefon moult orgueilleufe ;
Bele eft, mès ele eft péreilleufe,
Qu'ele chiet par i. pou devant.
Moult eft bien fete par devant,
155 Affez miex que n'est par derrière,
Et l'a efcrit en la mesière :
« Céenz eft à Orguex li cointes,
« Qu'à toz péchiez eft bien aointes. »
Cil granz fîres dont je vous conte
160 A moult fouvent & duel & honte
Par fa manière qui eft fole,
Et par fa diverfe parole,
Où il n'a ne fens ne favoir,
Et l'en porte cors & avoir.
165 Sa mefon que je vous devise
A-il par fon beubant affife
Sor .i. turet² enmi la voie,
Por ce que chascuns miex la voie.
Moult a oftes en fon oftel,
170 Qu'il a oftez d'autrui oftel
Qui fefoient autrui ouvraingne³,
Qui auroient honte & vergoingue
Qui de ce lor feroit reproche ;
Mès li termes vient & aproche
175 Que Fortune, qui met & ofte⁴,
Les oftera de chiés tel ofte⁵.

« Sire Orguex lor promet l'avoir,
Mès n'ont pas plèges de ravoir.
Si vous dirai que il en fait
180 Par parole non pas par fet :
Il fet du clerc archediacre
Et du grant-doien fouz-diacre ;
Du lai fet provost ou bailli,
Mès en la fin font mal bailli,
185 Que vous véez avenir puis.
Qu'il chiéent en li parfont puis,
Par Dieu le père eſperitable,
Por du pain curent une eſtable.

² *Turet*, quelquefois *turon* ; butte, élévation.

³ Ms. 7633. VAR. besoigne.

⁴ Ms. 7633. VAR. m'est à hoste.

⁵ Le Ms. 7633 ajoute ici ces deux vers :
Et ceulx que li fiècles aroe
Aroera defouz fa roe.

190 « Icele gent que je vous nomme
Que Orguex effauce & affomme,
Sont vestus d'un cendal vermeil
Qui destaint contre le soleil ;
Chapelez ont de flor vermeille
Qui trop est bele à grant merveille
195 Quant ele est freschement cueillie ;
Mès quant li chaux l'a acueillie
Toft est morte, matie & mate :
Tel marchié prent qui tel l'achate.

200 « Defouz Orgueil, .i. poi aval,
A l'avalier d'un petit val,
A Avarifce son manoir,
Et li font tuit li homme noir,
Non pas très noir, mès maigre & pâle,
Por lor dame qui est trop male.
205 Auzi les tient comme en prison,
Mès de ce fet grant mesprison
Qu'à nului nule bonté n'offre.
Enmi la sale sus .i. coffre
Est assise mate & pensive ;
210 Miex samble estre morte que vive ;
Jà ne fera la borse ouverte,
Et li est la meson couverte
D'une grant pierre d'aymant ;
Li mur entor font à cimant :
215 Moult est bien fermez li porpris.
Cil se doit bien tenir por pris
Qui vient en icele porprife,
Quar porpris a tel porprife
Qu'ele n'est fète que por prendre.
220 Grant espace li list porprendre
Cil qui n'i list c'une huifférie,
Qui à l'iffir est briferie.
Si souef clot, li souef oeuvre.
C'on ne voit guères de tel oeuvre.

225 « Après Avarifce la dame
Est une vilaine fame
Et ireuse : l'a à non Ire,
Or vous vueil l'a manière dire :
Ire, qui est male & vilaine
230 Ne fet pas tant descharpir laine

Comme ele fet de cheveus rompre ;
 Tout ront quanqu'ele puet arompre ;
 Tout a corouz, tant o dolor
 Qui tant li fet muer color,
 235 Que toz jors font les denz ferrées,
 Qui jà ne feront defferrées
 Se n'est por félonie dire ;
 Car tels est la manière d'Ire,
 Que ne li left les denz estraindre
 240 Et soufpirer & parfont plaindre,
 Et coroucier à lui-méisme,
 Et ce toz jors li regaïfme ;
 Jà ne querroit por nule chose.
 Tel manière a que toz jors chose :
 245 Fols est qui en chiés li ira.
 Tele manière, en Ire a
 Qu'ele se veult à chascun prendre
 De ce vous vueil je bien aprendre.
 Par ceste refon entendez,
 250 Vous qui la voie demandez
 Por aler a Confession,
 Que nus ne doit en sa meson
 Nul hom receter ne enbatre,
 S'il ne veult tencier ou combatre.
 255 Or oiez de son habitacle,
 Oû Diex ne fet point de miracle.

« Du fondement de la meson
 Vous di, que tel ne vit mès hom.
 I. mur i a de félonie⁶
 260 Tout destrempé à vilonie ;
 Li fueil font de défespérance
 Et li pommel de meschéance ;
 Li torchéis est de haïne.
 D'autre chose que de faïne⁷
 265 Fu cele meson enpalée,
 Quar l'enduire fu engelé.
 Si en a esté coroucie

⁶ Ces vers rappellent le passage suivant du *Fablel dou Dieu d'Amours*, pièce que j'ai publiée, en 1834, chez Techener :

De rotruenges estoit tos fais li pons ;
 Toutes les plankes de dis & de canchons,
 De fons de harpe les estaces del fons,
 Et les salijes de dous lais de Bretons ;
 Li fossés ert de soupirs en plaignant, &c.

⁷ Fraternité.

Quant la meson est depecie.
De tristece est l'empaléure :
270 Passez outre grant aléure,
Quar ce ne vous porroit aidier ;
Qui n'aime rancune & plaidier,
Je ne lo pas que l'i estoife,
Quar preudom n'a cure de noife.
275 Por ce que tu ne t'i arrives,
Li braz, les laz & les folives
Et les chevilles & li tré
Sont, par saint Blanchart de Vitré,
D'un fult ; l'a non Dures-noveles ;
280 Et de ce refont les affeles⁸ ;
Li chevron font d'autre mesrien,
Mès tel merrien ne vaut mès rien,
Quar il est de méfavanture :
S'en est la meson plus obscure.
285 Là ne vont que li forsené
Qui ne font pas bien affené.

« El fons d'une obscure vallée
Dont la clartez l'en est alée,
S'est Envie reposée & mise.
290 Devifer vous vueil la devise :
Ne sai l'onc nus la devise,
Mès bien sai que pâle vis a,
Car el lit où ele se couche
N'a-il ne chaelit ne couche,
295 Ainz gift en fiens & en ordure ;
Moult a duré & encor dure :
N'i a fenestre ne verrière⁹
Qui rende clarté ne lumière,
Ainz est la meson si obscure
300 C'on ni verra jà soleil luire.
Ovides raconte en son livre,
Quant il parole de son vivre,
Qu'il dist char de serpent menjue
Dont merveille est qu'il ne se tue ;
305 Mès RUSTEBUES à ce respont
Qui la char du serpent espont
C'est li venins qu'ele maintient :
Ez vous la char qu'en sa main tient ?

⁸ Ms. 7633. VAR. astelas (ais).

⁹ Dans le Ms. 7633, après ce vers on lit celui-ci :
Ne par devant ne par derrière

Moult a grant obfcurté laienz ;
310 J'à n'enterront clerc ne lai enz
Qui jamès nul jor aient joie.
Ne cuidiez pas qu'ele l'efjoie
S'ele ne fet qu'autres se dueille :
Lors l'efjoit & lors l'orgueille
315 Que ele ot la dure novele ;
Mès lors li tome la roele,
Et lors li font li dé changié
Et geu & ris bien eftrangié
Quant ele fet autrui léesce
320 Deuls l'efjoit, joie la blefce.

« Montt est l'entrée viex & fale ;
Si est la mefon & la fale,
Et la valée & orde & vils .
Après ces choses or devis
325 De cels qui fi fort se desvoient
Quant la mefon Envie voient,
Que il vuelent véoir Envie,
Qui ne muert pas, ainz est en vie.
Quant il aprochent du repère
330 Dont nus en fanté ne repère,
Lors fi le trouble la véue,
Et la joie qu'il ont éue
Perdent-il au passer la porte.
Or savez que chascuns en porte¹⁰ :

335 « Li cors où Envie l'embat
Ne se folace ne efbat ;
Toz jors est les viaires pales,
Toz jors font les paroles males.
Lors rist-il que son voifin pleure
340 Et lors li recort di deuls seure
Quant son voifin a bien affez :
Jà n'ert les viaires laffez.
Or poez-vous favoir la vie
Que dl. maine qui a Envie.
345 Envie fet homme tuer,
Et fi fet bonnes remuer,
Envie fet rooingner terre,
Envie met ou fiècle guerre,
Envie fet mari & fame

¹⁰ Les vingt-quatre vers qui suivent manquent au manuscrit 7633.

350 Haïr, Envie destruit âme,
Envie met descorde ès frères,
Envie fet haïr les mères,
Envie destruit gentillece,
Envie griève, Envie blece,
355 Envie confont charité
Et si destruit humilité.
Ne sai que plus briefment vous die :
Tuit li mal vienent par Envie.

« Accide¹¹, qui sa teste cuevre,
360 Qu'ele n'a cure de fère oeuvre
Qu'à Dieu plaïse n'a faint qu'il ait,
Por ce que trop li feroit lait
Qui li verroit bon œvre fère,
Lez Envie a mis son repère.
365 Or escoutez de la mauvaïse,
Qui jamès n'aura bien ne aïse :
Si vous conterai de sa vie
Dont nul preudomme n'ont envie.
« Accide, la tante Parece,
370 Qui trop pou en estant se drece
Poi ou noient puis qu'il coviegne
Qu'ele face bone befoingne,
Voudroit bien que cleric & provoire
Fussent à marchié ou à foire,
375 Si c'on ne féïst jà servise.
En chapele ne en église ;
Quar qui voudra de li joïr
Ne sa bele parole oïr
Ne parolt de faint ne de fainte,
380 Qu'ele est de tel corroïe çainte,
S'ele va droit, maintenant cloche
Que ele ot clocheter la cloche ;
Lors voudroit bien que li batiaus
Et li coïvres & li métaus
385 Fussent encor tuit à refondre.
La riens qui plus la puet confondre,
Qui plus li anuie & li griève,
C'est ce quant delez li se liève
Aucuns por aler au moustier,
390 Et dist : « Vous i fustes moult ier :
Qu'alez-vous querre si souvent ?

¹¹ *Accide*, froideur, paresse.

Leffiez i aler le couvent
De Pruilli¹² ou d'autre abéie. »
Ifli remaint toute esbahie :
395 Encor a-ele tel manière
Que jà ne fera bele chièr
Por qu'ele voie les denz muevre,
Tant fort redoute la bone œvre.
Que vous iroie je aloingnant¹³
400 Ne mes paroles porloingnant ?
Quanques Diex aime li anuie
Et li est plus amer que suie.

« Gloutonie, la fuer Outrage,
Qui n'est ne cortoise ne sage,
405 Qui n'aime refon ne mesure,
Refet sovent le mortier bruire,
Et chiés Hafart le tavernier.
Et li fu en la taverne ier
Autant com il a hui esté :
410 Ce ne faut yver ne esté.
Quant ele se liève au matin,
Jà en romanz ne en latin
Ne quiert oïr que boule & fefte,
Du foir li refet mal la teste,
415 Or est tout au recommancier.
Afez aime miex Monpancier¹⁴
Que Marfeille ne Carlion¹⁵.
Por ce vous di-je quar li hon
Qui est ses kex a afez paine :
420 Xiiij. foiz en la semaine

¹² Ms. 7633. VAR. Puili.

¹³ Ms. 7633. VAR. délaiant.

¹⁴ Probablement Montpellier.

¹⁵ Le Ms. 7633 dit : « que Lyons ; » mais, à la rigueur, on pourrait laisser *Carlion* : cette ville est célèbre chez les auteurs du moyen âge. Ainsi l'on voit dans le lai de *l'Espine*, par Marie de France :

Les estoires en traï avant
Ki encore font à CARLION,
Ens le mouftier Saint-Aaron.

Walter Scott, dans une note de *Sir Tristrem*, édit. de 1819, page 300, parle de cette ville, qui, selon quelques auteurs, passe pour la première où le roi Arthur ait établi la *Table-ronde*, et M. Francisque Michel, tome II de son *Tristan*, page 182, a écrit les lignes suivantes : *Cuerlion, Carleon (upon Usk)*, ville du pays de Galles, nommée dans *Les Triades* comme l'une des trois principales résidences du roi Arthur, et appelée *Urbs legionum*, par Geoffroy de Monmouth.

Li bons reis Arzurs teneit
A Karlium, curares difeit.,
A une fefte, qui mout coufte
A un jour de Pentecoufte.

(*Le Lai du Corn*, Ms. de la Bibi. Bodléienne, n° 1687.)

Demande bien son escovoir,
Mès il covient chiés li plovoir
Se tant avient que aus chans plueve,
Que la mefons n'est mie nueve
425 Ainz est par les paroiz ouverte
El par defeure descouverte.
Or fachiez que mauves mestre a ;
Jamès plus mauvès ne neftra.
Si herberge ele mainte gent,
430 Et leu qu'el n'a ne bel ne gent ;
Bediaus & baillis & borgois,
Qui .iij. femaines por .i. mois
L'effent aler à pou de conte ;
Por ce que de l'ourer ont honte
435 Sont en cel recet receté ;
Tant i font qu'il font endété
Et créance lor est faillie.
Lors est la dame mal baillie,
Quar les oftes il covient perdre ;
440 Si ne l'en fet à cui aerdre,
Aus chanoines des granz églises.
Por ce que grans est li servifes
Si l'en descombrent en contant .
Que vous diroie ? il font tant
445 Que clerc, que chanoine, que lai ;
Trop i feroie grant délai.

Luxure, qui les fois defrobe,
Qu'au fol ne left chape ne robe¹⁶,
Qui mainte gent a jà honie,
450 Est bien voisine Gloutonie ;
Ne faut fors avaler le val.
Tels entre chiés li à cheval
Qui l'en revient nuz & deschaus.
Trop est vilains les fenefchaus :
455 Tout prent, tout robe, tout pelice :
Ne left peligon ne pelice ;
Des maus qu'el' fet ne fai le nombre ;
La somme en est en une effombre,
En une reculée obfcure.
460 Onques nus preudon n'en ot cure
D'entrer laians por l'obfcurté,
Qu'il n'i a point de féurté.

¹⁶ Les quarante vers qui suivent manquent au manuscrit 7633.

Nus n'i va ne riant ne baut,
Tant foit ne garçon ne ribaut,
465 Qui corouciez ne l'en reviegne ;
Et ceste refon nous enseigne
Que nus hon ne l'i doit enbatre
Por folacier ne por esbatre.
Cil dient qui i ont esté
470 Que la mefon est en esté
Tel' que de glay glagié à point,
Jons ne mentafre n'i a point,
Ainz est la glagéure estrange ;
Si a non Folie & Lofange.
475 La dame est moult plaine d'orgueil ;
Li portiers a non Bel-Acueil :
Bel-Acueil, qui garde la porte ;
Connoist bien celui qui aporte ;
A celui met les bras au col,
480 Quar bien fet afole le fol.
Cil qui i va à borfe vuide
Est bien fols se trover i cuide
Biau geu, biau ris ne bele chière :
De vuide main vuide proière,
485 Quar vous oez dire à la gent :
« A l'uis, à l'uis qui n'a argent. »

Luxure, qui est si grant dame,
Qui bien destruit le cors & l'âme,
Prent bien le loier de son oste ;
490 Le cors destruit, la richece oste,
Et quant ele a si tout osté,
S'oste l'oste de son osté.
En toz mauvès esforz l'esforce,
L'âme ocist & l'en tret la force.
495 Après tout ce fiert si el maigre,
Les iex trouble, la voiz fait aigre.
Ci a felonessè espoufée :
Sa chamberière a non Roufée,
Et les chambellenz Faus-l'i-fie¹⁷.
500 Or ne fai que ce sénéfie,
Quar tant de gent la vont véoir
Qu'à granz paines ont où féoir :
Li .i. l'en vont, li autre viennent,
Li revenant por fol se tienent.

¹⁷ Ms. 7633. VAR. Fouz-l'i-fie.

505 « Biaux douz oftes, ce dist Pitié,
Bien vous devroie avoit gitié
D'aler aus leus que je vous nomme,
C'or vééz-vous, ce est la fomme,
Que nus n'i vit en fon aage :
510 Si left-ont l'âme de paiage.
De l'autre voie vous devise,
Qui trop est bele à grant devise
Et trop plesant qui en a cure ;
Et l'est assez la plus obscure,
515 La droite voie, le droit chemin
Aussi plain com .i. parchemin
Por aler confesse droit,
Or vous vueil-je dire orendroit
Les destroiz qui sont dusque là :
520 Si lais la voie par delà.
A destre main, vert oriant,
Verrez une meson riant,
C'est à dire de bon afère.
Humilitez la débonère
525 Esta léenz, n'en doutez mie.
Raconter vous vueil de sa vie :
Ne cuidiez pas que je vous mante,
Ne por ce qu'ele soit ma tante
Vous en die ce que j'en fai,
530 Conques por ce ne l' me penssai.

Dame Humilitez la cortoise,
Qui n'est vilaine ne bufoise¹⁸,
Mès douce, debonère & franche,
A vestu une cote blanche
535 Qui n'est pas de blanc de Nicole,
Ainçois vous di à brief parole
Que li dras a non Bon-Éur.
Nus n'est en chiés li asséur,
Quar Dans Orguex li outrageus
540 N'i a pas pris la guerre à geus :
Soventes foiz assaut li livre ;
Or oiez comment se délivre
Et escoutez en quel manière :
S'ele rift & fet bele chière,
545 Et fet samblant riens ne li griève,

¹⁸ Ms. 7633. VAR. borjoise.

Ce qu'Orguex contre li fe liève.
Lors acore de duel & d'ire.
Orguex fi qu'il ne puet mot dire.
A tant l'en part, ne parle puis ;
550 Maz & confus ferme fon huis :
Lors qui veut avoir pais, fi l'a ;
Qui ne veut, fi va par delà,
Or vous dirai de fon ostel,
Onques nus riches hon n'ot tel.
555 Li fondemenz est de concorde ;
La dame de Miséricorde
I estoit quant ele acorda
Le descort qu'Adans descorda,
Et qui nous a toz acordé
560 A l'acort au digne cors Dé,
Qui a, fi com nous recordons,
En la corde les .iiij. cordons.
C'est la Trinité toute entière :
Cil fainz arbres & cele ente ière
565 Enchiés Humilité la sage
Quant Diex prift en li herbrégage.
Lors porta l'ente fleur & fruit
Qui puis leffa enfer destruit.
Li fueil i font de pascience ;
570 Sages hom & de grant science
Fu cil qui ouvra tel ouvraingne.
La meson fiet en une plaingne :
Si font les paroiz d'amistié.
N'i esta pas de la moitié
575 Tant gent com il i foloit estre,
Ainz vont le chemin à fenestre.
Post & chevron & tref ensamble,
Si com je cuit & il me samble,
Sont d'un ouvragne moult jolive
580 Si apele on le fust olive ;
Por ce le fist, je vous asie,
Que pais & amor sénéfie.
La couverture atout les lates,
Et li chevron & les chanlates
585 Sont fetes de bone-aventure :
S'en est la meson plus léure.
En la meson a .vi. verrières,
Iij. par devant & .iiij. derrières ;
Les .ij. en font, se Diex me gart,
590 D'un œvre, la non Douz-Regart.

Les .ij. méismes¹⁹ font de grâce
 Plus luifanz que criftaus ne glace ;
 Les .ij. autres, fi com je croi,
 Sont de Léauté & de Foi,
 595 Mès ces .ij. font pieça brifiées
 Et fendues & esfrifiées.
 Moult par fult bele la mefon
 Se il i reperast mès hon,
 Mès tel gent i ont repairié
 600 Qui se font mis en autre airié.
 « Biaux ofte, Larguece, ma nièce,
 Qui a langui fi longue pièce
 Que je croi bien qu'ele foit morte²⁰,
 Verrez à l'entrer de la porte ;
 605 S'ele puet parler ne véoir ;
 Si vous fera lez li féoir ;
 Quar plus volentiers se gaimante,
 Sachiez, qu'ele ne rift ne chante.
 N'a en l'ostel homme ne fame
 610 Qui gart ne l'ostel ne la dame,
 Fort Gentillece & Cortoifie ;
 Et cil ont mès fi corte vie
 Que ne gart l'eure que tout muire.
 Qui orroit une beste muire
 615 S'en auroit-il au cuer méfaife.
 Biaux douz ofte, ne vous desplaife,
 Alez-i, se's réconfortez,
 Quar trop est li lieus amortez.
 Prenez en gré se pou avez ;
 620 Se cest proverbe ne savez
 Je vueil que l'aprenez à mi :
 L'en doit penre chiés son ami
 Poi ou auquel, ce c'on i trueve ;
 Qu'amis est, au befoing le trueve.
 625 Mainte gent l'en font départi
 Qui du leur i ont departi
 Çà en arrière une partie.
 Or est la chose mal partie,
 Quar la mort, qui les biens départ,
 630 Les a départiz d'autre part.

¹⁹ Ms. 7633. VAR. autres.

²⁰ L'auteur aurait pu ici affirmer au lieu de *croire* seulement, car, selon les poètes du XIII^e siècle, l'avarice régnait fort à cette époque.

On trouve à ce sujet, dans mon *Recueil des Fabliaux*, une pièce assez remarquable intitulée : *De la Mort Largesce*.

« Hoftes, jà ne vous quier celer,
 Là se foloient ofteler
 Empereor & roi & conte
 Et cil autre dont l'en vous conte
 635 Qui d'amors ont chançon chanté
 Mès Avarifce a enchanté
 Si les chenuz & les ferranz
 Et toz les bachelers erranz,
 Et chanoines & moines noirs
 640 Que toz est gafés li manoirs.
 L'en foloit por amors amer,
 L'en foloit tréfors entamer,
 L'en foloit doner & prometre :
 Or ne l'en veut nus entremetre.
 645 Voirs est qu'Amors ne vaut mès riens :
 Amors est mès de viez mefrien,
 Amors est mès à mains amère,
 Se la borfe n'est dame & mère.
 Amors estoit la chambellaine,
 650 Qui n'estoit fole ne vilaine,
 Larguesce muert & Amors change,
 L'une est mès trop à l'autre estrange,
 Quar l'en dit & bien l'ai apris :
 « Tant as, tant vaus, & tant te pris. »
 655 Débonèretez, qui jadis
 Avoit les oftes .x. & .x.
 Et .xix. & .xix.,
 N'est prisié vaillant .i. oef ;
 Quar bien a .lx. & .x. anz,
 660 Se RUSTEBUES est voir difanz,
 Qu'ele prift à Envie guerre,
 Qui or est dame de la terre.
 Envie, qui plus ot mefnie,
 A la querele defresnie.
 665 Si a régné dès lors el règne
 Et régnera & encor règne :
 Jamès à régner ne fin'ra ;
 Mès se jamais en la fin r'a
 Débonèreté en prifon,
 670 Sans mesfez & sanz mesprifon
 Croi je que tenir la voudra :
 Ce ne fai je l'ele pourra.
 Franchife me dist l'autre jor,
 Qui en mefon ert à féjor',

675 Que Débonèreté n'avoit
Recet, ne homme ne favoit
Qui se meslaft de fon afère
Ne qui point amaft fon repère.
Or a tel honte qu'il ne l'ose
680 Montrer aus genz por nule chose ;
Quar, bien savez, c'est la coustume
Qu'au-defouz eft chascuns le plume.
Biaus douz oftes, ce dist Pitiez,
Gardez onques ne despiéiez
685 Vostre ofteffe quant la verrez,
Mès d'une chose me créez,
Que tels fet feste & va tripant
Qui ne fet pas qu'à l'ueil li pant.

« Ostel troverez, povre & gaſte,
690 Qu'il n'a léenz ne paint ne paſte.
Bien fai que poi i dormirez :
Savez por qoi vous ne porrez,
Quar qui a compaignie aprife
Bien fai de voir que petit prife
695 L'aife qu'il a sanz compaignie ;
Nequedent aife n'est ce mie.
Oftes, dites-li de par moi
Ne l'esmait ne que je m'esmoi,
Quar je fai bien que toft faudra :
700 Jà nule rien ne nous vaudra
Fors que l'amor de Jhésu-Crist :
Ce trovons nous bien en escrit. »

Dist Pitiez : « Charitez, ma fame,
Qui a esté si vaillant dame,
705 Est bien près voisine celui
Qui tant a afère de lui,
Qui a non Débonèreté,
Qui chièrement a achaté
Les enviaus aux envieus
710 Et les maus aus malicieus.
Nostre oftel verrez bel & cointe,
Mès mainte gent l'en déſacoïnte :
Qu'au soir i vient, l'en va au main ;
François font devenu Romain
715 Et li riche homme aver & chiche.
Cil font preudomme qui font riche ;
A cels met on les braz aus cols :

Li povres hom est li droiz fols.
 Et bien fachiez en vérité
 720 Que se il aime Charité
 L'en dira : « C'est par la folie
 Et par la grant mélancolie
 Qui li est entrée en la teste. »
 Ice me fet perdre la feste
 725 Et le folaz que g'i avoie.
 Nus n'i veut mès tenir la voie,
 Fors li moine de Saint-Victor²¹,
 Quar je vous di nus ne vit or
 Si preude gent, c'est sanz doutance.
 730 Ne font pas lor Dieu de lor pance
 Comme li autre moine font
 A cui toz biens déchiet & font.
 Ce font cil qui l'oftel maintiennent,
 Ce font cil qui en lor main tienent
 735 Charité & Miséricorde,
 Si com lor oeuvre me recorde.
 Encor raconte li escriz
 Que Charitez c'est Jhésu-Criz,
 Bor ce dient maintes & maint
 740 Que cil qui en Charité maint
 Il maint en Dieu & Diex en lui.
 Charitez n'espargne nului,
 Por se fi me merveil moult fort
 C'on ne li fet autre confort :
 745 Nus n'i va iriez n'a mal aise
 Que la mefon tant ne li plaïse
 Que toute rancune là pert :
 Ce poez véoir en apert.
 Por ce lo que vous i ailliez,
 750 Que ce vous estes travailleiez,
 Léonz reposer vous porrez
 Et tant estre com vous voudrez.
 Nous voudrions, por vous esbatre,
 Por .i. jor vous i fuffiez .iiij.
 755 Tant vous verrions volentiers ;
 Et bien fachiez que li sentiers
 I fut moult plus batuz jadis

²¹ M. Paulin Paris induit de ce passage où Rutebeuf fait des compliments aux moines de Saint-Victor, qu'il pourrait bien s'être retiré ; vers la fin de ses jours, dans leur maison, d'autant plus que, selon lui, le ton général de *La Voie de Paradis* semble révéler, dans son auteur, « un moine plutôt qu'un écrivain du siècle. » Je n'ai ni à blâmer ni à louer cette conjecture, mais je dois faire observer que ce n'est qu'une opinion purement personnelle que rien de positif ne vient appuyer.

De cels c'or font en paradis.

760 Prouefce, qui des ciex abonde,
Qui n'est pas en servir le monde,
Mès en cel Seignor honorer
Que toz li mons doit aorer,
A dès or mès mestier d'aïde ;
765 Quar je vous di que dame Accide,
Qu'à toz preudommes doit puir,
L'en cuide bien fère fuir.
Moult i a jà des fiens lassiez :
L'uns est blechiez, l'autre quassez ;
770 Li autres par fa lécherie
Est entrez en l'enfermerie
Por le cors esbatre & déduire ;
Li autre doutent la froidure ;
A l'autre trop forment renuit
Ce que il veilla l'autre nuit ;
775 Si doute du cors enmaigrir.
Itels genz li font enaigrir
Le chant de Dieu & les chançons ;
Il aiment miex les eschançons
Et les kex²² et les bouteilliers
780 Que les chanters ne les veilliers.

« Je ne vous ofte de la riègle
Ne cels d'ordre ne cels du siècle ;
Tuit ont à bien fère lessié,
Et l'en fuient col esseffié
785 Tant que la mort lor tolt les cors.
Or n'a la dame nul secors,
Et ele li voudroit veillier,
Et jeuner & travaillier,
Et escouter le Dieu servise ;
790 Mès orendroit nus ne l'avise
A fère ce qu'ele commande,
Quar nus envers li ne l'amande,
Fors une gent qui est venue
Qui dient qu'il l'ont retenue ;
795 Et cil font de las enfachié²³,
Et dient que il ont fachié
Lor ordre des fez aus apostres.

²² *Quex, queux*, cuisinier.

²³ Les Frères-Sacs ou Sachets, établis par saint Louis en 1261. (Voir *Le Dit des Ordres de Paris*.)

Por lor meffez & por les nostres
Dient il bien tout sanz doutance
800 Que il font autel pénitance
Com Diex & li apolstre firent ;
Ce ne fai je se il empirent
Et l'il feront li com maint autre
Qui foloient géfir en piautre ;
805 Or demandent à briez paroles
Les bons vins & les coutes moles,
Et ont, en leu d'Umilité
Pris Orgueil & Iniquité.

« Abstinence, la fuer Refon,
810 Est presque feule en la mefon
Qui tant est délitable & bele ;
Si n'est pas en ordre ruele,
Ainz la porrez véoir à plain
Or n'i font mès li dois li plain
815 De gent comme il foloient estre :
Or vous vueil dire de son, estre :
Toz les .vii. jors de la semaine
Est vendrediz ou quarantaine
Léenz, ce vous faz afaire ;
820 Et se n'i puet on pas avoir
Tel chose a l'en en la taverne.
Por ce dit l'en qu'afiez espergne
De bien li preudom qui ne l'a,
Qui Abstinence l'apela ;
825 Je di qu'il la baptifa bel,
Quar ne fu puis le tens Abel
Mefon li bele ne li nete :
Mefon fu, or est mefonete ;
Confirriers²⁴ en fu charpentiers ;
830 Bien fu les cuers fins & entiers
A la mefon fonder & fère.
Moult est li leus de bel afère
Et moult i dure grant termine
Cil qui léenz fa vie fine.

835 « Li preudomme, li ancien
Ont léenz .i. fuficien
Qui tant par est de franche orine
Qu'il garift sanz véoir orine ;

²⁴ *Confirriers*, privation.

840 C'est Diex, qui fifique fet toute,
Qui moult aime la gent sanz doute
Qui repèrent chiés Abstinence,
Quar moult en ist bele femance.

845 « Chastée la nete, la pure,
Qui sanz péchié & sanz ordure
A esté & est & fera,
Se Dieu plest, vous convoiera
Tant que vous verrez la cité ;
Et si sachiez bien c'une ité
Comme ele est ne verrez jamais ;
850 Ainçois que soit toz passez mays
La porrez-vous véoir assez.
Jamès nus n'en feroit laissez
Se la cité avoit aprise ;
N'est pas preudom qui la desprise,
855 Et si n'en fet de riens acroire.
Entor Pasques i est la foire ;
Xi. jors devant la livrent
Cil qui léenz la délivrent.

860 « Je fai bien que léenz si errez
Asez tels choses i verrez
Dont anuiz feroit à retrère ;
Et qui a grant journée à fere
Coucher doit tost & main lever,
Si que mains se puisse grever. »
865 Lonc ce que la journée est granz,
Ce soir fu moult Pitiez engranz
De moi gentement osteler :
Ce ne porroie-je celer.

870 Repentance, qui tant est sainte
Que l'iror Dieu en est refrainte,
Me plot plus que riens à véoir,
Quar il ne porroit meschéoir
A homme qui esta dedenz,
S'autant de langues com de denz
875 M'avoit doné li Rois de gloire,
Por raconter toute l'estoire
De la cité de Repentance,
Si feroie je en doutance
Que pou ou noient en déisse
880 Ou que du tout n'i mesprisse.

Quant Jhésus fu resuscitez,
Lors fu fondée la citez,
Le jor de Pentecouste, droit
A ce point & à cel endroit
885 Que Sainz Esperiz vint en terre
Por fère aus apostres conquerre
Le pueple des Juys divers.
Cele citez, ce dist li vers,
Est fermée de .iiii. portes
890 Qui ne sont esclames ne tortes ;
La première a non Remembrance
Et l'autre a non Bone-Espérance
C'on doit avoir ou Sauvëor,
Et la tierce l'a non Paor ;
895 La quarte est fête d'Amor-fine,
Et c'est cele qui l'achemine
A Confesse, qui tout nétoie :
Moult i a entrapeuse voie
Ainçois c'on i puisse venir
900 Qui ne met grant paine ou tenir.

Explicit la Voie de Paradis.

La Bataille des Vices contre les Vertus, Ou ci encoumence Li Diz de la Mensonge¹.

Mss. 7218, 7633.

Puisqu'auteurs & auctoritez
S'accordent que c'est véritez ;
Qui est oifeus, de légier pèche,
Et cil l'âme trahist & trèche
5 Qui sanz ouvrer la vie fine,
Quar tel vie n'est mie fine,
Por ce me vueil à oevre metre
Si com je m'en fai entremetre :
C'est à rimer² une matire
10 Au leu d'ouvrer, à ce m'atire,
Quar autre ouvraingne ne fai fère³ ;
Or entendez à mon afère :
Si orrez de .ij. ordres saintes
Que Diex a elléus en maintes
15 Qu'aus vices se font courbatu,
Si que vice font abatu
Et les vertuz font effaucies ;
S'orrez comment els font haucies ;
Et comment visce font vaincu.
20 Humilité par son escu
A Orgueil à la terre mis,
Qui tant estoit les anemis.
Larguece i a mis Avarisce,

¹ Legrand d'Aussy a donné un extrait de cette pièce, qui date de 1270 environ et du vivant encore de Louis IX, dans le tome V des *Notices des manuscrits*, page 404. Parmi les réflexions qui précèdent son extrait, il en a dirigé contre saint Louis quelques-unes qui nous ont paru fort injustes, mais qui n'étaient peut-être que sévères à l'époque où Legrand d'Aussy écrivait (an VII de la République). Toutefois nous ne croyons pas qu'on puisse, à moins d'être aveuglé par l'esprit de parti, soutenir aujourd'hui que Louis IX fut l'un des souverains les plus médiocres et même l'un des plus funestes souverains qu'ait eus la France. Peut-être ce prince eut-il tort de soutenir aussi vivement qu'il le fit les ordres religieux, au détriment des corporations déjà établies, telles que l'Université, par exemple ; mais de cette faute (en admettant qu'il y en ait une à cela) aux assertions de Legrand d'Aussy, il nous semble que la distance est grande. La piété extrême de saint Louis était relevée par d'éminentes qualités, et si nous voyons aisément en quoi son règne a été glorieux pour la France, nous n'apercevons point avec autant de facilité en quoi il lui a été funeste.

La Bataille des Vices contre les Vertus est, comme beaucoup d'autres pièces de Rutebeuf, une satire contre les Jacobins et les Cordeliers.

² Ms. 7633. VAR. ouvrier.

³ Rutebeuf dit, en effet, dans la pièce intitulée : *Le Mariage Rutebeuf*, qu'il n'est pas ouvriers des mains.

Et Débonèretez .i. vice
 25 C'on apele Ire la vilaine ;
 Et Envie, qui partout raine,
 R'est vaincue par Charité.
 De ce dirai la vérité :
 C'est or ce que poi de gent cuide.
 30 Proefce r'a vaincue Accide,
 Et Abstinence Gloutonie
 Qui mainte gent avoit honie
 Et mainte richece gästée.
 S'orrez comment dame Chastée,
 35 Qui tant est fine & nete & pure,
 A vaincue dame Luxure.
 N'a pas bien .LX. & X. anz,
 Se RUSTEBUÉS est voir difanz⁴,
 Que ces .ij. faintes ordres vinrent
 40 Qui les fez aus apostres tindrent,
 Par préeschier, par laborer,
 Par Dieu servir & aorer.
 Menor & Frère Prêchéeur,
 Qui des âmes font peschéeur,
 45 Vindrent par volenté devine.
 Se di por voir, non pas devine,
 S'il ne fuffent encor venu
 Maint grant mal fuffent avenu
 Qui font remez & qui remaingnent
 50 Par les granz biens que il enseignent.
 Por preschier humilité
 Qui est voie de vérité,
 Por l'effaucier & por l'enivre,
 Si comme il truevent en lor livre,
 55 Vindrent ces faintes genz en terre :
 Diex les envoia por nous querre.
 Quant il vindrent premièrement
 Si vindrent afféz humblement :
 Du pain quistrent, tel fu la riègle,
 60 Por ofter les péchiez du fiècle.
 S'il vindrent chiés povre provoivre,
 Tel bien comme il ot, c'est la voire,
 Priftrent en bone paciance
 El non de fainte Pénitance⁵ :
 65 Humilitez estoit petite

⁴ 7633. VAR. Se bone gent funt voir dizans.

⁵ Voyez, dans *Le Dit des Règles*, une critique semblable.

Qu'il avoient por aus effite :
 Or est Humilitez greignor
 Que li frère font or feignor
 Des rois, des prélas & des contes.
 70 Par foi, li feroit or granz hontes
 S'il n'avoient autre viande
 Que l'Escriture ne demande⁶,
 Et ele n'i met riens ne ofte
 Que ce c'on trueve en chiés fon ofte⁷.
 75 Humilitez est tant créue
 C'Orguex corne la recréue ;
 Orguex l'en va, Diex le cravant,
 Et Humilitez vient avant ;
 Et or est bien droiz & refons
 80 Que li granz dame ait granz mesons
 Et biaux palais & beles fales,
 Maugré toutes les langues males,
 Et la RUSTEBUEF tout premiers,
 Qui d'aus blafmer fu coustumiers
 85 Ne vaut il miex c'Umilité
 Et la Sainte Divinité⁸
 Soit léue en roial palais,
 C'on fist d'aumosnes & de lais,
 Et de l'avoir au meillor roi
 90 C'onques encor haïst defroi,
 Que ce c'on fecoruft la terre
 Où li fol vont folie querre ;
 Conftantinoble⁹, Rommenie ?

⁶ Ms. 7633. VAR. commande.

⁷ Allusion à ces paroles de Jésus-Christ : « Prenez ce que vous trouverez. »

⁸ *Divinité*. — Voyez l'explication de ce mot à la fin du *Dit des Jacobins*.

⁹ Legrand d'Aussy a mis ici cette note : « Constantinople, prise par les Latins en 1204, avait été reprise, en 1264 par Michel Paléologue. Ces mots *au recouvrement de Constantinople* annoncent donc que c'est postérieurement à l'année 1261 que Rutebeuf composa sa satire. D'un autre côté, comme il écrivait sous saint Louis et que ce prince mourut en 1270, il s'ensuit qu'elle parut en 1270, et que, par conséquent, il se trompe quand il dit qu'il y avait *plus de soixante et dix ans* que les deux ordres étaient institués. L'un est de l'an 1215 et l'autre de 1216. » Par le fait, le raisonnement de Legrand d'Aussy est juste, et le vers de Rutebeuf n'est pas exact ; mais Legrand d'Aussy avait, pour s'assurer de quelle époque datait la *Bataille des Vices*, un moyen bien plus simple que de chercher chicane à propos de quelques années à notre poète, car dire qu'il a composé sa pièce avant 1270, parce qu'il écrivait sous saint Louis et que ce prince mourut avant cette époque, n'est pas un raisonnement fort concluant, attendu que notre poète vécut et écrivit bien au-delà de l'époque précitée. Il fallait tout simplement, pour rendre cette preuve logique, parcourir la fin de la pièce, où il est dit que maître Chrétien était mort quand Rutebeuf écrivit sa *Bataille*. Or Chrétien mourut de 1269 à 1270, ce qui précise la date d'une façon inattaquable. Mais Legrand d'Aussy (et ce n'est pas un immense tort) ignorait ce que c'était que maître Chrétien. Nous avouons bien naïvement que nous ne le saurions peut-être pas davantage si notre projet de donner une édition de Rutebeuf ne nous avait fait étudier les querelles théologiques du XIII^e siècle. Mais ce que je pardonnerai moins volontiers au spirituel traducteur de nos fabliaux, c'est d'avoir mis à la fin de son analyse la note suivante : « A la suite de la satire

Se Sainte Yglife escommenie,
 95 Li Frère puéent bien affaudre,
 S'escommeniez a que faudre.
 Por miex Humilité deffendre,
 S'Orguex se voloit à li prendre,
 Ont fondé .ij. palais li Frère,
 100 Que foi que doi l'âme mon père
 S'ele avoit léenz à mengier,
 Ne fire Orgueil ne son dangier
 Ne priferoit vaillant .i. oef¹⁰
 Deçà .viij. mois, non deçà .ix.
 105 Ainz atendroit bien dès le liége
 C'on li venift lever le siége.
 Or parlent aucun mefdifant
 Qui par le païs vont difant
 Que se Diex avoit le roi pris
 110 Par qui il ont honor & pris,
 Mult feroit la chose changie¹¹
 Et lor feignorie estrangie ;
 Et tels lor fet or bèle chière
 Qui pou auroit lor amor chière,
 115 Et tels lor fet samblant d'amor
 Qui ne le fet fors por cremor.
 Et je respont à lor paroles,
 Et di qu'els font vaines & voles :
 Se li Rois fet en aus l'aumosne
 120 Et il de ses biens lor aumosne
 Et il en prennent, il font bien ;
 Quar il ne sevent pas combien
 Ne com longues ce puet durer.
 Li fages hom se doit murer
 125 Et garnir por crieuse d'affaut :
 Por ce vous di, se Diex me faut,
 Qu'il n'en font de riens à blasmer.

de Rutebeuf, le copiste du manuscrit en a par erreur inséré une autre qu'il confond avec la première, quoi qu'elle en soit distincte. Dans celle-ci les Jacobins, à la vérité, sont maltraités comme dans l'autre ; mais il s'agit de leur querelle avec l'Université et avec Guillaume de Saint-Amour, ce fameux champion qui combattit contre eux avec tant de courage et si peu de succès. Ce sujet, bien qu'analogue, n'a rien de commun avec la *Bataille des Vices contre les Vertus*. Évidemment Legrand d'Aussy se trompe : tout le dernier alinéa de notre pièce en fait certainement partie intégrante et n'a point été ajouté par le copiste. Il est même tout simple que Rutebeuf, qui vient, à la fin de l'alinéa précédent de parler de Chrétien, parle au commencement de celui-ci de Guillaume de Saint-Amour, collègue du premier, et qui souffrit pour la même cause des persécutions encore plus grandes.

¹⁰ Ms. 7633. VAR. oef.

¹¹ Ce passage et celui de la page suivante, où saint Louis est nommé comme étant vivant, prouvent clairement que cette pièce a été composée avant 1270.

Se l'en lor fet samblant d'amer
 Il en sevent aucune chofe :
 130 Por ce ont il li bien lor cort clofe,
 Et por ce font il ce qu'il font.
 L'en dit mauvès fondement font ;
 Por ce font il lor fondement
 En terre li parfondément,
 135 Quar l'il estoit demain chéus
 Et li rois LOYS fult féus¹²
 Il se penffent bien tout l'afère
 Que il auroient mult à fère
 Ainz qu'il éuissent porchacié
 140 Tel joiel comme il ont braffié :
 Le bien praingne l'en quant l'en puet,
 C'on ne le prent pas quant l'en vuet.
 Humilitez est li grant dame
 Qu'ele ne crient home ne fame,
 145 Et li frère qui la maintienent
 Tout le roiaume en lor main tienent ;
 Les secrez encerchent & quièrent¹³,
 Partout l'embatent & se fièrent :
 S'on les left entrer ès mefons
 150 Il i a .iiij. bones refons :
 L'une est qu'il portent bone bouche,
 Et chafcuns doit douter reprouche ;
 L'autre c'on ne se doit amordre
 A vilener nule gent d'ordre ;
 155 La tierce li est por l'abit,
 Où l'en cuide que Diex abit,
 Et li fet il, je n'en dout mie
 Ou ma penffée est m'anemie.
 Par ces refons & par mainte autre
 160 Font-il aler lance sor fautre¹⁴
 Larguece defor Avarisce ;
 Quar trestoute la char hérique.
 Au mauvès qui les voit venir :
 Tart li est qu'il puisse tenir
 165 Chofe qui lor soit bone & bele ;
 Quar il sevent mainte novele.

¹² Ce passage prouve que *La Bataille des Vices* fut écrite avant la mort de saint Louis, probablement peu de temps avant son départ pour Tunis, et peut-être même qu'il était devant cette place.

¹³ Ce passage, qu'on peut rapprocher de plusieurs autres de Rutebeuf qui contiennent les mêmes reproches, est très-important ; il confirme la vérité des paroles de Guillaume de Saint-Amour lorsqu'il appelle les Dominicains *pseudo-prædicatores, otiosos, penetrantes domos, thalamorum regalium subintratores, etc.*

¹⁴ Voir pour cette expression *lance sor fautre*, une des notes de la septième strophe du *Dit des Jacobins*.

Si lor fet cil joie & feste
Por ce qu'il se doute d'enqueste,
Et font tel tenir à preudomme
170 Qui ne soit pas la loi de Romme.
Ainsi font large de l'aver,
De tel qu'il devroient laver
Le don qu'il recoivent de lui.
Li frère ne doutent nului,
175 Ce puet l'en bien jurer & dire.
De Débonèreté & Ire
Orrez le poingneis mortel ;
Mès en l'estor i ot mort tel,
Dont damages fu de la mort.
180 La mort, qui à mordre l'amort
Qui n'espargne ne blanc ne noir,
Mena celui à son manoir.
Si n'estoit pas mult anciens,
Et ot non mestre CHRESTIENS¹⁵,
185 Mestre estoit de divinité¹⁶ ;
Pou verrez mès devin ité.

Débonèretez & dame Ire,
Qui sovent a mestier de mire,
Vindrent, lor genz toutes rengies,
190 L'une des autres estrangies,
Devant l'apostoile ALIXANDRE¹⁷,
Por droit oïr & por droit prendre.
Li frère Jacobin i furent
Por oïr droit si comme il durent ;
195 Et GUILLAUME de Saint-Amor¹⁸,
Quar il avoient fet clamor
De ses sermons, de ses paroles.
Si m'est avis que l'apostoles
Bani icel mestre GUILLAUME¹⁹
200 D'autrui terre & d'autre roiaume.

¹⁵ *Crestiens* ou *Chrétien*, chanoine de Beauvais, l'un des collègues de Guillaume de Saint-Amour, et qui alla à Rome avec lui pour la défense du livre *des Périls*, mort vers 1270.

¹⁶ J'ai dit plus haut qu'on appelait ainsi la théologie.

¹⁷ Alexandre IV fut élu pape en 1254 et mourut en 1261.

¹⁸ L'Université fit des quêtes pour subvenir aux frais de voyage de Guillaume de Saint-Amour et de ses compagnons, qui étaient Eudes de Douai, Nicolas de Bar-sur-Aube et Chrestiens ; mais le produit n'en fut probablement pas suffisant, puisque, plus tard, Guillaume fut autorisé à retirer, sur les biens de l'Université, les avances faites par lui pour ce procès, et à emprunter, en hypothéquant de ses biens, la somme de 300 livres tournois.

¹⁹ On retrouve d'une manière très-exacte les mêmes arguments dans la complainte de Guillaume de Saint-Amour .

S'il a partout tel avantage²⁰,
 Baron i ont honte & domage,
 Qu'ainfi n'ont il rien en lor terre
 Qui la vérité veut enquerre.
 205 Or dient mult de bone gent,
 Cui il ne fu ne bel ne gent
 Qu'il fult baniz, c'on li fift tort ;
 Mès ce sachent & droit & tort
 C'on puet bien trop dire trop de voir ;
 210 Bien le poez apercevoir
 Par cestui qui en fu banis,
 Et li ne fu mie fenis
 Li plais, ainz dura par²¹ grant pièce²² ;
 Quar la cort, qui fet & depièce,
 215 N'ut GUILLAUME de Saint-Amor,
 Et par prière & par cremor.
 Cil de cort ne sevent qu'il font,
 Quar il font ce qu'autres desfont²³,
 Et li deffont ce qu'autres fet ;
 220 Ainfi n'auront il jamès fet.

Explicit la Bataille des Vices contre les Vertuz.

²⁰ Henri Estienne, dans son *Apologie pour Hérodote*, dit, en pariant de Guillaume de Saint-Amour ; livre I^{er}, chapitre XXX : « Il faut noter que celui qui, environ l'an 1260 ne fut que banni, s'il eût été trois cents ans après, il n'eût pas esté quitte à li bon marché ; mais on l'euft fait disputer contre les bourrées et les fagots, aulsi bien qu'on a fait à une infinité d'autres depuis cinquante ans. » Ce n'en fut pas moins une chose curieuse et que Rutebeuf relève en plus d'un endroit, que de voir le pape s'arroger le droit, lui souverain étranger, de *bannir* (comme il le fit), du royaume de France, des gens qui n'étaient pas ses sujets. Guillaume de Nangis fait remarquer, en outre, que le *Livre des Périls* fut brûlé à Agvani : « *non propter hæresiam quam continebat, sed quia contra præfatos religiosos seditionem et scandala concitabat.* »

²¹ Ms. 7633. VAR. puis.

²² Rutebeuf a parfaitement raison : le souvenir de cette querelle dura longtems, et Guillaume laissa après lui une réputation d'éloquence, de courage et de fermeté qui lui survécut de beaucoup. Nous en trouvons une preuve dans le *Roman de la Rose* :

« Qui de mendiance vuet vivre
 Faire le puet non autrement,
 Se cil de *Saint-Amour* folment,
 Qui desputer favoit & lire
 Et preefchier ceste matire
 A Paris avec les devins »

Ailleurs, Jean de Mung dit encore :

« Et je ne men tiroie mie
 Se je devoie perdre la vie
 Ou efre bannis du royaulme
 A tort cum mestre Guillaume
 De *Saint-Amour* qu'Ypocrisie
 Fift effilier par grant envie. »

²³ Ms. 7633. VAR.

Cil de cort font bien ce qu'il font,
 Car il défont ce qu'autre font.

La Lections d'Ypocrisie et d'Umilitei, Ou ci encoumence Le Dit d'Ypocrisie¹.

Mss. 7615, 7633.

Au temps que les cornoilles braient,
Qui por la froidure l'esmaient
Qui for les cors lor vient errant,
Qu'eles, vont ces noiz enterrant
5 Et l'en garniffent por l'iver,
Qu'en terre font entré li ver
Qui l'en issirent por estei,
Si y ont par le chaut estei,
Et la froidure l'achemine²,
10 En se tens & en ce termine
Où je béu à grant plentei
D'un vin que Dieux avoit plantei
La vigne & follei le vin,
Ce foir me jeta li sovin
15 Que m'endormi en elle pas ;
Mes eperiz ne dormi pas,
Ainfois chemina toute nuit.
Or escouteiz, ne vos anuit,
Si orroiz qu'il m'avint en fonge
20 Qui puis ne fu mie menfonge.

Ce foir ne fui point esperiz,
Ainz chemina mes esperiz
Par mainz leu & par mainz pays.
En une grant citei, layz³

¹ Le sens de cette pièce est très-obscur, et d'autant plus, difficile à découvrir que Rutebeuf, sans doute par suite de quelque mésaventure, le dissimule exprès. Cependant la fin du poème nous en donne la clef. Il s'agit évidemment de l'élection, faite en 1271, après trois ans de vacance du siège pontifical de Thibaud, archidiacre de Liège, sous le nom de Grégoire X, pour succéder à Clément IV. Le poète n'ose pas s'expliquer trop clairement ; mais toute sa *fabulation*, dans laquelle on trouve une énergique peinture des abus de la cour de Rome, tend à nous apprendre enfin l'élection du nouveau pape, qu'il désigne galamment sous le nom de Courtois. Pour qu'on ne s'y trompe pas, il a bien soin de nous dire que l'élection faite, il repasse immédiatement *les monts de Mongieu*, c'est-à-dire les Alpes, comme on les désigne souvent dans nos vieux romans de geste : ce qui prouve qu'il s'agit bien d'une élection faite à la cour de Rome.

² Rutebeuf se montre ici très-exact, car l'élection du pape nouveau eut lieu au mois de septembre, c'est-à-dire en automne, saison dont il fait la description.

³ Une grant citei *layz*, c'est-à-dire Rome.

25 Me fanbla que je m'arestoie,
 Car trop forment laffeiz estoie,
 Et c'estoit grant pièce après nonne.
 Uns preudons vint : li m'abandone
 Son hosteil por moi habergier.
 30 Qui ne cembloit mie bergier,
 Ainz fu cortois & débonaires :
 El país n'a de teil gent guaires,
 Et li vos di trestot sans guille
 Qu'il n'estoit mie de la vile
 35 Ne n'i avoit encor estei
 C'une partie de l'estei⁴ :
 Cil m'enmena en sa maison ;
 Et li vos di c'onques mais hom
 Laffeiz ne fu li bien venez :
 40 Moulit fui ameiz & chier tenuz,
 Et honoreiz par le preudoume ;
 Et il m'enquist : « Comment vous noume
 La gent de vostre coniffance ?
 — « Sire, fachiez bien, sans doutance,
 45 Que hom m'apelle RUTEBUEF,
 Qui est dis de rude & de buef. »
 — « RUTEBUEF, biau très doulz amis,
 Puisque Dieux faians vous a mis
 Moulit fui liez de vostre venue.
 50 Mainte parole avons tenue.
 De vos, c'onques mais ne vous véifmes,
 Et de voz dis & de voz rimes
 Que chacuns déuft conjoïr⁵ ;
 Mais li coars ne's daingne oïr
 55 Pour ce que trop y a de voir.
 Par ce poeiz aparfouvoir
 Et par les rimes que vous dites
 Qui plus doute Dieu qu'ypocrites ;

⁴ Tout ceci est très-exact. Thibaud n'était pas Romain ; il avait été chanoine de Lyon, puis archidiacre de Liège, et il ne résidait dans la ville éternelle que depuis environ dix mois quand il fut élu.

⁵ On voit ici que notre poète avait de lui une certaine opinion, puisqu'il prétend que l'on connaissait ses rimes et ses dis jusqu'à Rome. Il a, du reste, manifesté cette opinion en d'autres endroits de ses œuvres, témoin *Le Mariage Rutebeuf*, où il dit :

« L'en se faine parmi la ville
 « De mes merveilles.

« On les doit bien conter aux veilles, etc. »

Je serais, du reste, assez porté à croire que ses ennemis même avaient contribué à la lui inspirer. Ainsi le pape Alexandre IV voulut faire brûler à Paris, non-seulement le livre des *Périls des derniers temps*, mais encore « quelques autres libelles fameux en infamie et détractation des Frères-Prêcheurs, ainsi que des rythmes et chansons. » Il est probable que certaines pièces de Rutebeuf se trouvèrent comprises dans la proscription. Cela put, à coup sûr, donner quelque orgueil à notre poète.

Car qui plus ypocrites doute
60 En redoutant vos dis escoute
Se n'est en secreit ou en chambre ;
Et par ce me souvient & membre
De ceulz qu'à Dieu vindrent de nuiz
Qui redoutoient les anuiz
65 De ceulz qui en croix mis l'avoient
Que félons & crueulz favoient ;
Et si r'a il une autre gent
A cui il n'est ne biau ne gent
Qu'il les oent ; l'es oent il.
70 Cil sunt boen qui sunt doble oftil ;
Celx resemble li befaguz⁶ :
De .ij. pars trenche & est aguz ;
Et cil vuelent servir à riègle
Et ypocrisie & le fiècle.
75 Si r'a de teilz cui il ne chaut
S'ypocrite ont ne froit ne chaut,
Ne c'il ont ne corroz ne ire ;
Cil vos escoutent bien à dire
La véritei trestoute plainne
80 Qu'il plaidoient de teste saine. »

Ne feroit ci pas li redéimes⁷
Des paroles que nos déimes
Conteiz à petit de féjour ;
Ainsinc envoïames le jour,
85 Tant qu'il fut tanz de table metre,
Car bien l'en favoit entremetre
Mes hostes de parler à moi
Sans enquerre ne ce ne quoi.
Les mains lavâmes por soupeir :
90 Mes bons hostes ne fist soupeir,
Et me fist féoir à la coste :
Hom puet bien faillir à teil hofte ;
Et delez moi l'assist la mère,
Qui n'estoit vilaine n'amère.
95 Ne vos vuel faire longue fable :
Bien fûmes fervi à la table.
Asséiz béûmes & manjâmes :
Après mangier les mains lavâmes ;

⁶ Ce nom s'est conservé jusqu'à nous : la *besaignie* est un instrument dont se servent les charpentiers.

⁷ *Redéime*, dixième du dixième.

S'alâmes esbatre el prael.
 100 J'enquis au pseudome loiel
 Coument il estoit apeleiz,
 Que cest nons ne me fust celeiz ;
 Et il me dist : « J'ai non Cortois,
 Mais ne me prisent .i. nantois
 105 La gens de ceste région ;
 Ainz fui en grant confusion,
 Que chacuns d'eulz me monstre au doi,
 Si que ne sai que faire doi.
 Ma mère r'a non Cortoise,
 110 Qui bien est mais en cort teisie,
 Et ma fame a non Bele-Chière,
 Que forvenant avoient chièr,
 Et li estrange & li priver.
 Quant il estoient arivei ;
 115 Mais cist l'ocistrent au venir
 Tantoft qu'il la porent tenir.
 Qui Bele-Chière vuet avoir,
 Il l'achate de son avoir.
 Il n'ainment joie ne déduit ;
 120 Qui lor done, li les déduit,
 Et les solace, & les déporte⁸ ;
 N'uns povres n'i pasce la porte
 Qui ne puet doneir sanz prometre:
 Qui n'a affeiz la main où metre
 125 N'atende pas qu'il fasse choze
 Dont biens li veingne à la parcloze
 Ainz l'en revoit en son país,
 Que dou venir fu folz naïz.
 « En celle vile a une cort ;
 130 Nul leu teil droiture ne court⁹
 Come ele court à le court ci¹⁰,
 Car tuit li droit sont acourci,
 Et droiture adès i acourte :
 Se petite ière, or est plus courte,
 135 Et toz jors mais acourtira ;
 Ce fache cil qu'à court ira ;
 Et teiz la droiture i achate
 Qui n'en porte chaton ne chate ;
 Si l'a chièrement achaté
 140 De son cors & de son cheté,

⁸ Ms. 7615. VAR. conforte.

⁹ Ms 7615. Nelui pur droiture n'i cort.

¹⁰ Ms. 7615. VAR. a cest ci.

Et avoit droit quant il là vint :
 Mais au venir li méfavint,
 Car la droiture ert en son coffre :
 Si fu pilliez en roi di coffre.
 145 Sachiez de la court de laienz
 Que il n'i a clerc ne lai enz,
 Se vos voleiz ne plus ne mains,
 Qu'avant ne vos regart au mains
 Se vos aveiz vos averoiz ;
 150 Se vos n'aveiz vos i feroiz
 Autant com l'oe feur la glace,
 Fors tant que vos aureiz espace
 De vos moqueir & escharnir.
 De ce vos vuel je bien garnir,
 155 Car la terre est de teil manière
 Que touz povres fait laide chière.
 Mains ruungent & vuident borces,
 Et faillent quant elz sont rebources,
 Ne ne vuelent nelui entendre
 160 C'il n'i puéent runger & prendre,
 Car de reungier¹¹ mains est dite
 La citeiz qui n'est pas petite ;
 Teiz i va riches & rians
 Qui l'en vient povres mendianz.
 165 Laiens vendent, je vos afi,
 Le patrimoinne au Crucefi
 A boen deniers fés & contans.
 Si lor est à pou dou contanz
 Et de la perde que cil ait
 170 Qui puis en a & honte & lait,
 Qui l'achate ainz qu'il soit délivres ;
 RUTEBUEZ dit que cil est yvres,
 Quant il achate chat en fac ;
 S'avient puis que hon dit : eschac
 175 De folie, matei en l'angle,
 Que hon n'a cure de la jangle.

 « Avarifce est de la cort dame
 A cui il funt de cors & d'âme,
 Et ele en doit par droit dame estre,
 180 Qu'il funt estrait de son ancestre,
 Et ele est dou mieulz de la vile ;

¹¹ Il y a ici en note, de la main de Fauchet, sur la marge du manuscrit 7615 : *Roma rodans manû*. Tout ceci, en effet, est une allusion des plus sévères à la cour de Rome, et s'accorde très-bien avec le tableau que nous en tracent les historiens.

Ne cuidiez pas que ce soit guile,
Car ele en est née & estraite,
Et Covoitise la seurfaitte,
185 Qui est la couzine germainne ;
Par ces .ij. se conduit & mainne
Toute la cours entièrement.
Cel compeire trop chièrement
Sainte Église par mainte fois ;
190 Et si em empire la foiz .
Car teiz i va boens Crestiens
Qui l'en vient fauz Fariens.

Quant il m'ot asseiz racontei
De ces genx qui sont sanz bonteiz,
195 Je demandai qui est li sire,
Ce c'est roiauteiz ou empires ;
Et il me respont sanz desroi :
« N'i a empereor ne roi,
Ne seigneur, qu'il est trespasseiz ;
200 Mais atendants i a asseiz
Qui béent à la seignorie :
Vaine-Gloire, & Hipocrisie,
Et Avarisce & Covoitise
Cuident bien avoir la justise,
205 Car la terre remaint sanz hoir ;
Si la cuide chacuns avoir.
« D'autre part est Humiliteiz,
Et Bone-Foiz & Chariteiz,
Et Loiauteiz, cil sont à destre,
210 Qui deussent estre li mestre ;
Et cil les vuelent maïtroier
Qui ne ce vuelent otroier
A faire seigneur se n'est d'eux,
Si feroit damages & deulz ;
215 Cil l'asemblent asseiz souvent
Et en chapitre & en couvant ;
Asseiz dient, mais il font pou
Ni à saint Père ne à saint Pou :
C'est ce auques de lor afère,
220 Mais orendroit n'en ont que faire. »

Je vox savoir de lor couvainne
Et enquerre la maïtre vainne
De lor afaire & de lor estre,
Li queiz d'eulz porroit sire estre ;

225 Et vi qu'à ceste vestéure
 N'auroie pain n'endofféure.
 Viii. aunes d'un camelin pris,
 Brunet & groz, d'un povre pris,
 Dont pas ne fui à grant escot ;
 230 S'en fis faire cote & forcot
 Et une houce grant & large
 Forrée d'une noire large.
 Li forcoz fu à noire panne :
 Lors ou-ge bien trovei la manne,
 235 Car bien fou faire le marmite,
 Si que je resembloie hermite
 Celui qui m'efgardoit de fors,
 Mais autre cuer avoit ou cors.

Ypocrisie me refut,
 240 Qui trop durement se défut,
 Car ces secreiz & ces affaires,
 Por ce que je fui ces notaires,
 Sou touz & quanqu'ele penfoit.
 Sor ce que vos orroiz enfoit.
 245 Ele vout faire son voloir,
 Cui qu'en doie li cuers doloir ;
 Il ne lor chaut, mais qu'il lor plaife,
 Qui qu'en ait poinne ne méfaife.
 Vins & viandes vuet avoir,
 250 S'om les puet troveir por avoir
 Juqu'à refoule Marion,
 Et non d'ameir religion,
 Et de toutes vertuz ameir.
 S'a en li tant fiel & ameir
 255 Qu'il n'est n'uns hom qui li mesface
 Qui jamais puißt avoir sa grace.
 C'est li glafons qui ne puet fondre :
 Chacun jor la vodroit confondre
 Ce chacun jor pooit revivre.
 260 Ours ne lyons, serpent ne vuyvre
 N'ont tant de cruautei enemble
 Com ele seule, ce me cemble.
 Ce vous saveiz raifon entendre,
 C'est li charbons defoz la cendre,
 265 Qui est plus chautz que cil qui flame.
 Après si vuet que Nons ne fame
 Ne soit oïz ne entenduz,
 Ce il ne c'est à li renduz,

Puis qu'il est armeiz de ces armes,
270 Et il puet l'en ploreir .ij. larmes,
Ou faire cemblant dou ploreir.
Il n'i a fors de l'aoreir :
Guerroier puet Dieu & le monde,
Que n'uns n'est teiz qui li responde.

275 Teil avantage ont ypocrite,
Quant il ont la parole dites
Que il vuelent estre créu,
Et ce conques ne fu véu
Vellent-il tesmoignier à voir.
280 Qui porroit teil éur avoir
Con de lui loeir & prifier,
Il l'en feroit boen desguifier
Et vestir robe senz coleur,
Où il n'a froit, n'autre douleur,
285 Large robe, folers forreiz ;
Et quant il est bien afeutreiz,
Si doute autant froit comme chaut,
Ne de povre home ne li chaut,
Qu'il cuide avoir Dieu baudement
290 Ou cors tenir tot chaudement.

Tant a Ypocrisie ovrei
Que grant partie a recovrei
En cele terre dont je vin ;
Grant descretifre, grant devin
295 Sont à la cour de sa maignie.
Bien est la choze desfreignie,
Qu'ele avoit à élection
La greigneur congrégation,
Et di por voir, non pas devine,
300 Se la choze alaft par crutine,
Qu'ele en portaft la feignerie
Ne n'estoit pas espoérie.

Mais Dieux regarda au damage
Qui venift à l'umain linage
305 S'Ypocrisie à ce venift
Et se li grant choze tenift.
Que vous iroie aloignant
Ne mes paroles perloignant ?
Li uns ne pot l'autre soffrir ;
310 Si se pristrent à entr'offrir.

L'uns à l'autre Cortois mon ofte¹².
Chacuns le vuet, n'uns ne l'en ofte :
Lors li fu Cortoiz efléuz,
Et je fui de joie efméuz.
315 Si m'esvoillai ifnele pas,
Et li oi toft passeiz les pas
Et les mons de Mongieu sanz nois,
Ce ne vos mes-je pas en noi
Qu'il n'i éuft, mult de paroles
320 Ainz que Cortois fust apoštoles.

Explicit d'Ypocrisie.

¹² Ceci nous peint bien la discorde qui régnait entre les cardinaux, puisque ne pouvant s'entendre pour l'élection, même après trois ans écoulés depuis la mort de Clément IV, et n'étant pas d'accord sur le choix du successeur à donner à ce pape, ils furent obligés de remettre leur pouvoir aux mains de six d'entre eux. Ceux-ci ne s'entendirent guère davantage ; mais, pour ne pas faire de jaloux, ils finirent, de guerre lasse, par proclamer Grégoire X, bien qu'il ne fût pas cardinal.

Ci commence

Le Miracle de Théophile¹.

Ms. 7218.

Ah ! ahi ! Diex, rois de gloire,
Tant vous ai eu en mémoire,
Tout ai doné & despendu,
Et tout ai aus povres tendu ;
5 Ne m'est remez vaillant .i. fac.
Bien m'a dit li évêque : « Eſchac, »
Et m'a rendu maté en l'angle :

¹ Cette pièce a été analysée d'une manière bien incomplète par Legrand d'Aussy (voyez tome II de ses *Fabliaux*, édition Renouard, pages 180 et suivantes) ; mais, jusqu'à ma première édition, le texte n'en avait pas été publié. Il le méritait cependant, car il constitue l'un de nos premiers essais dramatiques.

Voici le fond du sujet : Théophile qui vivait, d'après Bollandus, vers l'an 538, fut, à ce qu'il paraît, vidame (*vice dominus* ; Paul Diacre, dit *aconomus*), de l'église d'Adana en Cilicie. Il acquit, dans cette charge, une telle considération, qu'à la mort de son évêque on voulut l'élire à sa place ; mais soit humilité, soit défiance de lui-même, il refusa et un autre fut nommé. A peine ce nouveau supérieur fut-il promu à l'épiscopat, que Théophile tomba en disgrâce auprès de lui, et se vit retirer ses fonctions. Irrité de l'injustice qu'il éprouvait, l'ex-vidame se laissa aller à de mauvaises pensées. Par l'entremise d'un Juif, qui avait, disait-on, des relations avec Satan, il renia Jésus-Christ et fit un pacte avec le mauvais esprit, à condition que celui-ci l'enrichirait et lui ferait rendre ses honneurs ; mais à peine eut-il signé cette convention, qu'il eut horreur de son crime. Il se mit alors à implorer la Sainte-Vierge, pour laquelle il avait toujours eu une grande dévotion, et la pria de lui faire rendre le contrat. Marie, *la douce mère Dieu*, comme disent nos anciens poètes, *se souvint de son serviteur* ; elle consentit à ce qu'il lui demandait si humblement avec tant de repentir, et força le démon à rendre à Théophile le pacte qu'ils avaient conclu ensemble.

Telle est la légende que Rutebeuf a rimée et dramatisée, et qui a joui durant tout le moyen âge de la plus grande popularité. Écrite d'abord en grec par Eutychien, puis par Siméon le Metaphraste, elle fut traduite en prose latine par Paul Diacre, mise en vers par la fameuse abbesse de Gandersheim, Roswitha, au X^e siècle, et sur la fin du XI^e, par un écrivain que les Bollandistes ont cru être Marbode, évêque de Rennes.

Les mentions qui en furent faites par les écrivains sacrés, tels que saint Damien, saint Bernard, saint Bonaventure, etc., sont innombrables. Enfin, nos trouvères ne restèrent point en arrière de la poésie latine ; ils célébrèrent à l'envi en la langue d'oïl, comme les troubadours en langue d'oc, l'histoire de Théophile. Gauthier de Coinsi en composa un poème assez considérable ; le *Reclus du Moliens* en parla dans son *Miserere* ; l'auteur des *Vins d'Ouan*, celui de la complainte d'Enguerrand, évêque de Cambrai ; Villon lui-même, la citèrent dans leurs poésies. Les arts s'en emparèrent également. Les *ymagiers* la taillèrent dans le bois et sur l'ivoire des dyptiques ; les sculpteurs sur le marbre et la pierre des cathédrales, comme à Notre-Dame de Paris où elle est retracée deux fois. Enfin, en 1539, un *Miracle de Théophile* fut joué au Mans sur la place des Jacobins. Était-ce une nouvelle composition ? Était-ce l'œuvre de Ruteboeuf, rajeunie et retouchée ? — Je l'ignore.

Voici ce que dit de ce *Miracle* (je lui laisse le nom donné par l'auteur lui-même) *l'Histoire littéraire de la France*, volume XX^e : « Ce qui donne à l'ouvrage de Rutebeuf un prix véritable, c'est sa forme dramatique, car il fut composé pour être représenté devant une assemblée nombreuse. Il offre le principal élément des pièces de théâtre au moyen-âge, c'est-à-dire l'intervention du ciel et de l'enfer dans les destinées d'une créature humaine. Sans doute le *Miracle de Théophile* n'est pas le premier ouvrage dramatique de notre littérature ; mais il doit compter parmi les plus anciens d'une date incontestable, puisque l'auteur était contemporain d'Adam de La Halle, à qui l'on doit les *Jeux de la Feuillée* et de *Robin et Marion*. »

Sanz avoir m'a leffié tout fangle.
Or m'estuet-il morir de fain,
10 Se je n'envoi ma robe au pain !
Et ma mesmie que fera ?
Ne fai fe Diex les prestera.
Diex ! oil ; qu'en a-il à fère ?
En autre lieu les covient trère,
15 Où il me fet l'oreille forde.
Qu'il n'a cure de ma falorde
Et je li referai la moe.
Honiz soit qui de lui fe loe !
N'est riens c'on por avoir ne face :
20 Ne pris riens Dieu ne fa manace.
Irai-je me noier ou pendre ?
Je ne m'en puis pas à Dieu prendre,
C'on ne puet à lui avenir.
Ha ! qui or le porroit tenir
25 Et bien battre à la retornée,
Mult auroit fet bone journée ;
Mès il l'est en si haut leu mis
Por eschiver ses anemis
C'on n'i puet trère ne lancier².
30 Se or pooie à lui tancier,
Et combatre, & escremir,
La char li feroie frémir !
Or est lafus en son folaz ;
Laz chétis ! & je fui ès laz
35 De povreté & de soufrète.
Or est bien ma viele frète,
Or dira l'en que je rafote :
De ce fera mès la riote.
Je n'oseraï nului véoir :
40 Entre gent ne devrai féoir,
Que l'en mi monfterroit au doi.
Or ne fai-je que fère doi ;
Or m'a bien Diex servi de guile.

Ici vient THÉOPHILES
45 *A SALATIN, qui parloit*
Au déable quant il voloit.

Qu'es-ce ? qu'avez-vous, THÉOPHILE ?
Por le grant Dé ! quel mautalent.
Vous a fet estre si dolent ?

² Cette plaisanterie n'est-elle pas charmante ?

50 Vous foliiez li joiant estre !

THÉOPHILES, *parole*.

C'on m'apeloit feignor & mestre
De cest païs, ce fez-tu bien :
Or ne me laiffe-on nule rien
S'en sui plus dolenz, SALATIN,
55 Quar en françois ne en latin
Ne finai oncques de proier
Celui c'or me veut asproier,
Et qui me fet leffier li monde
Qu'il ne m'est remez riens el monde.
60 Or n'est nule chose li fière
Ne de li diverse manière
Que volentiers ne la féisse,
Par tel qu'à m'onor revenisse.
Li perdres m'est honte & damages.

Ici parole SALATINS.

65 Biaux sire, vous dites que sages,
Quar qui a apris la richèce,
Mult i a dolor & deftrèce
Quant l'en chiet en autrui dangier
Por fon boivre & por fon mengier ;
70 Trop i covient gros mos oïr.

THÉOPHILES.

C'est ce qui me fet esbahir,
SALATINS, biaux très douz amis :
Quant en autrui dangier sui mis
Par pou que li cuers ne m'en criève.

SALATINS.

75 Je fai or bien que mult vous griève
Et mult en estes entrepris ;
Comme hom qui est de si grant pris
Mult en estes mas & penffis.

THÉOPHILES.

SALATIN frère, or est enlis :

80 Se-tu riens pooies favoir
Por quoi je péuffe r'avoir
M'onor, ma baillie & ma grâce,
Il n'est chose que je n'en face.

SALATINS.

Voudriez-vous Dieu renoier,
85 Celui que tant folez proier,
Toz les fainz & toutes les saintes ?
Et li deveniffiez mains jointes
Hom à celui qui ce feroit
Qui vostre honor vous renderoit ;
90 Et plus honorez feriez,
S'à lui fervir demoriez,
C'onques jor ne péustes estre.
Créez-moi, leffiez vostre mestre.
Qu'en avez-vous entalenté ?

THÉOPHILES.

95 J'en ai trop bone volenté :
Tout ton plesir feroi briefment.

SALATINS.

Alez-vous-en féurement ;
Maugrez qu'il en puiffent avoir
Vous ferai vostre honor r'avoir.
100 Revenez demain au matin³.

THÉOPHILES.

Volentiers, frère SALATINS.
Cil Diex que tu croiz & aeures
Te gart, l'en ce propos demeure !

Or se despart Théophiles de Salatin, & si pense que trop a grant chose en Dieu renoier & dist.

105 Ha, laz ! que porrai devenir ?
Bien me doi li cors deffenir

³ Il faut remarquer les différents rythmes du *Miracle de Théophile*, d'abord parce qu'ils sont réellement agréables à l'oreille et à la lecture ; ensuite parce qu'ils sont devenus, ou à peu près, le rythme des *Mystères* aux siècles suivants. Or, on ne peut disconvenir que ce vers de huit pieds ne donne au dialogue une très-grande vivacité inconnue à l'alexandrin classique.

Quant il m'estuet à ce venir.
 Que ferai, las !
 Se je reni saint Nicholas,
 Et saint Jehan, & saint Thomas,
 110 Et Nostre-Dame ?
 Que fera ma chétive d'âme ?
 Ele fera arfe en la flame
 D'enfer le noir :
 Là la convendra remanoir.
 115 Ci aura trop hideus manoir,
 Ce n'est pas fable,
 En cele flambe perdurable
 N'i a nule gent amiable,
 Ainçois font mal qu'il font déable
 120 C'est lor nature ;
 Et lor mefons r'est li obscure
 C'on n'i verra jà soleil luire,
 Ainz est uns puis toz plains d'ordure.
 Là irai gié !
 125 Bien me feront li dé changié
 Quant por ce que j'aurai mengié
 M'aura Diex iffi estrangié
 De la mefon ;
 Et ci aura bone refon :
 130 Si esbahiz ne fu mès hom
 Com je fui, voir.
 Or dit qu'il me fera r'avoir
 Et ma richèce & mon avoir ;
 Jà nus n'en porra riens savoir :
 135 Je le ferai.
 Diex, m'a grevé, je l'greverai ;
 Jamès jor ne le servirai
 Je li ennui.
 Riches ferai se povres fui :
 140 Se il me het je harrai lui.
 Preingne ses erres
 Ou il face movoir ses guerres :
 Tout a en main & ciel & terres ;
 Je li claim cuite
 145 Se SALATINS tout ce m'acuite
 Qu'il m'a promis.

Ici parole Salatins au déable & dist :

Uns Crestiens l'est for moi mis

Et je m'en sui mult entremis,
Quar tu n'es pas mes anemis ;
150 Os-tu, Sathanz ?
Demain vendra le tu l'atans.
Je li ai promis .iiij. tans :
Aten-le don,
Qu'il a esté mult grant preudon :
155 Por ce li a plus riche don,
Met-li ta richèce à bandon.
Ne m'os tu pas ?
Je te ferai plus que le pas
Venir, je cuit,
160 Et li vendras encore anuit⁴,
Car ta demorée me nuit ;
G'i ai bée.

Ci conjure Salatins le déable.

Bagahi⁵, Laca, Bachahé,
Lamac, Cahi, Achabahé,
165 Karrelyos,
Lamac, Lamec, Bachalyos,
Cabahagi, Sabalyos,
Baryolas,
Lagozatha, Cabyolas,
170 Samahac & Famyolas,
Harrahya.

Or vient li Déables qui est conjuré & dist :

Tu as bien dit ce qu'il i a.
Cil qui t'aprist rien n'oublia ;
Mult me travailles.

SALATINS.

175 Qu'il n'est pas droiz que tu me failles
Ne que tu encontre moi ailles
Quant je t'apel.
Je te faz bien fuer ta pel.
Veus-tu oïr .i. geu novel ?

⁴ *Anuit*, cette nuit, *hâc nocte*, pour : aujourd'hui.

⁵ La copie de l'Arsenal met ici en note : « Démons. Ce sont leurs noms. » Ce qu'il y a de sûr, c'est que c'est là une formule d'invocation, mais en quelle langue ? Les mots qui la composent ne sont ni hébreux, ni arabes, ni syriaques. Il est probable que cet idiome est sorti tout entier du cerveau de notre trouvère.

180 I. cleric avons
De tel gaaing, com nous favons ;
Soventes foiz nous en grevons
Por nostre afère.
Que loez-vous du cleric à fère
185 Qui se voudra jà vers ça trère ?

LI DÉABLES.

Comment a non ?

SALATINS.

THÉOPHILES par son droit non.
Mult a esté de grant renon
En ceste terre.

LI DÉABLES.

190 J'ai toz jors éu à lui guerre,
C'onques jour ne le poi conquerre.
Puisqu'il se veut à nous offerre,
Viengne en cel val
Sanz compaignie & sanz cheval ;
195 N'i aura guères de travail,
C'est près de ci.
Mult aura bien de lui merci
Sathan & li autre merci ;
Mès n'apiaut mie
200 Jhésu le fil Sainte Marie :
Ne li ferions point d'aïe
De ci m'en vois :
Or foiez vers moi plus cortois ;
Ne me traveilliez mès des mois,
205 Va, Salatin,
Ne en ébrieu ne en latin.

Or revient Théophiles à Salatin.

Or suis-je venu trop matin ?
As-tu riens fet ?

SALATINS.

Je t'ai basti li bien ton plet

210 Quanques tes fîres t'a mesfez
 T'amendera,
Et plus forment t'onorera,
Et plus grant feignor te fera
 C'onques ne fus.
215 Tu n'es or pas fî du refus
Coin tu feras encor du plus.
 Ne t'esmaier :
Va là aval sanz délaier ;
Ne t'i covient pas Dieu proier
220 Ne réclamer :
Se tu veus ta befoingne amer.
Tu l'as trop trové à amer,
 Qu'il t'a failli ;
Mauvèfement as or failli.
225 Bien t'euft ore mal bailli
 Se ne t'aidaffe
Va-t'en, que il t'atendent ; paffe
 Grant aléure ;
De Dieu réclamer n'aies cure.

THÉOPHILES.

230 Je m'en vois ; Diex ne m'i puet nuire
 Ne riens aidier,
Ne je ne puis à lui plaidier.

Ici va Théophile au Déable. Si a trop grant paor, & Déables li dist :

Venez avant, paffeز grant pas ;
Gardez que ne refanblez pas
235 Vilain qui va à offerande.
Que vous veut ne que vous demande
Vostre fîres ? Il est mult fiers !

THÉOPHILES.

Voire fire ! il fu chanceliers ;
Si me cuide chacier pain querre.
240 Or vous vieng proier & requerre
Que vous m'aidiez, à cest befoing.

LI DÉABLES.

Requiers-m'en tu ?

THÉOPHILES.

Oïl

LI DÉABLES.

Or joing
Tas mains, & li devien mes hon.
Je t'aiderai outre refon.

THÉOPHILES.

245 Vez ci que je vous faz hommage,
Mès que je r'aie mon damage,
Biaus fire, dès or en avant.

LI DÉABLES.

Et je te refaz .i. couvant
Que te ferai li grant feignor
250 C'on ne te vit oncques greignor.
Et puisque ainfinques avient,
Saches de voir qu'il te covient
De toi aie lettres pendanz
Bien dites & bien entendanz ;
255 Quar maintes genz m'en ont surpris
Por ce que lor lettres n'en pris :
Por celas vueil avoir bien dites.

THÉOPHILES.

Vez les ci ; je les ai escrites.

*Or baille Théophiles les lettres au Déable,
& li Déables li commande à ouvrer ainfi :*

THÉOPHILE, biaux douz amis,
260 Puisque tu t'es en mes mains mis,
Je te dirai que tu feras.
Jamès povre homme n'ameras :
Se povres hom surpris te proie,
Torne l'oreille, va ta voie ;
265 S'aucuns envers toi l'umélie,
Respon orgueil & félonie ;

Se pauvres demande à ta porte,
Si gardes qu'aumosne n'enporte.
Douçor, humilitez, pitiez,
270 Et charitez & amiftiez,
Jeûne fère, pénitance,
Me metent grant duel en la pance ;
Aumosne fère & Dieu proier,
Ce me repuet trop anoier ;
275 Dieu amer & chaftement vivre,
Lors me samble serpent & guivre
Me menjue le cuer el ventre.
Quant l'en en la mefon Dieu entre
Por regarder aucun malade,
280 Lors ai le cuer li mort & fade
Qu'il m'est avis que point n'en fente ;
Cil qui fet bien li me tormente.
Va-t'en ! tu feras lénefchaus :
Lai les biens & li fai les maus :
285 Ne juge jà bien en ta vie,
Que tu feroies grant folie
Et li feroies contre moi.

THÉOPHILES.

Je ferai ce que fère doi ;
Bien est droiz vostre plefir face
290 Puisque j'en doi r'avoir ma grâce.

Or envoie l'Évesque querre Théophile.

Or toft liève fus, Pince-Guerre ;
Si me va THÉOPHILE querre :
Se li renderai la baillie.
J'avoie fet mult grant folie
295 Quant je tolue li avoie,
Que c'est li mieudres que je voie,
Ice puis-je bien, por voir dire.

Or respont Pince-Guerre.

Vous dites-voir, biaux très douz fire !

Or parole Pince-Guerre à Théophile & Théophile respont.

— Qui est céenz ? — Et vous qui estes ?

300 — Je fui un clers. — Et je fui prestres.
— THÉOPHILE, biau sire chiers,
Or ne foiez vers moi li fiers :
Mes sires .i. pou vous demande ;
Si r'aurez jà vostre provande,
305 Vostre baillie toute entière.
Soiez liez, fêtes bele chière :
Si ferez & fens & savoir.

THÉOPHILES.

Déable i puiffent part avoir !
J'éusse éue l'éveschié,
310 Et je l'i mis, li fis péchié.
Quant il i fu l'oi à lui guerre ;
Si me cuida chacier pain querre.
Tripot lirot ! por la haïne
Et par la tençon qui ne fine.
315 G'i irai ; l'orrai qu'il dira.

PINCE-GUERRE.

Quant il vous verra li rira,
Et dira por vous effaier
Le fist ; or vous reveut paier,
Et ferez ami com devant.

THÉOPHILES.

320 Or difoient assez souvant
Li chanoine de moi granz fables ;
Je les rent à toz les déables.

Or se liève l'Évesque contre Théophiles, & li rent sa dignité, & dist :

Sire, bien puiffiez-vous venir !

THÉOPHILES.

325 Si fai-je bien me softenir :
Je ne fui pas chés par voie.

LI ÉVESQUES.

Biaus sire, de ce que j'avoie

Vers vous mespris je l' vous ament,
Et si vous rent mult bonement
Vostre baillie : or la prenez,
330 Quar preudom estes & fenez,
Et quanques j'ai si fera vostre.

THÉOPHILES.

Ci a mult bone patrenostre,
Mieudre assez c'onques mès ne dis.
Déformès vendront .x. & .x.
335 Li vilain por moi aorer,
Et je les ferai laborer.
Il ne vaut rien qui l'en ne doute :
Cuident-il je n'i voie goutte ?
Je lor ferai fel & irous.

LI ÉVESQUES.

340 THÉOPHILE, où entendez-vous ?
Biaus amis, penffez de bien fère.
Vez-vous céenz vostre repère,
Vez-ci vostre ostel & le mien :
Noz richèces & nostre bien
345 Si ferons déformès enfamble ;
Bon ami ferons, ce me samble :
Tout fera vostre & tout ert mien.

THÉOPHILES.

Par foi, fire, je le vueil bien.

Ici va Théophile à ses compaignons tencier, premièrement à .i. qui avoit non Pierres.

Pierres ! veux-tu oïr novèle ?
350 Or est tornée ta rouele,
Or t' est-il chéu ambes as,
Or te tien à ce que tu as,
Qu'à ma baillie as-tu failli.
L'évesque m'en a fet bailli :
355 Si ne t'en fai ne gré ne grâces.

PIERRES *respont.*

THÉOPHILES, font-ce manaces ?

Dès ier priaï-je mon feignor
Que il vous rendist vostre honor,
Et bien estoit droiz & refons.

THÉOPHILES.

360 Ci avoit duras faoifons
Quant vous m'avieez forjugié.
Maugré voftrés or le r'ai-gié :
Oublié avieez le duel.

PIERRES.

365 Certes, biaux chers sire, à mon vuel
Fuffiez-vous évêfques éus
Quant nostre évêfques fu féus ;
Mès vous ne le voufistes estre
Tant doutieez le roi célefire.

Or tence Théophile à .i. autre.

370 Thomas, Thomas ! or te chiet mal,
Quant l'en me r'a fet fénéfchal ;
Or leras-tu le regiber,
Et le combattre & le riber ;
N'auras pior voifin de moi.

THOMAS.

375 THÉOPHILE, foi que vous doi,
Il fembe que vous foiez yvres.

THÉOPHILES.

Or en ferai demain délivres,
Maugrez en ait vostre vifages.

THOMAS.

Par Dieu ! vous n'estes pas bien fages :
Je vous aim tant & tant vous pris !

THÉOPHILES.

380 Thomas, Thomas ! ne fui pas pris :

Encor porrai nuire & aidier.

THOMAS.

Il samble vous volez plaidier,
THÉOPHILE ; leffiez me en pais.

THÉOPHILES.

385 Thomas, Thomas ! je que vous fais ?
Encor vous plaindrez bien à tens,
Si com je cuit & coin je pens.

Ici se repent Théophile & vient à une chapèle de Nostre-Dame & dist :

390 Hé, laz ! chétis, dolenz, que porrai devenir⁶ ?
Terre, comment me pués porter ne soustenir
Quant j'ai Dieu renoié & celui voil tenir
A feignor & à mestre qui toz maus fet venir ?

Or ai Dieu renoié, ne puet estre téu,
Si ai laiffié le bafme, pris me sui au féu.
De moi a pris la chartre & le brief recéu
Maufez, se li rendrai de m'âme le tréu.

395 Hé, Diex ? que feras-tu de cest chétis dolent
De qui l'âme en ira en enfer le boillant,
Et li maufez l'iront à leur piez défoulant ?
Ahi terre, quar oevre li me va engloutant !

400 Sire Diex ! que fera cist dolenz efbahis
Qui de Dieu & du monde est huez & haïs
Et des maufez d'enfer engigniez & trahis,
Dont sui-je de triftoz chaciez & envaïs ?

405 Hé, las ! com j'ai esté plains de grant non favoir
Quant j'ai Dieu renoié por .i. petit d'avoir !
Les richèces du monde que je voloie avoir
M'ont geté en tel leu dont ne me puis r'avoir.

Sathan, plus de .vii. anz ai tenu ton sentier ;
Maus chans m'ont fet chanter li vin de mon chantier

⁶ Toute cette prière se retrouve, détachée, dans le Ms. 7633, sous le titre : *Ci encoumence la Repentance Théophilus.*

410 Mult féloneffe rente m'en rendront mi rentier,
Ma char charpenteront li félon charpentier.

Ame doit l'en amer ; m'âme n'ert pas amée :
N'os demander la Dame qu'ele ne foit dampnée.
Trop a male semence en femoifons⁷ semée
De qui l'âme fera en enfer forfemée⁸.

415 Ha, las ! com fol bailli & com fole baillie !
Or fui-je mal baillis & m'âme mal baillie !
S'or m'ofioie baillier à la douce baille,
G'i feroie bailliez & m'âme jà baillie.

420 Ors fui, & ordoiez doit aler en ordure ;
Ordement ai ouvré, ce fet cil qui or dure
Et qui toz jors durra : l'en aurai la mort dure.
Maufez, com m'avez mort de mauvêse morfure !

425 Or n'ai-je remanance ne en ciel ne en terre.
Ha, las ! où eft li lieux qui me puisse soufferre ?
Enfers ne me plest pas où je me voil offerre ?
Paradis n'est pas miens quant j'ai au Seignor guerre.

430 Je n'os Dieu réclamer ne les fainz ne les faintes,
Las ! que j'ai fet hommage au déable mains jointes.
Li maufez en a lettres de mon anel empreintes.
Richèce, mar te vi : j'en aurai dolors maintes.

Je n'os Dieu ne les faintes ne les fainz réclamer ;
Ne la très douce dame que chascuns doit amer.
Mès por ce qu'en li n'a félonie n'amer,
Se je li cri merci nus ne m'en doit blasmer.

C'est la prière que Théophiles dist devant Nofstre-Dame⁹ :

435 Sainte roïne¹⁰ bele,
Glorieufe pucèle,
Dame de grâce plaine
Par qui toz biens revèle,
Qu'au befoing vous apèle
440 Délivrez eft de paine,

⁷ Ms. 7633. VAR. sa maison.

⁸ Ms. 7633. VAR. seursemée.

⁹ Ces vers se retrouvent dans le Ms. 7633, sous le titre : *C'est la prière Théophilus.*

¹⁰ Ms. 7633. VAR. Marie.

Qu'à vous son cuer amaine
Ou pardurable raine
Aura joie novèle,
Aroufable fontaine
445 Et délitable & faine,
A ton Filz me rapèle !

En vostre douz servife
Fu jà m'entente mise,
Mès trop tost fui temptez
450 Par celui qui atife
Le mal & le bien brife.
Sui trop fort enchantez ;
Car me défenchantez,
Que vostre volentez
455 Est plaine de franchife,
Ou de grans orfentez
Sera mes cors rentez
Devant la fort justice.

Dame Sainte Marie,
460 Mon corage varie ;
Ainsi que il te serve,
Ou jamès n'ert tarie
Ma dolors ne garie,
Ains fera m'âme serve ;
465 Ci aura dure verve
S'ainz que la mort m'énerve
En vous ne se marie
M'âme qui vous enterve.
Souffrez li cors déserve,
470 L'âme ne soit périé.

Dame de charité
Qui par humilité
Portas nostre salu,
Qui toz nos a geté
475 De duel & de vilté
Et d'enferne palu ;
Dame, je te salu !
Ton salu m'a valu
(Je l' fai de vérité),
480 Gar qu'avoec Tentalu
En enfer le jalu
Ne praingne m'érité.

En enfer ert offerte
Dont la porte est ouverte
485 M'âme par mon outrage :
Ci aura dure perte
Et grant folie aperte
Se là praing herbregage.
Dame, or te faz hommage
490 Tome ton douz vifage ;
Por ma dure déferte
El non ton filz le sage
Ne souffrir que mi gage
Voifent à tel poverte.

495 Si com en la verrière
Entre & reva arrière
Li folaus que n'entame,
Ainsinc fus virge entière
Quant Diex, qui ès ciex ière
500 Fift de toi mère & dame.
Ha ! resplendissant jame,
Tendre & piteuse fame,
Quar entent ma prière,
Que mon vil cors & m'âme
505 Le pardurable flame
Rapelaiffes¹¹ arrière.

Roïne débonaire,
Les iex du cuer m'esclaire
Et l'obscurté m'esface,
510 Si qu'à toi puisse plaire
Et ta volenté faire,
Car m'en done la grâce ;
Trop ai éu espace
D'estre en obscure trace :
515 Encor m'i cuident traire
Li serf de pute estrace ;
Dame, jà toi ne place
Qu'il facent le contraire

En vilté, en ordure,
520 En vie trop obscure
Ai esté lonc termine,

¹¹ Ms. 7633. VAR. Fai retourner.

Roïne nete & pure,
Quar me pren en ta cure
Et li me médecine.
525 Par ta vertu devine,
Qu'adès est enterine,
Fai dedenz mon cuer luire
La clarté pure & fine,
Et les iex m'enlumine
530 Que ne m'en voi conduire.

Li proières qui proie
M'a jà mis en la proie :
Pris ferai & prééz ;
Trop asprement m'asproie.
535 Dame, ton chier Filz proie
Que foie desprééz ;
Dame, car leur vééz
Qui mes mesfez vééz
Que n'avoie à leur voie.
540 Vous qui lafus fééz,
M'âme leur dévééz
Que nus d'aus ne la voie.

Ici parole Nostre-Dame à Théophile & dist :

Qui es-tu, va, qui vas par ci ?
— Ha, Dame ! aiez de moi merci !
545 C'est li chétis
THÉOPHILE, li entrepris
Que maufé ont loié & pris.
Or vieng proier
A vous, Dame, & merci crier
550 Que ne gart l'eure qu'asproier
Me viengne cil
Qui m'a mis à li grant escil.
Tu me tenis jà par ton fil,
Roïne bele !

NOSTRE-DAME *parole.*

555 Je n'ai cure de ta favèle ;
Va-t'en, is fors de ma chapèle.

THÉOPHILES, *parole.*

Dame, je n'ose.
Flors d'aiglentier & lis & rose
En qui li filz Dieu se repose,
560 Que ferai-gié ?
Malement me fens engagé
Envers le maufé enragié.
Ne fai que fère.
Jamès nè finerai de brère,
565 Virge, pucèle débonère.
Dame honorée,
Bien fera m'âme dévorée
Qu'en enfer fera demorrée
Avoec Cahu.

NOSTRE-DAME.

570 THÉOPHILE, je t'ai féu
Ça en arrière à moi éu ;
Saches de voir,
Ta chartre te ferai ravoïr
Que tu baillas par mon favoir :
575 Je la vois querre.

Ici va Nostre-Dame prendre la chartre Théophile.

Sathan, Sathan ! es-tu en ferre ?
S'es or venuzes en ceste terre
Por commencier à mon clerc guerre,
Mar le penffas.
580 Rent la chartre que du clerc as,
Quar tu as fet trop vilains cas.

SATHAN *parole.*

Je la vous rande ! ...
J'aim miex assez que l'en me pende.
J'à li rendi-je sa provande
585 Et il me fift de lui offrande
Sanz demorance,
De cors & d'âme & de sustance.

NOSTRE-DAME.

Et je te foulerai la pance.

Ici aporte Nofstre-Dame la chartre à Théophile.

Amis, ta chartre te raport.
590 Arivez fuffes à mal port
Où il n'a folaz ne déport ;
 A moi entent :
Va à l'évesque & plus n'atent ;
De la chartre li fai présent,
595 Et qu'il la life
Devant le pueple en Sainte Yglife,
Que bone gent n'en foit forprife
 Par tel barate.
Trop aime avoir qui li l'achate ;
600 L'âme en eft & honteufe & mate.

THÉOPHILE.

Volentiers, Dame,
Bien fuffe mors de cors & d'âme :
Sa painne pert qui ainfi fame,
 Ce voi-je bien.

Ici vient Théophile à l'Évesque, & li baille fa chartre & dist :

605 Sire, oiez-moi ! Por Dieu merci,
Quoi que j'aye fet or fui ici.
 Par tenz fauroiz
De qoi j'ai mult esté deftroiz :
Povres & nus, & maigres & froiz
610 Fui par défaute.
Anemis qui les bons affaute
Or fet à m'âme geter faute
 Dont mors estoie.
La Dame qui les fiens avoie
615 M'a defvoié de male voie
 Où avoiez
Estoie & fi sorvoiez
Qu'en enfer fuffe convoiez
 Par le déable ;
620 Que Dieu, le père espéritable,
Et toute ouvraingne charitable
 L'effier me fist.
Ma chartre en ot de quanqu'il dist ;
Séelé fu quanqu'il requift :
625 Mult me greva

Par poi cuers ne me creva.
La Virge la me raporta,
 Qu'à Dieu est mère,
La qui bonté est pure & clère.
630 Si vous vueil proier com mon père
 Qu'el foit léue,
Qu'autre gent n'en foit decéue
Qui n'ont encore apercéeue
 Tel tricherie.

Ici list l'Évesque la chartre & dist :

635 Oiez, por Dieu le filz Marie :
Bone gent, si orrez la vie
 De THÉOPHILES
Qu'anemis a fervi de guile.
Ausi voir comme est Évangile
640 Est ceste chose :
Si vous doit bien estre desclofe
Or escoutez que vous propose :
« A tos cels qui veriont ceste lettre commune
« Fet Sathan à favoir que jà torna fortune,
645 « Que Théophiles ot à l'évesque rancune,
« Ne li leffa l'évesque feignorie nefune.

« Il fu défespérez quant l'en li fist l'outrage ;
« A SALATIN l'en vint qui ot el cors la rage,
« Et dist qu'il li feroit mult volentiers hommage
650 « Se rendre li pooit l'onor & son damage.

« Je le guerroi ai tant com mena sainte vie,
« Conques ne poi avoir defor lui feignorie.
« Quant il me vint requerre, j'oi de lui grant envie,
« Et lors me fist hommage, si r'ot sa feignorie.

655 « De l'anel de son doit féela ceste lettre ;
« De son sanc les escript, autre enque n'i fist metre,
« Ains que je me voufisse de lui point entremetre
« Né que je le féisse en dignité remettre. »

Iffi ouvra icil preudom.
660 Délivré l'a tout à bandon
 La Dieu ancele ;
Marie, la Virge pucele,
Délivré l'a de tel querele :

665 Chantons tuit por celle novele.
Or levez fus ;
Difons : *Te Deum laudamus* !

Explicit le Miracle de Théophile.

**La Vie de Sainte Marie l’Egiphtienne,
Ou ci encoumence
La Vie de Saine Marie l’Egypcienne¹.**

Mss. 7218, 7633.

Ne puet venir trop tart a oeuvre
Bons ouvriers qui fanz lasser oeuvre,
Quar bons ouvriers, fachiez, regarde
Quant il vient tart, se il se tarde,
5 Et l’en n’i a ne plus ne mains,
Ainz met en oeuvre les .ij. mains,
Et d’ouvrer est li coustumiers
Que il ataint toz les premiers.
D’une ouvrière vous vueil retrère
10 Qui en la fin de son afère
Ouvra li bien qu’il i parut,
Que la joie li apparut
De paradis à porte ouverte
Por l’ouvraingne & por sa déferte.
15 D’Égypte fu la Crestiene
Et avoit non Égypcienne ;
Son droit non li fu de Marie.
Malade fu, puis fu garie ;
Malade fu, voire de l’âme,
20 Qu’ainz n’oïstes parler de fame
Qui tant fust à l’âme vilaine,
Nès Marie la Magdeleine
Fole vie mena & orde ;
La Dame de miséricorde
25 La rapela, puis vint arrière,
Et fu à Dieu bone & entière.

Cefte dame dont je vous conte
(Ne fai l’ele fu fille à conte,
A roi ou à empereor)

¹ Aucun passage de ces douze cent quatre-vingt-dix vers ne peut servir à fixer, d’une manière certaine, la date de cette pièce ; cependant je me range volontiers à l’avis de M. Paulin Paris qui, dans *l’Histoire littéraire de la France*, s’exprime ainsi à son égard : « Rutebeuf a mis la pieuse histoire de sainte Marie l’Égyptienne en vers élégants et faciles : c’est évidemment un travail de sa vieillesse, car l’étude attentive de ses compositions prouve que plus il acquit d’expérience, moins il se permit les pointes et les pénibles jeux de mots que nous avons dû si fréquemment lui reprocher. »

30 Corouça mult fon Sauréor.
Quant .xij. ans mult par fu bele,
Mult i ot gente damoifele,
Plefant de cors, gente de vis.
Je ne fai que plus vous devis :
35 Mult fu bien fete par defors
De quanqu'il apartint au cors ;
Mès li cors fu & vains & voles
Et chanjoit à pou de paroles.
A .xij. anz leffa père & mère
40 Por fa vie dure & amère.

Por fa vie en fol us defpandre
Ala d'Égypte en Alixandre.
De .iiij. manières de péchiez
I fu li fiens cors entechiez :
45 Li uns fu de li enyvrer,
Li autres de fon cors livrer.
Du tout en tout à la luxure:
N'i avoit borne ne mesure ;
En geus, en boules & en veilles
50 Entendoit li qu'à granz merveilles
Devoit à toute gent venir
Comment ce pooit soustenir.
Xvij. ans mena tel vie ;
Mès de l'autrui n'avoit envie
55 Robes, deniers, ne autre avoir
Ne voloit de l'autrui avoir.
Por gaaing tenoit bordelage
Et por proefce tel outrage :
Son trésor estoit de mal fère.
60 Por plus d'amis à li atrère
Se feoit riche & comble & plaine ;
Ès vous fa vie & fon couvaine :
N'i gardait ne coufin ne frère,
Ne refufoit ne filz ne père.
65 Toute l'autre vilaine vie
Paffoit la feue lécherie.

Ainsi com tesmoingne la lettre,
Sanz riens oster & sanz plus metre,
Ot la dame ou país esté ;
70 Mès or avint en .i. esté
C'une torbe d'Égyptiens,
De preudommes, bons Creftiens,

Voudrent le sépulcre requerre.
Si se partirent de lor terre
75 Por aler à Jhérufalem,
Qu'en cele sefon i va l'en,
Au mains la gent de la contrée.
Marie a la gent encontrée :
Venue l'en est au passage.
80 Cele qui lors n'estoit pas sage,
Qui ainfi demenoit sa vie,
Vit .i. homme lez la navie
Qui atendoit la gent d'Égypte
Que je vous ai ci-devant dite ;
85 Lor compains fu : li vint avant.
Cele il est venu devant :
Proié l'i a qu'ele li die
De lui & de sa compaignie
Quel part il voudront cheminer.
90 Cil li respont sans demorer
Por aler là où j'ai conté
Voudroient estre en mer monté.
— « Amis, dites-moi une chose :
Véritez est que je propose
95 A aler là où vous voudrez.
Ne fai se vous m'escondirez
D'avoec vous en vostre nef estre. »
— « M'amie, fachiez que li mestre
Ne l' vous porront par droit desfendre
100 Se vous lor avez riens que tendre ;
Mès vous oez dire à la gent :
« A l'uis, à l'uis qui n'a argent ! »
— « Amis, je vous faz afavoir
Je n'ai argent ne autre avoir,
105 Ne chose dont je puisse vivre ;
Mès se léenz mon cors lor livre
Il me soufferront bien atant. »
Ne dist plus, ainçois les atant ;
S'entencion fu toute pure
110 A plus ouvrer de la luxure.

Li preudom oï la parole
Et la penssée de la fole :
Preudom fu, por ce li greva.
La fole left, li se leva.
115 Cele ne fu pas esperdue ;
A la nave l'en est venue.

Ij. jovenciaus trova au port
Où mener foloit fon déport.
Proie lor qu'en mer la méiffent
120 Por tel convent que il féiffent
Toute leur volenté de li.
Celui & celui abeli,
Qui lor compaignons atendoient
Sor le port où il l'esbatoient ;
125 Ne l'i font ç'un petit tenu
Que lor compaignon font venu,
Li marinier les voiles tendent,
En mer l'empaignent, plus n'atendent.

L'Égypticiene est mise en mer.
130 Or font li mot dur & amer
De raconter sa vie amère,
Qu'en la nef ne fu nez de mère,
S'il fu de li avoir temptez,
Qu'il n'en féift ses volentez.
135 Fornications, advoltire²,
Et pis allez que ne sai dire
Fist en la nef ; ce fust sa feste.
Por orage ne por tempeste
Ne leffa son voloir à fère
140 Ne péchié que li péuft plère.
Ne li souffiffoit sanz plus mie
Des jovenciaus la compaignie,
Des viex & des jones enfamble,
Et des chaftes, si com moi samble ;
145 Se metoit en itèle guife
Qu'ele en avoit à sa devise.
Ce qu'ele estoit si bèle fame.
Fefoit à Dieu perdre mainte âme,
Qu'ele estoit laz de decevance.
150 De ce me merveil sanz doutance
Quant la mer, qui est nète & pure,
Souffroit son péchié & l'ordure,
Et qu'enfers ne l'aforbiffoit,
Ou terre, quant de mer iffoit.
155 Mès Diex atent, & por atendre
Se fist les braz en croiz estendre ;
Ne veut pas que péchierres muire ;
Ainz convertisse à sa droiture.

² Ms. 7633. VAR. avoutire, adultère.

Sanz grant anui vindrent au port ;
160 Mult i orent joie & déport.
Grant feste firent cèle nuit,
Mès cele où tant ot de déduit,
De geu & de joliveté,
S'en ala parmi la cité.
165 Ne sambla pas estre recluse :
Partout regarde, partout muse,
Por connaître liquel font fol.
Ne li covient sonete à col :
Bien fift samblant qu'ele estoit fole,
170 Que par samblant, que par parole,
Car son abit & sa semblance
Démonstroient sa connoissance.
S'ele ot fet mal devant assez
Son meffet ne fu pas passez.
175 Pis fift que devant fet n'avoit,
Quar du pis fift qu'ele savoit.
A l'église l'aloit monstrier
Por les jovenciaus encontre,
Et les sivoit jusqu'à la porte,
180 Si com ses anemis la porte.

Li jors vint de l'Ascension :
La gent à grant porcession
Aloit aorer la croiz sainte
Qui du sanc Jhésu-Crist fu tainte.
185 Cele penssa en son corage
Cel jor leroit son laborage,
Et por celui saintisme jor
Seroit de péchier à séjor.
Venue l'en est en la presse
190 Là où èle fu plus espesse
Por aler la croiz aorer,
Que n'i voloit plus demorer.
Venue en est jusqu'à l'église.
Ele ne pot en nule guise
195 Metre le pié sor le degré ;
Mès tout auffi com de son gré,
Et volentiers venist arrière,
Se trova à la gent première ;
Dont se refmuet & vient avant,

200 Mès ne valut ne que devant³.
 La dame voit bien & entent
 Que c'est noient à qu'ele tent :
 Com plus d'entrer léenz l'engresse
 Et plus la recule la presse.
 205 Or dist la dame à soi-méisme :
 « Laffe moi ! coin petit d'aïfme,
 Com fol tréu, com fier paiage
 Ai rendu Dieu de mon aage !
 Onques nul jor Dieu ne servi,
 210 Ainçois ai le cors affervi
 A péchier por l'âme confondre :
 Terre devroit desouz moi fondre.
 Biaus douz Diex, bien voi par tes signes
 Que li mien cors n'est pas si dignes
 215 Que il entre en si digne place,
 Por mon péchié qui si m'enlace !
 Ha, Diex ! sire du firmament !
 Quant c'ert au jor du jugement
 Que tu jugeras mors & vis,
 220 Par mon cors qui est ors & vils
 Sera en enfer m'âme mise
 Et mon cors après le juife.
 Mon péchié m'ert el front escriz ;
 Comment puet ceffer brais ne criz ?
 225 Comment puet ceffer plors & lermes ?
 Laffe ! jà est petiz li termes :
 Li justes n'ofera mot dire,
 Et cil qui est en advoltire
 Quel part se porra-il repondre,
 230 Qu'à Dieu ne l'estuise respondre ?
 Ainfi se complaint & démente,
 Et se clame laffe dolente.
 « Laffe ! fet-ele, que serai ?
 Laffe moi ! comment oserai
 235 Merci crier au Roi de gloire,
 Qui tant ai mis le cors en foire ?
 Mès por ce que Diex vint en qerre
 Non mie por les justes queue
 Mès por péchéors apeler,

³ Après ce vers, le Ms. 7633 ajoute les quatre suivants :

Par maintes fois li avenoit
 Quant jusqu'à l'église venoit,
 Ariers venoit maugré ces dens
 Que ne pooit entrer dedens.

240 Mon mesfet ne li doi celer. »
 Lors garde à l'entrer de l'église
 Une ymage par grant devise
 En l'onor de la Dame fete
 Par qui ténébror fu desfete :
 245 Ce fu la glorieuse Dame.
 Adonc se mist la bone fame
 A nuz genouz & à nuz coutes ;
 Le pavement moille de gouttes
 Qui des iex li chiéent aval,
 250 Qui li moillent tout contre val
 Le vis & la face vermeille.
 Enfi raconte sa merveille
 Et son péchié à cele ymage
 Comme à .i. saint preudomme sage ;

255 En plorant dist : « Virge pucele⁴,
 Qui de Dieu fus mère & ancele,
 Qui portas ton fil & ton père,
 Et tu fus sa fille & sa mère,
 Se ta portéure ne fust
 260 Qui fu mise en la croiz de fust,
 En enfer fussions sanz retor ;
 Ci eüst péreilleuse tor.
 Dame, qui por ton douz salu
 Nous as geté de la palu
 265 D'enfer, qui est vils & obscure,
 Virge, pucele nète & pure,
 Si com la rose ist de l'espine,
 Iffis, glorieuse Roïne,
 De juerie qui est poingnanz
 270 Et tu es souef & oingnanz ;
 Tu es rose, & ton fils fruis.
 Enfer fu par ton fruit destruis.
 Dame, tu amas ton ami,
 Et j'ai amé mon anemi ;
 275 Chastée amas & je luxure :
 Bien s'ont de diverse nature
 Je & tu qui avons .i. non.
 Le tien est de si douz renon
 Que nus ne l'ot ne l'i déduie ;
 280 Li miens est plus amer que fuie

⁴ Les quatorze vers suivants ne se trouvent pas au Ms. 7633 ; ils sont reproduits dans le *Dit de la fame et du Soucretain*. (Voyez cette pièce, vers vingt-cinquième et suivants.)

Nostre Sires ton cors ama ;
Bien i pert, que cors & âme a
Mis o foi en son habitacle.
Por toi a fet maint biau miracle,
285 Por toi honore-il toute fame,
Por toi a-il sauvé mainte âme,
Por toi portière & por toi porte,
Por toi brifa d'enfer la porte,
Por toi & por t'umilité,
290 Por toi, por ta bénignité⁵,
Se fist serjanz qui sires ière ;
Por toi est estoile & lumière
A cels qui font en toz périls ;
Daigna li tiens gloriex filz
295 A nous fère ceste bonté,
Et plus affez que n'ai conté.

« Quant ce ot fet li Rois du monde,
Li Rois par qui toz biens habonde,
Monta ès ciex avoec son père.
300 Dame, or te pri que à moi père
Ce qu'il à péchéors promist
Quant le Saint-Espir lor tramist :
Il dist que jà de nul péchié
Dont péchierres fust entechié,
305 Puis que de ce se repentist
Et dolor au cuer en sentist,
Jà ne les recorderoit puis.
Dame, je qui sui mise et puis
D'enfer par ma grant mesprison,
310 Getez-moi de ceste prifon.
Soviegne-vous de celle lasse
Qui de péchiez toute autre passe.
Quand vous lez vostre Fil ferez,
Que vous toute gent jugerez,
315 Ne vous souviagne de mes fez
Ne des grans péchiez que j'ai fez ;
Mès, si com vous le poez fère,
Prenez en cure mon afère
Que sans vous sui en fort berele,
320 Sanz vous ai perdu la querele.
Si com c' est voirs & je le fai

⁵ Ms. 7633. VAR.

Por toi, por ta miséricorde,
Por toi, Darne, & por ta concorde, &c.

Et par espoir & par effai,
Si aiez-vous de moi merci.
Trop ai le eues pâle & noirci
325 De mes péchiez dont ne fai nombre
Se ta douceur ne m'en descombre »

Adonc l'est levée Marie ;
Près li samble que fu garie.
Si ala la croiz aorer
330 Que toz li mons doit honorer ;
Quant ot oï le Dieu servise
Si l'est partie de l'église.
Devant l'ymage est revenue :
De rechief dist la convenue,
335 Comment ele se contendra.
Si demande que devendra,
Ne en quel leu porra ganchir.
Mestier a de l'âme franchir ;
Trop a esté à péchier serve.
340 Dès or veut que li cors déferve
Par quoi l'ame n'ait dampnement
Quant c'ert au jor du jugement ;
Et dist « Dame, en pièges vous met,
Et li vous créant & promet
345 Jamès en péchié n'encharrai.
Entrez-i, je vous en garrai,
Et m'enfeigniez quel part je fuie
Le monde⁶, qui put & anuie
A cels qui vuélent chaste vivre. »
350 Une voiz oï à délivre,
Qui li dist : « De ci partiras,
Au moustier Saint-Jehan iras ;
Puis passeras le flun Jordain,
Et en pénitance t'enjoin
355 Qu'avant foies confesse fete
De ce qu'à Dieu t'es li meffete.

« Quant tu auras l'eve passée,
Une forest espesse & lée
Delà le fleuve troveras.
360 En cele forest enterras :
Iluec feras ta pénitance
De tés péchiez, de t'ignorance ;

⁶ Ms. 7633. VAR. Le siècle.

Ilueques feniras ta vie,
Tant qu'aus sainz ciex feras ravie. »
365 Quant la came ot la voiz oïe,
Durement en fu esjoïe ;
Leva la main, li se seigna,
Ce fist que la voiz enfeigna,
Qu'a Dieu ot le cuer enterin.
370 Lors encontra .i. pélerin ;
Iij. maailles, ce dist l'estoire,
Li clona por le Roi de gloire.
Iij. petiz pains en acheta ;
De cels vesqui, plus n'enporta :
375 Ce fu toute la foustenance
Tant comme el fu en pénitance.

Au flun Jordain en vint Marie ;
La nuit i prist hebregerie :
Du moustier, Saint-Jehan fu près.
380 Sor la rive, dont doit après
Passer le flun à lendemain,
Menja la moitié d'un sien pain ;
De l'eve but saintefiée,
Quant béu l'ot, mult en fu liée :
385 De l'eve a lavée la teste ;
Mult en fist grant joie & grant feste.
Laffe se sent & traveillie ;
N'ot point de couche appareillie,
Ne dras de lin, ne oreiller :
390 A terre l'estut sommeillier.
S'ele dormi ce ne fu gaires ;
N'ot pas toz jors géu en aires.
Par matin la dame se liève.
Au moustier vient & ne li griève ;
395 Là reçut le cors Jhéfu-Crist,
Si com nous trovons en escrit.

Quant ele ot recéu le cors
Celui qui d'enfer nous mist fors,
Lors se part de Jhérusalem,
400 Puis l'en entra en .i. chalan ;
Le flun passa, el bois en vint :
Sovent de celui li souvint
Qu'ele avoit mise en ostage
A l'église devant l'ymage ;
405 Sovent prie qu'il la gariffe,

Que par temptement ne guerpisse
Ceste vie jusqu'à la mort ;
Quar l'autre l'âme & le cors mort.
Or n'a que .ij. pains & demi ;
410 Meftier est Dieu ait à ami ;
De cels ne vivra-ele mie,
Se Diex ne li fet autre aïe.

Parmi le bois l'en va la dame ;
En Dieu a mis son cors & l'âme.
415 Toute jor va, toute jor vient,
Tant que la nuit venir covient.
En lieu de biau palais de marbre
S'est couchie defouz .i. arbre.
J. petit menja de son pain,
420 Puis l'endormi jusqu'à demain.
Lendemain au chemin se met
Et du cheminer l'entremet
Vers oriant la droite voie.
Tant chemina (que vous diroie ?)⁷
425 Toute devint et bois sauvage.
Sovent réclame son ostage
Qu'ele ot devant l'ymage mis :
Meftier est Diex li soit amis.
La dame fu en la forest ;
430 Mès que de nuit ne prent areft.
Sa robe deront & despièce :
Chascuns rains emporte une pièce ;
Quar tant ot en son dos esté ;
Et par yver & par esté,
435 De pluie, de chaut & de vant,
Toute est deroute par devant.
N'i remest mès coufture entière
Ne par devant ne par derrière.
Si cheveil font par les épaules ;
440 Lors n'ot talent de mener baules⁸,
A paine déist ce fust ele
Qui l'eüst véu damoisele,
Quar ne paroît en li nul signe.
Char ot noire com pel de cigne ;
445 Sa poitrine devint mossue,

⁷ Le Ms. 7633 ajoute ces deux vers :
A tout la foif, à tout la fin
Et à petit d'yaue & de pain.

⁸ *Baules*, danses, joyeusetés.

Tant fu de pluie débatue.
 Les braz, les lons dois & les mains
 Avoit plus noirs (& c'ert du mains)
 Que n'estoit pois ne arremenz.
 450 Ses ongles rooingnoit aus denz ;
 Ne samble qu'ele ait point de ventre
 Por ce que viande n'i entre.
 Les piez avoit crevez defus,
 Defous navrez que ne pot plus.
 455 Quant une espine la poingnoit
 En Dieu priant les mains joingnoit :
 Ceste règle a tant maintenue
 Plus de .xl. anz ala nue ;
 .Ij. petits pains non guères granz ;
 460 De cels vesqui par plufors anz,
 Le premier an devindrent dur
 Com se fuffent pierres de mur ;
 Chascun jor en menja Marie,
 Mès ce fu petite partie.

 465 Si pain font failli & mengié,
 Ne por ce n'a pas estrangié
 Le bois por faute de viande.
 Autres délices ne demande
 Fors que l'erbe du pré mefnue
 470 Si com une autre beste mue ;
 De l'eve bevoit au ruiffel,
 Qu'ele n'avoit point de vessel.
 Ne fet à plaindre li péchiez
 Puis que li cors l'est atachiez
 475 A fère li port pénitance.
 D'erbes estoit sa soustenance :
 Déables tempter la venoit
 Et les fez li ramentevoit
 Qu'ele avoit set en sa jovente.
 480 Li uns après l'autre la tempte :
 « Marie, qu'es-tu devenue
 Qui en cest bois es toute nue ?
 Lefse le bois & li t'en is !
 Fole fus quant tu i venis⁹.
 485 Tenir le doit à grant folie
 Cil qui voit ta mélancolie. »

⁹ Le manuscrit ajoute :

Bien as getei ton cors à gafte
 Quant cis viz fans pain & fans pafte.

La dame entent bien le déable,
Bien fet que c'est mençonge & fable.
Tant a apris l'oneste vie
490 Que toute la mauvêse oublie ;
Ne l'en fovient, ne ne l'en chaut
De temptacion ne d'affaut,
Quar tant a le bofcage apris,
Et tant de repas i a pris,
495 Et les plèges qui bien la garde,
Et la visite & la regarde,
Qu'ele n'a garde qu'ele en chiée
Ne que déformés li meschiée.
Toz les .xvij. anz premiers
500 Fu li déables, coustumiers
De li tempter en itel guise ;
Mès quant il voit que petit prise
Son dit, son amonestement,
Son geu & son esbatement,
505 Si la leffa ; plus ne li nuit,
Ne l'en fovint, ne la connuit.

Or vous leraï ester la dame
Qui le cors pert por garder l'âme ;
Si vous dirai d'une gent sainte
510 Qui feoit pénitance mainte
En l'église de Palestine ;
Estoit la gent de bone orine.
Entre ces genz ot .i. preudomme
Que ZOZIMAS l'estoire nomme.
515 Preudom fu & de sainte vie :
N'avoit des richèces envie
Fors d'oneste vie mener,
Et bien i favoit assener ;
Quar dès le bercuel commença,
520 Dès le bercuel, & puis en ça
Jusqu'en la fin de son eage,
Jusques mort en prist le paage.
Uns autres ZOZIMAS estoit
A ce tens, qui guères n'amoit
525 Ne Jhésu-Crist ne sa créance,
Ainz estoit plains de mescréance.
Por ce c'on ne doit mentevoir
Homme où il n'a point de savoir,
Ne de léauté, ne de foi,

530 Por ce le lais, & je li doi.
Cil ZOZIMAS li bien créanz,
Qui onques ne fu recréanz
De Dieu fervir entièrement,
Cil trova tout parfètement,
535 Règle de moine & toute l'ordre
Que de riens n'en fist à remordre.
La converfacion des frères
Procuroit comme abés & pères,
Et par parole & par ouvraingne,
540 Si que la gent de par le raine
Venoient tuit à fa doctrine
En l'église de Palestine,
Por aprendre à chaftement vivre
Par les enseignemens qu'il livre.
545 L.iiij. ans demora
En l'église, & labora
Tel labor com moines labeure :
C'est Dieu proier à chascune eure.

Un jor en grant elacion
550 De cuer en la relégion
Chéi, & dist en tel manière :
« Je ne fai avant ne arrière
Qui de mordre me péult reprendre,
Ne qui noient m'en péult aprendre.
555 Philofophe n'autre homme sage,
Tant aient appris moniage
N'a-il ès defers qui me vaille :
Je fui li grains, il font la paille. »
ZOZIMAS a ainfi parlé :
560 Lui loe par lonc & par lé.
Si comtemptez de vaine gloire,
Jhésu-Criz le prist en mémoire.
J. Saint-Esperit li envoie,
En haut li dist, fi que il l'voie :
565 « ZOZIMAS, mult as estrivé,
Et mult as ton cuer fors rivé
Quant tu dis que tu es parfez
Et par paroles & parfez.
Voirs est, ta règle a mult valu ;
570 Mès autre voie est de falu ;
Et se l'autre voie veus querre,
Lais ta mefon, is de ta terre,
Lai l'élacion de ton cuer,

575 Qu'ele n'est preus qu'à geter puer,
Fai ausi com fist Abraham,
Qui por Dieu souffri maint ahan,
Qui l'enfui en .i. moustier
Por aprendre le Dieu mestier
De jousté le flun Jordain droit :
580 Et tu fai issi orendroit. »

— « Biaux sires Diex, dist ZOZIMAS,
Glorieux père, tu qui m'as
Par ton esperit visité,
Lai-moi fère ta volenté. »
585 Adonc issi de sa meson,
C'onques n'i ot autre refon ;
Le lieu left où tant ot esté
Et par yver & par esté.
Au flun Jordain tentost en vint,
590 Quar le commandement retint.
Que Diex li avoit commandé.
Droit A l'église qui de Dé
Estoit iluec fête & fondée
Le mena cil sans demorée.
595 Venuz en est droit à la porte,
Si com Saint-Esperiz le porte.
Le portier apèle : il respont,
Que de noient ne se repont,
Ainz ala querre son abé ;
600 Ne l'a escharni ne gabé.
Li abés vient, celui regarde,
Dé son abit l'est bien pris garde,
Puis li l'est mis à oroison :
Après orer dist la refon ;
605 Dia l'abés : « Dont estes-vous, frère ? »
— De Palestine, biaux douz père.
Por l'âme de moi miex valoir
Ai mis mon cors en nonchaloir.
Por plus d'édificacion
610 Vieng en une relegion. »
Et dist li abés : « Biaux amis,
En povre lieu vous estes mis. »
— « Sire, je vi par plusors signes
Que cist lieus est du mien plus dignes. »
615 Dist l'abés par humilité :
« Diex set vostre fragilité,
Et il li vous enfaint à fère

Tel chose qui li doie plère,
 Quar je vous puis bien afier
 620 Nus ne puet autre édefier
 S'il méismes à lui n'aprent
 Les biens, & il ne se repent
 Des maus de quoi il est temptez ;
 Quar tels font les Dieu volentez.

625 « Et puisque la grâce devine
 Vous amaine à nostre doctrine,
 Prenez autel com nous avons,
 Que miex dire ne vous favons.
 Puisque Diex nous a mis ensamble,
 630 Bien en pensséra, ce me samble,
 Et nous l'en lesson convenir,
 Quar bien fet les siens soustenir. »
 ZOZIMAS le preudomme entent,
 Qui ne se va mie vantant¹⁰.
 635 Les frères vit de mult saint estre,
 Bien servanz Dieu le roi célestre
 En géunes, en pénitances,
 Et en autres granz abstinances ;
 En vigiles, en saumoier
 640 Ne l'i favoient amoier.
 N'avoient pas rentes à vivre.
 Chascune de centaine livre,
 Ne vendoient pas blé à terme¹¹ :
 Il finaiissent miex d'une lerre
 645 Que d'une mine où d'un sestier
 De forment l'il lor fust mestier.
 Quant ZOZIMAS vit ceste gent
 Qu'à Dieu sont si saint & si gent,
 Et que de la devine grâce
 650 Resplendissoit toute lor face,
 Et il vit qu'il n'avoient cure
 D'avarisce ne de luxure,
 Ainz èrent en leu solitaire
 Por plus de pénitance faire.
 655 Mult li list grant bien, ce sachiez ;
 Quar mult en fu plus atachiez
 A Dieu servir de bon corage ;

¹⁰ Le Ms. 7633 ajoute les deux vers suivants:

Mult li plout, mult li abeli,
 Qu'il n'est presompions de li.

¹¹ Rutebeuf, dans une autre de ses pièces adresse encore ce reproche au clergé du XIII^e siècle.

Et bien se penſſe qu'ils font ſage
 Des ſecrez à leur créator.
 660 Devant Paſques font lor ator
 Dès la Purification,
 Et prenent abſolucion.
 De lor abé, ſi com moi ſamble,
 Et puis ſ'en iſſent tuit enſanble
 665 Por ſouffrir & travail & paine
 Par les défers la quarentaine.
 Li .i. portent pain ou léun¹²,
 Li autre ſ'en vont tuit géun.
 Se devient-il n'ont tant d'avoir
 670 Qu'il en puiſſent du pain avoir ?
 En lieu de potage & de pain
 Peſſent de l'erbe par le plain
 Et des racines que il truevent ;
 Ainſine en quareſme ſ'eſpruevent
 675 Grâces rendent & ſi ſaumoient ;
 Et quant li .i. les autres voient,
 Sanz areſnier & ſanz mot dire,
 S'en paſſent outre tout atire¹³ ;
 Et à l'iſſir de lor mouſtier,
 680 Dient ceſt ſiaume du ſautier :
 « Sire, mes enluminemenz,
 Mes ſalus & mes ſauvemenz, »
 Et les autres vers de ce ſiaume.
 Iſſi vont toute la quareſme.
 685 Nule foiz n'uevrent il la porte
 Se n'eſt iſſi com Diex aporte
 Aucun moine par aventure ;
 Quar li lieux eſt à deſmeſure
 Si ſauvages, ſi ſolitaires.
 690 Que trespaffanz n'i paſſe gaires.
 Por ce i mena Diex ſon preudomme,
 Et bien le perçut, c'eſt la ſomme,
 Que por ce lui amena Diex,
 Que mult eſtoit humbles li lieux.
 695 Quant il partirent de l'églife,
 Qu'el ne remainſiſt ſanz ſerviſe,
 I frère ou .ij. il i leſſoient
 Et tout ainſinques ſ'en iſſoient,

¹² *Léun*, légumes.

¹³ Les six vers suivants manquent au Ms. 7633.

Et lors reftoient clos li huis,
700 Que jà ne fuffent ouvert puis.
Devant à la Pafques florie
Qu'arriers en lor herbrégerie
Reperoiert de cel bofcage,
Et raportoit en fon corage
705 Son fruit sanz l'un à l'autre dire ;
Quar bien péuffent defconfire
Lor penffée par gloire vaine
Se chafcuns déift fon couvaine.
Avoec els ala ZOZIMAS
710 Qu'ainz de Dieu fervir ne fu las.
Icil por fon cors fouftenir,
Por l'aler & por le venir
Porta aucune garifon ;
Ici n'ot point de mefprifon.
715 .I. jor aloit parmi le bois
Ne trova pas voie à fon chois.
Nequedent fi lift grant journée
Et ala tant sanz demorée
Que vint entre nonne & midi.
720 Lors a crié à Dieu merci,
Ses eures dift de chief en chief,
Que bien en fot venir à chief ;
Puis fe repret à cheminer,
Et bien vous di sanz deviner
725 Qu'il i cuidoit trover hermites
Por amender par lor mérites.
Iffi chemina les .ij. jors,
Que petiz li fu li féjors.
N'en trova nus, fi fe demeure ;
730 A miédi commença l'eure.
Quant il ot foroifon fénie
Si fe torna d'autre partie,
Et regarda vert orient,
.I. ombre vit fon efcient ;
735 .I. ombre vit d'omme ou de fame,
Mès c'eftoit de la bone dame.
Diex l'avoit iluec amenée.
Ne voloit que plus fust celée ;
Descouvrir li vout le trésor,
740 Et bien efloit refon dès or.

Quant li preudom vit la figure
Vers li l'en va grant aléure.

Mult fu cèle de joie plaine
Quant ele ot véu forme humaine,
745 Nequedent ele fu honteuse.
De fuir ne fu péreceuse :
Mult l'enfui ifnèlement,
Et cil la fuit apertement,
Cui no paroit point de viellèce,
750 De saintife ne de perèce.
Celui coroit tant à esfors,
Et li n'estoit-il guères fors.
Sovent l'apele & dist : « Amie,
Por Dieu, quar ne me fêtes mie
755 Corre après vous ne moi laffer,
Quar foibles fui, ne pui passer.
Je te conjur de Dieu le roi
Que en ton cors metes aroi.
Briefment te conjur par celui
760 Qui refuser ne fet nului,
Par qui li tiens cors est defers
Et li brullés par ces défers,
De qui tu le pardon atens,
Que tu m'efcouté & li m'entens. »

765 Quant Marie ot parler de Dieu
Por qui ele vint en cel lieu,
En plorant vers le ciel tendi
Ses mains, & celui atendi ;
Mès un ruiffel par maintes foiz
770 Avoit coru par les defroiz :
Si a départi l'un de l'autre.
Cèle qui n'ot lange ne fautre,
Ne linge n'autre couverture
N'ofa pas monstrier la figure,
775 Ainz li dist : « Père ZOZIMAS,
Por qoi tant enchacié m'as ?
Une fame fui toute nue :
Ci a mult grant defconvenue
Gète-moi aucun garnement.
780 Si me verras apertement,
Et lors m'orras à toi parler,
Que ne me vueil à toi celer. »
Quant ZOZIMAS nommer l'oi,
Mult durement l'en esjoï,
785 Nequedent bien fet & entent
Que c'est de Dieu omnipotent.

.I. de ses garnemenz li done,
Et puis après l'en arefone,
Et quant Marie fu couverte :
790 Si a parlé à bouche ouverte :
« Sire, fet-ele, biaux amis,
Je voi bien que Diex vous a mis
Ci iluec por parler enfamble.
Je ne fai que de moi te sanble,
795 Mès je sui une péchereffe
Et de m'âme murtriffereffe.
Por mes péchiez, por mes mesfez,
Et por les granz maus que j'ai fez
Ving ci fère ma pénitance. »
800 Quant cil ot la reconnoissance
Se li vint à mult grant merveille,
Mult l'en esbahist & merveille ;
A ses piez à genouz se met,
De li aorer l'entremet
805 Et béneïcon li demande.
Cèle dist : « Droiz est que j'atande
La vostre par droite refon,
Quar fame sui, vous estes hom. »
Li uns merci à l'autre crie
810 Li béneïçon avant die.
ZOZIMAS se jut en la place,
L'éve li cort parmi la face :
La dame prie par amor
Bénéïffe-le sanz demor,
815 Et li prie sanz mesprison
Por le pueple face orison.
Cele dist que il li devise
En quel point est or sainte Yglife :
Cil respont : « Dame, ce me samble,
820 Que mult ont ferme pais enfanble,
Li prélat & li apostoles. »
Et cil revient à ses paroles ;
Prie li qu'el le bénéïffe.
— « Ne feroit pas droiz je déïffe
825 Avant de vous, ZOZIMAS, sire :
Prestres estes, si devez dire.
Mult ert la riens saintefiée
Qui de ta main fera seigniée.
Diex aime ton prier & prise :
830 Toute ta vie m'a aprise ;
Quar tu l'as servi dès enfance.

En lui dois avoir grant fiance,
Et je r'ai grant fiance en toi.
Bénéis-moi, je te le proi. »
835 — « Madame, ce dist ZOZIMAS,
Jà ma béneïçon n'auras
Ne de ci ne leverai mais,
Abu ert passéz avrils & mays
Por fain, por froit & por souffrète,
840 Devant que tu la m'aies fête. »

Or voit bien & entent Marie
Que por noient le détarie ;
Sanz béneir n'en veut lever,
Que que il li doie grever.
845 Lors l'est vers Oriant tornée
Et de prier l'est atornée.
Diex, dist-ele, rois débonère,
Toi pri & lo & je l' doi fère.
Sire, benéioiz foies-tu,
850 Et toute la téue vertu !
Sire, noz péchiez nous pardone
Et ton règne nous abandone,
Si que nous t'i puiffons véir ;
Si nous puiffes-tu béneir ! »
855 Adonc l'est ZOZIMAS levez
Qui de corre fu mult grevez.
Aïsez ont parlé ambedui ;
Cil l'esgarde, & ele lui.
De rechief li dist : « Douce amie,
860 Sainte Yglife n'oubliez mie :
Mestier est qu'il vous en fouviagne,
Que c'est or la plus grant befoingne ! »
La dame commence à orer
Et en oraïson demorer,
865 Mès cil néant n'en entendi
Des grâces qu'ele à Dieu rendi ;
Mès ce vit-il bien tout sanz doute
Que plus la longor du toute
Fu el levée en l'air amont,
870 En Dieu priant demeura mult
ZOZIMAS fu li esbahiz ;
Qu'il cuida bien estre trahiz.
Enfantozmez cuida bien estre
Dieu réclama, le Roi célestre,
875 Et se trest .i. petit arrière

Quant ele fesoit sa prière.
Ele le prist à apeler :
— « Sire, je ne te quier céler :
Tu cuides que fantosmes soie,
880 Mauvès espériz qui te doie
Decevoir, & por ce t'en vas.
Non fui, voir, frère ZOZIMAS ;
Ci fui por moi espenéir
Se Diex me puisse bénéir,
885 Et jusqu'à la mort i ferai,
Que jamès de ci n'isterai. »
Lors a levée sa main destre,
Si le seigna du Roi célestre.
La croiz li fist el front devant,
890 Ez le féur comme devant.
De rechief commence à plorer
Et li prier & aorer,
Qu'ele li die son couvaine,
Dont ele est née & de quel raine ;
895 Et li prie qu'ele li die
Tout son estre & toute sa vie.

L'Egypciene li respont :
« Que diras or se te despont
Mes ors péchiez, ma mauvèse œuvre ?
900 Ne fai comment les te descuevre
Nès li airs feroit ordoiez
Se les avoie desploiez.
Nequedent je le te's dirai,
Que jà de mot n'en mentirai. »
905 Lors li a sa vie contée
Tele comme ele l'ot menée.
Endementre qu'ele li conte
Poez savoir qu'ele ot grant honte
En racontant ses granz péchiez.
910 De honte li chéi aus piez,
Et cil qui ses paroles ot
Dieu en mercie & grant joie ot.
« Dame, ce li dist li preudom
Cui Diex a fet si riche don,
915 Por qu'es-tu à mes piez chéue ?
Ci a mult grant desconvenue.
De toi véoir ne fui pas dignes ;
Diex m'en a bien monsté les signes. »

— « Père ZOZIMAS, dist Marie,
920 Jusqu'à tant que foie fénie
A nului ne me descouvrir,
N'à ton abé pas ne l'ouvrir.
Par toi voudrai estre celée,
Se Diex m'a à toi demonstree :
925 A l'abé Jehan parleras.
Cest message li porteras :
De ses oailles praingne cure.
Tele i a qui trop l'asséure ;
De les amender ont mestier.
930 Or te remetras au sentier.
Saches en l'autre quarantaine
Auras mis à une autre paine,
N'afouviras pas ton désir.
En ton lit t'estoura gélir
935 Quant li autre l'en iront fors,
Quar trop fera foibles tes cors.
Malades feras durement
La quarantaine entirement.

« Quant passée ert la quarantaine
940 Et vendra le jor de la çaine
Garis fera ne m'en esmoi.
Lors te pri de venir à moi.
Adonc t'en is parmi la porte ;
Le cors nostre Seignor m'apporte
945 En .i. vessel qui mult soit net ;
Le saint sanc en .i. autre met.
Por ce que tu l'aporteras
Plus près de toi me troveras.
Delez le flun habiterai
950 Pou toi que g'i atenderai.
Iluec ferai communiée ;
Por après ferai deviée.
Ne vi pieçà homme que toi.
Aler m'en vueil. Prie por moi. »
955 A cest mot l'est de lui partie,
Et cil l'en va autre partie.

Quant li sainz hom aler l'en voit
Il n'a pooir qu'il l'a convoit.
A terre l'est agenoillez
960 Oû ele avoit tenu ses piez :
Por féue amor la terre baife.

Mult li fet grant preu & grant aïse.
« He ! Diex, dist-il, gloriex Père
Qui de ta fille féis mère.
965 Aorez, sire, foies tu !
Monstré m'as fi bèle vertu
De ce que tu m'as enseigné
Quant descouvrir le m'as daingnié. »

Puis li membra du Dieu mestier.
970 Si l'en repère à son moustier
Et li compaignon enfemant.
Que vous iroie plus rimant ?
Li tens passà ; quaresmes vint.
Oiez que ZOZIMAS avint.
975 Malages le prist à grever ;
Malades fu, ne pot lever ;
Sot que voire ert la prophétie
Qu'il avoit oï de Marie.
Toute la quarantaine entière
980 Jut ZOZIMAS en tel manière.
A la çaine garis se fent,
Que nus maus ne l' va apreissent.
Lors prist le cors nostre Seignor
Et le faint sanc à grain honor.
985 Por le plesir la dame fère
S'est departiz de son repère :
Lentilles, cerres & formant
A pris, puis l'en va aitant,
Et tèle fu sa soustenance
990 En bon gré & en pénitance.

Au flun Jordain vint ZOZIMAS,
Mès Marie n'i trova pas.
Crient de la riens que plus covoit
Son péchié ne li ait toloite
995 Ou que il ait trop demoré.
Des iex a tendrement ploré,
Et dist : « Biaux Diex qui me féis,
Qui le tien secré me géhis,
Du trésor que tu m'as ouvert,
1000 Qu'à toute gent estoit couvert,
Sire, montre-moi la merveille
Vers qui nule ne l'apareille !
Quant ele à moi parler vendra,
Sire Diex, qui la m'amenra,

1005 Qu'il n'i a ne nef ne galie ?
Le flun ne passeroie mie.
Père de toute créature,
En ce pues-tu bien metre cure. »
De l'autre part Marie voit.
1010 Or croi-je que mult la connoit
A avoir devers lui passée,
Que l'eve est assez grant & lée
Il li crie : « Ma douce amie,
Comment n'i passerez-vous mie ? »
1015 Cele ot du preudomme pitié.
Si se fia en l'amitié
De Jhésu-Crist le roi du monde :
De sa main destre faigna l'onde,
Puis entré enz outre l'en passa,
1020 Que de noient ne l'i laffa
Ne n'i moilla onques la plante,
Si com l'Esécriture le chante.
Quant li preudom a ce véu,
Grant joie en a au cuer éu :
1025 Por li aidier vint à l'encontre ;
Le cors notre Seignor li monstre.
N'ofa por li fère seignacle
Quant Diex por li fet tel miracle ;
Et quant de li fu aprochié
1030 Par grant amitié l'a beslé.
« Amis, ce dist l'Égyptiene
Qui mult fu bone Crestiene,
Tu m'as mult bien à gré servie.
Ma volenté m'as assouvie
1035 Quant tu m'as aporté celui
Grant joie doi avoir de lui. »
Madame, dist li fainz hermites,
Cil qui d'enfer nous a fet quites
Et de la grant dolor pesant,
1040 Est-ci devant toi en préfant.
C'est cil qui par anoncement
Prift en la Virge aombrement ;
C'est cil qui naski sanz péchié ;
C'est cil qui souffri atachié
1045 Son cors en la crois & cloé ;
C'est cil qui naski au noé ;
C'est cil de qui est nostre lois ;
C'est cil qui conduist les .iiij. rois
Par autre voie en lor règné

1050 Quant à lui furent amené ;
C'est cil qui por nous reçut mort ;
C'est li fires qui la mort mort,
C'est cil par qui la mors est morte
Et qui d'enfer brifa la porte ;
1055 C'est li fires tout sanz doutance
Que Longis feri de la lance,
Dont il iffi & sanc & eve
Qui ses amis nétoie & leve
C'est cil qui au jor du juife
1060 Fera des péchéors justife :
Les liens fera avoec lui estre,
Et li autre iront à fenestre. »
— Je le croi bien, ce dist la dame.
En sa main ne mon cors & m'âme :
1065 C'est li fires qui tout nétoie :
Avoir le vueil quel que je soie.
Cil li done & èle l'ufa.
Le saint sanc ne li refusa,
Ainz li dona ; mult en fu liée.
1070 Quant èle fu communiée
Grâces rent à son Créator
Quant èle a fi bien son ator,
Dont dist la dame : « Biaux douz Père,
Toi pri que ta bontez me père :
1075 .XI & .ix. ans t'ai servi ;
A toi ai mon cors asservi.
Fai de ta fille ton vouloir,
Mès que ne t'en doies doloir
Du fièle voudroie venir
1080 Et voudroie à toi parvenir.
Moult volentiers, biaux très douz sire,
Qu'à toz mes maus m'as esté mire.
Moult me pleroit la compaignie
A ta douce mère Marie. »
1085 Quant èle ot l'oroifon finée
Vers le preudomme l'est tornée.
Dist li qu'il l'en revoist arrier,
Qu'acompli a son défirrier.
— « A l'autre an, quant ça revendras,
1090 Saches morte me troveras
Ou leu où premier me véis ;
Et garde que ne regéhis
Mon secré tant que me revoies,
Et fi vueil encor toutes voies,

1095 Quant Diex nous a çï affanblé,
 Que tu me dopes de ton blé.
 Cil a pris de fa garifon,
 Si l'en dona sanz mesprifon.
 .Iij. grainz en a mangié sanz plus
 1100 Que n'ot cure de feureplus¹⁴.
 Lors a vers le ciel regardé ;
 Si fu ravie de par Dé
 Et portée à fon leu premier,
 Et cil l'en retorna arrier.

 1105 La dame est à fon leu venue :
 La tres douce dame en salue,
 Et li & fon gloriex fil,
 Et que de li li soviagne-il.
 Diex, dist-èle, qui me féis
 1110 Et en mon cors âme méis,
 Bien fai que tu m'as éu chière
 Quant tu as oï ma prière.
 Aler m'en vueil de ceste vie :
 Je voi venir ta compaignie,
 1115 Je croi que il vienent por moi ;
 M'âme & mon cors commant à toi. »
 Lors l'est a la terre estendue
 Si comme ele estoit presque nue ;
 Ses mains croifa for la poitrine,
 1120 Si l'envelope de la crine,
 Ses iex a clos avenaument
 Et toute la bouche enfement.
 Dedenz la joie perdurable,
 Sanz avoir paor du déable,
 1125 Ala Marie avoec Marie.
 Li mariz qui là se marie
 N'est pas mariz à Marion :
 Bien est sauvez par Marie hom
 Qu'A Marie l'est mariez
 1130 Qu'il n'est pas aus maris iez.

 Povrement fu enfevelie ;
 Couverte n'ot c'une partie
 De li du drap que ZOZIMAS
 Li dona, qui fu povres dras.

¹⁴ Le Ms. 7633. ajoute ici :

.Xxx. anz ot estei el leu gaste
 Que n'ot mangié ne pain ne paste.

1135 Poi ot le cors acouveté ;
Diex ama moult tel povreté,
Et riche & povre & foible & fort
Sachent font à lor âme tort
Se richement partent du fiècle,
1140 Quar l'âme n'aime pas tel riègle.
La dame jut defus la terre,
Qu'il n'est nus qui le cors enterre,
Ne oïfel ne autre vermine
N'i aprocha tout le termine.
1145 De li garder Diex l'entremist,
Si que la char ainz ne maumist.
ZOZIMAS ne l'oublia mie
Qui fu venuz en l'abéie,
Mès d'une rien li griève fort
1150 Et moult en a grant desconfort,
Que il ne fet ne o ne non
A dire comment ele ot non.
Quand cel an fu tout trespaffé
Si a outre le flun passé,
1155 Par le bois va la dame querre
Qui gift encor defus la terre.
Aval & amont la reverche
Si qu'entor li méismes cerche ;
Près de li est, n'il n'en fet mot. »
1160 « Que ferai-je, se Diex ne m'ot
Et il la dame ne m'enseigne ?
Or ne fai-je que je deviegne !

« Sire Diex, ce dist li preudom,
S'il te plest done-moi tel don
1165 Que je puisse véoir celi
Qui tant a à toi abeli.
Ne me mouvrai l'on ne m'emporte,
Se ne la truis ou vive ou morte ;
Mès l'ele fust vive, je croi
1170 Qu'ele venist parler à moi.
Sire, se tu de moi as cure,
Lai-moi fère la sépulture. »
Quant il ot proié Jhéfu-Crist,
Si com nous trovons en escrit,
1175 En grant clarté, en grant odor,
Vit cele où tant avoit d'amor.
De l'un de ses dras l'est mis fors,
S'en a envelopé le cors ;

1180 Mult tendrement les piez li baïfe.
Grant douçor il fist & grant aïfe,
Puis l'esgarda de chief en chief
Si vit .i. efcrit à fon chief
Qui nommoient la creftiene :
C'est Marie l'Égyptiene !

1185 Adonc a pris le cors de li ;
Mult humblement l'enfeveli.
Grâces rendi noſtre Seignor
Quant il li a fet tele honor.
Ce le féïft mult eſjoïr

1190 S'il éuſt por li enfouïr
Aucune âme à la foſſe fère.
Adonc n'i a demoré guère
Que il vit venir .i. lyon ;
Mult en fu eſbahiz li hom ;

1195 Mès il vit ſi humble la beſte,
Sanz fanblant de fère moleſte,
Bien ſot que Diex li ot tranſmis.
Puis li a dit : « Biaus douz amis,
Ceſte fame avoit non Marie,

1200 Qui mult par fu de ſainte vie.
Or te pri que nous l'enterriens,
Si t'en pri mult ſor toute riens ;
Or te pri de la foſſe fère. »
Qui lors la beſte debonère

1205 Véïft piez en terre fichier
Et à fon muſel afichier ;
De terre gète grant foïſon
Et de ſablon mult plus c'uns hom.
La foſſe ſet grant & parfonde

1210 Por cele dame nète & monde.
Quant la foſſe fu bien chevée
Li ſainz hermites l'a levée
A ſes mains par devers la teſte,
Et par les piez le priſt la beſte.

1215 En la foſſe l'ont-il dui miſe
Et bien couverte à grant devife.

Quant la dame fu enfouïe
Et la beſte ſ'en eſt fuïe,
ZOZIMAS remeſt lez la dame
1220 (Ne troverez mès tèle fame).
Toz jors volentiers i féïft ;

Jamès mouvoir ne l'en qu'ist.
Grâces rent au Roi glorieux
Qui aus siens n'est pas oublieus,
1225 Et dist : « Diex ! bien fai sanz doutance,
Fols est qui en toi n'a fiance.
Bien m'as monstéré, biaux très douz sire,
Que nus ne se doit desconfire
Tant ait esté péchierres fors ;
1230 Que tes secors & tes confors
Li est toz jors appareilliez,
Puisqu'il se soit tant traveilliez
Qu'il en ait pénitance fête.
Bien doit à toz estre retrète.
1235 La vie à la benéurée
Qui tant se fist desfigurée.
Déformès, por la seue amor
Et por la teue, toi demor' ;
Ne jà por mal ne por descorde
1240 Ne vueil descorder de ta corde. »
En plorant retorna arrière ;
Toute la vie & la manière
Conta au chapitre en couvent
C'onques n'en menti par couvent,
1245 Comme il ès défers la trova
Et com sa vie li rouva
A raconter de chief en chief ;
Comment il trova à son chief
En .i. petit brievet escrit
1250 Ce qui son nom bien li descrit ;
Comment il li vit passer l'onde
Du flun Jordain grant & parfonde,
Tout sanz chalant & sanz batel,
Tout ausi com l'en .i. chastel
1255 Entraist parmi outre la porte,
Et comment il la trova morte ;
Comment il l'acommenia,
Comment ele prophécia
Qu'il girroit en la quarantaine ;
1260 Comment ele dist son couvaine
Qu'il estoit, comment avoit non
Et l'il estoit prestres ou non ;
Comment uns lyons i forvint,
Qui par devers les piez la tint ;
1265 Comment l'aida à enfouir,
Et puis li l'en prist à fuir. »

Li preudomme oient les paroles
Qui ne font mie de frivoles ;
Les mains joignent, vers Dieu les tendent,
1270 Et grâces & merciz li rendent.
N'i ot nul n'amendaft fa vie
Por le miracle de Marie ;
Et nous tuit nous en amendon
Tant com nous en avons bandon ;
1275 N'atendons pas jusqu'à la mort :
Nous serions trahi & mort ;
Quar cil se repent trop à tart
Qui por pendre a au col la hart.

Or prions tuit à ceste sainte
1280 Qui por Dieu souffri pain mainte
Qu'ele prit à celui Seignor
Qu'en la fin li fist tele honor
Qu'il nous doinst joie perdurable
Avoec le père esperitab'e.
1285 Por moi qui ai non RUSTEBUEF,
Qui est dit de rude & de buef,
Qui ceste vie ai mise en rime,
Que iceste Dame saintisme
Prit celui cui ele est amie
1290 Qu'il RUSTEBUEF n'oublie mie.

Amen.

Explicit la Vie Marie l'Egypciene.

**La Vie Sainte Elysabel,
Ou ci encoumence
La Vie Sainte Elysabel,
Fille au Roi de Hongrie¹.**

Mss. 7218, 7633.

Cil Sires dift que l'en aeure :
« Ne doit mengier qui ne labeure ; »
Mès qui bien porroit laborer,
Et en laborant aouer
5 Jhésu, le père espéritable,
A qui loenge eft honorable,
Le preu feroit de cors & d'âme.
Or pri la glorieuse Dame,
La Virge pucèle Marie,
10 Par qui toute fame eft garie
Qui la veut proier & amer,
Que je puisse en tel lieu semer
Ma parole & mon dit retrère
(Quar autre labor ne fai fère)²
15 Que en bon gré cele le praingne
Por qui j'empraing ceste befoingne,
YSABAUS, fame au roi THIBAUT³,

¹ M. de Montalembert a publié en 1836 l'*Histoire de sainte Élisabeth de Hongrie, duchesse de Thuringe* (1207-1235). Ce livre est précédé d'une instruction où l'auteur développe brillamment toute l'histoire de la première partie du XIII^e siècle. A la suite de cette introduction, il donne l'indication des sources historiques consultées par lui pour la *Vie de sainte Élisabeth* ; elles sont nombreuses. Parmi elles se trouvent deux poèmes allemands du XIII^e et du XV^e siècles, l'un existant aux archives de Darmstadt, l'autre faisant, hélas ! partie de la bibliothèque de Strasbourg. Nous avons aussi en France un poème du même temps (Ms. 1862, fonds Saint-Germain) sur le même sujet. Son auteur, qui se nomme à la fin de son oeuvre, est frère Robert de Camblinuel. J'ai donné ce poème dans ma première édition de Rutebeuf. Quant à sainte Élisabeth, voici quelques détails sur elle. Elle était fille de Gertrude de Méranie ou d'Andechs. Dès son enfance, elle fut fiancée au jeune Louis de Thuringe, fils du landgrave Hermann, et, à peine parvenue à l'âge de raison, elle se fit remarquer par sa piété ainsi que par sa charité. Elle mourut à vingt-quatre ans, en odeur de sainteté, et Grégoire IX la fit canoniser en 1235. L'une de ses filles, Gertrude, abbesse d'Aldenberg, reçut plus tard le même honneur de Clément V.

² Il paraît que Rutebeuf tenait à bien inculquer cette idée à ses protecteurs, car el le se représente plusieurs fois dans ses poésies. Voyez *La Bataille des vices contre les vertus* et *Le Mariage Rutebeuf*.

³ Ceci indique que la *Vie de sainte Élysabel* a été composée de 1255 à 1271, puisque ce fut la première de ces époques qu'Isabelle, fille de S. Louis, épousa Thibaut de Navarre, et qu'à la seconde elle mourut peu de temps après son mari. Si je ne me trompe, Rutebeuf ne veut pas dire ici que la vie de sainte Élisabeth lui avait été commandée par Isabelle de Champagne, comme on l'a cru ; mais qu'il sait bien que son travail était destiné à cette princesse. La preuve s'en trouve à la fin de cette pièce même, où il avoue, non sans un orgueil mal déguisé, que l'histoire de sainte Élisabeth lui a été commandée par part de Valery, alors

Que Diex face haitié & baut
En fon règne, avoec fes amis,
20 Là où fes difciples a mis.
Por li me vueil-je entremetre
De cefte eftoire en rime metre.
Qui eft venue de Hongrie.
Si eft li procès & la vie
25 D'une dame que Jhéfu-Criz
Ama tant (ce dift li efcriz)
Qu'il l'apela à fon fervife :
De li lift-on en Sainte Yglife.
Elyfabel ot non la dame
30 Qu'à Dieu rendi le cors & l'âme,
Si com l'en tient le lis à bel,
Doit l'en tenir Elyfabel
A fainte, à fage & à fenée.
Vers Dieu se fu li affenée
35 Que toz i fu fes cuers entiers
Et l'atendue & fes mestiers.
Yfabiaus fu mult gentiz fame.
De grant lignage & preude fame,
De rois, d'empereors, de contes,
40 Si com nous raconte li contes.

La renommée de l'estoire
Ala à la pape Grigoire.
.Viiij. apoftoiles ot à Rome
Devant cestui, ce eft la fomme,
45 Qui furent nommé par cest non.
Preudom fu & de grant renon,
Et droiz pères en vérité
Et au pueple & à la cité.

Chafcuns de la dame parla
50 Et des miracles que par là
Fefoit, de contrez redrecier,
De fours oïr fols radrecier,
De malades doner fanté,
D'autres vertuz à grant plenté.
55 Quant noftre pères l'apoftoles
Ot entendues les paroles
Et la fainte vie à celi

Que Dieu & au siècle abeli,
Par seremenz le fist enquerre
60 Aux granz preudommes de la terre
Con li mandast par lettres clofes
Le procès & toutes les choses
Que l'en en la dame savoit,
Qui li grant renommée avoit.

65 Li grant preudomme net & pur
S'en alèrent droit à Mapur⁴,
Là où ceste dame repose,
Por miex enquerre ceste chose.
Si affamblèrent, ce me samble,
70 Evêque & archevêque enfamblé,
Et preudomme relégieux
Qui n'estoient pas envieus
De dire fable en lieu de voir.
Quantes l'en pot apercevoir
75 De ses miracles & trover
Que l'en pooit par droit prover
Enquistrent bien icil preudomme,
Dont je les nons pas ne vous nomme ;
Et ne porquant ifnelement
80 Se il ne fussent Alemant
Les nommaïffe, mès ce seroit
Tens perduz qui les nommeroit :
Plustost les nommaïffe & ainçois
Se ce fust langages françois ;
85 Mès n'ai mestier de dire fable :
Preudhomme furent & créable.

Les preudes genz firent escrire
En parchemin & clorre en cire
90 Quant'il porent apercevoir,
Sanz affempler mençonge à voir.
Li messagier furent mandé ;
Oncques n'i ot contremandé.
Affamblant foi ; affamblé furent.
Enfamble, ce me samble, murent,
95 Lor befoingnes bien atornées ;
Tant alèrent par lor journées,
La voie plaine & la perroufe.
La pape truèvent à Perroufe.

⁴ Marbourg.

Toft fust la novèle féue ;
100 La piétaille l'est esméue :
Chascuns vient, chascuns i acort.
Li messagier vindrent à cort ;
L'apostoile baillent l'escrit
Là où li fet furent descrit
105 D'Élylabel la dame sage
Mult furent joï li message.

L'apostoiles les lettres œvre
Là où li procès & li œvre
De cele dame fu descrite
110 Qui li fu de très grant mérite.
Cil sains preudon la lettre lut :
Li lires mult li abelut.
Mult prise la dame & honeure ;
Por la dame de pitié pleure
115 Et de la grant joie enfemant.
Que vous iroie plus rimant ?
Saintefiée fu & fainte ;
Puis fist-ele miracle mainte,
Que vous m'orrez retraire & dire :
120 Dès or commence le matire.
Ce fu doné à la Parrouffe
Por la dame relegiouse
De bone conversacion,
En l'an de l'incarnacion
125 .M. & .cc. & .iiij. & .xxx.,
Si com l'escripture le chante.

Por noient vit qui ne l'avoie :
Qui ne veut tenir bone voie
Toft est de voie desvoiez :
130 Por ce vous pri que vous voiez
La vanité de ceste vie
Où tant a rancune & envie.
Cil qui tout voit nous ravoia
Qui de paradis la voie a
135 Batue por nous avoier ;
Vééz, provost ; vééz, voier ;
Voie chascuns, voie chascune :
Or n'i a-il voie que une,
Quar l'autre voie avoiera ;
140 Fols ert qui le convoiera :
N'i fu par la dame avoie

Qui des angles fu convoié
Lafus en paradis célestre,
Quant du fiècle déguerpi l'estre,
145 Que sainte vie & nète & monde
Ot menée la dame el monde.
Au roi de Hongrie fu fille.
Sa vie, qui pas ne l'aville,
Dist que dame fu de Teringe.
150 Affez sovent leffa le linge
Et li frotta le dos au linge.
Du fiècle fu assez effrange :
A Dieu servir vout son cuer metre,
Quar ; li com tesmoigne la lettre,
155 Vertuz planta dedenz son cuer :
Aus œvres parut par defuer,
Toz vifces de sa vie osta :
De Dieu l'oste qui tel oste a ;
Ne puet amer Dieu par amors.
160 Escolle fu de bones mors,
Exemples fu de pénitance
Et droiz mireors d'ingnorance,
Si com briefment m'orrez retrère,
Mès qu'il ne vous doie déplère.

165 Si honeste vie mena
Tant comme en cest fiècle régna,
Dès qu'ele n'avoit que .v. anz
Jusqu'ele en ot je ne sai quanz,
C'est-à-dire toute sa vie,
170 Que d'autre vie n'ot envie,
Si com li preudomme l'enquistrent
Qui à l'apostoile le distrent.
N'osta pas bien vifces de li
Cele qu'à Dieu tant abeli,
175 Quant ele, qui li gentiz dame
Estoit com plus puet estre fame,
Fuiot les vanitez du fiècle,
Et enseignoit la droite riègle
D'avoir le règne perdurable
180 Avoec le Père espéritable
A cels qui avoec li estoient,
Qui de tel vie la favoient ?
Orgueil, iror & gloutonie,
Et vifces dont l'âme est honie,
185 Luxure, accide & avarifce,

Et puis après le vilain vice
Qui a non envie la male,
Qui l'envieus fet morne & pâle,
Ofta fi & mist à fenestre
190 Que Diex en ama miex son estre,

Por ce que fermoner me griève,
Le prologue briefment achiève,
Que ma matire ne destruite.
L'en dit que biau chanter anuie ;
195 Or m'estuet brief voie tenir ;
A mon propos m'estuet venir.
Escoutez donc, ne fêtes noise :
Si orrez jà, l'il ne vous poise,
Les miracles apers & biaux ;
200 Que cele fainte Elyfabiens
Fist à la vie & à la mort.
Ainz puis meillor dame ne mort
La mort qu'ele vint celi mordre,
Que Dieu fervir se vout amordre.
205 Ne tint mie trop le cors chier :
Avant se leffast escorcier
Qu'au cors féist la volenté,
Tant ot le cuer à Dieu planté.

En .iiij. pars est devisée
210 Sa vie, qui tant est proisiée.
La première partie dist
Les oeuvres qu'en la vie fist :
Comment à Dieu servir aprist
Jusques lors qu'ele mari prist,
215 Comment se tint & nète & monde.
Or dit la partie seconde
Comment fu preude fame & sage
Puisqu'ele entra en mariage.
La tierce partie devise
220 En quel manière & en quel guise
Vesqui puis la mort son seignor,
Qui tant la tint à grant honor,
Tant que par grant dévotion
Prist l'abit de releston.
225 Ne vous vueil pas fère lonc conte :
La quarte partie raconte
Comment cele qui tel fin a
Sa vie en l'ordre defina.

230 Puis orrez en la fin du livre,
Se Jhéfu-Criz fanté me livre,
Miracles une finité,
Que cil de la voifinité
Qui furent créable & preudomme
Provèrent à la cort de Romme.
235 Mult est mufars qui Dieu me croit
Et cil mauvès qui se recroit
De celui Seignor criembre & croire
Qui nule foiz ne fet recroire
D'acroifstre cels qui en lui croient ;
240 Dont font cil fol qui se recroient,
Qu'au Créator merci ne crient.
Cil qui de cuer vers lui l'efcrient,
S'ils ont el créator créance,
Endroit de moi, je croi en ce
245 Que lor lermes, lor plor, lor criz,
Ou David ment & ses efcriz,
Seront en joie converti ;
Et cil feront acuiverti
Qu'adès acroient for lor piaus,
250 Quar li paiers n'ert mie biaux.
Ceste dame, qui en Dieu crut,
Qui for les piaus guères n'acrut,
Se dut bien vers Dieu apaier,
Quar de légier le pot paier.
255 Or, dit l'estoire ci endroit,
.V. anz avoit d'aage droit
Elyfabel, la Dieu amie,
Qui fille ert au roi de Hongrie,
Quant à bien fère commença.
260 Dès les .v. ans & puis en cà,
Ot avec li une pucèle.
Gente de cors & jone & bèle
Et virge estoit, & monde & nète :
Pucèle, non, mès pucelète.
265 Avoec li fu por li elbatre :
L'une ot .v. anz, & l'autre .iv.
A cele virge fu requis
Et bien encerchié & enquis,
Qu'avoec la dame avoit esté
270 Et maint yver & maint esté,
Qu'ele déift tout le couvaine
Comment la dame se demaine.

Cele jura & dist après :
 « Or, escoutez ; traiez-vous près ;
 275 S'orrez, dist-ele, de celi
 Qu'à Dieu & au siècle abeli.
 Je vous di defeur ma créance
 Que ceste dame dès enfance
 Si mist toute l'entencion
 280 En Dieu & en rélegion ;
 Là fu les droiz entendemenz,
 Ses geus & les esbatemenz.
 Quant dès lors que .v. anz n'avoit
 (Je ne fai se lettres favoit)
 285 Portoit .i. sautier à l'église
 Si com por dire son servise.
 Lez l'autel voloit demorer
 Si com l'ele déuft ouer.
 Afflictions fefoit-el toutes
 290 A nuz genouz & à nus coutes ;
 Au pavement joingnoit sa bouche ;
 N'i favoit nul vilain reprouche.
 « Li enfant qu'avoec li estoient
 .I. geu soventes foiz fefoient,
 295 Si com de faillir à .i. pié ;
 Et cele par grant amistié
 Si l'enfuioit vers la chapele,
 Et leffoit chascune pucèle,
 Si com l'adès déuft faillir,
 300 Quant à l'entrer devoit faillir,
 Tant avoit cuer fin & entier
 Que por Dieu befoit le fentier.
 Sachiez jà ne fust en cel lieu,
 S'ele jouaft à quelque gieu,
 305 Que l'espérance & sa mémoire
 Ne fust à Dieu, le Roi de gloire ;
 Quar se li cors juoit là fuer,
 A Dieu avoit fichié le cuer.
 Ainssi juoit sanz cuer li cors :
 310 Li uns à Dieu, l'autre là fors⁵ ;
 Assés avoit de geu en aus.
 Un geu que l'en dit des aniaus,
 A quoi l'en gaaingne & pert,
 Savoit-ele tout en apert ;
 315 A ce geu gaaingnoit sovent,

⁵ Les seize vers suivants manquent au Ms. 7633.

Et li départoit par couvent
Aus povres pucèles meisme
De trestout son gaaing la difme.
Cele qui son don recevoit
320 Par covent fet dire devoit
La patre nostre & le salu
La dame qui tant a valu.

« A ce geu mult l'agenoilloit ;
Cauvertement les mains joingnoit,
325 Et difoit : *Ave, Maria,*
De chief en chief ce qu'il i a,
A aucune des pucelètes
Difoit : « Je vueil lez moi te mètes,
Si te vueil proier & requerre
330 Que nous mesurons à la terre,
Quar de savoir sui mult engrant
Laquel de nous .ij. est plus grant. »
Si n'avoit de mesurer cure :
Por li couvrir, par la mesure
335 Voloit que plus de bien féist
Et plus de proières déist.

« Encor vous di-je de rechief,
Por ce que saint Jehan en chief
Est garde de toute chasté,
340 Que la seue ne fust gastée ;
Por ce i ot-el l'amor mise
Et son cuer mis en son servise.
Celui évangelistre auroit ;
Après Dieu seignor le clamoit.
345 S'on li demandoit por celui
Ele n'escondifoit nului :
Celui servi, celui ama ;
Après Dieu son cors & l'âme a
Mis à celui du tout en garde :
350 Ne fist pas que fole mufarde.
Se l'en li eüst chose fète
Dont ele fust en iror trète,
Por saint Jehan l'évangelistre,
Son droit mestre & son droit menistre,
355 Li estoit du tout pardoné
Que ja puis n'en fust mot foné.
Encor vous di l'il avenist
Qu'aler géfir la convenist,

S'ele n'euft assez prié
360 Dieu & de cuer regracié,
Ele prioit en fon lit tant
Que mult li aloit délitant.
Après vous di en briez paroles,
En geus, en festes, en caroles
365 Et à quanqu'enfant doit plère,
Si com se n'en euft que fère,
Lefloit-ele, fachiez sans doute ;
Quar ne prifoit guères tel route
Envers l'ami c'on doit amer,
370 En qui amor n'a point d'amer.

« Aus festes & aus diemanches⁶
Ne metoit ganz, ne vestoit manches
Tant que midis estoit paffez ;
Et autres veus fefoit assez
375 Dont anuis feroit à retrère,
Et j'ai mult autre chose à fère.
Ainsi vesqui en sa jonece.
Asez ot anui & destrece
Ainçois qu'ele fust mariée,
380 Quar à norrir estoit livrée
Aus plus granz seignors de l'empire :
De toutes genz estoit la pire
Qui fust en la maison son père.
Dure gent i ot & amère
385 Envers li plus qu'il ne dévoient
Par envie mult li grevoient,
Tant i avoit venin & fiel.
« Ceste prendra la grue au ciel,
Fefoient-il, par ataïne, »
390 Tant avoient à li haïne
Por ce c'onestement vivoit ;
Et li faus envieus qui voit
Honeste gent d'oneste vie
A toz jors d'aus grever envie.

395 Quant que son seignor euft
Ne que de l'avoir riens féuft
Fors, ainsi com la gent devine,
Cil qui favoient le couvine
Son seignor li blafmoient fouvant,

⁶ Les six vers suivants manquent au Ms. 7633.

400 Et li aloient reprovant
Ce que il la voloit jà prendre.
Se il li péufent desfendre
Il li éuffent desfendu
Que jà n'i éuft entendu ;
405 Et difoient li conseillier :
« Nous nous puons mult merveillier
Que béguins volez devenir ;
Ne vous en poez plus tenir !
C'est folie qui vous enhète. »
410 Volentiers l'euffent souffrète
Et menée en aucun manoir.
Quant il virent que remanoir
Ne porroit mès, c'est la parclofe,
Et li éuffent fet tel chose
415 Dont ele perdist son douaire,
Et l'en reparaft au repaire
Son père dont ele ert iffue ;
Mès Diex l'en a bien desfendue,
Quar celui que Diex prent en cure
420 Nus ne li puet grever ne nuire.
Or avez oïe l'enfance
Toute, fet cele ; sanz doutance. »

— « Bele fuer, combien puet avoir
Que vous poez apercevoir
425 Qu'avoec li conversé avez ?
Dites-le-nous se vous savez, »
Firent cil qui firent l'essai.
« Seignor, dist-ele, je ne fai ;
Je di por voir, non pas devin,
430 Dès lors qu'avoec madame ving
.Iij. anz avoie & ele .v.
Dès lors i a esté ainfinç
Tant qu'ele vestit cote grife ;
Tant vous en di, plus n'en devife,
435 C'est-à-dire l'abit de l'ordre
Qu'à tel amors se vout amordre. »
Piez poudreus & pensée vole
Et œil qui par cinier parole
Sont .iiij. choses, tout sanz doutance,
440 Dont je n'ai pas bone espérance,
Ne nus preudom ne doit avoir ;
Quar par ces .iiij. puet l'en favoir
Qui à droit sen le remenant,

Qui lors va celui reprenant,
 445 Et qui à bien fère l'enfaine ;
 Si vaut autant com batre Saine :
 Tout est perdu quanqu'on li monstre.
 Dites-li bien, il fera contre,
 Quar il cuideroit estre pris
 450 S'il avoit à bien fère apris.
 Ne vaut noient ; li cuers aprent,
 Li cuers enseigne & se repent,
 Au cuer va tout. Qui a bon cuer
 Les oeuvres monstre par defuer:
 455 Li mauvès cuers fet mauvès homme.
 La preude fame & le preudomme
 Fet li bons cuers, je n'en dout mie.
 Ceste qui à Dieu fu amie
 Et qui à Dieu se vout doner
 460 Ne l'en fist guères sermoner.
 Sa ferve fu ; bien le servi ;
 Par bien servir le déservi.
 Li bons serjanz qui de cuers fert
 En bien servir l'amor défert
 465 De son seignor por bien servir.
 Qui ne se voudra affervir,
 Je lo l'amor de Dieu déferve
 Quels que il soit, ou fers ou serve,
 Quar qui de cuer le servira
 470 Bien sachiez qu'il déservira
 Par quoi l'âme de lui ert franche :
 Ci n'a mestier, fuie ne ganche.

Elylabel ot droit aage
 D'avoir l'ordre de mariage⁷
 475 Que fame per non de pucèle.
 De ceste qui dame novèle
 Est orendroit vous vueil retrère.
 Or entendez de son afère :

⁷ Après ce vers, le Ms. 7633 ajoute les huit suivants :

Mari li donent, mari a,
 Car cil qui bien la maria
 N'en douta gaires chevaliers,
 Ne sénéchaux ne conciliez,
 Ce fut li rois qui tot aroie,
 Jhésu-Crist qui les siens avoie,

Or dit la seconde partie
 Que l'enfance est lors départie, &c.

Li preudomme orent mult grant cure
480 De favoir la vérité pure
De la fainte vie de ceste ;
Mult en furent en mainte enqueste.

Yfentruz, qui fu veve fame,
Relegieuse & bone dame,
485 Fu avoec li .v. anz, ce croi,
De son conseil, de son secroi,
Au vivant Loys landegrave.
Après i fu la dame veve,
Puis que Loys tu trespassez,
490 .I. an, entier & plus affez
Tant que se fu en l'ordre mise.
Des enquireors fu requise,
Yfentruz de dire le voir ;
Jurer l'estut par estavoir.
495 Yfentruz fist son serement,
Et puis si dist apertement
A son pooir la vérité :
« Humble, plaine de charité
Est mult Elyfabel, fet-ele ;
500 Jà ne querroit de la chapele
Yffir ; jà ne querroit qu'orer
Et en oroison demorer.
Mult murmurent les chamberières
Que jamès ne querroit arrières
505 Venir du moustier, ce lor samble ;
Mès coiement d'entr'elles l'emble,
Et va Dieu proier en amblant.
Jamès ne verrez sa samblant ;
Quant plus ert en grant seignorie,
510 Et plus ert amée & chiérie ;
Lors avoit-ele .i. mendiant,
Qu'ele n'alaft Dieu oubliant,
Qui n'avoit pas la teste faine ;
Ainz vous di qu'il l'avoit si plaine
515 D'une diverse maladie
Que n'est pas droiz que je la die.
(Sanz nommer la poez entendre),
Que nus n'i ofaft la main tendre.
Celui nétioit & mondoit,
520 Celui lavoit, celui-tondoit ;
Plus li fesoit que vous diroie,
Que dire ne vous oferoie.

En son vergier menoit celui
Por ce que ne véist nului
525 Et que nus hom ne la véist,
Et l'aucune la repréist
Et ele ne favoit que dire,
Si prenoit par amors à rire.

« Entor li avoit .i. preudhomme
530 Que chascuns mestre CORRAS nomme
De Mapur, qui obédiance
Li fist sere par l'otriance
De son eignor : or foit séu
De quoi l'obédience fu :
535 Qui le voudra favoir se l'fache.
En l'abéie d'Yfenache
Qui est de sainte Katherine,
Voua de penssée enterine
A entrer, ce trovons et livre,
540 Se son seignor pooit forvivre ;
Puis après li fist estrangier
Toute la viande à mengier
Dont ele pensse ne devine
Qui soit venue de rapine ;
545 Et de ce se garda si bien
Qu'onques n'i mesprist de rien ;
Quar quant la viande venoit
De leu qu'ele soupeçonnoit
Et lez son seignor assise ière,
550 Si déiffiez à sa manière
Qu'ele menjast (ce n'est pas fable)
Plus que nus qui fust à la table ;
Ce de mengier n'escondifoit,
Que ça & là le pain brifoit.

555 « Or favoient ices novèles
.Iiij., sanz plus, de damoifèles.
Son seignor dient en apert
Que il l'âme détruit & pert,
Et que jamès n'ert absolue
560 De mengier viande tolue.
Il lor respont « Forment me grieve,
Mès ne voi comment j'en achiève,
Et fachiez je m'en garderoie
Se les paroles ne doutoie.
565 Si en faz ce que fère doi,

Ma gent me monferront au doi :
Mès bien vous di certainement,
Se je puis vivre longuement,
Sor toute rien que je propofe
570 Moi amender de cefte chofe. »

« Quant de droite rente venoit
La viande, fi la. prenoit,
Ou des biens de fon droit doaire ;
D'autres n'avoit-ele que faire.
575 De cels menjue, de cels ufe,
Et se cil li faillent, fi mufe
Et ele & toute fa mefnie.
Ez vous la vie defrefnie ;
Mès aus plus granz feignors mandoit
580 Ou en préfént lor demandoit
Qu'il li donaiſſent de lor biens,
S'on ne trovaſt à vendre riens ;
Quar de droite rente eſtoit cort
Li biens qui venoit à la cort ;
585 Et ele avoit bien entendu
Que li meſtres ot deffendu.

« Aſſez ſovent menjaiſſent bien
Mult volentiers ele & li ſien
Du pain ſe aſſez en éuſſent,
590 Que ſanz doute mengier péuſſent ;
Et à la table endroit de foi
Avoit ſovent & fain & foi⁸,
Et l'avoit-il mult à la table
Bone viande & bien metable,
595 Mès tout adès redoute & penſſe
Que ce ne ſoit lor la deffenſſe.

« Une foiz ert à table aſſiſe
Où aſſez ot viande miſe
De qoi, ſauve ſa conſcience,
600 Ne pot penre ſa ſouſtenance
Fors d'un préſent qui fu venuz
Où il ot .v. oiſiaus menuz.
De cels menja. ; mès ce fu pou,
Qu'ele douta devers ſaint Pou
605 Ne veniſt l'endemain viande.

⁸ Les cinquante-six vers ſuivants manquent au Ms. 7633.

Les .iii. à garder en commande ;
De cels menja mult volentiers
Et en vesqui .iii. jors entiers :
A chascun menga la moitié.
610 Affez avoit plus grand pitié
De sa mefnie que de li,
Quar chascun jor véoit se li
Mengiers fult prest pou en prissent ;
Quel que fain que il soustenissent.

615 Aus vilains viande rouvoit,
Et l'ele honeste la trovoit,
Si difoit : « Mengiez, de par Dé,
Que Diex nous a bien regardé. »
Une foiz se fu atornée
620 Por chevauchiez une journée,
Là où les fires devoir estre.
Bien lor fu viande à fenestre ;
Que il ofaissent par droit prendre
Sans els mesfère ne mesprendre,
625 Fors que pain noir, dur & halle,
Tout muifi & tout très-fale.
Onques plus n'orent que je di ;
Et li fu à .i. famedi
Qu'il estoient tuit géun.
630 N'orent pois ne autre léun :
Cel lor jor pot dire la geule :
« Cui avient une n'avient seule. »

Durs fu li pains & croufte & mie :
Li dui n'en menjaissent demie
635 Se je lor mengier en déussent,
Se il atendri ne l'éussent ;
Mès sanz faille atendrir le firent
En ève chaude où il le mirent.
Après ce digner povre & gaste,
640 Que l'en ot du pain dur paste
Par l'ève chaude où il fu mis,
Se font-il d'errer entremis.
N'orent mestier de desferrer
Que puis les covint-il errer
645 Tels .viiij. liues que, par droit conte,
L'une de là, .ij. de ça monte.

« Affez parlèrent maintes boches

Et distrent mult de tels reproches
Qui ne furent ne bel ne gent :
650 Si n'èrent pas estrange gent,
Mès de lor genz de lor ostel,
Et dient c'onques mès n'ot tel.
Mari dame com ceste-là :
Chascuns le dit, nus ne l' cela.
655 « Jamès ne li fuft nus anuiz
En relever toz jors de nuiz
Por aler à l'église orer ;
Et tant i voloit demorer
Que nus penffer ne l'oferoit.
660 Du dire folie feroit ;
Mult fovent li difoit ses fires :
« Dame, vaudroit i riens li dires
Je dout mult que mal ne vous face ;
Cil qui n'a de repos espasse,
665 Cui adès covient endurer,
Je vous di qu'il ne puet durer. »
Mult prioit à ses damoiseles,
A toutes enfamble que eles
L'esveillaissent chascun matin :
670 Ne lor parloit autre latin.
Par le pié se fefoit tirer ;
Quar mult doutoit de fere irer
Son feignor & de l'esveillier ;
Et il fefoit de sommeillier
675 Tel foiz samblant que il veilloit
Que que l'en la dame esveilloit. »

Dist Yfentruz : « Quant je voloie
Li esveillier, & je venoie
A son lit, li par le pié prendre,
680 Et je voloie la main tendre
Au pié ma dame, & j'esveilloie
Mon feignor que son pié tenoie,
Il retraioit à lui son pié
Et le souffroit par amistié.
685 Sor .i. tapiz devant son lit
Dormoit fovent à grant délit
Par la grant plenté de proières
Que Diex amoit & tenoit chières.

Quant du dormir estoit reprise
690 Devant son lit en itel guise,

Si respondoit com dame sage,
 Je vueil que la char ait damage,
 En ce qu'ele souffrir ne puet
 A fère ce qu'à l'âme estuet. »
 695 Quant son feignor leffoit dormant,
 En une chambre coiemant
 Se fefoit batre à ses bajaffes
 Tant que de batre estoient lasses,
 Quant ç'avoit fet par grant désir,
 700 Plus liement venoit géfir.
 Chascun jor en la quarantaine
 Et une foiz en la semaine
 La batoient, ce vous redi,
 En charnage, le vendredi.

705 Ainſinc fouffroit ceste moleſte :
 Devant gent fefoit joie & feste ;
 Quant les ſires n'i estoit pas,
 Si n'estoit pas la chose à gas.
 En jeuner & en veillier,
 710 En ore., fort cors traveillier,
 Estoit-ele ſi ententive
 Qu'à granz merveilles estoit vive.
 Ainſinc vivoit & nuit & jor
 Com dame qui est sanz feignor ;
 715 Si estoit débonère & ſimple ;
 Bèle robe ne bèle guimple
 Ne metoit pas, mès la plus fale
 Tant que l'en menjoit en la fale ;
 Et ſi estoit la haire miſe
 720 Emprès la char foz la chemiſe ;
 Et de robe estoit par defors
 Mult gentiment veſtuz li cors.
 Lors péuſt l'en dire, ce cuit :
 N'est pas tout or quanqu'il reluift. »

725 Lors estoit parée & veſtue
 Que ele favoit la venue
 Que son feignor devoit venir,
 Ne mie por plus chier tenir
 Le cors, ce ſachiez bien de voir,
 730 Ainz poez bien apercevoir
 Que ce por son feignor fefoit
 Et que por ce miex li plefoit.
 A les ſéculières voisines,

Par jeûnes & par disciplines,
 735 Enseignoit à fuir le siècle
 Qui ne va pas à droite riègle,
 Et que chascuns devoit haïr
 Qui ne voudroit l'âme trahir.
 Les caroles lor dévéoit
 740 Et toz les gens qu'ele véoit
 Qui l'âme puéent coroucier ;
 Mult les amaït à adrecier
 Et honeste vie mener
 Par les bons exemples doner.

745 Quant les borgoïses du chastel,
 Affublées de lor mantel,
 Aloient d'un enfant à la messe,
 Chascune aloit comme comtesse
 Mult bien parée à grant devise :
 750 Ainsinc aloient à l'église ;
 Mès e le i aloit autrement,
 Quar ele i aloit povrement
 Vestue & toute deschaucie.
 Par les boes de la chaucie.
 755 Descendoit du chastel aval
 Sanz demander char ne cheval.
 Son enfant en son braz venoit,
 Et sa chandoile ardant tenoit.
 Tout ce metoit defor l'autel,
 760 Et .i. aignel trestout autel
 Com Nostre-Dame fist au Temple ;
 De ce prist-elle à li exemple.
 En l'onor Dieu & Nostre-Dame
 Donoit à une povre fame
 765 La robe qu'ele avoit vestue
 Quant de messe estoit revenue.

Mult ert la dame en oroïsons,
 Tant com duroient rouvoïsons,
 Qu'entre les fames de la vile
 770 (Ne cuidiez pas que ce soit guile)
 Se muçoit por aler à viau.
 Lors avoit-elle son aviau
 Quant tele ouvraingne pooit fère :
 Jamès ne li pénst desplère.

775 Filer fesoit por fère toile ;

N'est pas refon que je vous çoile
 Qu'ele en feoit quant fête estoit :
 Frères Menors en reveltoit
 Et les autres qui de poverte
 780 Trovoient trop la porte ouverte.
 Que vous iroie-je aloignant⁹,
 Ne mes paroles porloignant ?
 Toz biens à fère li plefoit :
 Les mors enlevelir feoit.

785 S'aucun povre oïft esmaier
 Qui déïst : « Je ne puis paier ;
 Je ne fai quel conseil g'i mète,
 Ele paioit por lui la dète.
 Si ne li pooit abelir
 790 S'on feoit povre enlevelir
 Qu'il en portaït nueve chemise ;
 La viez li estoit el dos mise
 Et la nueve por Dieu donée :
 Si estoit la chose ordenée.

795 Encor voes di, feignor, après,
 Oû que ce fust ou loin ou près,
 Aloït les malades véoir,
 Et delez lor lit alléoir ;
 Jà li ne fut la meson orde ;
 800 Tant ot en lui miséricorde
 Que ne redoutoit nule ordure,
 Car d'aus aidier avoit grant cure.
 Mirgesse lor estoit & mère,
 Quar n'estoit pas, mirgesse amère
 805 Qui prent l'argent & li l'en torne,
 Queque li malade séjourne ;
 Ainçois ouvroit de son mestier
 Et i metoit le cuer entier.
 Se li cors ert, en guerredon,
 810 L'âme en atendoit querre don.
 Mestres CORRAS, por fermer
 Et por bons exemples doner,
 Voloit alors parmi la terre :
 S'envoia cele dame querre.

815 Cele c'une dame atendoit
 De là aler se desfendoit,
 Quar c'estoit une graux marchife ;

⁹ Ce vers et le suivant manquent au Ms. 7633.

Si ne voulist en nule guise
 C'on ne la trovast en meson,
 820 C'on n'en déist fole réfon.
 Por ce li fust de l'aler grief,
 Et cil la manda de rechief,
 Que lor obédience viengne,
 Que nule riens ne la détiengne.
 825 Quant d'obédience parla,
 Et la dame ; cele part là
 S'en ala sanz fa comapaignie,
 S'ele en déuft estre honie ;
 Merci cria de son mesfet
 830 Et de l'iror qu'il li ot fet.
 Ses compaignes furent batues
 Sanz plus de chemises vestues
 Por le demorer qu'elles firent
 Puis que son messagier oïrent.
 835 Or fu jadis en .i. termine.
 Que il estoit mult grant famine :
 Landegrave, qui preudomière
 Et qui l'amor Dieu avoit chière,
 Envoia com preudom loiaus
 840 De ses granches espéciaus.
 Tout le gaaignage as Strémone,
 Sanz ce que nus ne l'en fermone,
 Por départir aus povres genz.
 Mult ert li dons & biaux & genz ;
 845 Quar povres qui ert à féjor
 De l'aumosne passoit le jor.
 A Watebert¹⁰ demoroit lors,
 .I. chastel dela vile fors :
 Léenz à une grant meson
 850 Qui lors estoit en la sefon
 Plaine d'enfermes & d'enfers :
 Afez estoit griez cis enfers.
 Cil ne pooit pas tant attendre
 Cele eure à qoi l'en foloit rendre
 855 Aus povres l'aumosne commune,
 Mès jà n'i éuft un ne une
 Qu'il ne véist chascun par foi :
 Cil n'avoient ne fain ne foi.
 Cels fermonoit Elyfabiaus ;
 860 Les moz lor difoit douz & biaux

¹⁰ Ms. 7633. Var. Watebort, — Wattebourg.

De pascience & de salu
Qui lor à aus âmes valu.
Mult iffoit fovent grant puor
De lor robes por la fuor,
865 Si que souffrir ne le pooient
Celes qui avoec li estoient ;
Mès ele le souffroit si bien
Que jamès ne li grevaft rien ;
Ainz les couchoit & les levoit,
870 Que nule riens ne li grevoit,
Et lor nétioit nez & bouche,
S'on l'en déuft fère reprouche.

Là furent de par li venu
Petit enfant & povre & nu
875 Qu'ele-meisme fist venir ;
Qui les li véift chier tenir,
Baignier, couchier, lever & pestre
Il la tenift à bone mestre.
Ne lor estoit dure n'amère :
880 Li enfant l'apeloient mère ;
A cels aloit-ele environ,
Cels metoit-ele en son giron.

A cel tens & à celui terme
.Iij. manières de gent enferme
885 Ot-ele lors à gouverner
Que toz li covint yverner,
Et cil qui plus estoit haitiez
Ne se soustenoit for ses piez.
Mauvès i ot, & si ot pires,
890 Et très mauvès. C'est granz martyres.
Des .ij. ai dit qu'ele en fefoit,
Comment ele les aifoit :
Des autres vous vueil dire après.
Cels voloit avoir de li près
895 Devant le chastel, lez la porte,
Là où ele-meisme porte
Ce qui à table lor remaint.
Si lor espargnoit-ele maint
Bon morfel qu'ele menjaft bien :
900 Ce fefoit & ele & li sien.
A la table lor fu remis
Une poz qui n'estoit pas demis
De vin ; si lor porta à boivre :

Si pou i ot, ne l'os mentoivre,
905 Mès Diex, à cui riens n'est celé,
Cui tuit secré font révélé,
A cui nul cuer ne font couvert.
I ouvra fi à découvert
Que chascuns but tant comme il pot
910 Et l'en remest autant ou pot,
Quant chascun ot assez béu,
Comme au commencier ot éu.

Je di por voir, non pas devine,
Moiffon de semence devine
915 Moiffonna en itel manière
Tant que moiffons entra plenièr.
Toz cels qui se porent lever
Sanz els trop durement grever
Revesti de lange & de linge
920 La bone dame de Turinge.
A chascun dona sa faucille,
Por ce quant l'en les blez faucille
Povres qui ne va faucillier
Ne se porroit plus avillier
925 S'il est tels que faucillier puisse ;
Quar il n'est nus qui oifeus truisse
Lors, clerc, ne lai, ne escuier,
Que il ne le doie huier.

Ainz que ses fires rendist âme,
930 Qu'ele estoit de Turinge dame,
Fefoit merveilles à oïr,
Que lors la viffiez esjoir
Et de feste fère enrainie
Qu'ele ert à privée mefnie
935 Sanz compaigne d'esstrange gent,
Ne demandoit pas le plus gent
Mantel qui fust dedenz sa chambre,
Si com l'estoire me remambre,
Mès le plus vil & le plus fale :
940 Ainsinc aloit parmi la fale,
Et bien difoit à bouche ouverte :
« Quant je ferai en grant poverté
Ainsinc ferai mès tout sanz doute. »
Puis ot-ele povreté toute,
945 Et bien prophétiza le puis
De povreté où chéi puis,

Si com vous orrez après dire,
Se vos entendez la matire.

Toz jors à la çaine par rente,
950 Ne cuidiez pas que je vous mente,
Fefoit la dame .i. grant mandé
Là où li povre èrent mandé
Que la dame entor li favoit ;
A trestoz cels lor piez lavoit
955 Et befoit après essuier.
Jà ne li péuft anuier ;
Et puis fefoit méfiaus venir,
Qui lors l'en véift convenir,
Laver les piez, befier les mains,
960 Et trestout ce estoit du mains ;
Quar avoec aus se voloit seoir,
Et les voloit ou vis véoir.
Lors sermonoit en tel manière :
« Mult devez bien à bèle chière,
965 Biau seignor, souffrir ce martire ;
N'en devez duel avoir ne ire,
Qu'endroit de moi ai la créance,
Se vous prenez en paciance
C'est enfer qu'en cest siècle avez,
970 Ne se Dieu mercier savez
De l'autre enfer ferez tuit cuite :
Or sachiez ci a grant mérite. »

Ainsinc la dame sermonoit,
Et puis après si lor donoit
975 A boivre & à mangier & robe,
Que ne les servoit d'autre lobe.
Se j'eltoie bons esclivains
Ainz feroie d'escrire vains,
Que j'éusse dit la moitié
980 De l'amor & de l'amistie
Qu'à Dieu monstrois & jor & nuit,
Et je dout qu'il ne vous anuit.
Or à la dame ainsinc vescu
Que de sa vie a fet escu
985 Por l'âme desfendre & couvrir
Et por saint paradis ouvrir
Envers li après son decès.
Pou en verrez jamès de ces
Qui facent autant por lor âme.

990 Ainsinc vesqui la bone dame
 Tant com les fires fu en vie.
 Or orrez la tierce partie
 Qui parole de sa vevé,
 Ou èle fu forment grevé.

 995 Ces .ij. dames qui juré orent,
 Qui la vie à la dame forent,
 S'accordèrent si bien enfamble
 Que l'une refon l'autre samble.
 Par qoi cil qui l'enqueste firent
 1000 Mult durement l'en esjoirent ;
 Et ces .ij. avoient véue
 La bone vie & connéue
 Que ceste dame avoit menée
 Qui tant fu & sage & senée.

 1005 Bons ouvriers est qui ne se lasse :
 Itels ouvriers toz autres passe.
 Qui porroit trover tel ouvrier,
 Mult i auroit bon recouvrier,
 Et mult est bons à metre en œuvre
 1010 Bons ouvriers qui sanz lasser œuvre.
 Cest ouvrier vous vueil descouvrir ;
 Por l'ouvrier vueil la bouche ouvrir :
 Li bons cuers qui Dieu doute & aime,
 Et la bouche qui le réclame,
 1015 Et li cors qui les oeuvres fet
 Et en paroles & en fet :
 Ces .ij. choses mises enfamble,
 C'est li ouvriers, si com moi samble ;
 C'est cil qui Dieu sert & aeure,
 1020 C'est li labors que il labeure :
 Ceste dame tele oeuvre ouvra ;
 Bons ouvriers fu, bien l'aouvra¹¹.
 La mort, qui fet à son passage
 Passer chascun, & fol & sage,
 1025 I fet ci passer landegrave.
 Le dame remaint dame veve ;
 Dame, non pas, mès povre fame,
 Que petit doutèrent lor âme
 Li chevalier d'iluec entor.

¹¹ Le Ms. 7633 ajoute :

Car senz lasseiz le Roi de gloire
 Servi, ce tesmoigne l'estoire.

1030 Fors-du chafstel & de la tor
 La getent, & de fon douaire ;
 Ne li leffent en nul repaire
 A qu'ele se puiſſe acouper,
 Ne penre repaft ne fouper.
 1035 Li frères fon feignor vivoit,
 Qui jones hom ert, & fi voit
 L'outrage que l'en fa fuer fet,
 C'onques n'amenda ce forfet.
 Or a quanques demandé a,
 1040 Or a ce à qu'ele béa,
 Or a-ele fa volonté
 Puisqu'ele chiet en orfenté ;
 C'est ce qu'ele onques plus priſa,
 C'est ce qu'à Dieu plus requis a ;
 1045 Et por ce dift ci RUSTEBUÉS :
 « Qui à bués bée fi a hués. »

La dame eft du chafstel iffue,
 En la cité l'en eft venue
 Chiez .i. tavernier en la cort,
 1050 Et la tavernière l'acort,
 Et li dift : « Dame, bien viegniez ! »
 Li taverniers, bien enſeigniez,
 Li dift : « Dame, venez ſéoir :
 Pieçà mès ne vous poi véoir. »
 1055 — « Or eft meſtiers que l'en me voie :
 L'en m'a tolu quanques j'avoie ;
 Dift la bone dame en plorant :
 De ce vois-je Dieu aorant. »
 Ainſinc jut la nuit en l'oſtel,
 1060 C'onques mès dame ne l'ot tel ;
 Mès li géfirs petit li griève.
 D'entor la mienuit ſe liève ;
 Si ala oïr les matines
 Aus Cordeliers ; mès ſes voisfines
 1065 N'i aloient pas à tele eure.
 Mult merci Dieu & aeure
 De ceſte tribulacion,
 Et par mult grant dévociion
 Pria toz les Frères Meneurs
 1070 Grâce rendiffent des honeurs
 A Dieu que il li avoit fêtes
 Et de ce qu'il li a ſoutrètes.
 De grant charge l'a deſchargie,

1075 Quar qui richèce a en chargie,
L'âme est chargie d'une charge
Dont trop à envis se décharge,
Que mult l'i délite la char :
Tel charge fet le large eschar ;
1080 Qui de tel charge est deschargiez,
Si ne met pas en sa char giez ;
Li maufez, por l'âme enchargier,
Ne se vout pas cele enchargier ;
De tel charge ainz la descharga :
Mise jus toute la charge a.
1085 Or la repraigne qui se viaut,
Chargiez ne puet voler en haut,

A lendemain, sachiez de voir,
Que nus ne l'osa recevoir
En son hostel herbergier ;
1090 Ainz mena chiés .i. sien bergier
Ses enfanz & ses damoifèles.
Or i a plus dures novèles,
Qu'il fist si froit que là dedenz
Firent tuit martiaus de lor denz ;
1095 La froidure lor fu destroite,
Et la meson estoit estroite.
Li bachelers, il & sa fame,
S'en issirent fors por la dame.
Dist la dame : « Se je véisse
1100 Notre oste, grâces li rendisse
De ce qu'il nous a ostelez. »
Mès li osteus n'est guères lez.
A lendemain est revenue
A l'ostel dont ele ert issue ;
1105 Mès nus des hommes son seignor
Ne li porte foi ne honor :
Chascuns du pis qu'il puet li fet
Sanz ce que riens n'i a mesfet.
Chiés les parenz de par le père,
1110 Ne fai chiés coufins ou chiés frère,
Ses enfanz norrir envoia :
Cele remest qui Dieu proia.

Une foiz aloit à l'église
Por escouter le Dieu servise ;
1115 Si passoit une estroite rue :
Contre li se r'est embatue

Une vieillete qui venoit,
 Cui ele l'aufmone donnoit.
 Mult avoit en la rue fange,
 1120 Si fu la voie mult estrange ;
 De pierres i ot .i. passage.
 La viellete, qui pou fu sage,
 Jeta la dame toute enverfe
 En cele grant boe diverfe.
 1125 La dame d'iluec se leva,
 Desvesti foi, si se lava,
 Et rist assez de l'aventure
 Et de la vielle & de l'ordure.
 Petit menja & petit but¹²,
 1130 Que la maladie li nut,
 Oû ele ot grant pièce géu.
 Sus se leva, si a véu
 Lez li une fenestre grant ;
 Cele, qui d'orer fu engrant ;
 1135 Mift son chief fors par la fenestre
 Por gracier le Roi célestre.
 Quant les iex clot, longuement pleure,
 Longuement en ce plor demeure,
 Et quant les iex vers le ciel oeuvre,
 1140 Le plorer pert, joie recuevre ;
 Et mena ainſinc tele vie
 Jusqu'endroit l'eure de complie :
 A iex clos, plaine de tristèce,
 A l'ouvrir recuevre leèce.
 1145 Puis dist la dame : « Ha ! Rois de gloire,
 Puisqu'avoir me veus en mémoire,
 Enfamble o toi sanz départir
 Estre vueil ; & tu repartir
 Me vueilles, sire, de ton règne
 1150 Et de t'amor, qui partout règne. »

Yfentruz, qui plus fu l'amie
 Que nule de sa compagnie,
 Li dist : Dame, à cui avez tant
 Dit ces paroles que j'entent ?
 1155 Sainte Élyfabiaus li respont
 Et les paroles li despont ;
 Son secré li a descouvert,
 Et dist : « Je vi le ciel ouvert,

¹² Ce vers et tous ceux qui suivent, jusqu'à l'alinéa, manquent au Ms. 7633.

Et vi Dieu vers moi enclinier,
1160 Qui nului ne veut engingnier.
Confoiter me vint du torment
Et de l'angoisse qui forment
M'avoit tenu jusc'orendroit.
En cel point & en cel endroit
1165 Que le ciel vi, si fui en joie ;
Quant les iex d'autre part tornoie,
Lors si me convenoit plorer
Et la grant joie demorer. »

Or avint en celui termine
1170 De la dame de bonne orine,
C'une feue tante abeëffe
De ce pais fu mult engresse
C'uns siens freres, cui ele ert nièce,
La méist chiés li une pièce,
1175 Si com tel dame, à grant honor,
Jusqu'ele eüst autre seignor ;
Évesque estoit d'un pais
Vers cele Hongroie laïs.
Celes qu'avoec la dame estoient,
1180 Qui chastée vouée avoient,
Orent grant paor de l'alée,
Et qu'ele ne fust mariée ;
Et la dame les reconforte,
Et dist : « Miex voudroie estre morte
1185 Qu'avoir ma foi vers Dieu mentie,
Vers qui je me sui affentie
A estre la fame espoufée.
Tels refons ne font que roulée :
Ne vous en devez desconfire :
1190 Toutes refons se lessent dire.
Sachiez, se mon oncle m'esforce
Que je preingne mari à force,
Je m'enfuirai en aucun leu
Où je me ferai .i. tel geu
1195 Que je me coperaï le nez :
S'ert li mariage remez,
Qu'il n'ert lors nus hom qui ait cure
De si desfete créature. »

Cil siens oncles la fist mener
1200 A .i. chastel, tant qu'affener
La péuft à aucun preudomme ;

Et vous savez (ce est la fomme)
 D'amer Dieu fist semblant & chière
 Si n'en fu fausse ne doublière.
 1205 Dementières qu'en tel torment
 Estoit dementanz li forment,
 Vint uns messages qui aporte
 Noveles, & hurte à la porte,
 Qu'en son pays l'estuet errer
 1210 Les os son seignor enterrer
 C'on aporte d'outre-mer.
 Cele qui tant le pot amer
 Rendi grâces à Dieu le père
 Et à la seue douce mère
 1215 De ce qu'ainfinc l'a conseillié
 De l'errer l'est apareillié :
 Vint où li vavallor l'atendent,
 Qui les os enterrer commandent
 En .i. cloistre d'une abéie.
 1220 Or ait Diex l'âme en sa baillie.
 Landegrave fu mis en terre.
 La dame pristrent à requerre
 Qu'ele à Turinge l'en viengne.
 Il atornèrent sa befoingne
 1225 De son douaire en itel guise
 Com la droiture le devise.
 Dist l'évesque : « Ele i ira,
 Mès que chascuns m'afiera
 Que son douaire li rendrez
 1230 Tantoft qu'à Turinge vendrez. »
 Mès pou prisà douaire & don ;
 Si qu'arriers l'en vint à bandon
 Au leu dont ele estoit issue ;
 Mès pou i est arestée
 1235 Quant les mestres par estovoir,
 Mestre CORRAS, l'en fist movoir.
 De son douaire estoit la vile
 Et li chastiaus (ce n'est pas guile),
 Mès avoir n'i pot remanance,
 1240 Qu'ele i ière sor la pefance
 De cels qui aidier li devoient,
 Et il à force l'i grevoient.
 Issi l'en, qu'issir l'en covint :
 A une vilète l'en vint ;
 1245 Si entre en une meson
 Qui n'estoit pas mult de feson :

Par les paroiz estoit ouverte
 Et par defeure descouverte.
 Fols est qui por tel leu l'orgueille ;
 1250 Affez i pléuft, fe la feuille
 Des arbres n'en ostant la pluie :
 S'a pluie moille, à chaut effuie.
 N'i menjue faumon ne trute,
 Barbiau, ne luz¹³ la bien estrute ;
 1255 Du pain menjue volentiers,
 Non pas tant com li est mestiers :
 Ne li chalut du seureplus.
 Auzi fu comme en .i. reclus
 Et sa gent si com gent recluse ;
 1260 N'est pas droiz que Diex les refuse.
 Li chaut, li vent & la fumée
 I estoit bien acoustumée :
 Ce les grevoit aus iex formen
 Et les metoit en grief torment,
 1265 Néquedent ses mains en tendoit
 Vers Dieu, & grâces l'en rendoit.
 D'iluec l'en ala à Mapur,
 Une meon fete de mur
 Et de boe & de viez mesrien
 1270 Si viels que il ne vaut mès rien.
 Iluecques mult i demora ;
 Dieu i servi & aora.
 A la bone dame douèrent
 .Ij. mile mars ; à tant finèrent
 1275 De son douaire si ami ;
 Ainz n'en retint marc ne demi :
 Tout départi aus povres genz ;
 Ainzi l'en ala li argenz.

 Or li firent reniez encor
 1280 Robes, vefsel d'argent & d'or,
 Et dras de soie à or batuz,
 Si fu li orguex abatuz
 C'onques nul n'en vout retenir :
 A Dieu en leffa convenir.
 1285 El non du Père espérial
 Fonda iluec .i. hospital ;
 Iluec couchoit à grant honor.
 Mult de povres Nostre Seignor.

¹³ Luz, brochet.

1290 A boivre, à mengier lor donoit,
 Tout le sien i abandonoit.
 De ses amis en fu blasinée,
 Et lédengie & mélamée,
 Et clamée fole & mufarde,
 Por ce que les povres regarde.
 1295 Quant tels choses pooit oïr,
 Riens ne l' pooit plus esjoïr.
 En paine, en tribulacion
 Et en sa grant temptacion,
 La conforta, ce dist l'estoire,
 1300 Après Dieu le Pape Grigoire,
 Qui par lettres la saluoit
 Et mult d'escriz li envoioit
 Où mult avoit enseignement
 Por qu'ele vesquist chastement,
 1305 Exemples de sainz & de saintes
 Et de douces paroles maintes ;
 Et li prometoit à avoir
 Avoec tout ce .i. douz avoir :
 C'est la joie de paradis,
 1310 Que li faint conquistrent jadis.
 S'ele voulist greignor avoir,
 Grant feignorie & grant avoir
 Eust eu plus que devant :
 Tout ne prise .i. trespas de vant.

 1315 Mestre CORRAS bien li fermone ;
 Temporels chose ne foifone :
 Toft est passé du soir au main ;
 Tels richeces c'on a en main
 Ainsinc l'en vont comme eles viennent,
 1320 Que l'en ne fet qu'eles deviennent.
 L'amor Dieu ot li ou cuer,
 Toutes tels choses geta fuer.
 Des diz au mestre li souvint,
 Si que par force li convint
 1325 Enfanz et richece oublier
 Et feignorie & marier.
 Lors dist-ele à ses chamberières :
 « Diex a ores mes proières ;
 Seignorie que j'aie eue
 1330 Ne pris pas .i. rain de légue ;
 Mes enfanz aim pou plus d'ainfins
 Que les enfanz à mes voisins ;

A Dieu les doing, à Dieu les lais :
Face en fon pleür déformais.
1335 En despiz, en deftractions¹⁴,
En autres tribulations ;
Sachiez, de voir, tant m'i délite
Que la joie n'est pas petite.
Je n'aim fors Dieu tant seulement,
1340 Mon créator, mon sauvement. »

Mestre CORRAS mult la tençoit.
Por ce que plus la tormentoit,
Li ostoit d'entor li la gent
Dont plus li estoit bel & gent.
1345 Ce fist por li plus tormenter
Et por li fère gaimenter.
Dist Yfentruz : « Por ce que plus
M'amoit que tout le seureplus,
Ne mist-il fors de la meson,
1350 Et se n'i fot autre refon
Fors li grever & anoier,
Et por croistre le Dieu loier
Par cele tribulation,
Ès vous toute l'entencion.
1355 Sa compaignie qui dès enfance
Ot fet avoec li pénitance
Li ofta, si que de nous .ij.
Li engreignoit toz jors li deuls.
Por nous .ij. mult sovent ploroit
1360 Por ce que sanz nous demoroit,
Que vous feroie longue rime ?
La gent féloneffe & encrime
Mist entor li, la bone ofta.
Si cruels vielles à ofte a,
1365 S'ele mesprenent eles l'encusent ;
A li grever mult sovent musent :
Ne l'estuet pas penser à trufes,
Batre la font & doner bufes.
Quant mestre CORRAS à li vient,
1370 Puis que des buffes li sovient
Que Diex reçut, si les reçoit :
Ainsinc vaint la char & deçoit.
Toz jors à bien fère l'amort
De l'enfance jusqu'à la mort.

¹⁴ Ce vers et les trois suivants manquent au Ms. 7633

1375 Tant comme au fiècle fu en vie,
Por haine ne por envie,
Ne por mal c'on li féut trère,
Ne leffa onques à bien fere. »
Ainsinc dist Yfentruz & Gronde,
1380 Les .ij. meillors dames du monde ;
Lor feremenz si bien l'acorde,
Ce c'une dit l'autre recorde.

Espérance d'avoir pardon
Ou par pénitance ou par don
1385 Fet endurer mainte méfaiſe :
Li endurers fet mult grant aife,
Quar mult legièrement endure
Qui eschive pairie plus dure.
Ceste dame qui pou dura
1390 Pénitance dure endura
Por avoir vie perdurable
Avoec le père espéritable.

Ici dist la quarte partie,
Là où est la fins de la vie,
1395 Qu'ele avoit une damoisele
Qui avoit autel non comme ele :
An .ij. Élyfabiaus¹⁵ ont non
Preude fame & de grant renon
Fu mult ceste, ce dist l'estoire.
1400 Por ce c'on la péuft miex croire,
Jura qu'ele diroit le voir
De quanqu'ele porroit savoir
De toute la vie la dame ;
Ainsinc le jura defeur l'âme,

1405 « Seignors, dist-ele, ce sachiez,
Sanz mauvès vifces, sanz pechiez
Est mult ma dame, & de vertuz
Est mult li siens cor reveftuz.
Oï avez en quel manière
1410 Aus povres fesoit bèle chière :
Aus povres fist plus grant servise,
Puis qu'ele fu en l'ordre mise
Qu'onques n'avoit fet devant.
Aucune foiz & mult fouvant

¹⁵ Ms. 7633. VAR. Anbreduz Ysabiaus.

1415 Lor donoit, ce dist Yfabiaus,
Le més qui plus lor estoit biaux. »
Et dist encor que une dame
Guertrus, qui estoit gentiz fame,
Vint véoir ceste dame fainte
1420 Dont l'en disoit parole mainte.
BERTOUS, uns enfés, vint o foi ;
De Dieu fervir avoit grant foi :
Se li pria mult doucement
Qu'à Dieu priaist dévotement
1425 Que diez l'esperit de sa flame
Si que sauver en péult l'âme.
Élylabel Dieu réclama.
Que de cuer finement ama,
Qu'à l'enfant otroiaist sa grâce.
1430 Ne demora guères d'espace,
Quant il et la dame prioit,
Que li enfés haut l'escroït :
« Dame, leffiez vostre oroïson,
Que Diex m'a mis hors de prison
1435 Et m'a de l'amor eschaufé,
Et mis hors des mains au maufé.
A chascun ainſinc avenoit
Qui por tel cas à li venoit.
Ce li avint que je recort
1440 .I. an tout droit devant sa mort.

Or avint, li com d'aventure,
C'une trop bele créature
Vint à li, l'ot non Herluiz.
Li corages li ert fuiz
1445 De Dieu amer parfètement ;
Ainz ot mis son entendement
A ses bêles très pingnier.
Ne vint pas por l'enseignier
Comment l'en devoit Dieu servir
1450 Por faint paradis défervir :
Une feue fuer vint véoir,
Conforter & lez li féoir,
Qui chiés cele dame gifoit.
Or n'est nus hom, l'il devoït
1455 Comment ele avoit biaux chevols,
Qui ne fust au deviser fols ;
Quar qui delez li l'acoutaist
Il déïst qu'ors en dégoutaist.

1460 Tant par estoient cresppe & blonde,
 Tant de si biaux n'avoit el monde.
 Ces cheveus si crespés & biaux
 Fist copier sainte Elyfabiaus ;
 Et cele pleure, & brait, & crie,
 Si que hautement fu oïe.
 1465 Les genz qui cest afère virent
 A ceste bone dame dirent
 Por qu'ele avoit ce chief tondu.
 La dame lor a respondu :
 « Seignor, fet-elle à briez paroles,
 1470 N'ira-elle mie aus caroles :
 Bien cuideroit estre honie
 A tout sa teste desgarnie. »
 Lors commanda c'on li apèle,
 A li venir cele pucèle.
 1475 Cele i vint. Adonc li demande
 De ses cheveus refon li rande,
 Qu'il li ont au fiècle valu
 Puisque l'âme en pert son salu.
 « Dame, jà en orrez la voire :
 1480 Ou nonnain blanche ou nonnain noire
 Éusse esté, se mi chevol
 N'eussent fet mon cuer si fol. »
 — « Dont aim-je miex que ainli foies,
 Tout por toi metre en bones voies,
 1485 Que li miens filz fust emperères,
 Si m'aït mesires saint Pères. »
 Ainlinc la prist & la deçut ;
 En l'ordre avoec li la reçut.

 En ce méisme jor avint
 1490 Que Herluiz en l'ordre vint,
 .L. marz dona d'argent
 Et départi à povre gent ;
 Mès ne pot pas cele pécune
 Départir de jors sanz la lune.
 1495 Li povres l'en vont, li plus fort ;
 Cil qui plus orent de confort
 Mestier demorèrent o foi,
 Mès cil n'orent ne fain ne foi,
 Ançois furent à grant délit
 1500 Bien péu & l'orent bon lit,
 Bien aïsez trestout à point,
 Lor piez lavez & furent oint

Qui crevé erent de méfaiſe.
 Que diroie ? Tant orent aife
 1505 Qu'oublié orent la deſtrèce
 Et chanta chafcuns de léece ;
 Quar povres qul a bien, ſanz faille,
 Met tout le mal à la viez taille.
 Elbatre eſtoit alée .i. jor :
 1510 Si comme ele eſtoit alée à fejour¹⁶,
 Loing trova de ſon hoſpital
 Une fame qui aloit mal.
 La bone dame fiſt la couche :
 Dedenz une granche l'acouche ;
 1515 L'enfant reçut & en fu baille.
 La première fu qui le baille ;
 Lever le fiſt & baptifier :
 Son nom, qui tant fiſt à priſier,
 Miſt à l'enfant, l'en fu marraine :
 1520 Tel marraine n'a mès el raine.
 Chafcun jor le mois tout entier
 Sot bien léenz le droit ſentier.
 Bien la porvit en ſa géſine
 De pain, de vin & de euifine.

 1525 Quant li termines fu paſſez
 Là où ele ot éu aſſez
 Quanques droit à tel fame fu,
 Le pain, le vin, la char, le fu,
 Et le baing quant il fu à point,
 1530 Que de meſaiſe n'i ot point,
 Et du mouſtier fu revenue,
 Et la dame l'eſt deſveſtue
 De ſon mantel grant aléure
 Et de ſa propre chaucéure,
 1535 Avoec tout .xij. coloingnois
 Dont li uns vaut .iiij. tornois ;
 Tout li done. Lors l'en parti,
 Quant tout ce li ot reparti ;
 Et cele & ſes mariz enfamle
 1540 S'en fuirent, ſi com moi ſamle.
 L'enfant leſſièrent en l'oſté :
 Tout l'autre avoir en ont oſté.
 Devant c'on commençast matines,

¹⁶ Le Ms. 7633 ajoute ici ces deux vers :
 Loing de ſon hôpital trouva
 Une fame qui travailla.

Ces .ij. qu'à Dieu font enterines,
1545 Yfabiaus, oïr le servife,
Et la dame font à l'église
Venues : quant la dame i vint
De la fillole li fouvint.
Yfabel favoir i envoie ;
1550 Cele vint là. Que vous diroie ?
N'i trova que l'enfant dormant.
Es-vous celi en grant tormant ;
A la dame en est revenue
Et li di la desconvenue :
1555 « Va donc, fet-ele, l'enfant querre. »
Puis qu'ele font fors de la terre,
Por norrir l'envoia la dame
Tout maintenant enchiés la fame
D'un chevalier qui la voisine
1560 Estoit, & de mult franche orine.

Lors envoia querre le juge
Qui les droiz de la cité juge ;
Si commanda c'on les querrift
Là où li querres l'aferift.
1565 Demandé furent & ruvé,
Et quis, ainz ne furent trové.
Dist Yfabiaus : « Ma dame chière,
L'en ne'l puet en nule manière
Trover. Priez à Dieu le Père
1570 Qu'il rende à l'enfant la mère. »
Cele dist qu'ele n'oseroit,
Que mestre CORRAS le fauroit ;
Mès face en Diex la volenté.
Ainz n'i ot plus dit ne chanté ;
1575 Ne demora mie granment,
Se li escripture ne ment,
Li mariz & la fame vindrent,
A genillons lez li se tindrent,
Et regehirent lor pechié
1580 Dont maufez les ot entechié.
Devant li distrent par couvant
Qu'aler ne pooient avant.
Remède quistrent du mesfet
Que sanz refon avoient fet.
1585 Lors distrent les genz du chastel
Que des follers ne du mantel
N'aura point ; ainz ert départi

Por ce que vilment l'en parti.
La dame lor dist ; « Bien me plest :
1590 « Fêtes-en tout quanques droiz est. »

A une pucèle donèrent
Le mantel qu'à celi ostèrent ;
Cele voua relégion
Tantost de bone entencion.
1595 Une veve r'ot en ses piez
Les follers qu'ele avoit chauciez ;
Et cele reprist son enfant
Qu'ele ot leffié mauvesement.
La vile leffe ; si l'en ist :
1600 Tant grate chièvre que mal gift.

Ermenjart, qui relégieuse
Estoit mult & fu curieuse
De servir Dieu parfètement,
Refist ainsi son serement.
1605 Ainz fu de gris abit venue
Que la dame se fust rendue,
Et bien dist qu'ele acoustuma
La dame qui tel coustume a
A menistrer aus povres feule.
1610 Jusques lors ne menjoit lor gueule,
Qu'ele-méisme les peffoit,
Que pou ou noient les leffoit,
Tant estoit la dame humble & simple.
Aniaus d'or, & noiaus, & guimple
1615 Vendoit & en prenoit l'argent
Por doner à la povre gent.
Ci n'avoit mie grant orgueil,
C'un enfant qui n'avoit c'un œil
Et l'ert tingneus, si com moi mambre,
1620 Porta la nuit .vi. foiz à chambre ;
Si girant pitié de lui avoit,
Ses drapiaus ordoiez lavoit,
Et l'arefnoit si doucement
C'on l'éuft grant entendement.
1625 Puis qu'ele fu en l'ordre entrée,
Tel coustume a acoustumée :
Les malades baignoit ses cors
Et les traioit de lor lit fors.
Les baigniez recouchoit arrière
1630 Et les couvroit à bèle chière,

Et fet copier une cortine
 Qui la meson toute encortine
 Por les baingniez enveloper ;
 Por ce sanz plus la fist copier.
 1635 Une mefele si poacre
 Qu'il n'avoit si desli en Acre
 Couchoit la dame & la levoit,
 Que nule riens ne li grevoit.
 Les piez & les mains li lavoit
 1640 Et les plaies qu'ele i favoit,
 Qu'ele gifoit en l'ospital ;
 N'onques li cuers ne l'en fist mal.
 Ses compaignes ne la pooient
 Regarder, ainçois l'en fuioient
 1645 Mult aléja sa maladie :
 Au chief de la herbergerie
 La coucha por miex aaifier
 Et por les plaies apaiser.
 Mult doucement à li aloit ;
 1650 A li mult doucement parloit.
 La laine qui de l'abéie¹⁷
 Venoit (ce tesmoingne sa vie)
 Filoit, & si offroit l'argent
 Qu'el' gaaignoit à cele gent.
 1655 Des mains li ostoit la quenoille
 Por ce que trop feoit befoingne ;
 Si doutoient de li grever
 Et si la feoient lever
 Por esbatre & esbanoier ;
 1660 Mès mult li pooit anoier
 Quant rien ne li leffoient fère.
 Si prenoit sa quenoille à trère
 Por le filer appareillier ;
 Quar toz jors voloit travaillier.
 1665 Des gros poiffons li envoioient
 Riche homme qu'entor li estoient
 Fefoit vendre & doner por Dieu ;
 Ne les metoit en autre preu.

 1670 Son père novèles oi
 Teles que pas ne l'esjoï,
 Que l'en li dist sa fille estoit
 Si povre qu'ele vestoit

¹⁷ Les dix-huit vers qui suivent manquent au Ms. 7633.

Robe de laine sanz color¹⁸.
 S'en ot li preudom grant dolor,
 1675 Dont l'estoire ci endroit conte,
 Li Rois i envoia .i. conte :
 Preudom ert & bon creftien,
 Si ot non li quens PAVIEN,
 Et li dift : « Quant vous revenez,
 1680 Ma fille avoec vous amenez. »
 Li quens se parti de Hongrie
 A mult très bèle compaignie
 De chevauchier bien l'entremist.
 Ce ne fai-je combien il mist
 1685 A venir jusqu'à Mapur droit.
 Si la trova en tel endroit
 Qu'il ne la cuida pas trover,
 Et lors pot-il bien esprover
 Les paroles de la poverte
 1690 C'on avoit au Roi defcouverte,
 Quar il la trova, el chafstel
 Afublée d'un viez mantel.
 Dont la pane le drap passoit :
 Li porters toute la laffoit.
 1695 Si la trova laine filant,
 Et li ne filoit pas li lant
 Çom les autres, mès a granz trais ;
 Et li preudom l'est avant trais.
 Quant il la vit li povrement,
 1700 Si se merveille durement
 Et dift : « Je voi ci grant defroi :
 Ainz mès ne vi, fille de roi
 Laine filer, n'avoir tel robe. »
 Ceste ne fet pas trop le gobe :
 1705 Là où fa marche li dépièce
 D'autre drap i met une pièce.
 Volentiers l'en eüst menée,
 Et l'eüst mult miex affenée
 De sa vie, & enchiés son père,
 1710 Quar vie menoit trop amère.
 Il l'en ala, n'emmena point,
 Et cele remest en tel point.

En yver, par la grant froidure,

¹⁸ Nos ancêtres tenaient beaucoup, à ce qu'il paraît, aux étoffes brillantes, surtout à la couleur écarlate. On peut voir à ce sujet une note de Legrand d'Aussy, tome II de ses *Fabliaux*, page 231, édition Renouard.

Se gifoit for la chaume dure :
 1715 Ij. coutes metoit defus foi.
 S'ele avoit affez fain & foi,
 Si se penffe que ne l'en chaut
 Puisqu'ele avoit aus costez chaut.
 Aucune foiz ce li avint
 1720 Que mestre CORRAS à li vint¹⁹
 Por li mener : fi l'enmenoit ;
 De la laine.li :remanoit
 A filer ; fi vendoit la laine :
 De l'argent retenoit la paine
 1725 Et lor rendroit l'autre partie
 Quant la feue en estoit partie ;
 Quar léaument vivre voloit.
 De la laine qu'ele filoit.
 Mestres CORRAS forment cremoit
 1730 Por l'amor Dieu que tant amoit,
 Et difoit une tel refon :
 « Doit estre fi uns mortels hom
 Doutez. Nenil, mès Diex li Pères,
 Lès qui amors ne font amères. »
 1735 En .i. cloistre l'en fu entrée
 Où mestre CORRAS l'ot mandée,
 Por prendre là conseil le plus
 Se il la metroit en reclus ;
 Et lors prièrent les nonnains
 1740 Mestres CORRAS à jointes mains
 Qui léenz entrer la féist
 Si que chascune la véist.
 « Je vueil bien, dist-il, qu'ele i aille. »
 Nequedent, il cuidoit sanz faille
 1745 Qu'el n'i entraft por nule chose.
 Atant fi l'ont léenz enclofe ;
 Chascune d'elles l'a véue,
 Et quant de léenz fu iffue,
 Mestres CORRAS li vint devant
 1750 Qui li ala ramentevant :
 « Vostre voie est mal employée :
 Vous estes escommeniée. »
 Ne li pot miex la jangle abatre.
 A .i. Frère les a fet batre
 1755 Qui avoit non frère GAUTIER.

¹⁹ Les huit vers qui suivent celui-ci manquent au 7633, et ceux qui le précèdent n'y sont point placés dans le même ordre qu'au Ms. 7218.

Mestre Corras dist el fautier
La *Miserere* toute entière,
Et cil batoit endementière.
Ermenjart n'i ot rien mesfet,
1760 Que mestre CORRAS batre fet ;
Mès li mestres bien ce retient :
« Bien eforce qui le pié tient. »

Lors dist la dame : « Ermenjart fuer,
N'aions pas ces cops contre cuer ;
1765 L'erbe qui croist en la rivière
Se pleffe, puis revient arrière,
Joieusement se liève & pleffe ;
Aussi te di que le cop beffe
Por recevoir la discipline
1770 De componcion enterine,
Que Diex le mesfet li pardonne,
Por que il aus cops l'abandonne ! »

Ermenjart dit bien & recorde
Que la dame fovent l'acorde
1775 Au vivre de garder diète ;
Que sa complexion ne l' mete
En maladie, que l'orer
Ne convenift à demorer.
Ses bajaffes, les damoiseles
1780 Ne pooit pas souffrir que eles
L'apelassent dame à nul fuer,
Fors seul Elyfabel ou fuer.
A sa table, delez sa coste,
Les fet féoir, d'autre les ofte
1785 S'à autre vuelent afféoir ;
Ainz les veut delez li véoir.
Mengier les fet en l'escuele :
S'or fu dame, or est damoisele.
Dist Ermenjars, qui mult fu sage :
1790 « Vous querez le nostre damage,
De ce que nous orguillifions,
Quant lez vous à table féons,
Et aquerrez en cestui geu
Vostre mérite & vostre preu. »
1795 Lors répondi la dame adonques :
« En mon giron ne féez oncques ;
Mès or vous i covient féoir :
Si vous porrai de près véoir. »

1800 Pot & escueles lavoit,
 Là où ordoiez les favoit,
 Com se de l'ostel fu bajasse :
 Iffi l'ufe & iffi se lassé.
 Aus povres sa robe donoit,
 Si que petit l'en remanoit
 1805 Por chauffer ou por le pot cuire ;
 Por eschiver la grant froidure
 Aloit féoir en la cuifine,
 Et ne pensse ne ne devine
 Fors à regarder vers le ciel.
 1810 Por doutoit lors froidure & giel²⁰ ;
 Ne li chaloit l'ele trambloit :
 De ce, fains Martin refambloit,
 Qui vers le ciel regarda tant
 Dieu, qui les siens toz jors atant ;
 1815 Aucune foiz sa robe ardoit
 Que que vers le ciel regardoit.
 Les bajasses convenoit corre
 Por sa robe du feu rescorre
 Là où li dras estoit uzez.
 1820 Jà autres n'i fust refusez ;
 Ne li chaloit ou viez ou nues ;
 Volentiers le metoit en oes ;
 Les povres aloit reverchant
 Et lor afères enverchant ;
 1825 Si lor portoit pain & farine
 Cele dame de bone orine,
 Puis revenoit à l'orifon :
 Lors déiffiez qu'est en prison
 Reliques de fainz & de saintes.
 1830 A nus genouz & à mains jointes,
 Aoroit ; volentiers, sanz doute,
 Bien aloit après Dieu lor route.
 Mestre CORRAS sot son grant don²¹
 Qu'ele donoit tout à bandon :
 1835 Se li desfent qu'ele ne doingne
 A nul povre qui à li viengne
 C'un feul denier à une voie

²⁰ C'est ici que le Ms. place ces quatre vers, qui se trouvent page 211 :

Maître CORRAS forment cremoit
 Por l'amor Dieu que tant auroit,
 Et difoit une teil raïson :
 « Doit estre si uns morteiz hom. »

²¹ Les huit vers suivants ne se trouvent qu'au Ms. 7218.

(Iffi de doner la desvoie),
Ou de pain une feule pièce ;
1840 Mult bien l'en gart, que qu'il li grièce.
Une foiz aloit .i. hermite
Vifiter, mès voie petite
Ot alé, que li mestres mande
Qu'ele retort, que plus n'atande.
1845 La dame respont au meffage :
« Amis, bien pert que nous fons fage.
S'or ne refamblons la limace
Jà aurons perdu nostre grâce.
La limace gète son cors
1850 De l'escalope toute fors
Par le biaux tens ; mès par la pluie
Rentre enz quant ele li anuie :
Iffi covient-il or nous fère
Reperier à nostre repère. »
1855 I. enfant ot petit & tendre,
De ses enfanz trestout le mendre,
Qu'ensus de li fist elloingnier,
Qu'ele doutoit à porloingnier
Ses prières por cel enfant :
1860 Por ce le venir li desfant ;
Et li avoit une coustume
Qu'autre gent guères n'acouftume :
Ne cuit que jamès nus tele oie,
Que lorfqu'ele avoit plus grant joie
1865 Ploroit-ele plus tendrement ;
Et véiffiez apertement
Qu'il ne paroit dedenz son vis
Corouz ne fronce, c'est avis,
Ainçois chéoit à lerne plaine
1870 Com li ruiiffiaus de la fontaine.
Les lermes vienent, c'est la fin,
Du cuer loial & pur & fin.

Une foiz entra en .i. cloifstre
De povres genz qui par acroifstre
1875 Ne se pooient de lor biens ;
Fors d'aumosne n'avoient riens.
Ymages li monstrent bien fêtes,
Bien entaillies & portrètes ;
Mult orent coufté, ce li famble,
1880 Ainçois que il fuffent enfamble ;
Mult l'en pefa, & bien lor monstre,

Et mult lor en va à l'encontre,
Et dist : « Je croi miex vous en fuft,
Se ce c'on a mis en ce fuft
1885 Por fère entaillier ces ymages
Fuft mis en preu ; c'or est damages
Qui a l'amor de Dieu el cuer
Les ymages qu'il voit defuer,
Si ne li font ne froit ne chaut.
1890 Endroit de moi il ne m'en chaut,
Et bien fachiez, ce me conforte,
Que chascuus Creftiens, là, porte
Les ymages et cuer dedenz.
Les lèvres muevre ne les denz
1895 Ne font pas la relegion,
Mès la bone componcion. »

Ne pooit oïr les paroles
Qui viennent des penffées voles,
Ainz difoit de cuer graciex
1900 « Que font ore, Diex, li gloriex ? »
C'est-à-dire qui a favoir
Que de Dieu doit paor avoir,
Qu'il ne mespraingne en fon servife.
Or avez ot en quel guise
1905 Vefqui : encore i a assez ;
Mès je fui d'escire laffez
De pascience & de pitié²²,
De charité & d'amiftié,
Et de fens & d'umilité,
1910 De douçor & de charité,
De foi & de miséricorde,
Affez plus que ne vous recorde.
Si com nous avons bien apris
De eels qui entre bons est pris
1915 De bon regnier avoir au fiècle
Qui nous distrent la droite riègle
Et qui l'ont eu sanz dangier
A fon boivre & à fon mengier.

Yfabiaus dont je dis devant
1920 Fu avoec li à fon vivant,
Qui tout iffî la tefmoingna ;
Mès à ce plus de tefmoing a,

²² Les douze vers suivants ne se trouvent pas au Ms. 7633.

Qu'autres i furent, ce me samble,
Qui bien l'acordèrent enfamble.

- 1925 Mult est fols qu'en son cors se fie,
Quar la mort, qui le cors desfie,
Ne dort mie quant li cors veille,
Ainz li est toz jors à l'oreille :
N'est fors qu'après li granz avoires.
- 1930 Tout va, & biauté & avoires :
Por c'est cil fols qui l'en orgueille ;
Quar il l'esprent, vueille ou ne vueille.
Folie & Orgueil font parent ;
Sovent i est bien apparant.
- 1935 Tout va, ce trouons en escrit,
Fors que l'amor de Jhésu-Crist.
Li fel, li mauvès, li cuivers,
Qui adès a les ciex ouvers
A regarder la mauvèse oeuvre ;
- 1940 Qui nule foiz sa bouche n'uevre
Por bien parler ne por bien dire,
Doit bien avoir le cuer plain d'ire
Quant du siècle doit partir.
De duel li doit li cuers partir
- 1945 Quant il voit bien fans séjourner
Qu'il n'en puet plus retourner,
Perdre li estuet cors & âme
Et metre en perdurable flame.
Mès li bons qui a Dieu servi
- 1950 Et qui ale cors affervi
Au siècle por l'âme franchir,
Cil ne peut chéoir ne guenchir,
Que l'âme n'ait isnel le pas
Paradis après le trespas.
- 1955 Liement le passage passe
Qui toz maus au passer trespasse.
En la mort a félon passage :
Passer i estuet fol & sage.
Qui cel pas cuide trespasser
- 1960 En fol cuidier se puet lasser.
Tout li estuet lessier ; tout lessie.
La mort ne fet plus longue lessie
A ceste dame ci endroit.
Por ce vous vueil dire orendroit
- 1965 De sa vie ce que j'en truis.
Ne dites pas que je contruis,

Ainz fachiez bien, en vérité,
C'est droiz escriz d'auctorité

- 1970 Yfabiaus dist : « Seignor, j'estoie
Lez ma dame, où je me féoie,
Quant ele ert au point de la mort ;
Et lors oï, non guères fort,
Une douce voiz & férie.
De fon col me vint cèle oïe :
- 1975 Tornée ert devers la paroi,
Et lors se torna devers moi.
Se li dis lors tout esfraument :
« Chanté avez trop doucement,
Ma dame. — As-le tu oï ?
- 1980 — Oïl ; il m'a tout esjoï. »
Lors dist : « Uns oifeles chantoit
Lez moi, si qu'il m'atalentoit
De chanter : por ce si chantai ;
Grand confort de fon douz chant ai. »
- 1985 Et quant nous vit delez fon lit,
Si vous di mult li embelit,
Et dist : « Dites que feriez
Se ci l'anémi veiez ? »
Mult petit demoré i a
- 1990 Quant à haute voiz l'escria :
« Fui de ci, fui ! fui de ci, fui ! »
Ce oï-je, & à ce fui.
Puis dist après : « Or l'en va cil,
Parlons de Dieu & de fon fil.
- 1995 Li parlars pas ne nous anuit ;
Quar il est près de mienuit
Et à tele eure fu-il nez,
Li purs, li fins, li afinez²³ ;
Et l'ot en lui si douce touche
- 2000 Qu'il vout estre mis en la couche.
Lors cria-il l'estoile clère
Qu'il fu nez de sa douce mère,
Qui les .iiij. rois à lui conduit,
Sans avoir nul autre conduit. »
- 2005 « Au parler de Dieu déiffiez,
Se vous et vis la véiffiez,
Qu'ele n'avoit mal ne dolor,

²³ Les six vers suivants manquent au Ms. 7633.

Que lors ne perdift jà color.
 Dire li oï de la bouche :
 2010 « Ermenjart, que li jors aprouche
 Que Diex apèlera les fiens. »
 Cel jor fu lie for toutes riens
 En cel eure qu'ele fina.
 Cele qui li douce fin a
 2015 Fu tout auî comme endormie,
 Qu'au trespaffer n'est point fenie.
 .Iiij. jors fu li cors for terre
 C'on ne le muet n'on ne l'enterre.
 Une odor li douce en iffoit
 2020 Qui de grant odor rempliffoit
 Toz cels qui entor li venoient
 Qui envis la bière leffoient.
 Au cors couvrir n'ot pas riote :
 Couvers fu d'une grife cote,
 2025 Le vis d'un drap, c'on ne le voie ;
 N'i ot autre or ne autre foie.
 Afsez i vint grant aléure
 De gent coper la vestéure ;
 Des cheveus & du mammeron
 2030 Li copa l'en le fommeron ;
 Doiz de piez & ongles de mains
 Li copa l'en, ce fu du mains.
 Toute l'éuffent dérompue
 Qui ne lor éuft desfendue.

2035 Povre gent & malade & lain
 Vinrent léenz trefuit à plain.
 Chafcuns la plaint²⁴ & la gaimante
 Com l'ele lor fust mère ou tante.
 Anuiz fambleroit à retrère
 2040 Qui vous conteroit tout l'afère.
 Par tout est bien chofe féue,
 (Ce fet la gent grant & menue,
 Et par les tesmoins par couvent)
 Que Diex le refveilloit fivent
 2045 De ses secrez, & nis li ange
 N'estoient pas de li efrange,
 Lui-méifmes vit face à face
 Et mult d'angles à grant espaffe ;
 Et lors qu'ele estoit ravie

²⁴ Ms. 7633. VAR. pleure.

2050 C'on déist qu'ele estoit en vie,
Avoit mult tres clère la chièrre :
C'estoit avis qu'en bon lieu ière.
De ce se tut, bien le cela ;
Fors à gent ne le revéla,
2055 D'ordre sage & relegieufe
Qui n'estoit fole n'envieufe ;
Quar mult doutoit en son mémoire
Qu'il ne chéist en vaine gloire,
Quar el ne l'avoit pas appris,
2060 Ainçois avoit le bon mors pris
D'estre piteufe dès enfance,
Et à fère grief pénitance.
Allez vous puis ci raconter
Chose qu'à anui puet monter ;
2065 Quar je n'ai pas dit la moitié
De l'amor & de l'amistié
Qu'à Dieu monftroit & jor & nuit ;
Quar je doute qu'il ne vous anuit ;
Et nequedent l'il vous grevoit
2070 Et l'il anuier vous devoit,
Vous di là où ele habita
.Xvi. mors i refuscita.
.I. avugle raluma là
Qui dévotement i ala,
2075 Qui onques œil n'ot en la teste,
Ne samblant où il déuft estre,
Dont chascuns qui l' vit se merveille ;
Mès Diex fet bien si grant merveille ! ...
Puisqu'ele fu mise en la châsse
2080 De plors vous di a une masse
D'uile decoru une goute,
Qui petit & petit dégoute ;
Et c'est bien à savoir certain
C'on le puet bien véoir à plain :
2085 Goute de rousée refamble,
Quant l'une goute à l'autre affamble,
Si com du cors faint Nicolas,
Qu'ainz nus des .ij. n'ot le col las
De fère œvre de charité :
2090 Ce fet chascuns de vérité.

Ceste dame faintisme & fainte
Qu'ainz de Dieu fervir ne fu fainte,
Apertement & main à main

Trespaffa tout droit lendemain
 2095 Des octaves la Saint-Martin
 En yver, li com je devin.
 En l'ospital en la chapele
 Fu enterrée comme cele
 Qui de saint Nicolas la fist
 2100 Vers qui onques rien ne mesfist.
 Par la volenté Jhésu-Crist,
 Si com nous trouvons en escrit,
 Vindrent abé & autre gent,
 Qu'à l'enterrer furent serjent,
 2105 Et li firent très biau servise
 Tel com l'en puet fère en église.
 Uns riches hom vint à la châsse²⁵.
 Oû mult avoit d'orgueil grant maffe
 Et de très grant péchié mortel,
 2110 Quar se la mort éuft mort tel,
 En enfer en alast errant,
 Ne fus morel, ne fus ferrant.
 Vers la dame fist la clamor,
 Quar mult i ot foi & amor :
 2115 Gariz fu envers la maufé,
 Qui de ce l'avoit efchaufé.
 Cil riches hom bien le connut,
 Qu'ainz puis temptement ne li mut,
 Par quoi rechéist en péchié,
 2120 Dont maufé l'avoit entechié.
 Tel dame fu de toz endroiz,
 Qu'ele fefoit les contrez droiz,
 Les fours oïr, fols ravoier :
 Onques ne la sot déproier
 2125 Qui de son mal n'euft fanté.
 Ne vous auroie hui tout chanté :
 Allez fist de miracles biaux
 Ma dame seint Élyfabiaus.
 Bien la doivent enfant amer,
 2130 Qu'en li ne trovèrent amer :
 Ne lor fu dure ne amère,
 Ainçois lor fu sanz amer mère ;
 Et li jovent en lor jovante
 La doivent amer sanz doutance ;
 2135 Quar de la mort espéritel
 En gari mains, & tout itel

²⁵ Ce vers et les treize qui le suivent manquent au Ms. 7633.

Fist-ele de temporel mort,
Qu'ele refuscita le mort.
Amer la doivent povre & riche,
2140 C'onques aus povres ne fut chiche,
Ainz lor donoit sans retenir
Quanques les mains pooir tenir.
Ainsinc fist la benéurée :
Bien dut l'âme estre asséurée,
2145 Dont RUSTEBUÉS a fet la rime.
Se RUSTEBUÉS rudement rime
Et se rudèce en la rime a,
Prenez garde qui la rima.

RUSTEBUEF, qui rudement œvre,
2150 Qui rudement fet la rude œvre,
Qu'affez en la rudèce ment,
Rima la rime rudement ;
Quar por nule riens ne croiroie
Que bués ne féift rude roie,
2155 Tant i méift l'en grant estude.
Se RUSTEBUÉS fet rime rude,
Je n'i part plus ; mès RUSTEBUÉS
Est ausi rudes comme uns bués ;
Mès une riens me réconforte :
2160 Que cil por qui la fis la porte
A la roïne YSABEL
De Navarre, chi mult ert bel ;
Que l'en li life & qu'ele l'oie,
Et mult en aura-el grant joie²⁶.
2165 Mesire ÉRARS la me fist fère²⁷
De li signes, & toute trère
De latin en rime françoise ;
Quar l'estoire est bèle & cortoise,
L'estoire de la dame, afin
2170 Qu'à Dieu ot cuer féable & fin.
De fin cuer loial finement,
Se l'estoire en la fin ne ment,
Bien dut finement définer,
Quar bien volt son tens afiner
2175 En servir de penffée fine
Celui Seignor qui sanz fin fine

²⁶ Ce passage, comme nous l'avons dit, prouve que cette pièce a été composée avant 1271, époque où mourut Isabelle.

²⁷ Évrart de Valéry, chambrier de France et connétable de Champagne, mort en 1277. (Voyez, pour plus de détails sur lui, la *Complainte du roi de Navarre* et celle du *Comte de Nevers*.)

Or prions donc à celi
A cui tant bien fère enbeli
Que por nous deprit à celui
2180 Dieu qui ne refuse nului,
Et par fa proière en proit cele
Qui fu & fa mère & l'ancele,
Que il nous otroit cele joie
Que il a cele Dame, otroie.
2185 *Explicit*, Diex en foit lééz !
Dites *Amen*, vous qui l'oez.

Explicit la Vie sainte Elysabel.

Rutebeuf - Les manuscrits

Manuscrits utilisés par Jubinal et/ou Bastin & Faral et/ou Zink :

Manuscrit A

France, Paris, Bibliothèque Nationale de France, Français 837.
Ancien Regius 7218.

Manuscrit B

France, Paris, Bibliothèque Nationale de France, Français, 1593.
Ancien Regius 7615.

Manuscrit C

France, Paris, Bibliothèque Nationale de France, Français, 1635.
Ancien Regius 7633.

Manuscrit D

France, Paris, Bibliothèque Nationale de France, Français, 24432.
Ancien Notre-Dame 198.

Manuscrit E

France, Paris, Bibliothèque Nationale de France, Français, 25545.
Ancien Notre-Dame 274 bis.

Manuscrit F

France, Paris, Bibliothèque Nationale de France, Français, 1553.
Ancien Regius 7595.

Manuscrit G

France, Paris, Bibliothèque Nationale de France, Français, 12483.
Ancien Supplément français 1132.

Manuscrit H

France, Paris, Bibliothèque Nationale de France, Français, 12786.
Ancien Supplément français 319.

Manuscrit I

France, Chantilly, Bibliothèque du château, 475.
Ancien Chantilly, Musée Condé 1578.

Manuscrit P

France, Paris, Bibliothèque Nationale de France, Français, 1634.
Ancien Regius 7632.

Manuscrit R

Belgique, Bruxelles, Bibliothèque royale Alber I^{er}, 9411-9426.

Manuscrit S

France, Reims, Bibliothèque municipale, 1275.
Ancien 743.
Ancien 749.

Manuscrit T

Italie, Turin, Biblioteca Nazionale Universitaria, L V 32.

Manuscrit Y (in-fol)

France, Paris, Bibliothèque Sainte-Geneviève, 1131.
Ancien Y in-fol. 10.

Manuscrit B-L

France, Paris, Bibliothèque Nationale de France, Arsenal, 3142.
Ancien Belles-Lettres françaises 175.

Manuscrits non référencés par Jubinal, Bastin & Faral et Zink :

Moreau 1727

France, Paris, Bibliothèque Nationale de France, Moreau, 1727
(copie de Mss. de Paris, Berne et Turin (L.V. 32))
Contient : *La Voie de Paradis* et *La desputison du croisé et du décroisé*
Recueil à l'intention de Lacurne de Sainte-Palaye.
(résumé par Bastin & Faral, mais pas explicitement utilisé)

Arsenal 2766

France, Paris, Bibliothèque Nationale de France, Arsenal, 2766.
"Copies des fabliaux ms. du roy n° 7218 (Bibli. Nat., fr, 837)", Tome IV, parties 22, 23, 24, 25, 26, 27, fol 148-327 :
Contient : *La vie Ste Elisabel, Du secrestain et de la fame au chevalier, Le miracle de Théophile, La voye de Paradis, Du Pharisian, La vie de saint Marie l'Egipcienne par Rutebeuf*
Écriture du XVIIIe siècle.

Arsenal 3123

France, Paris, Bibliothèque Nationale de France, Arsenal, 3123.
"Anciennes poésies extraites de différens manuscrits de la Bibliothèque royale et autres",
Tome I, Étienne Barbazan, partie 6.
Extraits du manuscrit du roi 7633 (Bibli nat. Fr, français 1535)
Contient : *Le mariage Rutebeuf, La complainte Rutebeuf de son œil, Des Béguines, Le dit d'Aristote*
Provient de la bibliothèque de M. de Paulmy, Belles-Lettres 1670

Arsenal 3124

France, Paris, Bibliothèque Nationale de France, Arsenal, 3124.
"Anciennes poésies extraites de différens manuscrits de la Bibliothèque royale et autres",
Tome II, Étienne Barbazan, partie 5.
Contient : *Le miracle de Théophile* (page 37)
Provient de la bibliothèque de M. de Paulmy, Belles-Lettres 1670

Arsenal 3125

France, Paris, Bibliothèque Nationale de France, Arsenal, 3125.
"Anciennes poésies extraites de différens manuscrits de la Bibliothèque royale et autres",
Tome III, Étienne Barbazan, partie 9.
Sans doute extraits du Ms. Français 1593,
Contient : *La complainte de maistre Guillaume de Saint-Amour* (page 213).

Albertine 9106

Belgique, Bruxelles, Bibliothèque royale Albert 1er, 9106.
Contient : *Un lay par lettres de l'Ave Maria sur la vye de Theophile* (f. 247r - 248v)

Manuscrits contenant *Les neuf joies Notre Dame*

A	Paris, Bibliothèque nationale de France, français, 837, f. 179rb-180rb
C	Paris, Bibliothèque nationale de France, français, 1635, f. 43rb-44vb
G	Paris, Bibliothèque nationale de France, français, 12483, f. 99v-101r
H	Paris, Bibliothèque nationale de France, français, 12786, f. 90vb-92ra
T	Torino, Biblioteca Nazionale Universitaria, L. V. 32, f. 111-112
B-L	Paris, Bibliothèque nationale de France, Arsenal, 3142, f. 296r-v (ancien Belles-Lettres 175)
Moreau 1727	Paris, Bibliothèque nationale de France, Moreau, 1727, f. 274r-275v, XVIII
Y in-fol	Paris, Bibliothèque Sainte-Geneviève, 1131, f. 116v-117v

Paris, Bibliothèque nationale de France, Arsenal, 5201, p. 141-143 (ancien Belles-Lettres 90)

Paris, Bibliothèque nationale de France, latin, 16537, f. 32r-33b

Paris, Bibliothèque nationale de France, français, 12467, f. 74ra-rb

Berkeley, University of California, Bancroft Library, 106, t. 1, f. 105r-v

Cambridge, Corpus Christi College, Parker Library, 63, f. 3r-b, déb. XIV

Cambridge, Emmanuel College Library, l. 4. 31, f. 28v-30r, mil. XIV

Cambridge, University Library, Dd. 11. 28, f. 45r-46v

London, British Library, Additional, 16975, f. 236-238

London, British Library, Additional, 44949, f. 27v-29r, 2/2 XIV

London, British Library, Additional, 46919, f. 57v-59

Manchester, John Rylands University Library, French, 3 (Crawford 5)

Oxford, Bodleian Library, Mus. d. 143, 2 f., v. 1380 (avec notation musicale)